PQ
281
.C55
1884
SMRS

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.)

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR

J.-P. CHARPENTIER

Inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, agrégé à la Faculté des lettres.

PARIS

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 6.

INTRODUCTION.

Tout siècle littéraire, si indépendant et si créateur qu'il ait été, relève plus ou moins du siècle qui l'a précédé. Le dix-neuvième siècle n'a pas échappé à cette loi : il est fils du dix-huitième siècle. Il n'est donc pas hors de propos de tracer de celui-ci une rapide esquisse et de voir ce qu'il a légué à son successeur.

Si le dix-neuvième siècle procède du dix-huitième, le dix-huitième, lui, n'est pas l'héritier direct du dix-septième. A part les traditions littéraires auxquelles il restera fidèle, il se sépare complétement du siècle qui l'a précédé : il vient du seizième siècle ; il le reprend et le continue ; il se rattache à la réforme et à Calvin, à Rabelais et à Montaigne. Mais c'est en philosophie surtout, en politique, en histoire et même en critique, qu'il tranche avec le siècle de Louis XIV.

Descartes et Malebranche avaient fait de la science

de l'âme le texte et l'inspiration de leurs recherches ; les philosophes du dix-huitième siècle la bannirent de leurs systèmes, ou, si l'on consentit quelquefois à l'y admettre, ce fut comme un principe vital, une faculté neutre attachée par des liens encore inconnus à un certain assemblage de matière. On ne s'occupa plus que des rapports nécessaires de l'homme avec les objets, et de l'influence de son organisation physique. Cette doctrine métaphysique venait de l'Angleterre. Locke le premier l'avait mise au jour, mais avec plus de réserve. Il avait, il est vrai, donné aux sensations une large part dans la formation des idées, dans le mécanisme de l'entendement humain ; mais il n'en avait pas fait toute l'essence de l'homme. Les encyclopédistes tirèrent des principes de Locke des conséquences devant lesquelles il eût sans doute reculé, mais qui après tout y étaient contenues. Voltaire dans ses *lettres anglaises* nous initia à ces théories que devait perfectionner et populariser Condillac. Pas plus que Locke sans doute, Condillac ne voulait arriver à la négation de l'âme, mais cette négation était malgré lui impliquée dans son système ; et quoi qu'il fît, il ne put faire sortir l'activité de la passivité, l'esprit de la sensation.

Les conséquences désastreuses du système de la sensation en naissaient si invinciblement, qu'un homme qui voulut l'interroger pour en tirer d'autres conclusions, que Charles Bonnet qui consacra toute sa vie à rattacher cette théorie à la nature morale, ne

put jamais y parvenir. A son insu et malgré lui, la sensation domine et étouffe l'essence divine de l'âme : spiritualiste dans sa pensée et dans son but, Bonnet touche souvent, sans le vouloir, au matérialisme.

La doctrine de la sensation avait banni l'âme de l'homme ; elle en devait bannir la vertu ; il est inévitable que, l'homme étant réduit à la sensibilité physique, la morale n'aboutisse pas à devenir la science du bien-être ; c'était une conséquence rigoureuse : Helvétius la tira du système de Condillac ; malgré lui encore, car il ne voulait pas rejeter la vertu, seulement il lui donnait pour principe l'amour de soi bien entendu, c'est-à-dire le sacrifice de soi pour l'amour de soi : base fragile, doctrine équivoque qui peut trouver trop facilement dans les hommes une fausse interprétation. Ainsi la fin de sa théorie valait mieux que ses fondements, de même que la vie d'Helvétius vaut mieux que son livre de l'*Esprit*.

Cette doctrine n'avait pas encore porté tous ses fruits : elle devait dans Diderot, dans le baron d'Holbach, arriver à ses dernières et tristes conséquences. Doué d'une imagination ardente et désordonnée, sans connaissances profondes, sans principes arrêtés, sans respect pour aucune idée reçue, pour aucun sentiment, Diderot porta dans tous les genres de la littérature l'activité funeste de son esprit. Le premier ouvrage important de Diderot est un livre anglais, traduit et refait par lui, l'*Essai sur le mérite et la vertu*, de Shaftesbury. Shaftesbury était un des chefs

de l'école incrédule anglaise. Son second ouvrage, beaucoup plus hardi que le premier, les *Pensées philosophiques* parut, en 1746, et fut brûlé par arrêt du Parlement de Paris. Diderot, s'enhardissant encore par la vogue que donnait alors, comme toujours, la persécution, écrivit sa *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient.* Dans ses précédents ouvrages, il s'était contenté d'être déiste : dans les *Pensées*, on trouve même un hymne pour Dieu; dans la *Lettre*, Diderot est athée.

Il y avait cependant au fond de l'âme de Diderot un sentiment religieux : l'orgueil l'étouffa. Mais la grande œuvre de Diderot, celle à laquelle son nom est resté attaché, celle qui a le plus aidé à répandre tant d'erreurs funestes, au milieu de quelques vérités, ce fut l'*Encyclopédie*. L'*Encyclopédie*, à sa naissance, suscita des haines violentes. D'Alembert y répondit par le *Discours préliminaire*, vaste et haut coup d'œil jeté sur le rapport des sciences entre elles.

En Diderot véritablement naquit l'école panthéiste et matérialiste du dix-huitième siècle, qui devait avoir son représentant le plus grossier et le plus complet dans le baron d'Holbach.

Le baron d'Holbach, Allemand d'origine, vécut à Paris. Il s'occupa d'abord de sciences physiques; puis, vers 1766, il commença ses attaques contre tout ce qui était religieux. Les opinions de d'Holbach sont tristes et sombres ; elles blessent les instincts les plus

nobles du cœur humain, ses affections les plus douces, ses appuis les plus nécessaires.

Ainsi, dans les philosophes, l'âme s'était retirée de l'homme; dans les encyclopédistes, Dieu se retira de la société.

Au milieu de ce sensualisme grossier, un homme maintint la supériorité de la nature morale sur la nature matérielle; cet homme fut Vauvenargues. Vauvenargues se rattache bien à Pascal, à la Bruyère, à Fénélon; mais c'est par la pureté du style surtout et la délicatesse du sentiment. Il a aussi son caractère à lui, et ce caractère est entièrement opposé à celui de Pascal. Pascal avait abaissé l'homme, Vauvenargues le releva. Pascal voyait dans le péché originel un vice radical, une dégradation profonde de notre nature, que le temps ne peut ni effacer, ni racheter; Vauvenargues, le premier, a cru à cette idée de perfectibilité qui est devenue la loi de la philosophie allemande. Si Pascal médit de la gloire, Vauvenargues l'admire. « Les feux de l'aurore ne sont pas aussi doux que les premiers rayons de la gloire. » Vauvenargues a fait deux *Discours sur la Gloire*. Il trouve bonnes aussi ces passions que l'écrivain de Port-Royal veut anéantir; il n'aime point Montaigne que Pascal cite souvent, parce que Montaigne conseille l'inaction, et lui veut l'activité : « Je crois qu'il n'y a point de génie sans activité. » Et pour faire ressortir les avantages de l'activité, il emprunte à la vie des camps une description charmante des plaisirs qui,

refusés à l'oisiveté des villes, ne s'achètent qu'au prix des fatigues et des veilles.

Voilà le côté philosophique de Vauvenargues, celui par lequel il se rattache au dix-huitième siècle; mais partout ailleurs il s'en sépare : il porte dans l'analyse de l'âme, avec une extrême finesse, un coup d'œil sûr et moral ; il réclame en faveur de l'âme, contre l'esprit et l'intelligence qui absorbent tout. Vauvenargues est un écrivain d'un goût délicat et ingénieux ; il y a dans ses *Maximes* des pensées sur le style qui prouvent l'étude et le goût du grand siècle. Racine et Fénélon étaient ses auteurs favoris, et c'est lui qui, avec Voltaire, a rétabli et fixé la réputation de Racine.

Les grandes questions de la philosophie, celles qui importent le plus au cœur de l'homme, les nobles croyances de Dieu et de l'immortalité, trouvèrent une voix éloquente pour les proclamer, au milieu de l'indifférence du sensualisme, ou des théories bruyantes et malheureuses de l'*Encyclopédie*. Un écrivain que les philosophes avaient voulu attirer à eux, et qui, les ayant connus, ne put jamais les aimer; un homme qui a couvert les plus grandes fautes par d'admirables écrits ; qui, au milieu des écarts de son génie et de son orgueil, n'abandonna jamais les croyances chères au cœur de l'homme, Rousseau protesta hautement en faveur de Dieu et de l'immortalité de l'âme. La *Profession de foi du vicaire savoyard* est le seul hymne religieux de ce siècle ; car nous ne donnerons pas ce caractère aux brusques élans que Diderot, dans ses

transports factices, mêle quelquefois à ses déclamations matérialistes.

La politique n'avait point été étrangère à la littérature du dix-septième siècle : Bossuet dans sa *Politique sacrée,* Fénelon dans ses *Directions pour la conscience d'un roi*, avaient cherché un frein et un contre-poids à la puissance; mais tous deux n'y avaient vu pour remède que la religion; et, bien que Fénelon eût le pressentiment d'institutions plus libérales et le regret de quelques vieilles franchises nationales, bien qu'il voulût un despotisme tempéré, toujours est-il que la monarchie, et la monarchie ancienne, était sa pensée. Avant Bossuet, avant Fénélon, et dans un sens plus pratique et moins élevé, Domat s'était occupé des rapports qui lient les hommes entre eux ; mais son traité de l'*Institution des lois* ne tient pas ce qu'il promet. Domat est un excellent publiciste ; ce n'est pas un homme d'État. Pour trouver dans les temps modernes un antécédent de l'*Esprit des lois*, il faut remonter jusqu'à Bodin : Bodin est, dans sa *République*, le précurseur de Montesquieu.

Le caractère de l'*Esprit des lois*, c'est le bon sens; le bon sens qui, au lieu de blâmer, observe, et dans les institutions démêle, à travers les abus apparents, la raison supérieure et profonde qui les anime et les maintient. Montesquieu ne trace point de vaines théories ; il prend les peuples tels qu'il les trouve ; il examine attentivement leurs lois, leurs

mœurs, leurs institutions ; et, persuadé que ces lois, ces institutions, ces mœurs, s'ils n'avaient au fond un principe plus relevé, plus fécond qui les fait vivre, tomberaient bientôt ainsi que la société qu'ils soutiennent, il cherche plus haut et ailleurs, il cherche dans les idées de la nature humaine la source et la force même de la loi. Sur cette première et lumineuse pensée, il pose les bases de son édifice. Puis il va cherchant dans les différents gouvernements l'application et la justification de ses principes; et il prouve qu'ils ont grandi ou sont tombés, selon qu'ils ont vécu conformément ou non à l'esprit de leurs institutions, à la raison légitime de leur existence, au principe de la loi. Et Montesquieu ne les loue ou ne les blâme point arbitrairement : ce qu'il a établi par la philosophie des lois, il le confirme par l'histoire ; il éclaire toujours ses déductions par des faits, ses divinations par des expériences. Si même quelquefois il pèche, c'est pour toujours vouloir conclure, avec rigueur, de ce qui a été à ce qui a dû et doit être. On lui a aussi reproché de trop donner à l'influence des climats et du sol ; de n'avoir point assez dit que le principe par lui assigné à chaque forme de constitution doit exister, mais ne se retrouve jamais dans sa perfection ; mais ces fautes disparaissent dans l'immensité et la grandeur d'un tel ouvrage. Ce qui du reste loue Montesquieu hautement, ce qui fait de son livre le plus beau livre du dix-huitième siècle,

et un des livres les plus utiles à l'humanité, c'est qu'aucune de ces théories bizarres ou funestes que le dernier siècle a vues s'élever, aucun de ces essais politiques, déplorables ou sanglants, qui ont remué le monde, n'a pu, n'a osé se réclamer de Montesquieu. Loin de là ; quand on a voulu sortir des théories pour entrer dans la réalité, il a fallu en revenir à Montesquieu : Montesquieu a été le seul flambeau sur cet océan tant agité des systèmes politiques. C'est que Montesquieu n'avait pas voulu faire l'avenir sans le passé ; il avait au contraire rattaché les libertés qu'il entrevoyait, qu'il désirait, à nos anciennes libertés ; Montesquieu est parlementaire ; c'est sur les coutumes, les lois, les mœurs de la vieille France, qu'il veut fonder sa constitution nouvelle ; et quand, devinant et indiquant le gouvernement représentatif, il veut nous le montrer, c'est vers l'Angleterre qu'il tourne nos regards : cherchant ainsi toujours l'avenir dans le passé ou le présent, et marchant de principe en principe, à la lumière de l'expérience, de la philosophie et de l'histoire.

Après Montesquieu vint un homme qui ne demanda rien à l'histoire. Dès sa jeunesse, sans biens, sans famille, sans patrie, il se mit tout d'abord en révolte contre la société. Son orgueil, nourri et irrité des humiliations que lui avaient attirées son inconstance et cette inquiétude de caractère qui devait faire ses malheurs et son génie, voulut se venger du

dédain ou de l'oubli des hommes et des gouvernements, en en médisant. Dans le *Discours sur l'inégalité des conditions*, Rousseau chercha pourquoi et comment les hommes s'étaient réunis ; il parla avec aigreur et avec verve contre les fruits de l'association humaine, attaquant la propriété, la distinction des rangs, les devoirs mutuels, l'obligation du travail des mains et même du travail de la pensée. Mais c'est au *Contrat social* qu'il faut demander sa véritable théorie politique. Montesquieu avait cherché dans l'histoire, dans la nature même de la loi, les principes des gouvernements et des lois ; Rousseau les cherche dans la nature de l'homme et de la société. Il suppose entre les hommes un contrat primitif, fondement de leur association ; il imagine quelles ont dû être les bases de ce contrat, et les moyens qu'ont dû prendre les contractants pour en faire observer les clauses diverses : c'est ici le principe de la souveraineté du peuple. A part cette supposition gratuite et fausse d'un contrat qui, s'il a pu exister, n'a pu être écrit, et dont par conséquent nul ne peut être reçu à réclamer l'exécution, il y a dans cet ouvrage de Rousseau, comme dans tous ses autres ouvrages, des détails utiles et pratiques sur le jeu de la constitution politique, sur la répartition et les pouvoirs des diverses magistratures : le citoyen de Genève, qui avait toujours en vue sa petite république, y puisait ses erreurs et ses sages indications.

Mably, que nous retrouverons parmi les historiens,

rassembla, dans ses *Entretiens de Phocion*, tous les lieux communs de politique ancienne, et ces souvenirs de Sparte et d'Athènes dont l'application devait être plus tard si ridicule et si funeste.

L'esprit nouveau et hardi du dix-huitième siècle en philosophie, en politique, n'est pas moins prononcé en histoire. L'admiration qu'avait inspirée Louis XIV s'effaçait chaque jour ; les derniers actes de sa puissance n'avaient pas été respectés. Les philosophes ne pouvaient lui pardonner les austérités de sa vieillesse ; les embarras des finances accusaient les prodigalités de son règne ; la noblesse par la voix de Saint-Simon lui reprochait d'avoir attenté à ses droits.

Saint-Simon, que l'on a heureusement appelé le Tacite français, Saint-Simon est un écrivain à part : à part, pour ses opinions ; à part, pour son style, mélange de féodalité et de noblesse monarchique. Il y a en lui du vieux seigneur et du courtisan de Louis XIV ; le sentiment vif et noble de l'ancienne fierté féodale, et les petitesses de l'Œil-de-Bœuf. Le seul point où il soit entier, c'est son mépris pour le peuple ; le peuple, il ne le connaît pas. Peintre admirable d'ailleurs, écrivain prime-sautier et original, à qui les expressions neuves, hardies, pittoresques, ne manquent jamais ; qui trouve continuellement pour ses admirations, pour ses dédains, pour ses colères, des mots, des tours, des couleurs, qui ne sont qu'à lui ; chez qui tout est relief et saillie, image et mouvement,

sans cesser d'être naturel et juste ; car il a du Pascal, du Retz, du La Bruyère, du Sévigné tout ensemble.

Voltaire, dont les premiers regards avaient entrevu les clartés mourantes, mais vives encore, de ce règne si beau ; dont la jeunesse s'était formée dans les salons de Ninon, dans les plaisirs du Temple, à ces habitudes élégantes et polies, à ce goût fin et délicat qui ne l'abandonnèrent que dans sa vieillesse, Voltaire fut indigné de ces injustices envers un monarque à qui la France devait les chefs-d'œuvre de la littérature, de l'industrie et des beaux-arts. Il ne vit et ne montra donc dans le règne de Louis XIV que ce côté brillant des merveilles du génie et des arts. Il fit un panégyrique, plutôt qu'une histoire ; véridique dans ce qu'il disait, mais cachant beaucoup de choses. La discrétion de Voltaire était délicate et noble en elle-même : il était beau de réhabiliter la mémoire, si promptement outragée, d'un grand roi ; mais en voulant être juste envers le siècle de Louis XIV, Voltaire ne l'a pas été envers les siècles qui l'avaient précédé. Il a dit les prospérités de Louis XIV ; il n'a pas montré ce qui les avait préparées ou rendues possibles ; il a tout fait commencer à Louis XIV, et par là il a accrédité cette idée, partagée du reste par les écrivains du dix-septième siècle, qu'au delà du dix-septième siècle il n'y avait rien. Ce vernis brillant et uniforme de perfection, que Voltaire a mis sur ce grand siècle, a eu aussi un autre

inconvénient : cette perfection même a lassé l'admiration, et à ce tableau si brillant on a cherché des ombres. Voltaire avait fait le dix-septième siècle si docile, si bien réglé à la voix de Louis XIV, qu'on a pris en indifférence cette soumission et cette harmonie. La littérature surtout a souffert de cette opinion : on n'a vu dans les écrivains, dans la poésie, dans la chaire, qu'un concert obligé en l'honneur du grand roi ; le génie éclos et nourri à l'ombre du trône a perdu, a du moins semblé perdre toute spontanéité, toute séve et toute hardiesse : de là peut-être cette absence de profondeur et d'originalité que le dix-huitième siècle a cru, fort injustement, pouvoir reprocher au dix-septième.

Voltaire a, comme historien, d'autres titres que le *Siècle de Louis XIV*, et des titres brillants : l'*Histoire de Russie*, où il manque souvent à la vérité ; était-ce faiblesse ou impuissance de la savoir et de la dire entièrement ? l'*Histoire de Charles XII*, où il a su donner à des événements peu éloignés encore l'intérêt du drame et la magie du passé.

Mais le principal ouvrage de Voltaire est son *Essai sur les mœurs des nations ;* non qu'il ait, comme on l'a dit, la gloire d'avoir le premier appliqué la philosophie à l'histoire, mais cet ouvrage est composé avec beaucoup d'art, et au milieu des préventions et des dénigrements de Voltaire, on y trouve des aperçus larges et nouveaux, avec ce mouvement et cette unité que l'on n'avait pas encore donnés à

l'histoire intellectuelle de l'humanité. Mais là, plus que dans aucun autre de ses ouvrages, percent sa légèreté, sa mauvaise foi, je n'oserais dire son ignorance. Les premiers temps de l'humanité sont présentés sous un jour faux et étroit; et, par l'histoire mutilée et travestie des Juifs, Voltaire prélude à ses attaques continuelles contre le christianisme, plus vives ici et plus déplacées qu'ailleurs. Toutefois, l'*Essai sur les mœurs* est un progrès dans l'histoire; il présente une suite de tableaux habilement disposés, une instruction toujours variée et solide en tout ce qui ne tient pas à la religion.

Turgot, dans deux discours remarquables, fit de la philosophie de l'histoire une application et plus haute et plus vraie. Condorcet ne fut pas aussi bien inspiré dans son *Essai sur les progrès de l'esprit humain*.

Un homme, qui pourtant n'aimait pas les philosophes, l'abbé de Mably, a porté dans l'histoire une autre prévention. Dans son dédain pour le temps présent, pour le caractère des nations et des hommes, il ne voit rien de bien dans tout ce qui tient aux temps modernes. Nos origines nationales, les mœurs, le gouvernement de la France et de l'Europe, rien ne trouve grâce à ses yeux : l'antiquité avait seule droit à ses louanges; encore était-ce moins pour elle-même, qu'en haine de ce qui existait, qu'il l'admirait. Ce caractère d'admiration exclusive que nous avons signalé dans ses *Entretiens de Phocion* se fait surtout re-

marquer dans ses *Observations sur l'histoire de France*. L'abbé de Mably se refuse à entrer dans l'esprit de nos anciennes mœurs et de nos formes diverses de gouvernement. Il triomphe à flétrir tous nos vieux souvenirs, à ne montrer que barbarie ou despotisme dans les institutions qui, pendant mille ans, ont fait la gloire et quelquefois le bonheur de la France. C'est de lui surtout que datent les préventions, aujourd'hui dissipées, que hors de la Grèce et de Rome il n'y a pas eu de gouvernement, et que rien, dans nos annales, ne mérite nos sympathies et nos regrets.

L'abbé Raynal fit de son *Histoire des deux Indes* un long mémoire contre l'Europe ; la déclamation philosophique ne saurait aller plus loin ; pourtant, quelques idées saines sont sorties de ces pages fougueuses ; quelques vœux ont été traduits en faits.

En dehors des influences de la philosophie, et de cette agitation morale et intellectuelle qui se trahit dans les œuvres les plus estimables de la littérature du dix-huitième siècle, à côté des plus grands noms, brille d'un éclat pur et majestueux un nom qui les égale, s'il ne les surpasse : le nom de Buffon. Buffon, soit par la droiture naturelle de son esprit, soit par l'élévation de ses pensées, soit par la fierté même de son rang, ou mieux encore par le sujet même de ses travaux si calmes, si vastes, si bien faits pour détacher de misérables préventions, Buffon échappa à la contagion philosophique. Dans sa conduite comme

dans ses écrits, il eut toujours pour la religion le respect que ses contemporains refusaient. A la fin de son *Introduction à l'histoire de l'homme*, il pose très-nettement l'immortalité de l'âme. Son style gagne à cette élévation de sentiments, à cette sagesse de pensées ; il y doit ses pages les plus éloquentes. Toujours élégant, toujours nombreux, toujours digne en quelque sorte, bien qu'un peu froid et imposant, il va merveilleusement à la majesté de la nature ; il s'élève, grandit et s'anime avec elle. Les *Époques* sont admirables d'exposition, de verve et de grandeur tout ensemble. Nulle part, Buffon n'est plus inspiré ; nulle part, la langue française ne montre plus de pompe, d'éclat et de hardiesse ; on n'a jamais porté plus de clarté dans des théories aussi élevées et aussi profondes. Il plonge avec un regard d'aigle dans la nuit des temps ; il assiste à la création, il la voit, il en raconte, avec un calme plein de majesté, les âges différents et les innombrables merveilles ; il plane d'un regard serein dans les hauteurs de l'empyrée, comme il descend sans trouble dans les profondeurs de la terre ; il sonde tous les secrets de la nature ; il en retrouve les siècles écoulés ; et tranquillement assis sur les débris des mondes qui ne sont plus, il entrevoit dans l'espace les mondes qui ne sont pas encore. C'est là, c'est dans les *Époques*, que Buffon se montre grand écrivain ; ailleurs il est moins vrai, son expression est moins bien en rapport avec la pensée ; là, Buffon est plus

simple et plus varié ; son style suit mieux la pensée et en prend mieux les formes diverses.

Voilà, en philosophie, en politique, en histoire, l'esprit du dix-huitième siècle ; qu'a-t-il été en critique ?

Jusqu'au dix-neuvième siècle, la littérature critique s'était plus exercée sur les artifices du style que sur les sources de la pensée, sur la forme que sur le principe même du *beau*. Ce fut dans le P. André, dans Montesquieu, dans Diderot, dans Marmontel, dans Condillac, son point de vue nouveau et élevé.

Le P. André, qui entra le premier dans cette voie, y marcha plus avant et avec plus de hardiesse qu'aucun de ceux qui le suivirent : nul n'a poussé plus loin la théorie du *beau*. Son *Essai* est une haute inpiration de Platon et de saint Augustin. Les dialogues du *Phèdre* et du *Grand Hippias*, les traités de la *Vraie Religion* et de la *Musique*, voilà les sources fécondes et vives où il a puisé ses douces et lumineuses théories. Son ouvrage, s'il pèche quelquefois par subtilité ou par abondance, charme bien plus souvent par la simplicité des principes, la profondeur des sentiments et l'aimable naïveté du style.

Montesquieu, dans l'*Essai sur le goût*, copia le P. André et resta au-dessous de lui. La flamme divine qui animait l'auteur du traité du *Beau* n'échauffait point le cœur de l'auteur des *Lettres persanes ;*

le vent du siècle souffla sur l'*Essai sur le goût* et y répandit sa froideur. Montesquieu se moque des idées absolues du beau, du bon et du vrai, comme d'autant de chimères nées des rêves de Platon. Il veut que dans notre âme tout soit relatif. Les analyses de Montesquieu sont ingénieuses, délicates, mais elles ne vont pas au fond des choses ; elles s'arrêtent à l'esprit ; elles ne pénètrent pas jusqu'à l'âme : le *goût* est le sentiment du *beau ;* il n'en est pas la source.

Diderot, tout en se proclamant l'admirateur du traité sur le *Beau*, eut la prétention de le compléter. Dans ses *Recherches philosophiques sur la nature du beau*, le P. André, selon Diderot, avait oublié, en posant ses idées de rapport, d'ordre et de symétrie, de chercher l'origine de ces idées. Le P. André ne l'avait point oublié : loin de là, il annonce clairement que certaines idées sont absolues, indépendantes ou de Dieu ou de l'homme ; mais il avait placé l'origine de ces idées dans l'esprit et non dans les sens. Or c'était là cette lacune, ou plutôt le tort que Diderot voulait réparer. Aussi Diderot déclare-t-il que toutes ces idées sont factices, abstraites ; qu'elles viennent des sens. Ainsi, loin de se borner à compléter l'ouvrage du P. André, Diderot y substitue le sien, fondé sur un principe contraire, l'origine sensible des idées et le caractère purement relatif du *beau*.

Marmontel, comme Diderot et Montesquieu, répudie le principe du P. André ; il annonce que le

sentiment du *beau* est souvent relatif à l'habitude et au préjugé. Malgré cette erreur, les *Éléments de littérature* sont un ouvrage utile et consciencieux, où les théories sont hardies, sans être téméraires, et où le goût se peut former, sans que le génie s'y trouve arrêté dans son essor. Les réflexions de Marmontel sur le *beau* artificiel, qu'il a mieux distingué que le P. André, qui le nommait *beau* arbitraire; sur le goût, dans lequel il reconnaît deux éléments, l'un invariable, qui est le bon sens, l'autre variable, qui est le sentiment, sont justes et ingénieuses.

Dans son *Traité de l'art d'écrire*, fondé sur deux erreurs : la première, la réduction de toutes ces idées à des idées sensibles, ou abstraites des idées sensibles; la seconde, la concentration de tous les principes dans le précepte unique de la liaison des idées ainsi conçues, Condillac a montré quelquefois ce talent d'analyse ingénieuse qui distingue ses ouvrages de philosophie, mais aussi ces vues étroites qui dominent son système métaphysique.

L'abbé Dubos, dont les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* durent aux éloges souvent faciles ou intéressés de Voltaire une réputation qu'elles n'ont pas conservée, ne sut pas, lui non plus, échapper à cette doctrine étroite et fausse qui, sous la plume de Diderot et de Condillac, avait flétri la question du *beau;* c'est sur le fondement ruineux de la doctrine des sens qu'il appuie son ouvrage. Cependant cet ouvrage contient beaucoup d'idées utiles et

applicables; le sujet y est creusé et envisagé sous des faces nombreuses.

Voltaire n'a point fait de traité spécial sur le style; mais dans ses préfaces, dans ses lettres, et principalement dans son *Dictionnaire philosophique*, il a examiné quelques problèmes littéraires, sinon sous un point de vue nouveau et élevé, du moins toujours avec ce tact fin, cette netteté et cette grâce pleine de naturel et de goût qui ne l'abandonnent jamais.

La Harpe n'aborda point les théories. Esprit élégant, juste, mais timide, il ne voit guère le côté philosophique ou historique d'une question littéraire. Mais nul n'est entré plus profondément et avec plus d'habileté dans les artifices du style, dans l'économie d'un ouvrage, dans les secrets du génie; si son regard manque d'élévation et de profondeur dans l'ensemble d'une œuvre, il est pénétrant, ferme, plein de tact et de finesse; quelquefois il a de la chaleur et du mouvement : il a l'éloquence de la critique.

Ainsi, corrompue par les doctrines du matérialisme, ou affaiblie par les timidités du goût classique, telle est la critique au dix-huitième siècle.

Il y a, on l'a remarqué, dans la littérature du dix-huitième siècle, deux parties distinctes : l'une, où affranchie déjà, mais réservée encore, hardie, sans être téméraire, la pensée use et n'abuse pas de la liberté : c'est le temps où Montesquieu écrit l'*Esprit des lois;* Buffon, les *Époques de la nature*; Jean-Jacques-Rousseau la *Profession de foi du vicaire*

savoyard; où Voltaire enfin donne la *Henriade* et ses meilleures tragédies. Cette époque est une riante et généreuse époque, pleine de rêves philanthropiques, de projets pour la réforme des abus, le bien de l'humanité et le règne prochain de la philosophie.

La seconde commence à l'*Encyclopédie* et à Diderot et se continue par Helvétius et d'Holbach. Voltaire alors se démentant publie ces livres et ces poëmes qui ont terni sa mémoire ; Jean-Jacques Rousseau fait paraître le *Contrat social :* époque sombre, elle ne demande pas, n'espère pas seulement une réforme, elle veut, elle prépare une révolution. Elle s'approche, cette révolution ; on sent que l'on est sur le bord de l'abîme ; un pas encore, et l'on tombe, chute effroyable ! de 89 dans 93.

Singulière contradiction ! Ces deux époques, l'une si hardie, l'autre si téméraire en philosophie et en politique, sont toutes deux, en fait de goût, timidement classiques ; et n'était cette veine fraîche et abondante qu'y apporta, qu'y mêla Jean-Jacques Rousseau et qui de lui se transmit par Bernardin de Saint-Pierre à Chateaubriand, notre langue appauvrie eût tari dans son lit desséché par une tradition épuisée elle-même et devenue stérile.

C'est entre ces deux courants opposés qu'est née, qu'a grandi la littérature du dix-neuvième siècle, y cédant quelquefois, y résistant le plus souvent, et, à travers les vents contraires, suivant une voie nouvelle : lutte intéressante à laquelle nous assisterons.

L'histoire littéraire du dix-neuvième siècle a été de bonne heure écrite, et, pour ainsi dire, jour par jour et feuillet par feuillet : dans les *Débats* d'abord par Geoffroy et Féletz et plus tard par MM. de Sacy et Cuvillier-Fleury ; dans la *Revue des Deux-Mondes*, par G. Planche ; dans le *Globe*, par M. P. Dubois et par M. Magnin ; par Sainte-Beuve dans ses *Portraits* et dans ses *Lundis ;* par M. de Pontmartin dans ses divers *Samedis*, et par d'autres critiques distingués. Elle n'est donc plus à faire ; mais le temps est venu de la résumer ; d'en présenter non plus le détail, mais l'ensemble : c'est la tâche que nous avons entreprise. Nous avons voulu renfermer dans un cadre juste, sans être étroit, le génie de Chateaubriand et l'imagination de madame de Staël ; les paradoxes spécieux de M. de Maistre ; la grandeur et la chute de M. de Lamennais ; les improvisations brillantes de M. Villemain et de M. Cousin ; les chants de Lamartine et de V. Hugo ; les œuvres historiques de M. Thiers et de M. Guizot ; le développement nouveau de l'histoire et de la critique littéraires ; et, en raccourci, l'éloquence de la tribune et de la chaire. En un mot, nous avons cherché à saisir et à exprimer sous toutes ses formes et dans toutes ses phases le mouvement de l'esprit français sous l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet et le second Empire.

Nous avons, autant que nous l'avons pu, nommé tous les écrivains qui par leurs travaux nous ont

paru mériter l'éloge ou la censure ; mais, « si par hasard j'en ai omis quelques-uns, je déclare qu'il y en a plus à lire que je n'en nommerai »; c'est ainsi que le critique romain s'excuse de ne pas passer en revue tous les orateurs, poëtes ou historiens qui de son temps étaient en renom ; et il ajoute : « Dans chaque genre j'ai pris le dessus et non le fond des bibliothèques[1].» Nous avons fait comme Quintilien. Nous avons voulu, non pas dresser un catalogue, mais peindre un tableau.

[1] Nos genera degustamus, non bibliothecas excutimus. (*Instit. orat.*, lib. X.)

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

L'EMPIRE.

I.

MM. de Chateaubriand, — Joubert, — de Fontanes. — Madame de Staël. — Bonaparte et les idéologues. — Réaction spiritualiste — MM. Azaïs, — Laromiguière, — Royer-Collard, — Maine de Biran, — Ampère, — de Gérando.

Le dix-neuvième siècle commençait. Aux agitations civiles, aux guerres étrangères qui, en France, avaient troublé les dernières années du siècle précédent avaient succédé, au dedans le calme, au dehors la paix. La main d'un jeune général victorieux signait, avec l'Angleterre, le traité d'Amiens ; avec Rome, le Concordat.

Au moment où le premier Consul rouvrait les églises que la Révolution avait fermées, parut un ouvrage qui

contribua singulièrement à ramener dans leur enceinte les âmes et les populations. L'auteur y évoquait avec un éclat et une fraîcheur de style incomparables des croyances assoupies et non éteintes, et rendues plus chères par la persécution même qu'elles avaient éprouvée. C'était le *Génie du christianisme*. Il eut un immense succès; il rencontra aussi de vives attaques. La philosophie, troublée par cette brillante apologie, protesta au nom du goût et même de la religion contre la forme et le fond du livre. Était-il bien dans les convenances de présenter avec des agréments, pour ainsi dire, profanes, assurément avec des raisonnements plus poétiques que théologiques, les dogmes inflexibles et les vérités austères du christianisme? n'était-ce pas moins le servir que le compromettre? L'apologie était de forme nouvelle, il est vrai; conçue comme l'entendaient les critiques, elle eût pu être plus solide et plus orthodoxe, mais elle eût été sans effet sur les âmes et sur les esprits. M. de Chateaubriand avait bien vu; et ce fut en lui une admirable divination de chercher à réhabiliter par le sentiment et non par le raisonnement cette religion si décriée : il s'adressa donc à l'imagination plus qu'à la logique. Il avait eu, du reste, à ses côtés, un conseiller qui comprenait son génie et ce que demandaient les temps. M. de Chateaubriand se préparait à son œuvre par de grandes recherches d'érudition : « Dites-lui, écrivait ce critique à un ami, dites-lui, au surplus, qu'il en fait trop; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux; que c'est de la beauté, et non pas de la vérité qu'on cherchera dans son ouvrage; que son esprit seul, et non pas sa doc-

trine, en pourra faire la fortune. Écrivain en prose, M. de Chateaubriand ne ressemble point aux autres prosateurs : par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose est de la musique et des vers. Que notre ami nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme; à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au ciel; à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait tout ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la religion. Si la poésie et la philosophie peuvent lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réemparée, car elle a ses séductions et ses puissances, qui sont grandes. Le difficile est de rendre aujourd'hui aux hommes l'envie d'y revenir : c'est à quoi il faut se borner; c'est ce que M. de Chateaubriand peut faire [1]. » Nous ajoutons : c'est ce qu'il a fait. M. Joubert ne se trompait pas. Le *Génie du christianisme* fit dans les âmes une heureuse révolution. On y retrouvait exprimés avec un charme plein de fraîcheur ces mœurs, ces coutumes, ces naïves croyances qui étaient la poésie du moyen âge, toutes les grandeurs, toutes les beautés, tous les bienfaits du christianisme. La Renaissance elle-même y avait sa place: la coupole de Saint-Pierre s'y élevait à côté de la cathédrale gothique.

L'ouvrage, toutefois, il en faut bien convenir, avait ses parties fragiles, et sur ces fresques si magnifiquement peintes, le temps a effacé plus d'une couleur. Le *Génie du christianisme* n'en restera pas moins, dans ses grandes lignes, un beau monument. C'est à son ombre majestueuse, sous ses voûtes inspiratrices que, pendant un demi-siècle, la poésie, l'histoire, se sont assises et recueillies

[1] Joubert, *Lettres*, t. II, p. 284.

pour étudier, pour reproduire, pour peindre un passé que quatre siècles avaient désappris. Si l'art gothique, méconnu même de Fénelon, a été mieux compris ; si la poésie de la Bible a été mieux goûtée ; si la critique elle-même a étendu, multiplié ses points de comparaison ; si enfin la vieille France tout entière a été savamment ou poétiquement exhumée, à qui en faut-il reporter l'honneur, sinon à M. de Chateaubriand?

Atala et *René*, qui parurent d'abord en dehors du *Génie du christianisme*, furent aussi l'objet de vives et quelquefois amères critiques. Comme ce dernier ouvrage, on les attaquait au nom de la morale et du goût. Ces deux épisodes romanesques, ces deux passions encore toutes frémissantes, n'étaient guère à leur place dans un ouvrage tel que le *Génie du christianisme*... *Atala* reçut les premiers traits de la critique. Messagère envoyée pour s'assurer que la tempête était calmée et les eaux rentrées dans leur lit, elle avait paru en 1801, un an avant le *Génie du christianisme*. Le style surtout, ce style si neuf, si pittoresque, si créé, si étrange quelquefois, déconcertait l'abbé Morellet, Ginguené, Chénier. Il convient de dire à leur décharge que ce style était alors plus singulier que nous ne le lisons aujourd'hui. La lime y a passé; les tons trop heurtés ont été adoucis, au grand regret des curieux de littérature que pique cette première et libre manière d'une imagination qui s'était pénétrée des parfums et des souffles d'une terre vierge alors. L'héroïne ne leur semblait pas moins nouvelle : cette fille du désert, mélange d'emportement sauvage et d'exquise sensibilité; cette nature de feu domptée par la pureté chrétienne; cette amante voyant, sinon sans regret, avec résignation du moins, sa virginité dévorer sa vie, mou-

rant la croix sur la poitrine, tous ces sentiments et ces tableaux étaient aussi nouveaux que fermés à la critique classique. Girodet, lui, avait compris Chateaubriand. Malgré ses détracteurs, son tableau d'*Atala* livra à la renommée le nom jusque-là ignoré de M. de Chateaubriand.

Dans *Atala*, on avait eu la peinture d'une passion et d'une nature sauvages et grandioses ; on eut dans *René* le tableau d'une de ces maladies morales particulières aux extrêmes civilisations, et dont le premier germe, depuis développé par Gœthe, est dans Jean-Jacques Rousseau. Ce n'étaient plus ici les immenses perspectives du Nouveau-Monde ouvertes à l'imagination européenne : une visite à un vieux manoir abandonné, une prise de voile dans un couvent, c'est dans ce cadre étroit que se renferme tout le drame de *René;* mais que de vues intérieures, profondes et nouvelles! que de mélancoliques pensées, d'ineffables rêveries! et, au fond, quel puissant et mystérieux intérêt dans la tristesse de René, dans cette sœur tour à tour montrée et cachée dans un nuage que l'on n'oserait dissiper! Qui peut oublier cette visite à l'antique manoir; ces herbes qui en couvrent les allées solitaires, ces feuilles mortes qui retentissent sous les pas du voyageur imprévu qui réveille l'écho endormi du paternel donjon: toutes beautés si neuves alors, et qui n'ont point vieilli?

Dans son ouvrage sur le *Génie du christianisme* et dans les deux épisodes qui le complétaient, M. de Chateaubriand avait eu surtout pour but de montrer le côté poétique de la religion chrétienne et de prouver qu'elle était, non moins que la mythologie païenne, favorable aux lettres et aux arts qui s'inspirent de l'imagination. Il l'avait déjà dit dans ces chapitres où il compare la *Bible*

et l'*Odyssée*, Dante et Milton, Virgile et Racine. Il ne s'en tint pas à cette première démonstration; ce qu'il avait avancé et déjà prouvé, il voulut plus amplement l'établir et mettre, pour ainsi dire, sa théorie en pratique. En 1809, il publia *les Martyrs*.

Ainsi que le *Génie du christianisme*, et plus que lui, *les Martyrs*, quand ils parurent, furent vivement attaqués. L'envie avait eu l'éveil; il fallait bien une rançon pour une gloire si soudaine; d'ailleurs la position de M. de Chateaubriand à l'égard du maître était alors bien différente de ce qu'elle avait été quand fut publié le *Génie du christianisme*. En faveur alors auprès de Napoléon, il était maintenant en disgrâce. Abstraction faite de ces motifs étrangers qui purent entrer dans les jugements de la critique, au seul point de vue de l'art, et en principe, elle condamnait *les Martyrs*. On ne pouvait, malgré l'exemple de Fénelon, écrire un poëme en prose, et, en admettant qu'il y eût poëme, rassembler dans une même épopée des temps, des mœurs, des couleurs différentes et presque disparates : mêler Homère et Apollonius de Rhodes, la *Bible* et l'*Odyssée*, en un mot, donner pour une œuvre originale une œuvre de style composite. Telles étaient les objections de la critique. Elle n'avait guère raison que sur un point : oui, il n'y a pas, à proprement parler, de poëme en prose; oui, dans l'œuvre de M. de Chateaubriand, manquent l'unité de ton et de couleur; mais, dans ces mélanges, que de beautés et de créations nouvelles! Il y a, je le veux bien, un anachronisme un peu fort dans le rapprochement de la fille de Démodocus et d'Eudore; mais quel charme dans ce tableau d'une famille grecque et chrétienne, occupée aux travaux des champs et au culte des muses! A côté de ces scènes habilement

imitées d'Homère, que de peintures neuves, de vigoureuses descriptions! quelle fidélité, quel entraînement dans le tableau de la bataille entre les Francs et les Romains! et cet épisode si intéressant, si vif, si passionné de Velléda, que lui comparer? Figure originale à côté d'Atala, elle n'atteste pas moins la fécondité que l'éclat du pinceau de M. de Chateaubriand. Je ne veux pourtant pas oublier, à côté de cette tendre, fière et enchanteresse fille de la Germanie, la douce et gracieuse Cymodocée : la passion pure, forte, résignée auprès de ces passions sauvages et emportées.

Mais enfin, M. de Chateaubriand a-t-il prouvé ce qu'il voulait prouver : que le christianisme est aussi poétique que l'était l'hellénisme? On peut en douter; son merveilleux est bien au-dessous du merveilleux d'Homère : Boileau, je le crois, a raison :

> Du culte des chrétiens les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Avant d'écrire *les Martyrs*, M. de Chateaubriand avait voulu visiter lui-même les lieux qui devaient faire les fonds divers et brillants de son poëme. Dans ce dessein, il avait, en 1806, parcouru la Grèce, la Palestine. Sa conscience d'artiste ne l'y poussait pas seule. L'auteur du *Génie du christianisme*, qui avait salué dans le premier consul l'homme providentiel, ne lui pardonna pas la mort du duc d'Enghien et se posa dès lors en face de lui. Mal vu, mais moins menacé qu'il ne s'imaginait l'être, M. de Chateaubriand crut prudent de s'éloigner des regards de l'empereur; il voyagea. Cette espèce d'exil qu'il s'imposait servit à sa gloire, s'il n'était pas nécessaire à sa sûreté. L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* compte entre

les meilleurs ouvrages de M. de Chateaubriand. Ce que le pèlerin a vu et bien vu des yeux du corps, il le grave, il le fixe dans nos esprits par la puissance de l'imagination, répandant sur un dessin aussi net que pur les plus riches couleurs, avec une sobriété qui se fait quelquefois regretter dans ses autres tableaux.

M. de Chateaubriand revint de Jérusalem par l'Espagne. Inspiré par le ciel et un doux sentiment, il écrivit *le Dernier des Abencerrages*, récit charmant, le chef-d'œuvre peut-être de cette vive et poétique imagination.

Ici se termine la première et la plus belle partie des œuvres de M. de Chateaubriand : la jeunesse et la maturité de sa vie littéraire. Plus tard, il sera, sinon entièrement enlevé, disputé du moins à la littérature par la politique; mais alors même nous le retrouverons par quelques parties encore égal à lui-même.

Dans la voie nouvelle et hardie où il s'était engagé, M. de Chateaubriand avait, nous l'avons dit, trouvé pour l'encourager un guide aussi dévoué qu'intelligent, M. Joubert.

M. Joubert a dit: « Heureux est l'écrivain qui peut faire un beau petit livre. » Heureux, ajouterai-je, celui qui, comme lui, a conquis la gloire littéraire, sans la poursuivre, sans même y songer. Apprécié par un petit cercle d'esprits d'élite, ami de la solitude et de l'étude, M. Joubert a connu toutes les douceurs des lettres, sans en connaître les amertumes. C'est en silence, les regards tournés sur lui-même et non vers le monde et la publicité, qu'il a cultivé les lettres avec un amour aussi profond que délicat. Il lisait beaucoup, et il a, de toutes ces lectures, exprimé un suc exquis et fortifiant qui a doucement passé

dans les notes ou morceaux qu'il ne rédigeait que pour lui-même.

Bien peu d'amis étaient dans le secret de ses travaux intellectuels; peu, mais tous juges compétents, et qui n'ont pas voulu que tant de justes, tant d'ingénieuses esquisses restassent perdues pour le public. C'est M. de Chateaubriand qui le premier les rendit publiques; mais il ne leur donna qu'une publicité restreinte et bornée à quelques amis: un souvenir, plus qu'une publication. L'essai fit fortune, et il fallut bientôt ne plus envier au véritable public le trésor qu'on lui avait montré. Alors parurent les *Pensées et Lettres* de M. Joubert.

Ses *Pensées* sont un peu métaphysiques et vagues dans les premiers chapitres consacrés à ces grandes questions qui excitent, sans la jamais satisfaire, la noble curiosité de l'homme: Dieu, la création, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses éternelles; de l'homme, des organes et de l'âme, de la nature de l'esprit. Là, malgré la délicatesse et la souplesse de cette *plume d'or* qui ne le quittait jamais, il n'a pu éviter le vague où flottent et se déroberont éternellement aux recherches de l'homme ces grands et insolubles problèmes. Mais son style et sa pensée prennent une justesse, une précision, un charme inexprimables, quand elles descendent à la morale et à la littérature. Nul critique n'a plus de bon sens, avec plus de grâce piquante. Les pages dans lesquelles il rend ses jugements, j'allais presque dire ses oracles, sur les anciens et ceux des modernes qui leur ressemblent : Homère, Platon, Bossuet et Corneille, sont d'une incomparable justesse et d'un agrément parfait.

Dans ses *Lettres*, il n'y a pas à trier: tout y est charmant de bon ton, d'ingénieux enjouement, d'affectueuse

sollicitude, de vives et gracieuses expressions, de nobles et délicats sentiments. Curieuses par le jour qu'elles ouvrent sur quelques figures de femmes et d'hommes célèbres à cette époque : madame de Beaumont, M. de Chateaubriand, M. Molé et madame de Vintimille; gracieuses, surtout lorsqu'elles s'adressent à des femmes, elles sont inépuisables en finesse, en amabilité, en spirituel badinage, en touchante émotion. Amant, platonique, je le veux, mais plus qu'ami de madame de Vintimille et de madame de Beaumont, M. Joubert a de l'amour la familiarité et tout ensemble la délicieuse réserve : jamais trop hardi, mais jamais non plus intimidé : bien différent, en cela, de Ballanche, si gauche, si empêtré auprès de madame de Récamier, adorateur, lui, plus que platonique, d'une platonique beauté. Dans ses *Lettres* aussi, plus ou du moins autant que dans ses *Pensées*, se retrouve le critique supérieur, le *mens divinior*.

M. Joubert ne fut pas le seul conseiller littéraire de M. de Chateaubriand. Avant de le connaître, alors qu'il se perdait, obscur et pauvre émigré, dans la vaste solitude de la cité anglaise, M. de Chateaubriand en avait rencontré un autre qui applaudissait moins à ses hardiesses, mais qui les savait comprendre : ce conseiller, cet ami, c'était M. de Fontanes.

Il y avait mieux dans M. de Fontanes que ce que l'on y voyait sous l'Empire, que ce que quelques personnes y voient encore : l'orateur officiel et brillant d'une volonté despotique. Avant l'Empire, et sous l'Empire même, il y eut un grand talent relevé par un noble caractère. M. de Fontanes avait débuté dans la carrière du journalisme par un trait de courage : il avait prêté le secours de son éloquence à ceux des Lyonnais qui, en 1793, étaient venus à la barre de la Convention dénoncer les atrocités de Collot-d'Her-

bois et autres proconsuls, acte d'intrépidité patriotique qui bientôt le fit proscrire. Proscrit une seconde fois par le directoire, il échappa à la déportation, en se retirant en Angleterre ; c'est là qu'il connut M. de Chateaubriand. Rentré en France en 1799, Bonaparte, consul, déjà attentif à s'entourer de tout ce qui montrait de la dignité et du talent, jeta les yeux sur M. de Fontanes pour faire l'éloge de Washington, éloge qui devait être prononcé aux Invalides, dans une séance solennelle. M. de Fontanes fut à la hauteur de son sujet, et à côté des éloges mérités qu'il y donna au héros des Pyramides, il fit entendre une voix noblement patriotique : mélange d'habile flatterie et d'une sincérité dont, même sous l'Empire, il ne se départit jamais.

Les discours qu'il prononçait comme président, au nom du Corps législatif, présentent le conseil à côté de la louange, et l'artifice oratoire, la séduction du langage y voilent, sans les cacher, des vérités quelquefois périlleuses.

Mais ses chefs-d'œuvre, dans le genre académique, ce sont les discours par lesquels, chaque année, le grand maître ouvrait la distribution du concours général. Ceux qui les ont entendus n'ont point oublié ce pur, cet élégant, cet harmonieux langage ; ces formes si nobles et si aimables d'éloges et de conseils donnés aux élèves et aux maîtres. Ce sont pourtant ces discours qui, je le crains, ont trompé sur M. de Fontanes et lui ont laissé un vernis de courtisanerie bien contraire à sa franchise naturelle. La louange du souverain y tenait assurément une grande place ; mais là, comme ailleurs, fine, délicate et choisie, cette louange ne dégénère pas en flatterie : il y a convenance et discrétion. Respectueux mais indépendant, si, comme M. de Chateaubriand, il ne brava pas l'empereur,

M. de Fontanes ne fléchit pas devant lui; et, quand tomba l'Empire, le grand maître était plus près de la disgrâce que de la faveur.

Une femme, si elle ne l'égala, partagea, à cette époque, la renommée de M. de Chateaubriand ; ce fut madame de Staël. Fille de M. Necker, élevée dans les salons où se pressaient les Buffon, les Thomas, les Marmontel, les Sedaine, les Raynal, madame de Staël y avait, de bonne heure, fait briller les vives clartés de son esprit. Douée du double talent de parler et d'écrire, elle ne se bornait pas à écouter les savantes conversations qui s'échangeaient, brillantes et philosophiques, autour d'elle; elle s'exerçait aussi à l'art de la composition et préludait par divers essais dramatiques aux ouvrages qui devaient faire sa gloire. En 1788, elle publiait les *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau;* en 1796, son livre : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.* Les passions, source de bonheur! Madame de Staël, on le voit, appartient, à son début, à l'école sensualiste. Elle s'en affranchit bientôt. Elle fit paraître, en 1800, son livre : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.* Madame de Staël y proclame « la loi suprême de la Providence, la marche de Dieu à travers le monde et l'histoire, la manifestation continuelle et progressive du Verbe : » idées neuves alors et profondes et qui, malgré les défauts et les erreurs de son livre, le marquent d'un cachet supérieur. Pour madame de Staël le temps seul est un progrès ; en vieillissant l'humanité grandit et s'améliore. C'est ainsi que confondant la forme ou, pour mieux dire, l'abus de la sentence philosophique avec la philosophie même, elle trouve le second siècle de la littérature romaine, qui recherche le

trait et prodigue les maximes, plus profond, plus philosophique que le premier siècle : elle donne à Sénèque la préférence sur Cicéron.

Le roman devait tenter une telle imagination ; elle y entra par *Delphine*. *Delphine*, au point de vue de l'élévation morale et philosophique, est un pas en arrière. La peinture des passions, bien qu'encadrée dans une forme idéale, ne se dégage pas encore assez de la sensualité. C'est dans *Delphine* que madame de Staël a véritablement mis la chaleur de son âme.

Jusque-là, madame de Staël appartient au dix-huitième siècle. Elle n'en fût pas sortie peut-être, si l'Empire n'eût pris ombrage d'elle et ne lui eût conseillé, sinon l'exil, du moins l'éloignement. En 1803 et 1804, elle visita une première fois l'Allemagne. En 1805, elle alla en Italie : séjour heureux ! Elle y écrivit *Corinne*, épreuve épurée, agrandie de *Delphine*, mais où celle-ci se retrouve cependant un peu. Là encore, en effet, elle cherche le bonheur dans la passion ; elle n'y a rencontré que la gloire. *Corinne* a beaucoup perdu. Ses peintures de Rome ont pâli auprès d'autres et plus pittoresques descriptions. Le paysage romain prend trop de place sur l'action ; la description nuit au développement des caractères, et l'art à la passion. Il n'y a guère dans *Corinne* que l'imagination, le souvenir, plus que la vivacité du sentiment [1]. La déclamation philosophique y tient trop de place ; il y a des longueurs et des langueurs qui ralentissent la marche et l'intérêt de l'ouvrage, et quelquefois l'idéal y charme moins que ne ferait la nature prise sur le fait. Madame de Staël imagine, au lieu de voir et de peindre.

[1] Joubert, *Pensées*, t. II, p. 203.

L'éloignement était devenu l'exil. Forcée, en 1808, de quitter Paris, madame de Staël revit l'Allemagne, dont le séjour ne fut pas moins fécond pour elle que ne l'avait été celui de l'Italie. Dans les entretiens des littérateurs et des savants les plus distingués, elle s'initia à cette littérature allemande que nous connaissions peu; elle respira l'air où vivaient Gœthe, Schiller, Kant, Hégel. Si, même avec de tels interprètes, elle ne put pénétrer entièrement dans le génie du Nord, elle en sentit du moins le souffle et en devina la puissance. C'était un nouveau monde découvert; elle nous le fit connaître, ou du moins entrevoir. Son ouvrage sur *l'Allemagne* fut une véritable révélation, une inspiration féconde qui agit puissamment sur les esprits et ouvrit un horizon nouveau à la pensée comme à l'imagination. Quel contraste avec la littérature impériale, si terne et si monotone, que cette littérature romantique qui déployait toutes ses couleurs les plus brillantes à travers le prisme d'un style plein de fraîcheur et d'éclat! Et ce n'était pas là le seul intérêt de l'ouvrage sur *l'Allemagne*. Le vent de la liberté en agitait, plus ou moins vif, toutes les pages. L'Empire s'en effraya, l'ouvrage fut mis à l'*index*, et madame de Staël de nouveau exilée.

Il semble que l'influence de M. de Chateaubriand et de madame de Staël aurait dû se faire sentir sur la littérature impériale. Il n'en fut rien. Le pli était pris, et cette influence, qui déjà pourtant agissait en secret, ne devait se manifester que plus tard: tous deux, madame de Staël et M. de Chateaubriand, seront les véritables promoteurs de la poésie nouvelle, de cette rénovation littéraire qui sera la gloire de la Restauration. Mais en attendant que lève cette riante et riche moisson, il nous faut rentrer dans la littérature impériale.

En dehors de M. de Chateaubriand et de madame de Staël, qu'il ne peut réclamer, l'Empire n'offre point de véritable monument littéraire ; mais il présente, en philosophie, en histoire, en critique, des ouvrages qui ne furent pas sans éclat et sans grandeur.

Napoléon, on le sait, ne voyait pas d'un œil favorable la philosophie : idéologues et philosophes, pour lui, c'était tout un ; et, à vrai dire, sa prévention n'était pas sans quelque fondement. La philosophie, en effet, avait, dans les dernières années du dix-huitième siècle, avec Cabanis et Destutt de Tracy, abouti à la sensation : elle était devenue l'idéologie. Elle avait donc à se réhabiliter ; c'est ce qu'elle fera dans les disciples mêmes de Condillac, dans M. Royer-Collard, Maine de Biran et l'illustre savant Ampère ; mais avant d'arriver à eux, il nous faut, un moment, nous arrêter à un homme qui, rêveur plutôt que philosophe, n'eut, dans ses systèmes, rien que d'inoffensif et d'élevé : je veux parler de M. Azaïs, l'auteur des *Compensations dans les destinées humaines ;* doctrine consolante, sinon toujours vraie.

« La somme générale de destruction est nécessairement égale à la somme de recomposition, puisque tous les êtres, alternativement, se forment et se décomposent, et que l'univers se maintient immuable dans sa forme. L'homme est inévitablement soumis à cette loi. Mais pour lui, être sensible, une jouissance, un plaisir, *le bonheur*, résultent de tout ce qui le forme, le conserve, l'améliore ou l'élève. Une souffrance, une peine, *le malheur*, résultent de tout ce qui l'abaisse ou le détruit ; l'homme formé avec le plus de perfection, environné du plus grand nombre de biens et d'avantages, est celui qui reçoit le plus de bonheur ; mais en lui les opérations de la puissance de destruction sont

plus multipliées et plus vivement senties. Ainsi, le malheur dans la vie humaine est nécessairement proportionné au bonheur; de même que la puissance de formation est balancée par celle de destruction. » Telle est la base des *Compensations dans les destinées humaines*, ouvrage inspiré à M. Azaïs par un doux et religieux sentiment.

Cette idée d'équilibre est aussi le pivot sur lequel roule son *Système universel*. L'*expansion*, force première portant chaque être à s'étendre indéfiniment, mais contenue en chacun par l'expansion de tous les autres, tel est, selon lui, le principe général d'où résultent deux masses d'actions, l'une de dilatation, l'autre de compression, dont le balancement exact et nécessaire produit l'équilibre de l'univers.

M. Azaïs n'écrivait pas seulement ses systèmes; à l'exemple des philosophes anciens de la Grèce, il les exposait de vive voix. Retiré dans un quartier alors peu peuplé de Paris, près du Luxembourg, dans une rue où régnait presque le calme des champs, sous un berceau de verdure, il développait, avec une aimable sérénité, à ses disciples respectueux et attentifs ses théories contestables, mais élevées. Cuvier le venait entendre quelquefois et applaudissait en souriant à ces illusions de l'imagination et de la science. M. Azaïs était un sage antique égaré dans la société moderne [1]. Avec de vastes espérances pour l'humanité, il n'avait pour lui-même qu'une ambition bien modeste: il vécut, il mourut pauvre.

Nous voici arrivé à la philosophie proprement dite. Celui qui, le premier, en appela de Cabanis et de Destutt

[1] « Vers la fin, elle (madame Cottin) s'engoua d'Azaïs qu'elle avait rencontré dans un voyage aux Pyrénées et qu'elle prenait pour un Platon. » Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XII, p. 488.

de Tracy, fut un disciple même de Condillac, M. Laromiguière. M. Laromiguière n'adopta que sous bénéfice d'inventaire la doctrine de son maître. Il ne répudia pas entièrement la sensation; mais il la modifia, la transforma en attention; il en fit un principe actif, une faculté de l'esprit, au lieu d'une simple impression reçue et transmise par les sens. « En séparant l'attention de la sensation, M. Laromiguière établit déjà une distinction féconde. La réhabilitation de l'intelligence dans l'activité, dans l'indépendance, dans la dignité qui lui appartiennent, telle est l'œuvre à laquelle est attaché le nom de M. Laromiguière. » Ailleurs, et à propos d'une nouvelle édition, M. Cousin disait devant l'Académie des sciences morales et politiques : « L'édition nouvelle m'a rendu toutes les impressions de ma jeunesse; j'y ai retrouvé M. Laromiguière tout entier: c'est bien la même méthode heureuse, cette exposition lucide, cette modération constante qui, même au sein d'un système très-arrêté, fuit les extrémités systématiques et se complaît à se frayer une route, à chercher une sorte de juste milieu entre les écoles opposées qui nous divisent[1]. »

M. Laromiguière n'occupa pas longtemps sa chaire de philosophie à la Faculté. Un nombreux auditoire s'y pressait. Cette affluence inquiéta le gouvernement qui se souvenait peut-être que M. Laromiguière avait été membre du tribunat[2]. M. Laromiguière fut averti de suspendre son cours.

[1] Cousin, *Introduction à l'Histoire de la Philosophie,* p. 295.

[2] Leur usage (à Desrenaudes et à Laromiguière) dans la belle saison était de sortir une ou deux fois par semaine; de se promener dans les environs de Paris, et de dîner ensemble dans quelque coin; ils cheminaient d'ordinaire avec d'autres amis : Garat, Dau-

«M. Laromiguière, a dit encore M. Cousin, professait avec une lucidité merveilleuse et une grâce charmante; il avait beaucoup d'esprit et de douceur.» — « Qui nous rendra ces improvisations charmantes dont le style le plus heureux n'offre encore qu'une image affaiblie; ces incomparables leçons où dans une clarté suprême s'unissaient sans effort les grâces de Montaigne, la sagesse de Locke, et quelquefois la suavité de Fénelon? — M. Laromiguière éclairait, charmait, entraînait. Sa parole exerçait une fascination véritable. »

A côté de cette chaire où se faisait entendre la parole familière et brillante pourtant de Laromiguière, s'élevait une autre voix, grave, solennelle, magistrale, celle-là; c'était la voix d'un homme qui, après avoir, dans sa jeunesse, salué les premières espérances de la Révolution, s'en était bientôt éloigné à ses premières violences. Pendant la Terreur, réfugié aux champs et déguisant sous un pseudonyme son nom déjà signalé par une courageuse éloquence, il suivait, quelquefois plus qu'il ne la guidait, un livre de philosophie à la main, la charrue du paysan. Ainsi se fit l'éducation philosophique de M. Royer-Collard; ainsi se trouva-t-il prêt, quand l'Université fut constituée par Napoléon, à occuper, en Sorbonne, la chaire de philosophie à laquelle il avait été appelé.

« L'enseignement de M. Royer-Collard roula sur un seul fait: l'analyse du fait de perception, l'histoire et la critique des opinions des philosophes modernes sur ce fait. Deux méthodes présidèrent à ses recherches: l'une

nou et Ginguené. Le dîner se prolongeait assez tard, on causait à cœur ouvert de philosophie, de littérature et même un peu de politique. M. Guizot, *Vie du duc de Broglie.*

qui peut et doit être appliquée à l'étude de tout fait humain ; l'autre qui peut et qui doit l'être à la critique de toute doctrine philosophique. » Nous citons les paroles de M. Cousin.

« Esprit admirablement libre et élevé avec un ferme bon sens, plus original qu'inventif, plus profond qu'étendu, plus capable de mener à bien une idée, que d'en embrasser plusieurs ; trop préoccupé de lui-même, mais singulièrement puissant sur les autres par la gravité impérieuse de sa raison et par son habileté à répandre sur des formes un peu solennelles l'éclat imprévu d'une imagination forte excitée par des impressions vives. » Tel est le portrait ressemblant que M. Guizot trace à son tour de M. Royer-Collard [1].

M. Royer-Collard, comme M. Laromiguière, ne remplit pas longtemps, à la Sorbonne, la chaire de l'histoire de la philosophie. La Restauration, dont il avait été pendant l'exil le conseiller fidèle et éclairé, le transporta, à peine rentrée en France, sur un plus grand théâtre et lui ouvrit la carrière politique.

« Le mâle bon sens et la puissante dialectique de M. Royer-Collard portèrent à la doctrine de la sensation les plus rudes coups ; mais il ne fut pas seul à la combattre : deux hommes y aidèrent, Maine de Biran et Ampère. » Sous la passivité des sensations qui, depuis Hume, semblait tout expliquer, retrouver l'activité, c'était sous le matériel retrouver l'esprit même. Forte de cette découverte, la philosophie devait bientôt se dégager de la physique. Les philosophes écossais avaient mis en évidence la diversité de nos idées et de nos croyances, inexplicable par

[1] M. Guizot, *Vie du duc de Broglie*

la seule sensation : Maine de Biran développa cette donnée. « C'est loin de la sensation, dans les profondeurs de l'activité volontaire et libre, que M. de Biran a été chercher l'origine des idées les plus élevées qui soient aujourd'hui dans la conscience[1]. » Il avait en quelque sorte découvert la volonté : Ampère retrouva la raison.

Dans des mémoires et des lettres qui n'ont été livrés au public que tout récemment, M. Ampère amenait au grand jour toute une partie de notre nature que laissaient encore dans l'ombre, et Condillac attentif aux sensations, et Maine de Biran occupé presque exclusivement de la volonté; c'était la faculté du raisonnement et du discours, la raison. « Ces trois éléments de la sensation, de la volonté, de la raison, étudiés, développés principalement par ces trois psychologues, Condillac, Maine de Biran et Ampère, Royer-Collard les combinait dans une théorie de la connaissance inspirée surtout de celle des Écossais, et qui avait pour objet principal de rétablir contre le scepticisme auquel conduisait l'empirisme exclusif les croyances que semble garantir le sens commun de l'humanité. Il fit de cette théorie le sujet d'un enseignement qui, bien que de peu de durée, mit fin à l'idéologie issue des premières théories de Condillac[2]. » — Ainsi malgré le peu de faveur qui lui était accordé, et dans le cercle étroit où elle était renfermée, la philosophie sut par un noble effort se dégager des tristes doctrines qui l'avaient justement discréditée et remonter du matérialisme au spiritualisme.

Il ne faut pas, dans cette revue des travaux philosophi-

[1] Cousin, *Introduction à l'histoire de la Philosophie*, XIIIe leçon, p. 295.

[2] F. Ravaisson, *Rapport sur la Philosophie en France ou XIXe siècle*, p. 14.

ques de cette époque, passer sous silence le nom d'un homme que, depuis, M. Cousin a fait oublier, comme historien de la philosophie, mais qui, jeune alors, lui rendit service par son *Histoire des systèmes philosophiques*, et qui, plus tard, soutint et augmenta par différents ouvrages la réputation qu'il avait de bonne heure acquise : je veux parler de M. de Gérando. M. Sainte-Beuve a été sévère pour M. de Gérando : « Il y a, dit-il, des esprits essentiellement *mous*, comme de Gérando, comme de Lacretelle ; ils traversent des époques différentes en se modifiant avec facilité et même avec talent, mais ne demandez ni à leurs œuvres, ni à leurs souvenirs aucune originalité ; de Gérando ne sait pas que Royer-Collard a été un événement en philosophie, et Lacretelle, que Guizot en a été un en histoire. » Nous verrons tout à l'heure M. Sainte-Beuve réparer cette injustice envers M. de Lacretelle.

II.

Histoire : MM. de Lacretelle, — cardinal de Bausset, — comte Ferrand, — de Volney. — Critique : *Essai sur l'éloquence de la chaire ; les Débats*. — MM. Geoffroy, — de Féletz, — Hoffmann, — Dussault, — *la Décade*, — Ginguené. — Les écrivains scientifiques. — Napoléon. — L'architrésorier Lebrun.

L'histoire, qui ne s'écrit guère heureusement que sous un gouvernement libre, ne manqua pas cependant au premier Empire. M. de Lacretelle jeune, qui avait, en qualité de journaliste, entendu et reproduit les débats orageux de la tribune révolutionnaire, en retraça, dans des ouvrages aujourd'hui trop oubliés, les dramatiques péripéties. Continuateur de Rabaut Saint-Étienne qui, à défaut d'un talent d'écrivain, avait mis dans son *Précis historique de la Révolution française* une louable impartialité, M. de Lacretelle peignit avec chaleur les tragédies sanglantes dont il avait été le spectateur et avait failli être la victime. « Les histoires de M. de Lacretelle qui traitent des différentes époques de la Révolution ont l'intérêt des mémoires : elles rendent les impressions d'un honnête homme sympathique, mobile, toujours sincère, et dont la plume conserve la vivacité et le coulant de la parole[1]. » Hélas ! on a depuis bien adouci, bien effacé, bien changé et presque justifié ces terribles scènes que retrace la plume éloquemment

[1] Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XV, p. 309.

indignée de M. de Lacretelle; elles sont là cependant prises sur le vif et rendues avec l'émotion ressentie. L'intérêt des partis, la prévention politique de l'historien, le besoin de les tourner à une révolution nouvelle, les sophismes d'une apologie menteuse, rien n'en vient altérer le véritable et instructif caractère. Si les exemples trop rares de courage et de dévouement y sont dignement loués, les acteurs principaux de la Révolution et les actes les plus coupables n'y sont pas excusés, j'allais dire justifiés; mais n'anticipons pas.

Cette horreur que M. de Lacretelle avait ressentie et conservée de la Révolution le prédisposait, plus que de juste peut-être, à l'admiration de l'homme qui y mit un terme. Dans les volumes consacrés à l'histoire du Consulat et de l'Empire, l'éloge est bien près de la flatterie. L'écrivain s'y anime au récit des victoires de son héros, et son ton, naturellement un peu solennel, a quelque chose de l'éclat de l'épopée. Son style a de la chaleur, sa narration du mouvement et une allure dramatique, que le premier, rendons-lui cette justice, il a donnée à notre histoire nationale.

M. de Lacretelle remontant à la source même de la Révolution en avait, dès 1795, dans un ouvrage qu'il ne publia que dix ans plus tard, tracé comme l'introduction dans son *Histoire de France au dix-huitième siècle :* tableau brillant et animé de cette époque trompeuse où, sous des dehors de prospérité sociale et d'éclat littéraire, se préparaient, se rassemblaient les éléments d'une si prochaine et si terrible catastrophe politique. Plus tard on fouillera bien, on remuera en tous sens le dix-huitième siècle; on creusera plus avant dans les causes qui ont amené cette révolution : on ne surpassera pas le charme

attaché a la narration vive et élégante de M. de Lacretelle, et cet art qui, sans trop appuyer, indique tout et peint tout.

Il y eut au dix-septième siècle un écrivain, un prélat auquel le dix-huitième siècle témoigna une faveur toute particulière, lui prêtant des idées d'opposition et des opinions politiques qu'il n'avait point eues, et en faisant un précurseur de la philosophie ; ce prélat, cet écrivain, c'est Fénelon.

A cette douce et noble figure de Fénelon ainsi altérée, il était juste de rendre ses véritables traits. M. de Bausset écrivit la vie de l'archevêque de Cambrai avec un style et une délicatesse dignes de lui : « M. de Bausset, dit M. Joubert, a retrouvé le fil perdu de la narration continue, ce fil ductile qui se plie et se replie en mille manières, sans se brouiller et sans se rompre. Une élégante simplicité, une facilité soignée, une modération vraie, rien de cherché, voilà ce qui est rare aujourd'hui, ou plutôt ce qu'on ne voit plus, et ce qui distingue éminemment cet écrivain. » Ce qu'il ne faut pas moins admirer dans ce travail, c'est l'exactitude des recherches, la parfaite impartialité des jugements et la candeur de l'âme qui se réfléchit dans la pureté du style.

M. de Bausset publia plus tard la *Vie de Bossuet ;* elle n'eut pas le même succès que l'*Histoire de Fénelon.* A quoi faut-il attribuer cet accueil différent du public ? L'auteur a-t-il été plus faible dans ce second ouvrage que dans le premier? Non, il y montre les mêmes qualités de style, la même justesse de pensées, la même et parfaite équité dans l'appréciation des deux prélats et des questions qui, à la fin, les ont malheureusement divisés. Pourquoi donc le *Bossuet* a-t-il été moins bien reçu que le *Fénelon ?* C'est qu'alors pour bien des gens, et pour

quelques-uns encore aujourd'hui, Fénelon paraissait le symbole de la tolérance, d'une tolérance presque philosophique ; Bossuet, au contraire, personnifiait le pouvoir absolu : opinion fausse, pour l'un comme pour l'autre, qui chaque jour se redresse, mais qui alors était l'opinion générale. Ne craignons donc pas de placer sur la même ligne les deux ouvrages de M. le cardinal de Bausset, comme dans la même estime et la même admiration, Fénelon et Bossuet.

M. le comte Ferrand, nom inconnu aujourd'hui, est l'auteur de l'*Esprit de l'histoire*, long plaidoyer en faveur du principe d'autorité, fondé sur des faits historiques. Venu à propos, cet ouvrage, qui parut au moment où, d'une part, il y avait une réaction contre la Révolution, et, de l'autre, un mouvement secret pour porter à l'empire Bonaparte, alors consul, dut à ces circonstances un certain succès ; il avait la faveur du pouvoir : on le donnait en prix dans les lycées ; nous nous rappelons l'y avoir vu alors, et lu, autant que faire se pouvait, car le style en est diffus, lourd, sans relief dans le tour, sans éclat dans l'expression. Cependant M. Ferrand fut de l'Académie française, de par ordonnance royale de 1816, il est vrai. Ancien émigré, mêlé, avant et pendant la Restauration, aux affaires, pair de France, membre du conseil privé, ses titres politiques, plus que ses œuvres, lui valurent cette haute distinction.

Il faut aussi ranger parmi les écrivains de l'Empire M. de Volney, bien que quelques-uns de ses ouvrages, et le plus célèbre, lui soient antérieurs. Les *Ruines* ou *Méditations sur les empires*, qui parurent en 1791, présentent d'abord un magnifique péristyle, façade brillante destinée à attirer et un peu à tromper le lecteur. Le reste de l'au-

vrage ne répond pas à ce début ; des dissertations politiques et scientifiques y succèdent bientôt et forment le fond du livre : instructives quelquefois, fatigantes le plus souvent par l'emphase d'un style en désaccord avec le sujet.

En 1787, M. de Volney avait publié avec moins de prétention un *Voyage en Égypte et en Syrie.*

Les vrais titres de M. de Volney ne sont pas là. Il était surtout ce que nous appelons aujourd'hui un linguistique. Ses travaux sur l'étude des langues sont nombreux : *Simplification des langues orientales ; Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques ; Discours sur l'état philosophique des langues.* Enfin, et comme pour couronner tous ces travaux, M. de Volney fonda un prix annuel de 1,200 francs pour la recherche d'un alphabet commun aux diverses langues que parlent les hommes. Sans doute quand, après Leibniz, il cherchait une langue universelle, comme lui, il entendait par là non un idiome commun à tous les peuples, mais une langue à l'usage des savants et des penseurs de tous les pays. Mais ne l'avait-on pas eue dans le latin cette langue universelle? pourquoi y avoir renoncé? C'était un des regrets de Cuvier. Cabanis, Destutt de Tracy , Garat croyaient qu'avec une langue philosophique bien faite, toutes les erreurs disparaîtraient; de Volney, qu'avec une langue universelle les savants s'entendraient mieux : double illusion.

Le mouvement littéraire, la vie intellectuelle de l'Empire, nous ne les avons pas là : ni la philosophie, ni l'histoire n'occupaient véritablement les esprits. L'attention du public et son intérêt étaient ailleurs ; ils étaient où on ne les soupçonnerait guère alors, à la critique, au journal, à la presse ; presse toute littéraire en apparence, au fond, politique pourtant, et où la révolution et l'esprit

ancien se donnaient secrètement rendez-vous pour se combattre, comme ces preux qui luttaient la visière baissée. La critique littéraire proprement dite n'était guère que le prétexte ou l'occasion des coups fourrés que l'on se portait; car sur la doctrine littéraire, on était parfaitement d'accord. Si différent, en effet, qu'ait été, en politique, en religion, en philosophie, le dix-huitième siècle du siècle qui l'avait précédé, en fait de goût, il lui ressemblait : il fut classique. Tous ses écrivains sont fidèles à l'ancien génie de la langue française : net, précis, élégant et clair. Les métaphysiciens, comme les économistes, Condillac ainsi que l'abbé Galiani, l'écrivent cette langue et l'approprient sans la corrompre à leurs spéculations si nouvelles. C'est presque une superstition littéraire que cette fidélité à la tradition classique. Des hommes que n'effrayent nullement les doctrines politiques ou philosophiques les plus avancées, Daunou et de Volney, Morellet et Suard, ne s'en départent pas ; La Harpe en est le grand juge. Mais, d'accord sur le style, on était loin de l'être sur les opinions qu'avait froissées ou fait triompher la Révolution. De là la guerre sourde qui se faisait et se cachait sous la question de goût. Il faut ajouter qu'en dehors même de la vivacité et de l'attrait que pouvaient avoir les questions littéraires ainsi déguisées, la paix, j'allais dire le silence que l'Empire faisait autour de lui, prêtait aux choses de l'esprit du charme et de l'intérêt : ainsi ce fut un événement que la réimpression de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, par le cardinal Maury.

Orateur célèbre de l'Assemblée constituante, adversaire quelquefois heureux, sinon rival de Mirabeau, critique déjà connu par un éloge un peu profane de Fénelon, prédicateur brillant, nul n'était mieux préparé, ce semble, à

bien traiter de l'éloquence ; il ne tint pas pourtant tout ce qu'on attendait de lui. Il en parle pertinemment, il est vrai, mais moins en orateur qu'en professeur, si je puis dire. C'est un traité de rhétorique, presque autant qu'un traité d'éloquence. Comme les ouvrages des anciens sur l'art oratoire, avec moins d'élévation qu'on n'en trouve dans les traités de Cicéron, l'*Essai* enseigne et n'inspire pas : il est didactique, il n'est pas oratoire. C'est avec une grande habileté que le cardinal Maury analyse les différentes parties qui constituent l'ensemble d'un discours ; qu'il indique, en regard, les règles à suivre et les erreurs à éviter ; mais il ne fait guère alors que répéter les préceptes des anciens rhéteurs. Plus neuf et plus animé lorsqu'il juge les orateurs eux-mêmes, il caractérise tour à tour, avec justesse et chaleur, la précision, la véhémence, la logique irrésistible de Démosthène, l'heureuse et inépuisable abondance de Cicéron, l'onction pathétique de Fénelon, la majesté sublime de Bossuet, le raisonnement invincible et l'autorité religieuse de Bourdaloue, enfin l'élégance exquise et l'onction touchante de Massillon, qu'il met, déplaçant un peu les rangs jusque-là assignés, au-dessus de Bossuet : classification depuis renversée. L'*Essai* produisit, nous l'avons dit, une grande sensation, et un critique, jeune alors et déjà célèbre, le jugeait et le louait en ces termes : « Un écrivain de nos jours, qui honore de grandes places par de grands talents, a fait sentir avec beaucoup de force et de goût la prééminence nécessaire de l'oraison funèbre chrétienne sur les panégyriques et les éloges ordinaires. Nous citerons ses paroles d'autant plus volontiers, que c'est pour nous la plus facile et la plus digne manière de lui rendre hommage ; » et M. Villemain citait, à l'appui de ses louanges,

un morceau brillant que sa longueur ne nous permet pas de reproduire.

Mais, je le répète, le mouvement et l'intérêt littéraires étaient surtout dans le journal et principalement dans le *Journal des Débats*, où Geoffroy, le premier, se fit un nom qui n'est pas encore oublié. Voltaire s'était élevé sur le théâtre une tribune d'où il prêchait de haut ses doctrines philosophiques : Geoffroy, à son tour, fit du feuilleton comme un fort retranché d'où il battit en brèche et les maximes malsonnantes de Voltaire et ses tirades souvent déclamatoires. Il se porta incessamment et de tout son effort contre le poëte qui lui paraissait avoir corrompu les esprits et le bon goût. Chaque semaine, chaque jour, pour ainsi dire, il le prit à partie et renouvela ses attaques avec une ardeur opiniâtre et une verve inépuisable. On est émerveillé de la fécondité, de la nouveauté de ses arguments, du piquant de ses observations, de sa verve sans cesse ravivée par la passion. A tort ou à raison, il est resté maître du champ de bataille ; le théâtre de Voltaire ne s'est pas relevé de ses coups : Fréron a eu sa revanche.

M. de Féletz ne ressemble point à Geoffroy. Homme du monde, poli, fin, spirituel, ses articles n'ont rien du critique : c'est une conversation de bon ton , facile, agréable, ingénieuse et solide. Il semble d'abord ne vouloir qu'effleurer un sujet; insensiblement, il s'y complaît, s'y étend, l'embrasse et le pénètre dans son entier ; il le féconde, l'égaye, sans le jamais perdre de vue cependant. On est ravi du bon goût, du savoir, de l'esprit, de la courtoisie qui assaisonnent tout à la fois et tempèrent les justices comme les éloges de la censure. Il y a là une véritable critique : aimable, bienveillante toujours dans la forme, sérieuse au

fond, et, tout en se jouant agréablement autour du livre et de l'auteur, y laissant son aiguillon. Madame de Genlis aurait pu en dire quelque chose.

Les feuilletons de Geoffroy et les *Mélanges de philosophie et de littérature*, de M. de Féletz, se font lire aujourd'hui encore avec plaisir et profit.

Dussault n'a pas cette main légère. Sa férule est lourde; aussi était-il plus particulièrement chargé de la littérature savante. Il s'établit et règne dans le dix-septième siècle et dans l'antiquité : ses *Annales* sont un véritable cours de littérature classique.

M. Boissonade, dans lequel on a voulu, à tort, personnifier la critique de l'Empire, n'est inférieur à aucun de ces noms. Il n'a pas, il est vrai, ces aperçus généraux (on y tenait moins alors) qui agrandissent un sujet, mais souvent aussi le font perdre de vue. Comme Geoffroy, comme Féletz, il préfère le détail, le particulier. Quand il rend compte d'un ouvrage, M. Boissonade ne sort pas de l'ouvrage même qu'il examine, songeant plus à le bien apprécier et faire connaître qu'à exprimer ses propres idées; en un mot, ne tournant pas autour de son sujet et moins occupé de lui-même que de l'œuvre qu'il étudie. Rend-il compte d'une traduction, il en discute le sens, les tours, les expressions adoptés par le traducteur, en fait ressortir la justesse ou l'impropriété, la faiblesse ou la force, le bonheur ou la maladresse. Ainsi faisaient du reste les autres critiques; une traduction était alors traitée à l'égal d'une œuvre originale. Le trait distinctif de M. Boissonade, entre ces fins et savants critiques de l'Empire, ça été la science du grec. C'était chez lui une vive passion et comme une divination. L'Allemagne eut en lui un rival qui, avec la même érudition, eut plus d'esprit

et de goût. Y aurait-il du pédantisme à dire : Lisez, si vous êtes délicat, si vous aimez le sel attique et la finesse ingénieuse, les préfaces latines qu'il a mises en tête de chacun des auteurs qui composent sa *Collection des poëtes grecs*, et vous verrez qu'on peut avoir beaucoup d'agrément et d'esprit même en latin ; et vous reconnaîtrez aussi que M. Boissonade ne connaît pas moins la littérature française que la littérature ancienne. C'était là la critique savante et classique des *Débats*. Il y eut dans le même journal un homme qui représenta le côté fantaisiste et libre : ce fut Hoffmann.

Hoffmann entra aux *Débats* par la brèche, pour ainsi dire. Auteur dramatique, il se fit connaître par des *opéras* qui eurent du succès : *Phèdre*, *Nephté*, *Adrien*. Geoffroy avait censuré avec aigreur la musique de ce dernier opéra, en même temps que la pièce de *Hysetha*. Hoffmann défendit Méhul, son musicien, et dut à l'esprit qu'il montra en cette occasion de devenir le collègue de son Aristarque. Entré en 1807 aux *Débats*, alors *Journal de l'Empire*, il s'y fit une place à part par la solidité, l'étendue, la variété de ses connaissances ; examinant tour à tour et jugeant avec autorité les *Martyrs* de Chateaubriand, la *Craniologie* du docteur Gall et le *Somnambulisme*. Critique austère et indépendant, en même temps qu'instruit et spirituel, nul ne prit plus au sérieux sa fonction. « Il savait toutes choses, dit M. Sainte-Beuve, assez bien l'antiquité, très-bien la géographie, de la médecine, sans compter qu'Hoffmann était un auteur dans le vrai sens du mot ; il a fait preuve de cette faculté à la scène dans d'agréables inventions. Enfin, il était érudit avec variété, sans pédantisme, facile de plume, un peu prolixe, caustique... Sa vie, vers la fin, était celle d'un original et d'un sage qui

veut pourvoir, avant tout, à son indépendance. Placé entre une convenance et une vérité, il eût craint également de manquer à l'une et à l'autre. » « Hoffmann, dit un autre critique, lisait scrupuleusement tous les ouvrages dont il avait à rendre compte et notait en marge ses observations; peu lui importait la nature du livre : histoire, géographie, littérature, médecine, politique, polémique religieuse et morale, il était prêt à tout. Sa vie retirée et sa mémoire prodigieuse lui permettaient de pourvoir à tant et à de si diverses critiques ; inaccessible à toutes les visites, surtout aux sollicitations des auteurs dont il devait juger les productions. » Hélas! que nous sommes loin de ces scrupules!

Auger qui fut plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie française, appartient à cette génération de critiques. Couronné en 1805 pour l'éloge de Boileau, il obtint, en 1806, un accessit pour celui de Corneille ; il écrivit dans *la Décade philosophique*, et plus tard dans *le Journal de l'Empire*. Admirateur exclusif de la littérature du dix-septième siècle, Auger avait un jugement sain, une érudition variée et une critique sûre. Occupé de littérature, il a laissé des *Mélanges philosophiques et littéraires* qui ne sont pas sans intérêt.

En face de cette critique, amie pour son propre compte de la tradition classique et monarchique du dix-septième siècle, il y en avait une autre, indépendante, relevant du dix-septième siècle, au point de vue classique, et du dix-huitième, pour les doctrines politiques et philosophiques; elle était représentée par *la Décade*. Entre ceux qui s'y distinguèrent, il faut nommer, au premier rang, Ginguené.

Ginguené débuta par *la Confession de Zulmé*, poésie légère, dans le genre de Dorat. Il travailla ensuite à plusieurs journaux et recueils littéraires dans lesquels il dé-

fendait, non toujours avec une parfaite impartialité, les principes philosophiques du dix-huitième siècle. Quelque temps distrait, mais non séparé des lettres, il sut mettre à profit des fonctions publiques qui lui avaient été confiées en Italie par le gouvernement français, pour achever son *Histoire*, depuis longtemps commencée, *de la littérature italienne*, œuvre durable, sinon brillante. Il doit beaucoup sans doute à Tiraboschi ; mais il analyse avec exactitude, avec clarté, les grands écrivains italiens, prosateurs et poëtes. On n'y sent guère la flamme qu'il en aurait dû recevoir ; il décompose le génie, il ne le peint pas : critique instruit, mais non éloquent.

C'est donc autour des *Débats* et de *la Décade* que se concentrait alors et se heurtait le double mouvement de la réaction religieuse et de la résistance philosophique.

On a reproché à la critique des *Débats* d'être officieuse, et presque officielle. Officieuse, elle l'était sans doute, mais elle était aussi convaincue et spontanée. Sans doute, il ne déplaisait pas au maître que Geoffroy et Féletz fissent la police dans les doctrines ; mais s'ils y mettaient l'ordre, c'était aussi pour leur satisfaction personnelle : le mauvais goût et les mauvais principes leur étaient particulièrement odieux.

De son côté, la critique héritière des idées du dix-huitième siècle n'était pas plus tolérante à l'égard de ses adversaires. Même dans le pur domaine littéraire, il y eut des haines déplorables, se traduisant par des pamphlets et des violences qui nous surprendraient même aujourd'hui : témoin le *folliculus*, lancé par Luce de Lancival à Geoffroy qui, peu courtisan ce jour-là, avait dans son feuilleton attaqué la tragédie favorite de l'empereur : *Hector ;* témoin aussi ce jeune Ramon qui promettait un

écrivain et qui périt dans un duel pour une querelle littéraire. On le doit donc reconnaître : dans cette vivacité de la critique, il y avait autre chose que l'intérêt même de l'art ; il y avait, au fond, ainsi que nous l'avons dit, une lutte politique. Les passions n'étaient pas moins en jeu que les règles de l'art : ainsi s'échappait par la seule ouverture qui lui fût laissée, la pensée captive sous l'Empire.

Dans cette esquisse que nous venons de tracer des œuvres principales de la prose française, sous l'Empire, les deux grands noms, Chateaubriand et madame de Staël, ne lui appartiennent pas. Il eut les siens aussi cependant, mais là où il les pouvait seulement espérer, dans les sciences. Lacépède, Laplace, Fournier, et d'autres ne furent pas seulement d'illustres savants, ils ont aussi été de remarquables écrivains ; et déjà par ses *Recherches sur les ossements fossiles* et par son *Discours sur les révolutions du globe,* Georges Cuvier inaugurait ces travaux qui devaient répandre son nom dans toute l'Europe.

Digne continuateur de Buffon, Lacépède a quelquefois reproduit la noblesse de son style.

Fournier, dans son discours sur l'Egypte, expose avec une rapidité éloquente les faits de l'histoire, les observations de la science, les vues de la politique ; il a élevé, à la gloire des sciences et de la patrie, le frontispice du temple brillant, construit par ses savants collègues, comme D'Alembert, avait fait celui de l'encyclopédie : « Moins piquant, mais plus profond que Fontenelle, aussi précis et plus orné que D'Alembert ; aussi riche, en vues générales, mais plus pur, plus délicat, plus artiste, que Condorcet, l'auteur de l'*Éloge d'Herschell* est au premier rang des plus heureux interprètes des sciences. L'Académie voulut partager un aussi beau talent avec l'illustre compagnie à

laquelle elle avait déjà emprunté Laplace et Cuvier [1]. « Et lui aussi, Napoléon, leur collègue de l'Institut, on le peut nommer parmi les premiers écrivains de son temps, non pour ses proclamations, trop vantées, mais pour les pages qu'à Sainte-Hélène il a dictées à ses généraux, avec cette simplicité qui seule peut soutenir la gloire des grandes choses qu'il a faites [2]. « Il nous sera permis, à côté (dirai-je au-dessus) des noms de Chateaubriand et de madame de Staël, de saluer un autre grand écrivain de l'Empire, et c'est le plus imprévu de tous et le plus involontaire, le rival en tout de César, Napoléon [3]. »

Achevons cette esquisse de la prose sous l'Empire par quelques mots sur un genre de travail qui aujourd'hui s'accomplit en silence et qui alors trouvait de l'écho dans les journaux et faveur dans le public, la traduction. Nous avons dit avec quel soin MM. de Féletz et Boissonade rendaient compte de ces œuvres classiques. C'est qu'alors une version, même en prose, était un titre littéraire, et estimée presque à l'égal d'une œuvre originale. Les plus haut placés ne s'y refusaient pas. Un homme revêtu, sous l'Empire, d'une grande dignité, M. l'architrésorier Lebrun, dut à ce genre de travail un renom qui n'a pas entièrement péri. Il donna, sous le voile de l'anonyme, la traduction de *la Jérusalem délivrée*, avec une pré-

[1] Cousin, *Discours de réception à l'Académie française.*

[2] 1° *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon, écrits, à Sainte-Hélène, par les généraux qui ont partagé sa captivité*, et publiés sur les manuscrits corrigés de la main de Napoléon; 2° *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon, dictés par lui à Sainte-Hélène, et publiés par les fils du général Bertrand; 3° *Précis de la guerre de Jules César*, écrit par M. Marchand, à Sainte-Hélène, sous la dictée de l'empereur.

[3] Sainte-Beuve, *Discours d'ouverture* à Liége, novembre 1848.

face remarquable par l'originalité des pensées et la précision du style; deux ans après, l'*Iliade*. Il plaça en tête de l'*Iliade* un dialogue en langue grecque qu'il attribua à un de ces rapsodes qui jadis parcouraient la Grèce. A la pureté du style, plus d'un savant y crut reconnaître un fragment de l'antiquité. « J'aurais donné, disait-il plus tard, en même temps l'*Odyssée;* mais je crus que *la Jérusalem* et l'*Iliade* suffisaient pour me mettre dans la classe innocente des *littérateurs* et faire oublier que j'avais joué un autre rôle. » Il en avait joué un, en effet. Conseiller et ami du chancelier Maupeou, M. Lebrun avait composé le célèbre discours que prononça, en 1771, le chancelier lors de la réforme des parlements, et ceux qui accompagnèrent les édits instituant des conseils supérieurs et un nouveau parlement. En 1789, il publia sous ce titre : *la Voix du citoyen*, un ouvrage remarquable par la netteté, la vigueur, l'éclat du style, et par une intuition profonde de l'avenir.

Entre ces deux traductions, *la Jérusalem* et l'*Iliade,* il y a une grande inégalité. La première, d'un style brillant, rend heureusement l'éclat et un peu « le clinquant » du Tasse. La seconde, d'un style plus harmonieux et que le traducteur tâchait de faire poétique, est loin de la simplicité de l'original : le Tasse a déteint sur Homère ; mais dans l'une comme dans l'autre on reconnaît un écrivain. Du reste, ce qui manquait le plus alors, c'était le sentiment vrai de l'antiquité. Bitaubé traduisait aussi Homère d'une façon différente, mais non meilleure que celle dont le traduisait M. Lebrun : il l'affadissait, il faisait de l'*Odyssée* une espèce de pastorale, semblable à son poëme de *Joseph*. Bitaubé pourtant recevait des éloges, et Ducis lui adressait une épître.

III.

Coup d'œil sur la poésie aux dernières années du dix-huitième siècle. — Poésie dramatique : — Joseph Chénier, — Arnault, — Legouvé, — Laya, — Ducis, — Fabre d'Églantine, — Collin d'Harleville, — Andrieux, — Picard,— Roger.

Nous avons vu ce qu'avait produit la prose sous l'Empire, il nous faut maintenant tourner nos regards vers la poésie ; mais avant de faire connaître les œuvres qu'elle nous a laissées, il est à propos de constater en quel état nous la transmettait le dix-huitième siècle finissant.

Et tout d'abord, ce que nous avons dit de la fidélité du dix-huitième siècle à la tradition classique, en fait de goût, est plus vrai encore de la poésie. La tragédie surtout y est jetée dans le moule de Corneille et de Racine. Voltaire peut bien faire de la scène une tribune philosophique ; il ne s'affranchira pas, même dans *Œdipe*, de cet amour ridicule de Jocaste pour Philoctète ; et la Harpe, dans ses tragédies, comme dans ses jugements, si remarquables d'ailleurs sur le théâtre de Racine, ne se départira pas de la règle des trois unités.

Timidité littéraire et hardiesse philosophique, tel avait donc été, au dix-huitième siècle, le caractère de la tragédie française ; c'est celui que nous allons retrouver, en ces dernières années, aggravé encore par le fanatisme révolutionnaire.

C'est le caractère du théâtre de Chénier. Il avait avec enthousiasme salué la Révolution. Au moment où tombait la Bastille, il donna *Charles IX;* en 1791, *Henri VIII et Calas ;* en 1793, il fit représenter son *Tiberius Gracchus,* où se trouve ce fameux hémistiche :

..... Des lois et non du sang.

Il lui faut rendre cette justice qu'en même temps qu'il prêchait la liberté et la république, Chénier faisait aussi entendre, au milieu de tirades fanatiques, le langage de la modération. Les tragédies de Chénier, malgré le succès qu'elles obtinrent, sont médiocres.

« Chose étonnante ! Cet homme qui, lorsqu'il pouvait tout dire, lorsqu'il lui fallait des vers aussi accusés que les passions d'un peuple en révolution, nous avait paru un poëte assez pur, mais faible, plus tard, lorsque la tribune et le théâtre lui furent interdits, lorsqu'il n'eut plus pour inspiration que l'étude et ses souvenirs, s'anima d'une verve nouvelle; et son style, à l'école des anciens, prit une vigueur de correction et d'enthousiasme. Ses lieux communs philosophiques, paraphrasés en vers languissants, firent place à des traits expressifs de vérité historique, et à cette diction forte et sévère qui a placé *Tibère* au rang des meilleures productions de notre siècle[1]. »

Retour aussi singulier des choses d'ici-bas ! Dans le théâtre posthume de Chénier, le premier ouvrage qui se présente, c'est une tragédie de *Cyrus;* et quelle est cette tragédie de *Cyrus ?* Un symbole, une allégorie de l'avénement d'un

[1] Villemain, *la Litterature du dix-huitième siècle*, t. I, p. 323.

moderne fondateur d'empire. « Mais dans cette flatterie officielle, Chénier n'avait pas répudié ses propres maximes; en commettant une faiblesse, dont il avait un peu de honte, il voulait la compenser, la démentir, à l'instant même où elle lui échappait. Cette tragédie de *Cyrus*, où le conquérant français est intronisé sur la scène, était en même temps remplie de préceptes hardis sur les droits des peuples et sur la liberté publique, qu'il ne faut pas manquer d'affirmer le jour où l'on couronne un conquérant[1]. »

Après Chénier, et dans les mêmes voies, nous trouvons M. Arnault.

M. Arnault débuta d'une manière brillante par *Marius à Minturnes*. Cette œuvre fut suivie de *Lucrèce* et de *Cincinnatus :* les sujets républicains étaient, on le conçoit facilement, à l'ordre du jour; mais, si républicain qu'on fût, on n'était pas ennemi de l'amour, et surtout de la tradition classique. Dans *Lucrèce* donc, l'amour joue un grand rôle. *Cincinnatus*, lui, obligé par son nom, représente strictement la vertu et la pauvreté romaines; vinrent ensuite *les Vénitiens*, pièce où se trouvent des scènes touchantes et des développements heureux, et dans laquelle Arnault eut pour collaborateur au cinquième acte, « aussi tragique qu'original, » dit Chénier, le général Bonaparte; enfin, sous la Restauration, *Germanicus*, qui eut un succès d'émeute. Il y eut au parterre une lutte terrible où l'Empire et la royauté faillirent en venir aux mains. M. Arnault a des parties remarquables de l'art tragique : les caractères de ses personnages sont fortement tracés ; ses plans lui appartiennent ; les pensées ne lui manquent point et son style, dur quelquefois, a du nerf et de l'éclat.

1 Villemain, *Littérature du dix-huitième siècle*, t. IV, p. 321.

Tous alors payaient tribut à l'histoire romaine ; c'était se donner un certificat de civisme. M. Legouvé fit paraître son *Epicharis et Néron*, qui eut un grand succès et où l'on remarque les rôles mêmes d'Epicharis et de Néron ; *Fabius*, autre tragédie de circonstance ; puis, *Etéocle et Polynice*.

L'idylle faisait concurrence au drame : à côté de la Terreur, il y avait l'élégie : la *Bible* à côté de Tite-Live. C'était l'époque de Bitaubé. M. Legouvé donna *la Mort d'Abel*, distinguée, nous dit Chénier, par la simplicité du plan, l'élégance et la pureté de la diction. M. Baour-Lormian, dans son *Joseph*, retraçait avec une douce et harmonieuse versification le récit pathétique du fils chéri de Jacob. Le rôle de Benjamin respire une aimable candeur ; son entretien avec Joseph est plein de charme ; mais pourquoi cette pièce est-elle déparée par une scène d'amour ?

La tragédie ne se renferma pas toujours dans des sujets anciens ; elle porta sur le théâtre des faits modernes et nationaux : « *domestica facta.* » M. Laya suivit cet exemple. On sait avec quelle chaleur Voltaire avait pris en main la cause des Calas. M. Laya fit de ce drame réel une tragédie, en cinq actes, qui fut jouée en 1789. L'intérêt qui pouvait alors encore s'attacher à ce sujet a entièrement disparu, et le style négligé, peu poétique de l'auteur, ne le ranime point.

Dans *les Dangers de l'opinion*, drame en cinq actes et en vers, M. Laya développa sur la scène cette thèse philosophique, à savoir : que toute une famille innocente ne doit pas être flétrie par la honte d'un coupable : thèse que M. Lacretelle aîné, le publiciste, avait avant lui didactiquement soutenue.

Après avoir fait parler Melpomène, comme on disait

alors, M. Laya fit parler Thalie. En 1793, il ne faut pas oublier la date, il donna, répondant généreusement au cri de Chénier, *l'Ami des lois*. Le succès de cette pièce, satire plutôt que comédie, fut très-grand. Chénier lui reproche des imperfections, suite d'une composition trop hâtée; on y peut aussi relever l'enflure ordinaire aux ouvrages de ce temps: qu'importe! Laya s'était montré homme de cœur et de talent; il avait bravé la tyrannie populaire et avait failli payer de sa tête sa courageuse protestation.

Nous venons de le voir: républicaine, la tragédie ne cesse pas d'être classique; elle ne s'affranchit pas de la règle des vingt-quatre heures et des trois unités. Il y eut cependant un poëte qui, au milieu du dix-huitième siècle, avait cherché à sortir de ce cercle étroit d'Aristote et demandé à un poëte étranger une forme nouvelle: cet homme, on l'a nommé, c'est Ducis. Ducis chercha à transporter en France le théâtre de Skakespeare. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, Skakespeare avait été presque inconnu en France. Voltaire y jeta son nom; la traduction de Letourneur, tout infidèle qu'elle était, le fit aussi connaître. Ducis à son tour lui demanda des inspirations et le sujet de plusieurs de ses tragédies: *le Roi Lear*, *Macbeth* et *Othello*, qui parut en 1792. Je n'ai pas à rechercher si, dans ce dessein de naturaliser en France le grand tragique anglais, Ducis a été toujours heureux; si, sans être assez hardi pour nous donner toutes les beautés si neuves, si sauvages quelquefois du drame skakespearien, il ne l'a pas été assez cependant pour choquer notre goût: le seul fait que je veuille constater, c'est cette tentative même d'imitation, et dans l'imitation une grande part d'originalité. Ducis tranche avec ses devanciers et ses succes-

seurs: il avait, au milieu de ses défauts de style et quelquefois ses faiblesses d'invention, le génie de la tragédie; et, avec plus d'audace, il eût été aisément créateur. Il l'a bien montré dans *Abufar* ou *la Famille arabe*, représenté le 13 avril 1795, pièce d'une grande hardiesse et dans laquelle, ayant à rendre une situation qui rappelle un peu celle de *René* de Chateaubriand, il a su, tout en évitant ce que le sujet avait de périlleux, peindre avec les couleurs et le feu du désert une passion qu'il faut plutôt laisser entendre qu'il ne la faut montrer : *Abufar* est la véritable création de Ducis.

La comédie se défendit mieux de l'entraînement révolutionnaire que n'avait fait, à Ducis près, la tragédie ; et la première pièce dont nous allons parler ne laisserait guère deviner par elle-même l'auteur à qui ne le connaîtrait pas. Cet auteur, c'est Fabre d'Églantine.

Un mot de Jean-Jacques Rousseau avait donné à Fabre le sujet de sa comédie de *Philinte ou la suite du Misanthrope*. Dans sa lettre sur les spectacles, le philosophe de Genève avait dit : « Le Philinte du *Misanthrope* n'est pas seulement un homme poli, c'est un égoïste. » Fabre s'empara de cette pensée ; et, adoptant la remarque de Rousseau, se proposa de montrer Philinte puni de son égoïsme par la fraude même qu'il tolérait si paisiblement, quand il n'y voyait que le mal d'autrui. Il n'avait pas l'intention de refaire, mais de compléter *le Misanthrope :* élève, et non rival de Molière. Fabre écrit mal. Son style, quelquefois énergique, est le plus souvent dur, incorrect et bizarre ; remarquable, d'ailleurs, par la fécondité de l'imagination, l'art de la composition, la vigueur dans la peinture des caractères : en somme, très-mauvais écrivain, mais poëte doué du génie comique.

Tout autre est Collin d'Harleville, de caractère comme de talent ; aussi se heurtèrent-ils. Les hostilités, on n'a pas besoin de le dire, vinrent de Fabre. D'abord, sous le titre du *Présomptueux*, il refit *les Châteaux en Espagne*, ou *l'Optimiste*, pièce qui étincelle de traits charmants, et où Collin a prodigué ces détails heureux dont il savait enrichir ses ouvrages. La lutte ne tourna pas à l'honneur de Fabre. Aussi bientôt, dans la préface du *Philinte*, se permet-il d'attaquer, sans aucune mesure, non-seulement la comédie de *l'Optimiste*, mais encore les intentions morales de l'auteur. Collin lui répondit par une œuvre excellente, *le Vieux célibataire*. On pouvait, dans ses premières pièces, *l'Inconstant* et *l'Optimiste*, désirer dans les situations plus de force comique: « *Utinam conjuncta foret vis comica;* » ici, l'intérêt, la force comique animent toutes les scènes. Le caractère principal, celui de l'artificieuse gouvernante, est supérieurement dessiné : le style est élégant, le dialogue ingénieux et vif; l'effet général complet : c'est le chef-d'œuvre de Collin d'Harleville.

Collin d'Harleville, Andrieux, ces deux noms s'appellent. Destinés tous deux à la basoche, c'est d'une étude de notaire qu'ils s'élancèrent sur le théâtre. Andrieux se distingua de très-bonne heure par la pureté, l'élégance, la facilité de la diction. La petite pièce d'*Anaximandre*, *les Étourdis*, firent sa réputation : charme d'une versification brillante, gaieté du dialogue, originalité des caractères, variété piquante des situations, tout s'y trouve heureusement réuni. *Le Souper d'Auteuil*, *le Trésor*, *le Manteau*, sans l'augmenter, soutinrent sa première renommée. Andrieux et Collin, ces deux amis, ces deux frères en Apollon, s'aidaient, comme le faisaient Pierre et Thomas Corneille,

non-seulement de leurs conseils réciproques, mais de leurs rimes : Andrieux composa une scène entière, et non la moins bien écrite, de *l'Optimiste*.

Ne séparons pas de Collin et d'Andrieux un homme qui fut leur ami et parcourut en les suivant d'assez près la même carrière, l'aimable, le spirituel et fécond Picard : vingt-cinq comédies représentées avant qu'il eût quarante ans, et plusieurs en vers, inégales sans doute, et promises la plupart à l'oubli! mais *la Petite ville*, souvenir de La Bruyère, et *les Marionnettes* ont encore leur vérité et leur à-propos. Trop rapidement écrites, les pièces de Picard présentent toujours des idées originales, des peintures vraies, des ridicules bien saisis. N'oublions pas l'auteur de *l'Avocat* et de *Caroline, ou le Tableau*, M. Roger qui fut de l'Académie française.

Les haines littéraires, nous l'avons dit, furent très-vives à cette époque : la critique nous en a fourni des exemples; la poésie n'en manque pas. La satire est peut-être le genre de poésie le plus franc de ce temps. Trois hommes : Lebrun-Pindare, Baour-Lormian, Despaze, s'y signalèrent. Les épigrammes de Lebrun contre Baour-Lormian et les ripostes de celui-ci sont vives, piquantes, spirituelles; c'est une grêle de traits bien lancés et non moins bien renvoyés. Ce ne sont, après tout, que d'habiles escarmouches, un duel littéraire. Despaze visa plus loin et plus haut : ses *Quatre satires, ou la Fin du dix-huitième siècle,* sont une censure générale, quelquefois violente, rarement juste; elles font plus d'honneur à son talent qu'à son impartialité : c'est un Gilbert politique.

L'Empire ne se fit pas d'un assentiment aussi général et aussi spontané qu'on le croit généralement. Quelques esprits généreux qui avaient applaudi aux sages et répa-

ratrices mesures du Consulat ne virent pas aussi volontiers lui succéder les rigueurs préventives de l'Empire. De ce nombre fut Joseph Chénier; il a, détrompé de Bonaparte, exhalé son ressentiment, avec la verve de Juvénal, dans une pièce célèbre : *Ma promenade.*

Lebrun-Pindare prit plus facilement son parti. Il avait bien, comme d'autres, maudit les tyrans; rien pourtant en lui ne semblait annoncer le farouche ennemi du despotisme, l'auteur futur des *Odes révolutionnaires.* Attaché au prince de Conti en qualité de secrétaire des commandements, quand cette place lui manqua, il reçut de la cour une pension de 3,000 francs; il revint donc sans trop de peine à la monarchie, et, ainsi que beaucoup d'autres, chanta Napoléon; mais, s'il le loua, il le fit avec discrétion, dans quelques pièces, la plupart antérieures au Consulat. Napoléon, lui donna, par erreur, nous le verrons, mais, l'erreur reconnue, lui maintint une pension de 6,000 francs.

Lebrun a-t-il mérité ce surnom de Pindare qu'il s'est décerné et cette immortalité qu'il se promettait? Assurément on doit reconnaître en lui une étude approfondie de la langue poétique, une harmonie savante et ce beau désordre qui, sans être précisément la poésie lyrique, ne lui nuit pas. Mais son élan ne se soutient pas; son enthousiasme est souvent factice, son vers laborieux et incorrect : il fait trop, dans les sujets qui ne la comportent pas, intervenir la mythologie; même l'ode sur le *Vengeur* n'en est pas exempte. Quelquefois il rencontre des strophes magnifiques : ainsi, pour louer Buffon, il trouve des accents dignes de l'auteur des *Époques de la Nature :*

Au sein de l'infini ton âme s'est lancée;
Tu peuplas ces déserts de ta vaste pensée;
La nature, avec toi, fit sept pas éclatants;
Et de son règne immense embrassant tout l'espace,
Ton immortelle audace
A posé sept flambeaux sur la route du temps.

Lebrun pourtant n'est pas Pindare : il tient sa place entre Malherbe et Jean-Baptiste Rousseau; inférieur au premier pour la correction, supérieur au second par le mouvement.

Sur la fin de sa vie, Lebrun travailla à ses *Veillées du Parnasse* et à son poëme de *la Nature;* il traduisit aussi quelques pièces grecques et latines : le début de l'*Iliade* et une idylle de Théocrite; le commencement des *Géorgiques*, l'épisode d'*Aristée*, celui de *Nisus* et *Euryale*. Dans ces joûtes contre l'antiquité, s'il n'est pas vainqueur, il se soutient avec honneur : il a l'éclat, à défaut de la simplicité.

IV.

Poésie impériale. — Le théâtre : — Raynouard, — Delrieu. — Brifaut, — Luce de Lancival, — Alexandre Duval, — Étienne, — Népomucène Lemercier. — Delille et son école. — Veine poétique nouvelle. — André Chénier, — de Chênedollé, — Millevoye, — Baour-Lormian.

Nous entrons dans l'Empire. Il n'est pas besoin de dire que naturellement la tragédie oublie les sujets républicains que, moitié par goût, moitié par entraînement politique, avaient, pendant la Révolution, adoptés les poëtes.

M. Raynouard ouvrit avec honneur l'ère de la tragédie sous l'Empire. Il avait, comme les autres, débuté par une tragédie républicaine, *Caton d'Utique*, composée en 1794, sous les verroux, et tirée à très-peu d'exemplaires. *Les Templiers*, donnés en 1805, le mirent hors de page. La marche de cette tragédie est régulière, mais lente; le style correct, mais sec et peu élégant, a de la force et de la précision : les pensées sont énergiques, le dialogue nerveux et rapide; les tirades (on y tenait beaucoup alors) sont animées; enfin, il y a dans l'ensemble de la chaleur et du mouvement, et çà et là quelques traits qui touchent au sublime :

. . . . . les chants avaient cessé.

Cet hémistiche, dans le récit de la mort des Templiers, n'a pas péri.

En 1810, M. Raynouard donna *les États de Blois*, qui n'eurent qu'un médiocre succès.

Vint ensuite une tragédie qui obtint un succès difficile à comprendre. Heureuse à la scène, elle excitait, soutenait l'attention par un intérêt dramatique habilement gradué ; mais rarement style fut aussi sec et aussi incorrect que celui d'*Artaxercès*. Qui aujourd'hui connaît M. Delrieu ?

Voici une autre tragédie dont la destinée fut étrange :

« Le sujet est tiré de l'histoire moderne : la scène se passait d'abord en Espagne, sous le règne de don Sanche, roi de Léon et de Castille ; les principaux événements ne sont point d'invention; l'auteur s'était contenté de les lier à une fable aussi intéressante qu'il avait pu l'imaginer. Bientôt nos troupes en armes franchirent les Pyrénées : la moitié de la pièce était faite, il fallut y renoncer; il fallut quitter un terrain devenu trop glissant, et abandonner en le quittant tous les avantages que présentaient au sujet les mœurs nationales sur lesquelles il était en partie fondé. L'auteur se réfugia en Assyrie avec ses héros. L'antiquité des temps, l'obscurité des souvenirs lui permettaient, jusqu'à un certain point, de créer des caractères et de supposer des coutumes dans le silence de l'histoire. Ces époques reculées semblent être le patrimoine du poëte tragique : il a le droit avéré de disposer du génie de la nation éloignée à laquelle il emprunte ou attache son action et ses personnages... L'auteur n'en regrette pas moins que les circonstances politiques, en le forçant à changer la forme de son ouvrage, lui aient fait perdre des couleurs locales toujours précieuses. » Ainsi parle M. Brifaut dans sa *préface;* et voilà comment, par un tour de baguette, le poëte transporta une pièce, sinon achevée,

du moins entièrement conçue et plus qu'à moitié faite, de l'Espagne moderne dans l'antique Assyrie. On voit que M. Brifaut, quoi qu'il en dise, ne tenait que médiocrement à la couleur locale.

Les Templiers, *Ninus II*, *Artaxercès* réussirent, mais le grand succès fut pour *Hector*. L'auteur de cette tragédie, Luce de Lancival, était un brillant professeur et un poëte distingué. Il avait traduit en vers, non sans grâce et sans bonheur, l'*Achilléide* de Stace. Doué d'une figure agréable, d'un organe sonore, il était parfois le lecteur de Napoléon et toujours son poëte favori. *Hector* fut donc une pièce presque officielle; dans le héros troyen, c'était le César moderne que l'on applaudissait. Napoléon disait d'*Hector* que : « c'était une pièce de quartier, et qu'on irait mieux à l'ennemi après l'avoir entendue. » Il est juste d'ajouter que l'éclat de la versification prêtait à cet enthousiasme un peu commandé. Cette poésie pompeuse, brillante, un peu emphatique, nous paraît bien surannée : elle charmait alors; mais elle était bien peu dans dans le ton d'Homère, quoique M. Villemain ait dit : « Cette tragédie tout entière, puisée dans l'*Iliade*, est véritablement homérique; » jugement qui s'explique, s'il ne se justifie : M. Villemain avait été élève de Luce de Lancival. Depuis, on a encore emprunté au vieux poëte; l'*Odyssée* a été mise à contribution : en a-t-on mieux reproduit la véritable couleur?

La tragédie, on le voit, était cultivée avec ardeur et goûtée du public; la comédie, que nous allons examiner, sans avoir été aussi brillante, présente cependant quelques œuvres remarquables.

M. Alexandre Duval fut un des auteurs dramatiques les plus féconds et les plus heureux de cette époque. Versi-

ficateur pénible, il se rachète par les développements des caractères, par la marche savante de ses pièces, et la combinaison du plan. *La Jeunesse de Henri V* et *le Tyran domestique* restent, dans le recueil de ses œuvres, ses deux meilleurs titres. Duval entendait bien la scène, et les préfaces qu'il a placées en tête de ses œuvres, dans l'édition complète qu'il en a donnée, méritent d'être consultées : elles forment comme un cours de théorie dramatique, riche en préceptes vrais et applicables ; on y reconnaît cette entente du théâtre qui était son principal mérite : Duval savait composer et ne savait pas écrire.

M. Étienne n'eut pas la fécondité de M. Alexandre Duval; mais avec *les Deux Gendres* il se fit une place à part; c'est l'œuvre la plus remarquable de cette époque. Son succès fut éclatant et excita l'envie. On chercha donc comment on le pourrait diminuer. On fouilla dans le théâtre d'un jésuite de Rennes et on trouva une pièce, *Conaxa*, qui offrait avec *les Deux Gendres* quelques points de ressemblance assez marqués. La guerre s'engagea sur ce terrain ; elle fut vive. M. Étienne était-il un plagiaire, ou un créateur ? sur cette question, on discuta, on disputa longtemps : ennemis et partisans ayant, jusqu'à un certain point, quelques raisons en leur faveur. En fait, il y avait dans *Conaxa* la donnée première des *Deux Gendres*, mais comme dans quelques ébauches de Cyrano de Bergerac se trouve l'idée de certaines scènes de Molière ; en droit, la pièce était bien de M. Étienne ; elle était sienne par la nouveauté du plan, des caractères et de la versification.

Plus tard, M. Étienne donna avec moins de succès *l'Intrigante* ou *l'École des familles*, pièce dont la censure fit suspendre les représentations, y croyant voir des

allusions politiques. Napoléon fut, dit-on, blessé de ce vers :

Je suis sujet du prince et roi dans ma famille.

Comme la tragédie, la comédie, on a pu le remarquer, est jetée dans le moule classique. Un homme cependant rompit avec cette uniformité et brisa avec la tradition : cet homme, ce fut l'auteur d'*Agamemnon*, M. Népomucène Lemercier. Abandonnant sa première voie, cet imitateur d'abord heureux des anciens entreprit de présenter sous un point de vue étrange et qui appartient moins au drame qu'à la comédie une de ces révolutions qui changent les États; aussi *Pinto* fut-il un scandale, et, qui pis est, un échec : le parterre n'était pas fait à ces singularités; depuis, il s'est bien amendé, ou perverti. Ce ne fut pas la seule pièce dans laquelle M. Népomucène Lemercier tenta d'émanciper la scène. *Christophe Colomb*, aussi hardi que *Pinto*, ne réussit pas mieux.

M. Lemercier eut tous les pressentiments poétiques et toutes les audaces de la génération qui le devait suivre : il n'innova pas moins dans l'épopée que dans le drame. Sa *Panhypochrisiade, ou la Comédie infernale du seizième siècle*, que dans une épître il a dédiée à Dante Alighieri, est un pandémonium monstrueux, plutôt qu'une création originale. Dans *l'Atlantiade* ou *la Théogonie newtonienne*, l'auteur étale ses connaissances scientifiques, sans renoncer à de longues digressions sur les effets de la poésie, de la législation et de la guerre, à des descriptions multipliées, qui, bien que habilement amenées, font languir l'intérêt. Quelquefois pourtant, il s'élève à l'idéal, mais pour bientôt retomber dans le vide et la confusion : esprit brillant toutefois malgré ses chutes

et critique éminent malgré le dérèglement de la plupart de ses œuvres. Contradiction singulière en effet ! ce même homme qui risquait *Pinto* a, dans son *Cours analytique de littérature*, montré l'orthodoxie littéraire la plus pure, j'allais dire la plus intolérante ; il est inflexible sur les trois unités ; il les recommande, et signale dans la perfection d'*Athalie* leur suprême et admirable application : lui qui dans *Christophe Colomb* présentait une intrigue commencée en Espagne, continuée sur l'Océan dans l'intérieur d'un vaisseau et dénouée au rivage de l'Amérique.

Nous ne quitterons pas M. Népomucène Lemercier sans faire connaître ce qu'il a laissé de plus brillant peut-être, au point de vue poétique, ses *Quatre métamorphoses*. Ce poëme, qui se sent de la licence du directoire sous lequel il fut composé, est devenu très-rare et presque introuvable aujourd'hui [1].

Sortons du théâtre et passons de la poésie dramatique à l'épopée. Les Français n'ont pas, dit-on, la tête épique ; je ne sais ; ils ont du moins, et de longue date, la passion de l'épopée. Le dix-septième siècle l'a essayée ; Voltaire a cru y avoir réussi ; après lui, et après bien d'autres encore, M. Parseval de Grandmaison l'a tentée. M. Parseval de Grandmaison fit partie de la commission scientifique en Égypte, nouvel Orphée accompagnant de nouveaux Argonautes. Tandis que nos savants allaient interroger les ruines mystérieuses de l'Égypte, M. Parseval de Grandmaison poursuivait, au milieu des combats qui se livraient autour de lui, son poëme de *Philippe-Auguste*, production laborieuse, estimable, brillante parfois de versification, en somme peu épique.

[1] Voyez *Histoire de la poésie impériale*, par N.-B. Jullien, t. I, p. 379.

Dans quel genre faut-il ranger le poëme d'Esménard sur *la Navigation?* épique ou didactique? descriptif surtout. Esménard était censeur et chargé de la direction politique des *Débats*. On peut croire que les éloges ne lui furent pas ménagés; il les justifiait du reste, jusqu'à un certain point. A part cette tache originelle du genre descriptif qui était alors si fort à la mode, il y a en lui des qualités brillantes de versificateur, sinon de poëte: vers harmonieux et corrects; périodes majestueuses et sonores; idées heureusement rendues, descriptions vives et exactes.

Tous ces noms s'effacent devant celui de Delille qui se montra, dans sa seconde phase poétique, plus naturel, plus simple qu'il n'avait été dans la première. Revenant de l'exil, et sur le déclin de l'âge, il porta dans ses poëmes une vigueur de coloris supérieure à l'élégant artifice de ses premiers poëmes : ainsi, *l'Homme des champs*, publié en 1800, est malgré les critiques qu'on lui peut adresser, supérieur au poëme des *Jardins*. Dans *les Trois règnes de la nature*, sujet trop immense sans doute pour qu'un poëte le puisse embrasser et peindre tout entier, on rencontre des descriptions d'un brillant coloris et des épisodes qui, en les coupant heureusement, sauvent la fatigue qui pourrait résulter de l'abus du genre descriptif. La description qui y domine n'absorbe pas toutefois le fond, et la science exacte s'y trouve sous l'éclat de la poésie.

Il est en nous une faculté merveilleuse qui nous ouvre, en dehors de la nature, comme dans la nature même, des horizons sans fin et crée des mondes nouveaux. Ces mondes elle les voit, elle les touche, elle les pare tour à tour de ses couleurs les plus éclatantes, ou les assombrit de ses teintes les plus noires. Le monde moral ne

lui appartient pas moins que ce monde terrestre, physique ou céleste qu'elle décrit. Ce qu'elle a senti, elle le peint, et de préférence, comme ce qu'elle a vu, le dorant de ses rêves, l'attristant aussi de sa mélancolie : telle est *l'imagination*, sujet du poëme le plus brillant de Delille qui s'y montre presque toujours égal à son sujet par l'harmonie des vers, l'éclat du coloris, la libre allure d'un style souple et varié comme cette faculté même qu'il chante. On a reproché à ce poëme comme à celui des *Trois Règnes* de n'avoir pas une marche régulière, des développements suivis et combinés, un ordre successif des faits et des idées, en un mot de manquer d'ensemble. Assurément il n'y faut pas chercher l'unité d'un poëme épique ; mais dans la disposition même des objets que décrit le poëte il y a un ordre suffisant, une gradation habile, et un fil qui, pour être faible et délicat, n'est cependant jamais brisé. Les images, les pensées, les descriptions ne se succèdent pas seulement, elles s'enchaînent ; et, entraîné, charmé par la verve du poëte et son inépuisable variété, le lecteur se laisse facilement emporter sur ses ailes, dans ce double monde de la nature et de l'imagination.

Longtemps surfait, trop déprécié depuis, Delille est plus qu'un élégant et habile versificateur ; il est de la famille des poëtes ; poëte, il est vrai, à la façon d'Ovide, plus qu'à celle de Virgile ; mais poëte après tout. « Il y a bien, par-ci, par-là, quelques pompons, quelques aigrettes ; mais il faudrait être insensible aux vraies beautés, pour prendre garde à ces clinquants. Cet homme aura, plus que tout autre, révélé à la langue française ses richesses et ses couleurs. Il aura, le premier, montré comment on peut nous faire lire, sans fatigue et sans ennui, une longue

suite de vers sérieux, secret qui consiste tout simplement à les faire si beaux, que l'esprit, toujours entraîné, se repose toujours en s'arrêtant dans son plaisir[1] »

M. de Fontanes est, après Delille, le poëte le plus brillant de cette époque. *Le Verger*, *le Jour des Morts dans une campagne*, *la Forêt de Navarre*, la traduction de *l'Essai sur l'homme* de Pope; un poëme épique ébauché : *la Grèce délivrée;* les *Stances* adressées à M. de Chateaubriand et d'autres pièces montrent que M. de Fontanes n'était pas un poëte moins facile et de moins d'éclat qu'il n'était un habile et très-pur écrivain. Élève de Delille, il se distingua cependant de lui par plus de souplesse, de variété, d'harmonie et de sentiment : plus près de la nouvelle école poétique que de l'école classique.

Parmi les imitateurs ou disciples de Delille, nous citerons d'abord M. Castel, auteur du poëme des *Plantes*. Botaniste instruit, M. Castel a chanté en vers faciles et élégants la science qu'il cultivait et qu'il aimait. Le début de son poëme, où il décrit les attributs de Flore, est plein de grâce, de fraîcheur et d'harmonie. On s'arrête volontiers sur les idées riantes qu'il exprime; on ne peut cependant s'empêcher de sourire au cri d'admiration qu'arrache ce morceau à M. de Saint-Ange : « Combien l'oreille de Racine, de Despréaux ou de Lafontaine eût été enchantée s'ils eussent entendu de pareils vers ! quel coloris suave ! c'est la fraîcheur et la vérité de la nature ! » On voit quel enthousiasme excitait alors la poésie descriptive. Saint-Ange du reste était l'ami de Castel.

Plaçons après lui M. Michaud qui, dans le *Printemps d'un proscrit*, retraçant ses impressions personnelles qui

[1] M. Joubert, *Lettre à M. Molé*, p. 333.

avaient été les douleurs de bien des malheureux à cette époque, sut intéresser par la vérité des sentiments et la fraîcheur des tableaux, et, à travers de longues et trop fréquentes descriptions, se faire lire: « Tout le monde le lut, parce que c'était, disait-il, l'histoire de tout le monde. » Le talent du poëte y contribuait aussi.

M. Constant Dubos chanta *les Fleurs* avec grâce et délicatesse, quelquefois aussi avec une recherche qui rappelle les *idylles d'Ausone* qu'il a très-heureusement traduites. Plus tard, dans sa vieillesse, il a, en grande partie, traduit aussi les épigrammes de Martial, version au sujet de laquelle M. J. Janin, son élève, a composé les *Mémoires* du satirique latin.

Nommons, pour ne rien oublier, l'*Astronomie*, poëme en trois chants de M. Gudin: imitation peu poétique de Manilius, remarquable principalement comme signe du temps où elle parut; l'esprit philosophique y domine; on en peut cependant, jusqu'à un certain point, louer l'exactitude et la versification.

Voilà les imitateurs de Delille; mais son véritable disciple fut M. Campenon, l'auteur de *la Maison des champs*, poëme didactique auquel il travaillait lorsque parurent *les Trois règnes de la nature*. M. Campenon, ne voulant pas, a-t-on dit, se mettre en concurrence avec son maître, se décida à retrancher une grande partie de son travail. Y avait-il là plus de déférence que de vanité? Mais à ne juger ce poëme que tel qu'il a été publié, on estime qu'il n'a pu que gagner aux réductions que l'auteur lui a fait subir; il pèche encore un peu par trop de détails que ne rachètent pas toujours la facilité, l'élégance des vers, l'heureuse expression des sentiments et des pensées. M. Campenon est un peu à Delille ce que Vanière, l'au-

teur du *Prædium rusticum*, est à Virgile ; mais peut-être aussi, comme dans Vanière, y sent-on plus que dans Delille l'odeur de la ferme et du labourage.

Mentionnons de lui un autre poëme, *l'Enfant prodigue*, empreint d'une douceur touchante et embelli d'images agréables. Campenon, né à la Guadeloupe, a quelque chose de Léonard dont il était le neveu.

De Léonard à Parny, la transition est facile. Parny, à proprement parler, n'appartient guère à la littérature impériale ; ses œuvres principales, celles qui ont fait et entaché tout ensemble sa réputation, datent de plus loin: sous l'Empire, il n'a donné que *les Rose-Croix*, en 1803. L'Empire, du reste, ne le revendiqua pas : M. de Jouy, qui lui succédait à l'Académie, ne put, par ordre, prononcer son éloge.

La poésie érotique fut, à cette époque, cultivée avec succès par une femme qui l'épura, en quelque sorte, par le feu qu'elle mit à chanter les joies et les tristesses de sa passion. Madame Dufrenoy publia, en 1807, sous le titre d'*Élégies*, de nombreuses poésies où la mélancolie quelquefois, plus souvent la passion, s'exprime tour à tour avec emportement et sensibilité, et qui eurent un grand succès :

> Veille, ma lampe, veille encore,
> Je lis les vers de Dufrenoy.

Ces vers, que Béranger lui adresse dans une de ses chansons montrent quel éclat jetait alors madame Dufrenoy.

J'allais oublier, ne sachant dans quel genre le classer, un poëme qui eut alors un grand succès : *le Mérite des femmes*, par M. Legouvé. Ce n'étaient plus ici ces fades hommages adressés par Dorat et Gentil-Bernard à un

sexe que ces louanges pouvaient flatter, mais n'honoraient pas; c'était un tribut de respect et d'admiration payé à ces dévouements héroïques si nombreux dont, pendant la Révolution, tant de femmes avaient fait preuve.

D'autres poésies, ou plutôt d'autres élégies, *la Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie*, animées d'une douce sensibilité, eurent aussi beaucoup de succès: elles sont aujourd'hui oubliées.

La poésie didactique ne s'arrêta par là: comme toute poésie descriptive, elle arriva à ces moindres sujets que la poésie alexandrine et, après elle, la poésie romaine sur son déclin avaient traités; elle chanta les produits de la pêche et de la chasse, et l'art heureux qui en sait tirer parti. Berchoux célébra *la Gastronomie*, et Colnet *l'Art de dîner en ville:* minces sujets relevés par un esprit piquant et l'art de rendre habilement des détails vulgaires. Ces artifices de versification, alors fort prisés, sont devenus faciles après Delille.

Il ne faudrait pas juger de toute la poésie de cette époque par ce que nous en avons montré jusqu'ici. A côté de cette école classique, il y en avait une autre qui commençait à poindre et où se faisait sentir un souffle frais et nouveau : elle date d'André Chénier.

Né d'une femme belle et spirituelle, d'une Grecque, André Chénier fut envoyé de Constantinople en France et placé dans un collége de Paris. Son goût vif pour les arts, son instinct de l'antiquité, comme d'une patrie, se montrèrent d'abord. A 14 ans, il était poëte; il traduisait Anacréon et Sapho: voilà son côté grec, celui que nous retrouvons dans sa touchante et sublime idylle de *l'Aveugle*.

Si André Chenier en fût resté là, il eût été un poëte alexandrin, gracieux, fin, spirituel, un Théocrite moderne. Heureusement il y avait en lui autre chose encore : l'amour de la nature. Plein d'imagination, non moins que de goût, d'une humeur rêveuse et solitaire, il se sépara de son temps, par instinct tout ensemble et par réflexion. Le malheur ajouta à ce recueillement: pauvre et obscur, il vécut trois ans dans un isolement dont il a peint la tristesse. De cette vie méditative, repliée sur elle-même, sortit le vrai poëte, le chantre touchant de *la Jeune captive*.

On sait que les poésies inédites d'André Chénier furent, en 1819, publiées par M. Henri de Latouche, qui « les sentit tout d'abord et les reconnut en poëte et en frère[1]; » c'est là son véritable titre d'honneur. M. Henri de Latouche eut toute sa vie des aspirations littéraires qu'il ne put satisfaire: entre la conception et la puissance d'exécution, il y eut toujours une disproportion qui fut l'infirmité de son talent et le désespoir de sa vie. Il tenta tous les genres et ne fut supérieur en aucun; il n'a pas laissé une œuvre.

Cette veine heureuse et fraîche qui avait paru se perdre dans le courant troublé et retentissant de la poésie impériale se retrouve un peu appauvrie, mais reconnaissable encore dans quelques poëtes qui semblent moins appartenir à l'Empire qu'au temps qui lui doit succéder. Au nombre de ces poëtes, qui ne sont plus simplement des versificateurs, se place, en première ligne, M. de Chênedollé.

M. de Chènedollé est du groupe de M. de Chateaubriand, de MM. Joubert et de Fontanes. Il a la rêverie et

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III.

quelquefois aussi la grâce, l'élévation du style et de la pensée, avec la veine nouvelle. *Le Gladiateur mourant* est un beau morceau, d'un ton et d'un relief qui contrastent avec la couleur ordinaire de la poésie de cette époque. Par l'attitude qu'il prêtait à son héros succombant, l'auteur voulait-il adresser comme un défi à cette puissance sous laquelle alors tout fléchissait? on serait tenté de le croire. Quoi qu'il en soit, M. de Chênedollé est un poëte qui a son inspiration personnelle: poëte des champs comme des grandeurs sauvages des Alpes. Malgré quelques duretés d'expression, quelques embarras de tour et quelques obscurités de pensées il parle à l'imagination, l'élève et l'emporte aux régions sereines ou sublimes.

En dehors même de ce rayon dont le génie de Chateaubriand éclairait ceux qui l'entouraient, il y avait, sur la fin de l'Empire, comme un souffle nouveau de renaissance poétique, un filon secret qui semblait se rejoindre aux inspirations, trop tôt éteintes, des Malfilâtre et des André Chénier. Un lauréat académique, Millevoye, trahit parfois cette fraîcheur et comme cette aube poétique inattendue. Non-seulement dans ce chant du *Poëte mourant*, qui est comme un souvenir de *la Jeune captive* et un prélude des *Méditations*, mais dans toute l'œuvre de Millevoye circule comme un air matinal et pur de renouveau.

Allons plus loin, et ne craignons pas de dire que, même dans le traducteur des poëmes d'Ossian, dans celui qui était l'Homère de l'Achille moderne, dans M. Baour-Lormian, il y a aussi comme un vent du nord qui agite les cordes de la harpe de Fingal. Ces brouillards, ces grèves sauvages et nues, ce ciel grisâtre, ces nuages vagues et flottants où semblent planer les âmes des héros, cette lune silencieuse et solitaire, qui éclaire les

mélancoliques rêveries des bardes, toutes ces images présentaient à la poésie une forme et un fond nouveaux.

Dans les prix décennaux, on avait placé après *les Templiers* une tragédie d'*Omasis*, dont l'auteur était M. Baour-Lormian, qui n'alla pas plus loin dans la carrière dramatique et consacra à la traduction une versification facile et élégante. On le conçoit, du reste : les œuvres originales, nous l'avons dit, ne jouissaient pas seules alors de la faveur du public; les traductions étaient presque estimées à leur égal; faites en prose, elles donnaient un peu de gloire ; en vers, elles menaient à l'Académie française. Ainsi y arrivèrent MM. de Saint-Aignan et Saint-Ange, traducteurs, l'un d'Homère, l'autre d'Ovide; celui-ci habile, mais peu modeste: « Quel talent ne faut-il pas pour traduire Ovide ! s'écriait-il; combien cette délicatesse de détails m'a coûté d'efforts! » Il consacra trente ans à cette traduction. Chénier lui reproche de n'avoir pas laissé à Ovide tout son esprit. Ainsi y arrivera M. Tissot, sans autres titres que d'avoir traduit les *Églogues* de Virgile et les *Baisers* de Jean Second; ainsi encore M. de Pongerville, pour avoir frelaté Lucrèce. C'est la révolution qu'avait faite la traduction des *Géorgiques:* il y avait alors comme une contagion de traduction.

M. Daru, administrateur intègre et serviteur surmené de Napoléon, se délassait de ses pénibles et ingrates fonctions en traduisant *Horace*.

M. Mollevaut traduisait Tibulle, et Louis XVIII dans son exil, à Hartwell, lisait cette version dont il garda un agréable souvenir : il fit, en 1816, comprendre M. Mollevaut dans la réorganisation de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

La littérature étrangère avait aussi auprès de nous ses interprètes. M. de Boisjolin rendait, en vers faciles, avec fraîcheur et grâce, les beautés poétiques de *la Forêt de Windsor*.

La poésie, on le voit, ne fit pas absolument défaut à l'Empire, loin de là ; si tous n'avaient pas pour les y animer l'exemple du prince, comme les Romains celui d'Auguste, ils trouvaient du moins dans Napoléon des encouragements. Quelle pluie d'or ne tomba pas de cette gerbe poétique : *l'Hymen et la naissance; la Couronne poétique de Napoléon le Grand!* Tous les poëtes furent appelés, je me trompe, enrôlés pour la former: le royaliste Michaud, le républicain Lemercier, comme l'impérialiste Baour-Lormian et le censeur Esménard; ceux-là, contraints et forcés, montrant leur résistance secrète dans leurs éloges mêmes. Pourquoi Napoléon n'eût-il pas encouragé la poésie ? elle est « chose légère » et inoffensive ; mais amie des doux loisirs, elle ne chante pas au bruit des armes, et les plus grandes munificences ne la peuvent créer.

Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones.

Ce vers d'un poëte parasite ne dit pas vrai : les faveurs du pouvoir ne créent pas le génie; et toute la gloire d'un prince, s'il le rencontre, est de ne le méconnaître pas.

LA RESTAURATION.

LA RESTAURATION.

I.

MM. de Bonald, — de Maistre, — de Lamennais, — Ballanche, — Guizot, — Cousin, — Villemain. — La Sorbonne.

« Janus avait à Rome un temple ayant deux portes, lesquelles on appelle les portes de la Guerre, pour ce que la coutume est de l'ouvrir quand les Romains ont guerre en quelque part, et de le clore quand il y a paix universelle, ce qui est bien malaisé à voir et advient bien peu souvent. Mais, durant le règne de Numa, il ne fut jamais ouvert une seule journée, ains demeura fermé l'espace de quarante et trois ans entiers. Tant étaient toutes occasions de guerre et partout éteintes et amorties, à cause que non-seulement, à Rome, le peuple se trouva amolli et adouci par l'exemple de la justice, clémence et bonté de Numa, mais aussi ès villes d'alenviron commença une merveilleuse mutation de mœurs, ne plus ne moins que si c'eust été quelque douce haleine d'un vent salubre et gracieux, qui leur eust soufflé du côté de Rome pour les rafraîchir. » On ne saurait donner une plus charmante et plus fidèle image du changement qui, à la chute de l'Empire et au retour de la monarchie légitime, se fit dans les

esprits. Ce fut un air doux et nouveau qui circula de toutes parts et ranima les imaginations languissantes; on respirait enfin, on reprenait courage. Ces vives expressions par lesquelles Tacite peint la joie des Romains renaissant à la sécurité et à la liberté, après la tyrannie de Domitien, sous le règne réparateur de Trajan, ne sont que l'image fidèle de ce qui se passa à la Restauration. La servitude de l'Empire avait été en effet plus pesante que ne peuvent se l'imaginer ceux qui ne l'ont pas subie. On salua donc avec enthousiasme la Restauration, comme une délivrance et une espérance. La littérature fut pour beaucoup dans ces dispositions favorables ; elle pressentait l'avenir brillant que lui devait ouvrir la liberté rendue à la pensée. Aussi s'étudia-t-elle à ménager la transition entre ce qui n'était plus et ce qui allait être ; à amortir le choc qui devait nécessairement résulter de la rencontre soudaine des deux grandes oppositions contenues plutôt que réconciliées par l'Empire, l'ancien régime et la Révolution. Dans ce nouveau combat, la Restauration fut merveilleusement soutenue; elle eut pour champions des écrivains du plus grand talent : de Bonald, de Maistre, de Lamennais, Ballanche; dans la presse même, on l'a remarqué, des défenseurs spontanés et d'un esprit vif et alerte.

M. de Bonald n'avait pas attendu jusque-là pour entrer en lice contre la Révolution : émigré en 91, il avait composé, à Heidelberg, sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*. Rentré en France au moment du couronnement de Napoléon, il devint, en 1806, un des rédacteurs du *Mercure;* à cette époque, il avait déjà publié sa *Législation primitive*. Restaurer la société ébranlée en la replaçant sur une base divine, tel est le but que se propose

M. de Bonald dans cet ouvrage ; c'est une réponse au *Contrat social*. La société ne réside pas, comme le prétend Jean-Jacques Rousseau, dans le consentement hypothétique du peuple; elle est dans la volonté de Dieu, communiquée à l'homme par le langage qui, donné par Dieu même au premier homme, avec toutes les vérités nécessaires, nous a transmis d'âge en âge le trésor divin des traditions. « L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée. Loin que la parole soit le produit de la pensée, c'est elle-même qui en est le principe; or, si la parole est antérieure et supérieure à la pensée, d'où peut-elle venir, sinon de Dieu même? » Ainsi, Dieu au ciel, et sur la terre, le roi; à la base, l'Eglise ou le peuple : trois termes qui, dans la famille, correspondent au père, à la mère, à l'enfant; trois degrés qui se superposent et s'appuient l'un l'autre : telle est la théorie, fort contestable, de la *Législation primitive*. « Il n'y a souvent, dans ce qu'écrit M. de Bonald, que l'attitude et l'insistance d'un homme qui affirme résolûment. Il se trompe avec une force!... On rencontre quelquefois chez lui de singulières conséquences. Il semble qu'on y tombe par un casse-cou, et l'esprit se sent quelque chose de démis. » M. Joubert, en écrivant ceci, pensait à la *Législation primitive;* on voit qu'il ne ménage pas le publiciste, mais il rend justice à l'écrivain : « Que disaient-ils, que M. de Bonald ne sait pas écrire? Il sait écrire, et écrire parfaitement, mais il ne sait pas plaire. On trouve souvent en lui des idées aimables et platoniques, unies au ton dogmatique, impérieux, austère, des raisonneurs de l'école moderne. Il jette un filet sur les esprits, et ce filet a des couleurs; mais il est tellement serré, qu'on ne peut rien voir à travers lorsqu'une fois on est dedans.» Ses *Mélanges*

justifient ce que M. Joubert dit de l'écrivain : on y trouve nombre de pensées justes et fines sur la littérature et la morale exprimées en un style piquant avec un tour ingénieux.

En 1819, au moment où la lutte entre la royauté et la Révolution, un instant suspendue, reprenait avec une vivacité nouvelle, parut un ouvrage, manifeste hardi, où l'on venait revendiquer pour le pouvoir pontifical une suprématie que, depuis bien des siècles, les rois et l'opinion ne lui accordaient plus. L'auteur de ce livre avait, comme M. de Bonald, de longue main, protesté contre la Révolution, bien qu'il fût étranger ; mais la Savoie ayant été, en 1792, réunie à la France, il avait refusé toute espèce de serment au nouveau gouvernement et s'était retiré à Lausanne. Inconnu jusqu'alors, il fit paraître, en 1796, des *Considérations* sur la France, ouvrage dans lequel on trouve un reflet des théories de M. de Bonald ; il commence par poser ce principe : « Nous sommes tous attachés au trône de l'Être suprême par une chaîne souple qui nous tient sans nous asservir. » L'auteur de cet ouvrage était un homme d'une intuition profonde ; il avait deviné la marche fatale de la Révolution : on a reconnu M. de Maistre, l'auteur du *Pape*.

« Un seul roi, » telle est l'épigraphe du livre : apologie habile et éloquente de la puissance spirituelle et temporelle de Rome, qui ne convainquit personne, mais révéla un écrivain supérieur. Le pape, chef temporel et spirituel de la chrétienté, était un regret du moyen âge, une théorie qui à la rigueur se pouvait encore concevoir, sinon accepter ; un centre d'unité désirable dans la confusion morale et politique où déjà s'abîmait l'Europe. M. de Maistre développa, dans un autre ouvrage, des idées plus

dures, plus difficiles à accepter; nous voulons parler des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Les *Soirées de Saint-Pétersbourg* sont en forme de dialogue : M. de Maistre, un membre du sénat de Saint-Pétersbourg et un jeune Français, qu'on désigne par le titre de *chevalier*, se laissent, en conversant, doucement aller, en bateau, au courant paisible de la Néva. Le sujet principal de leurs entretiens, car ils sont repris en d'autres lieux pendant plusieurs soirées, roule sur le gouvernement temporel de la Providence. M. de Maistre combat les arguments tirés contre la providence du mal physique et du mal moral, en établissant la culpabilité de l'homme par la *reversibilité*, c'est-à-dire l'expiation par la souffrance d'autrui. Cette expiation, quel en est l'instrument? le bourreau! On en est épouvanté, on recule d'horreur; mais je dois le dire, comme circonstance atténuante, si M. de Maistre a développé cette théorie, il ne l'a pas inventée; il l'a empruntée, avec d'autres idées de son ouvrage, au traité de saint Augustin sur l'*Ordre*[1]. D'après saint Augustin, le bourreau entre dans le plan de la Providence : il est le symbole vivant de l'expiation.

On voit combien se rapprochent les doctrines de M. de Bonald et de M. de Maistre; ce sont, en effet, deux esprits de la même trempe, esprits divinateurs tous deux, à l'intuition profonde et entrevoyant mieux l'avenir qu'ils ne jugent le passé. « A l'extrémité et au nord de l'Europe, à son belvéder de Saint-Pétersbourg, nous aurons à noter un témoin au regard perçant, un ironique et impi-

[1] Quid carnifice tetrius? Quid illo animo truculentius atque durius? et inter leges locum necessarium tenet; et in bene moratæ civitatis ordinem inseritur: estque suo animo nocens, ordine autem alieno, pœna nocentium. *De ordine*, lib. II, cap. XII

toyable juge qui écrit, lui aussi, avec une plume d'airain, Joseph de Maistre ; et dans les montagnes de Rouergue, M. de Bonald, opiniâtre et boudeur : les patrons tous deux et les prophètes d'une restauration impossible[1]. »

Nous ne connaissons de M. de Maistre qu'une face : l'écrivain; l'homme n'y ressemble guère. Singulier contraste! ce défenseur outré de la papauté, ce théoricien impitoyable des desseins providentiels, vu de près, n'est plus le même. Ce respect qu'il demande, qu'il exige pour la papauté, il est loin de le toujours avoir ; et quand la papauté ne marche pas ou lui semble ne pas marcher dans les voies droites, selon lui, il ne lui épargne point des mercuriales qu'un profane ne lui adresserait pas.

Autre contraste. Ce même homme, si solennel, si entier, si féodal, qu'on me passe l'expression, dans ses théories religieuses et politiques, est, pris en lui-même et, pour ainsi dire, dans le déshabillé du génie, le plus aimable, le plus poli, le plus enjoué des hommes. C'est le côté charmant que nous révèle sa *Correspondance*. Aussi bon que spirituel, laissant courir, avec une grâce simple et piquante toutefois, sa plume, interprète de son âme, dans quels détails ravissants de famille ne se complaît-il pas? gracieux de style, naturel de sentiments et, au milieu des épanchements les plus doucement familiers, écrivain pittoresque, quand il le faut. Ailleurs, on peut le dire, il semble se donner un rôle et soutenir une thèse; dans ses *Lettres*, il est complétement lui-même ; le père de famille, tendre, aimable, prévoyant, s'y montre à chaque page.

N'y a-t-il que le père de famille et n'y retrouvons-nous

[1] Sainte-Beuve, discours déjà cité.

pas l'homme des grandes vues religieuses et politiques ? M. de Maistre, le théocrate, l'ambassadeur de Saint-Pétersbourg s'y révèle, en effet. L'ambassadeur surtout ; qu'on lise les pages où il semble tirer l'horoscope politique de la maison de Savoie, on sera frappé, je dirais presque, effrayé de ses intuitions. Il semble lire dans l'avenir. D'autres prophéties sur l'état futur de l'Europe, et dont quelques-unes se sont accomplies, révèlent dans M. de Maistre un esprit d'une singulière clairvoyance ; il semble doué d'une seconde vue ; et pourtant ce profond génie offre, avec ce côté grave et presque prophétique, une face toute moderne ; il excelle dans cette arme si bien maniée par Voltaire, et en ses mains si redoutable, l'ironie. Il la lui enlève pour le combattre et sait faire rire aux dépens de celui qui avait livré à la risée tant de choses et d'hommes respectables : génie religieux, esprit libre, un mélange piquant de gentilhomme français et de sénateur sarde.

Si remarquable que fût l'ouvrage de M. de Maistre sur la papauté, il ne frappa que les esprits sérieux. De si fières doctrines, bien qu'exprimées avec une éloquence originale et une puissante conviction, ne descendirent pas très-avant dans une société peu disposée d'ailleurs, en général, à les accueillir. Ce n'est pas cependant qu'il n'y eût alors comme une reprise religieuse qui, provoquée par le *Génie du christianisme*, semblait, avec la Restauration, s'être ranimée ; mais ce sentiment demandait à n'être pas contraint et à rester à cet état de sentimentalité, plutôt que de dogme, où M. de Chateaubriand l'avait ramené et laissé : M. de Maistre avait dépassé le but. Un écrivain peu connu, bien qu'il eût déjà, en 1809, dans un premier ouvrage : *Réflexions sur l'état de l'Église*, donné

comme une première note de son éloquente parole, eut une vue plus vraie de la situation religieuse et du remède qu'il y fallait apporter : c'était un jeune prêtre breton ; il vit le mal où il était, dans l'indifférence; et le prenant, pour ainsi parler, sur le fait, il l'attaqua dans cette molle quiétude où il se complaisait et s'étendait.

« Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais celui qui néglige, qui dédaigne la vérité... Religion, morale, honneur, devoir, les principes les plus sacrés, comme les plus nobles sentiments, ne sont qu'une espèce de rêves, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison pour parvenir enfin à cette brutale insouciance; contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris : dernier degré de dépravation intellectuelle où il lui serait donné d'arriver. » Ainsi s'exprime M. de Lamennais dans son introduction. Le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, par M. l'abbé de Lamennais, fut un événement. On s'étonna, on fut charmé de ces peintures si vraies de l'état malheureux et languissant des âmes; de ces révélations d'un moraliste chrétien qui semblait avoir emprunté la plume de Jean-Jacques Rousseau, et, pour une cause meilleure, son ton fier et son éloquente amertume, parfois déclamatoire.

Malheureusement, les trois volumes suivants ne soutinrent pas ce succès : des pensées générales, des prin-

cipes incontestables de la morale chrétienne, l'auteur descendait à une théorie particulière, et produisait, à l'appui de sa thèse, une érudition un peu confuse, et, en tout cas, peu probante. Il s'appuyait sur la certitude.

Quoi qu'il en soit, M. de Lamennais eut son jour, et un grand jour :

Rome alors estimait ses vertus.

Ce fut aussi un écrivain remarquable que M. Ballanche. Ami de M. de Chateaubriand et le premier éditeur du *Génie du christianisme*, libraire et écrivain, M. Ballanche eut son talent à part, dans ce voisinage dont la grande ombre lui pouvait nuire; il eut aussi son génie religieux particulier : philosophique et sentimental plus qu'orthodoxe; un de Bonald rêveur, un hiérophante plus qu'un théologien. Comme de Maistre, il croit à une réversibilité morale, conséquence d'une déchéance primitive, à une expiation salutaire ; mais ce n'est pas à la tradition chrétienne qu'il la demande, c'est aux légendes mystérieuses de l'antiquité. Interrogeant tour à tour la fable et l'histoire, la poésie et la science, il y cherche, à travers les âges, les traces de ces chutes et de ces rénovations promises à l'humanité par l'expiation. Ébauchées dans *Antigone*, ces doctrines de la palingénésie sont développées dans *Orphée*, exposition symbolique de la manière dont s'opère toute grande évolution sociale; elles le sont aussi dans la formule de l'*Histoire de tous les peuples appliquée à l'histoire du peuple romain*.

Rêveur politique, M. Ballanche est un écrivain. Dans *Antigone*, son style imprégné des plus doux parfums de la Grèce a toute la grâce, toute la suavité de cette langue mélodieuse. Si, çà et là, il se traîne un peu diffus et lan-

guissant; si, dans les plis de ses périodes vagues et flottantes quelquefois, se cache une mollesse voisine de la fadeur, le plus souvent il touche, il charme par une harmonie douce et soutenue, par des échappées qui reposent et enchantent l'imagination, par une prose, enfin, qui ment la poésie, aussi bien que le peut faire la prose poétique. Le dirai-je? rapprochée de la prose du *Télémaque*, la prose de M. Ballanche me paraît plus franchement antique, plus naïve, plus suave. Le *Télémaque* est souvent une réminiscence et une imitation plus savante qu'inspirée des auteurs grecs, tandis que l'*Antigone* m'en semble comme un fruit spontané. Mis en regard des *Martyrs*, si le style de M. Ballanche pâlit d'abord; s'il ne ravit pas, n'entraîne pas le lecteur, comme celui de M. de Chateaubriand, il l'attire, le captive insensiblement par des grâces naturelles, une beauté sans fard, des couleurs plus douces et mieux mariées : il y a chez lui harmonie et unité, non toutefois sans un peu de monotonie.

De Bonald, de Maistre, de Lamennais, Ballanche étaient les représentants de la tradition, du retour vers le passé; représentants exagérés quelquefois, le plus souvent modérés, et, au fond, plus ouverts à la conciliation et aux idées libérales que ne semblaient l'annoncer leurs doctrines; mais en face de la Révolution qui se réveillait, il fallait peut-être, pour n'être pas emporté, se pencher en arrière et se roidir un peu. Dans tous les cas, si les théories religieuses et politiques de ces écrivains peuvent être discutées, leur talent ne le saurait être. M. de Bonald est un écrivain à l'expression vive et pittoresque, au tour leste et dégagé : il a sa forme à lui, bien qu'il rappelle parfois la phrase sentencieuse de Montesquieu. M. de Maistre le surpasse. D'une élévation naturelle et d'une

logique puissante dans ses pensées et dans ses raisonnements, il est original par le style, par le tour et le mouvement d'esprit; alliant, par un don rare, la force et le pathétique, la finesse et l'ironie. M. de Lamennais est resté, malgré ses erreurs, un grand artisan de paroles. M. Ballanche, s'il périt, périra par ses rêveries plus que par son style : « M. Ballanche, a dit M. de Maistre, est un homme qui a toujours vécu dans le nuage, mais le nuage s'est entr'ouvert quelquefois ! »

L'esprit nouveau, l'esprit qui, sans être alors ouvertement hostile à la Restauration ni à une partie de ce passé qu'elle semblait ramener, entendait cependant ne rien céder de ce qu'il regardait comme les conquêtes légitimes de la Révolution, cet esprit était représenté par des hommes qui, jeunes alors, ont depuis bien grandi en gloire : MM. Guizot, Cousin, Villemain.

M. Guizot débuta, en 1809, par des travaux littéraires qui ne semblaient guère annoncer en lui l'historien et l'orateur futur : un *Dictionnaire des synonymes;* une *Introduction philosophique sur le caractère particulier de la langue française;* les *Annales de l'éducation*, et, en 1810, à l'occasion du Salon, un volume sur l'*État des beaux-arts en France.* Il ne se révéla que dans ses notes critiques sur l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain*, par Gibbon, dont il donna une nouvelle édition. Sa réputation naissante éveilla l'attention de M. de Fontanes qui le nomma professeur d'histoire à la Faculté des lettres, avec dispense d'âge : il n'avait pas vingt-cinq ans. Il ouvrit son cours le 11 décembre 1812 ; invité à faire, selon l'usage, l'éloge de l'empereur, il s'y refusa. M. de Fontanes, qui l'y avait d'abord doucement engagé, finit par lui dire : « Faites comme vous voudrez; si on se plaint de vous, on s'en

prendra à moi, et je vous défendrai, vous et moi, comme je pourrai! » Que faut-il le plus louer ici, la résistance du professeur ou la tolérance du grand maître de l'université?

L'Empire tomba. Au retour des Bourbons, M. Guizot entra par des fonctions honorables, mais secondaires, dans l'administration : il devint secrétaire général du ministère de l'intérieur. Disgracié le 17 juillet 1816, par M. de Serre, il fit paraître une brochure politique dont nous parlerons plus tard. Le 7 décembre 1820, il reprenait son cours dont M. de Frayssinous ordonna la suspension le 12 octobre 1822 : M. Guizot, circonspect à la Sorbonne, n'en avait pas moins au dehors une couleur d'opposition, sinon d'hostilité. Le ministère Martignac le rendit de nouveau à sa chaire, en même temps que ses collègues MM. Cousin et Villemain.

Cette réintégration fut un véritable triomphe pour le talent des trois célèbres professeurs. La part de M. Guizot était belle, il était l'interprète de l'histoire ; il reprenait ce haut enseignement qu'il avait déjà rendu si fécond et le reprenait avec la même mesure, la même gravité, la même sagesse. On put en être convaincu dès le premier jour, quand, après avoir été accueilli par d'unanimes applaudissements, il demanda à son jeune auditoire d'apporter dans ses réunions, dans ses études, le même calme, la même réserve que lorsqu'on redoutait chaque jour de les voir entravées ou suspendues. Il ajouta : « La bonne fortune est chanceuse, délicate, fragile; l'espérance a besoin d'être ménagée comme la crainte, la convalescence exige presque les mêmes soins, la même prudence que les approches de la maladie : vous les aurez, messieurs, j'en suis sûr. »

M. Guizot, de 1828 à 1830, prit pour sujet de son cours l'*histoire générale de la civilisation en Europe* et l'*histoire de la civilisation en France*. Ces leçons sont devenues les deux ouvrages remarquables que nous possédons ; c'est-à-dire, le second principalement, le travail le plus complet que nous ayons sur nos origines nationales et sur le moyen âge. Dans le premier de ces ouvrages, l'*Histoire de la civilisation en Europe*, M. Guizot développe cette thèse, que la civilisation se compose de deux faits : le développement de l'homme considéré comme intelligence, c'est-à-dire le progrès des idées ; puis, le développement de la société, c'est-à-dire l'application des idées aux faits. Partout où il y a progrès de l'intelligence, il y a, presque au même moment, un progrès correspondant dans la société, et réciproquement : les premières tentatives d'affranchissement de la pensée sont contemporaines de l'affranchissement des communes; la pragmatique sanction, sous Charles VII, est provoquée par les doctrines de l'Université de Paris ; la réforme, plus éclairée, plus savante, en France, que les réformes étrangères ; enfin la philosophie française, qui a toujours allié le caractère pratique au caractère spéculatif, témoignent de cette double loi. Partout où manque un de ces deux éléments, la spéculation et la pratique, la civilisation est incomplète : comme en Angleterre, où la pratique a absorbé la théorie; comme en Allemagne, où le plus haut développement intellectuel a été stérile en résultats sociaux. Là où ces deux éléments sont gênés dans leur développement, comme en Italie, la civilisation existe à peine ; elle n'existe pas en Espagne, où ni l'un ni l'autre de ces deux éléments ne se manifeste.

Cette idée que M. Guizot avait rapidement développée

dans son *Histoire de la civilisation en Europe* est le principe fondamental de son *Histoire de la civilisation en France*. Si, pour centre de son système, il prend notre histoire nationale, ce n'est point un choix arbitraire. Sans doute, ce n'est ni en telle contrée, ni en telle autre, qu'il convient d'observer le développement de notre ordre social, car toutes y ont plus ou moins contribué. C'est tantôt un peuple, tantôt un autre qui ouvre la marche et qui donne l'exemple. Toutefois, si la France n'a pas été constamment la première, une constitution naturelle plus heureuse, sa position, sa langue éminemment claire, l'esprit de sociabilité qui distingue ses habitants, en ont fait en quelque sorte le foyer principal de la civilisation. Nous voici donc dans la Gaule, c'est-à-dire dans la France future. La Gaule, au cinquième siècle, présente un double spectacle : celui de la décadence et celui de la rénovation : décadence dans la société civile qui succombe sous le poids de la centralisation dont l'Empire l'a chargée et entravée, et où la régularité ne se fait plus sentir que par l'oppression des impôts ; rénovation dans la société religieuse, qui, dans son activité, embrasse tous les pays que Rome abandonnait successivement et substitue à l'unité matérielle de l'Empire, qui va se briser, une autre et puissante unité. De Bethléem, d'Hippone et de Nole, saint Paulin, saint Augustin et saint Jérôme gouvernaient la société chrétienne. A côté de ce moral et intéressant tableau, l'historien nous ouvre celui de la littérature païenne, bien altérée sans doute, mais ingénieuse encore et non sans quelque éclat ; et, à côté de ses œuvres et de ses préoccupations futiles, les graves controverses de la théologie.

Mais la Gaule n'est pas seulement romaine et religieuse;

un autre élément est venu s'ajouter à ces deux éléments : l'élément germanique qui mêlera ses mœurs, ses lois, sa jeune séve au sang, aux lois, aux mœurs de l'ancienne société et en sera, avec la religion, la vie nouvelle. Cette vie cependant semble quelque temps étouffée : la barbarie paraît prendre le dessus dans les mœurs, l'ignorance dans les esprits. Les sixième et septième siècles sont des siècles de ténèbres. Avec Charlemagne, la lumière reparaît en même temps que l'ordre. Ramenées de l'Irlande, qui leur avait été un assuré refuge, par les missionnaires qui passaient par la France en se dirigeant vers le Nord, les lettres se raniment et jettent un vif éclat. Sous sa main puissante, la France, l'Allemagne, l'Italie restent unies. Lui mort, tout se détache et se dissout : c'est le temps de la féodalité ; née avec Hugues Capet, elle finit avec Philippe de Valois. M. Guizot présente de cette époque un double tableau, comme il avait fait pour le cinquième siècle, celui de la société civile et celui de la société religieuse, étudiées dans leurs institutions et leur esprit. Mais déjà l'Église n'est plus seule maîtresse des esprits ; en dehors d'elle, un développement intellectuel a commencé. Il y a une littérature et une philosophie doubles encore : l'une, prolongement des traditions et des souvenirs des littératures grecque et romaine ; l'autre, nationale, éclose sous l'inspiration des idées contemporaines et de la séve d'une langue vulgaire.

Assurément, nous avions bien les matériaux de cette histoire : Baluze, Martène, Mabillon, et d'autres les avaient recueillis, disposés ; mais qui les allait consulter, qui, surtout était assez puissant pour leur communiquer ce souffle de vie qui, de feuilles mortes pour ainsi dire, en eût fait des feuilles vivantes : débris couverts de pous-

sière, ossements desséchés que devait ranimer un souffle puissant? M. Guizot ne recula pas devant cette tâche pénible; il descendit, il s'enfonça hardiment dans ces mines de l'érudition; il en rapporta les richesses qui y étaient enfouies et les éclaira d'un jour nouveau; avec la science, il eut la divination. Ces siècles obscurs lui livrèrent leurs secrets et la Providence ses desseins. C'est là l'intérêt de son ouvrage et le défaut aussi. Assurément l'esprit est charmé, captivé par cette puissante généralisation. Il aime à voir les événements se dérouler dans cet ordre régulier. Les idées gagnent en grandeur. Mais la vie même de l'histoire, le mouvement, la variété, y perdent : ce système tue la liberté. Les hommes y sont trop effacés, et la Providence, qu'on me pardonne cette réflexion, s'y montre trop : ce n'est pas le progrès, c'est la fatalité qui y domine.

A côté de M. Guizot, enseignait un jeune homme qui, dans une chaire moins populaire que la chaire d'histoire, la chaire de philosophie, acquit de bonne heure sur la jeunesse un grand ascendant. Est-il besoin de nommer M. Cousin?

Nous avons vu où en était la philosophie sous l'Empire : peu encouragée, quand elle n'était pas suspecte; se détachant du dix-huitième siècle sans rompre cependant ouvertement avec lui, et cherchant à ressaisir, dans une école étrangère, la doctrine spiritualiste qu'elle avait perdue. Un jeune talent qui ne lui semblait pas d'abord promis vint, dès les premières années de la Restauration et sur les traces de M. Royer-Collard, de M. Maine de Biran, la relever de sa déchéance et lui donner un éclat nouveau. Choisi en 1815 par M. Royer-Collard, pour le suppléer dans la chaire de philosophie à la Faculté des lettres, M. Cousin reprit les errements de son maître et consacra

ses premières leçons à l'histoire de la philosophie écossaise. Les idées des philosophes écossais et quelques-unes de celles de Maine de Biran et d'Ampère fournirent le premier fonds du système philosophique de M. Cousin, qu'on peut définir un brillant développement du demi-spiritualisme qu'avait inauguré M. Royer-Collard[1]. Son cours ayant été suspendu en 1823, il profita de la liberté qui lui était rendue pour aller en Allemagne étudier, sur les lieux mêmes et auprès des maîtres illustres qui lui avaient donné l'impulsion ou qui le continuaient, le mouvement philosophique; et quand, en 1828, il fut, avec ses collègues MM. Guizot et Villemain, rendu à la Faculté des lettres, il y exposa les idées nouvelles qu'il avait rapportées de son voyage : Reid fit place à Hégel, et Dugald-Stewart à Herder. Abandonnant alors, moins pour être en règle avec le titre de sa chaire qu'avec son nouveau penchant, la philosophie pour l'histoire de la philosophie, il fit ces belles leçons qu'il a résumées dans l'*Introduction à l'histoire de la philosophie* et dans l'*Histoire générale de la philosophie*.

Si, dans la vie de l'humanité, l'histoire en marque la première phase, l'histoire même de la philosophie en est le couronnement. Elle prépare la scène où se doivent produire les grands systèmes philosophiques qui sont les manifestations les plus certaines de l'esprit humain. Ces systèmes divers, M. Cousin les ramène et les réduit à quatre systèmes principaux : panthéisme, sensualisme, spiritualisme, mysticisme ; classification dont on a contesté la justesse, je le sais ; on doit convenir du moins qu'elle répand une grande lumière et un grand intérêt sur l'histoire même de la philosophie.

[1] Ravaisson, *Rapport*, p. 17.

Mais M. Cousin n'est pas seulement l'historien brillant de la philosophie, il a voulu aussi en être un des maîtres, et à tant de systèmes qu'il a si bien exposés ajouter son système : métaphysicien, après avoir été historien. On connaît le principe de ce système, l'éclectisme ; système qu'il ne créait pas, mais ressuscitait. En 1820, voulant faire ses preuves d'érudition, et porté déjà peut-être par un secret penchant vers l'école néo-platonicienne, M. Cousin avait donné une édition complète des œuvres de Proclus, édition qu'ouvrait une préface écrite en latin, où éclate toute la verve de M. Cousin. Ce fut donc l'éclectisme qu'il adopta. Choisir dans chaque doctrine philosophique la part de vérité qu'elle contient, de ces parcelles réunies former un tout : voilà l'éclectisme. Mais prendre partout, lors même qu'on serait assuré de toujours bien choisir, et de ces morceaux ingénieusement choisis et rapprochés former un tout, est-ce bien là un véritable système de philosophie? n'est-ce pas plutôt une mosaïque philosophique ? Il est vrai qu'à ce système, renouvelé plutôt que nouveau, M. Cousin a voulu donner une base, la psychologie ; mais, même en admettant qu'il y ait chez lui un système philosophique, il est assez difficile de le saisir. Épars çà et là dans ses différents ouvrages, il semble cependant l'avoir plus particulièrement voulu résumer dans son livre *Du vrai, du beau et du bien*, livre qui restera le titre le plus durable et le plus éclatant de son œuvre. Cet ouvrage offre, au milieu d'une déduction rigoureuse et de raisonnements solides dans les questions métaphysiques, des pages étincelantes de style, des pensées pleines d'élévation.

Terminons par cet éloge qui, sous la plume de M. Sainte-Beuve, ne sera pas suspect de trop de bienveillance : « A

quelque point de vue qu'on se place pour le juger, M. Cousin, par ses expositions éloquentes et lucides, par les publications multipliées qu'il a faites avec tant de zèle, comme aussi par celles qu'il provoque sans cesse de la part même des survenants qui ne sont pas de son école, par toute cette impulsion enfin, aura rendu, dans sa longue carrière, les plus éminents services à la philosophie[1]. »

Avant M. Cousin avait paru et brillé à la Faculté des lettres un homme dont le début fut un coup de maître. Presque au sortir de ses études, professeur au lycée Charlemagne, maître de conférences à l'École normale, M. Villemain était bientôt monté sur un plus grand théâtre. Il succéda dans la chaire d'éloquence française, dont le siége était alors à l'ancien collége du Plessis, à M. de Guerle, poëte distingué de l'école de Dorat, et traducteur brillant, en vers, de la Guerre civile de Pétrone. Son intronisation à la Faculté des lettres fut un grand événement : toute la rédaction des *Débats* y assistait. Il inaugura son enseignement par un discours où l'on applaudit surtout le passage suivant : « L'éloquence ne s'élèvera pas dans les républiques factieuses où les citoyens aiment plus la vengeance que la liberté, où la force décide incessamment et signale ses victoires successives par l'exil et par la mort : Florence n'a jamais eu d'orateurs..... L'éloquence n'osera pas naître dans ces aristocraties ombrageuses, où l'activité du despotisme est rendue plus terrible par le nombre de ceux qui l'exercent, où des républicains tyranniques redoutent d'autant plus la liberté qu'ils lui doivent leur puissance et règnent en son nom : à Venise, on ne parlait pas. »

[1] *Lundis*, t. XII, p. 231.

La Sorbonne n'était point alors accoutumée à de tels accents. Elle avait bien un moment entendu la parole pleine d'agrément et de finesse de M. Laromiguière; l'improvisation sonore et emphatique de M. de Lacretelle ; mais rien jusque-là n'avait pu donner l'idée de cette vive, facile, charmante, spirituelle diction.

Malgré ses brillants succès de professeur, M. Villemain avait été tenté de la vie politique. Nommé, sous le ministère de M. Decazes, chef de la division de l'imprimerie et de la librairie, puis maître des requêtes, il passa plus tard dans l'opposition, et vit, comme ses collègues, son cours suspendu; comme eux, il le reprit en 1828. Il reparut en Sorbonne avec un éclat incomparable de parole, une verve abondante, ravivée encore par le repos. Heureux souvenirs de l'antiquité, nouveauté de vues, rapprochements piquants, illuminations soudaines, quelquefois embarras réel ou feint de la pensée qui semblait attendre et chercher son expression et qui rencontrait toujours la plus vive, la plus ingénieuse, la plus juste, la plus colorée : tous les dons en un mot et tous les artifices de l'éloquence faisaient de ce cours un spectacle unique; tous y accouraient, jeunes et vieux, tribuns et grands seigneurs, le duc de Montmorency et le général Foy.

« Dans cette chaire où il monte avec une négligence qui, pour être extrême, n'est pas disgracieuse, où il se courbe, sur laquelle il frappe, écoutez-le ! Sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire. Si le premier banc, légèrement reconnu, ne le préoccupe pas trop, sa parole se lance (il s'inquiète encore de son auditoire sans doute, mais c'est de tous alors et non de quelques-uns). Son es-

prit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant à l'entour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de la pensée; quel spectacle amusant et actif, quelle délicate étude que de l'entendre! » C'est le portrait qu'en trace M. Sainte-Beuve.

Ces trois années incomparables furent l'âge héroïque de l'enseignement. « Il n'est pas aisé, dans nos jours d'abaissement et d'affaissement intellectuel, de se faire une idée de la noble ardeur qui enflammait alors le génie français dans les lettres et dans les arts. L'esprit public faisait des chaires de M. Guizot, de M. Villemain et de la mienne, a dit M. Cousin, de véritables tribunes. Depuis les grands jours de la scolastique au douzième et au treizième siècle, il n'y avait pas eu d'exemple de pareils auditoires dans le quartier latin. Deux à trois mille personnes de tout âge et de tout rang se pressaient dans la grande salle de la Sorbonne. Cette foule immense agissait inévitablement sur le professeur, animait, élevait, précipitait sa parole. Ajoutez qu'aussitôt prononcée, chaque leçon, sténographiée et à peine revue, paraissait bien vite, et devenait dans la presse le sujet d'une ardente polémique [1]. »

De l'enseignement de M. Villemain, comme de celui de MM. Guizot et Cousin, il est resté une œuvre remarquable, l'*Histoire de la littérature au dix-huitième siècle*. Tâchons d'en tracer une fidèle esquisse.

[1] M. Cousin, Introduction à l'Histoire de la Philosophie, *Avant-propos*.

M. Villemain après avoir, dans un résumé rapide et substantiel pourtant, montré l'éclat des lettres françaises à la mort de Louis XIV et s'être un moment arrêté aux noms de J.-B. Rousseau, de La Motte, de Louis Racine, échos affaiblis, mais fidèles encore du grand siècle, arrive à Voltaire et entre dans l'examen de ses premières tragédies; puis, quittant avec lui la France, il nous peint, dans plusieurs leçons brillantes, le tableau de la littérature anglaise à la fin du dix-huitième siècle. Avec Voltaire, il revient en France, achève l'examen de son théâtre, où il cherche et marque l'influence de la littérature anglaise. Le poëte dans cet examen tient plus de place que le prosateur; et M. Villemain semble avoir un peu fui devant les œuvres philosophiques. Mais Montesquieu, mais Buffon, mais Rousseau qui remplissent les leçons suivantes sont étudiés à fond et leurs génies esquissés à grands traits; il fait ressortir dans le premier la prudence unie à la profondeur des théories; dans le second, une richesse de pinceau égale à la majesté de la nature; dans Rousseau, l'émotion éloquente et les vives couleurs; ce sont des peintures admirables de vérité et de coloris. Ces grandes figures forment comme le premier plan du tableau de la littérature française au dix-huitième siècle. Sur les pas de J.-J. Rousseau, M. Villemain nous ramène en Angleterre, et nous en montre l'influence sur notre littérature. S'attachant principalement aux historiens, comme avant il s'était attaché à Shakespeare, il nous fait connaître à fond et Hume et Gibbon, sans oublier Richardson. Revenu en France, il passe en revue Duclos, le président Hénault, Mably, d'Aguesseau, Rollin, Cuvier, Lebeau, Barthélemy, Thomas : l'histoire savante et la critique. Ne craignez pas toutefois que l'intérêt manque à

cette étude des écrivains de second rang : ce qu'elle n'a pas par elle-même de neuf et d'élevé, M. Villemain le lui prêtera par des rapprochements aussi ingénieux que piquants. Ce que Thomas, ce que Barthélemy ont mal compris, ou mal rendu de cette antiquité, il l'explique et le complète, donnant, avec le précepte, la manière dont il la faut interpréter et traduire.

Toutefois il ne s'attarde pas trop longtemps dans cette région moyenne; il reprend bientôt son élan et son vol vers de plus hautes et plus brillantes régions, et va de nouveau chercher et suivre hors de la France l'influence de ces grandes lumières du dix-huitième siècle dont la lueur s'est projetée si loin et dont l'Italie, plus qu'aucune autre contrée, a ressenti la bienfaisante chaleur. Mais là, il ne semble pas encore avoir trouvé ce qu'il cherche. Que Beccaria, que Filangieri s'inspirent de Montesquieu, Alfieri, de la scène française, il y a là certainement, en même temps que profit pour la civilisation de la péninsule, honneur pour la France ; mais ce que rêve, ce que poursuit surtout M. Villemain, ce qu'il peut enfin saluer comme le terme de ses travaux, c'est l'éloquence politique. Pour la trouver, il lui faut revenir en cette Angleterre dont, en plusieurs leçons déjà, il nous a décrit l'état littéraire. Là, et là seulement alors, s'élevait une tribune, rivale de l'agora et du forum. C'est alors que se réveillent en foule ses souvenirs classiques, et que par les plus heureuses, les plus soudaines comparaisons, il éclaire, complète, unit, sans les confondre, toutes les inspirations, anciennes et modernes, que la liberté a fournies à l'éloquence. L'éloquence chrétienne elle-même est appelée en témoignage, et ne le cède à aucune autre. Avec quel intérêt, quelle chaleur, quel éclat sont retracées les figures et les luttes

européennes de William Pitt, de lord Chatam, de Burke, de Fox, précurseurs de Mirabeau! Nous touchons à la Révolution; mais M. Villemain, s'il y pose le pied, ne l'y appuie pas, et finit par la littérature proprement dite : Bernardin de Saint-Pierre, M. de Maistre, madame de Staël délassent un peu de la tribune anglaise et, par les couleurs vives et agréables dont ils sont peints, font des dernières leçons une lecture pleine de charme et d'agrément; Bernardin de Saint-Pierre surtout, en qui M. Villemain trouve la poésie qui a manqué au dix-huitième siècle.

La marche de M. Villemain, on le voit, n'est pas, au premier coup d'œil, très-régulière : il va, revient sur ses pas ; reprend sa première route, pour la quitter encore, brouille, croise à dessein ses traces, mais ne les confond pas et ne les perd jamais ; il ne dessine pas un portrait d'un seul coup; il l'ébauche, y revient, y ajoute un trait, et la ressemblance est parfaite. Voilà pour le détail ; de même pour l'ensemble : tout d'abord ne semble pas parfaitement à sa place; ce n'est pas, il est vrai, l'ordre méthodique, l'ordre des matières, mais le grand ordre : « lucidus ordo, » ordre qui tient à la suite des pensées et donne la lumière en même temps que l'unité.

Après ce beau travail de M. Villemain sur *la Littérature française au dix-huitième siècle*, et, comme son heureux complément, nous en citerons un dont il a dit : « L'histoire littéraire du dix-huitième siècle, si souvent traitée, inspirait dans une chaire du collége de France de brillantes improvisations devenues un livre de philosophie sur l'influence politique de la France sur l'Europe ; » il entendait l'ouvrage de M. E. Lerminier : *De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième siècle.*

Nous avons jugé les cours de MM. Guizot, Cousin et Villemain et les œuvres historiques, philosophiques et littéraires qui sont sorties de leurs leçons. Nous croyons devoir, dans une dernière esquisse, résumer le caractère particulier de leur éloquence et l'esprit même de leurs leçons.

Dans la chaire de la Sorbonne, l'exposition historique de M. Guizot était, pour le fond, grave, intéressante, nouvelle ; mais dans la forme elle était parfois monotone, et elle était loin de produire sur l'auditoire le même effet que la vive improvisation de M. Villemain, que la parole, le geste dramatique de M. Cousin. M. Guizot n'était pas né orateur ; il le devint, nous le verrons.

M. Cousin, lui, non plus n'eut pas tout d'abord ce don de puissante et haute élocution qu'il déploya plus tard. Il lisait ses premières leçons ; ce n'est qu'insensiblement qu'il quitta le rivage et se hasarda en pleine mer. A vrai dire même, il ne s'y lança qu'en 1827, lorsqu'avec ses deux collègues il rentra triomphant dans la Sorbonne. Mais alors même, à son début, la parole était lente, intermittente, se dégageant avec peine des pensées qui se pressaient en foule et la semblaient obséder. Mais l'inspiration venait enfin, et le dieu se montrait. Quel éclat et quelle verve alors ; quels éclairs d'expression et quelle flamme d'imagination ! son attitude ajoutait encore au caractère élevé de son éloquence : debout dans sa chaire, l'œil plein d'un feu contenu, ému d'accent et de physionomie, baissant tour à tour et élevant la voix avec une pantomime expressive, il tenait attentif et charmé son auditoire électrisé.

Cet intérêt qu'excitait ce triple enseignement si grave, si profond, si brillant, était-il purement littéraire, et la faveur qu'il rencontrait, en même temps qu'elle était assu-

rément due à l'éloquence des professeurs, n'était-elle pas aussi un peu le résultat de cette opposition qui avait trouvé moyen de se glisser dans ces cours où la science pure et désintéressée avait seule mission de se faire entendre? On le leur a reproché et à M. Guizot en particulier; il s'en est défendu. Mais ces recommandations mêmes, faites aux auditeurs, de rester calmes et réservés ne sont-elles pas l'indice d'une sourde fermentation que le professeur, j'en suis convaincu, ne cherchait pas à entretenir, mais qu'il a lui-même reconnue? « Des souffles divers, a-t-il dit, portaient le même mouvement dans les esprits ; nous avions à cœur de les animer, sans les agiter. » On tournait donc un peu sa parole du côté d'où venait le vent ; et on renvoyait à ses auditeurs l'ardeur et l'inspiration même que l'on en recevait. La publicité donnée à ces cours en augmentait et en propageait l'effet en dehors de la Sorbonne. Saisies au vol et reproduites par la sténographie, les leçons des trois professeurs étaient livrées à l'impression, chaudes encore du feu de l'improvisation et palpitantes de la double émotion de l'auditoire et du professeur.

Voici l'impression d'un jeune auditeur sur ces trois cours :

« Villemain fait foule.

« Cousin a grand succès, quoique contesté comme tous les succès durables aux époques de crise et de fondation ; il aborde encore les philosophies du dix-huitième siècle ; il a pensé, et avec raison, qu'à un moment où les vieilles écoles se remuent et se raniment pour pousser un dernier cri, il ne fallait pas quitter le terrain, et il accepte une dernière fois la lutte, en face de Broussais, Daunou et de cette coriace et vivace philosophie dite *sensualiste*. » Et ailleurs : « Cousin fait toujours admirablement bien, et

malgré toutes les attaques de la philosophie sensualiste, coalisée avec le catholicisme et les moqueurs sceptiques, il vient à bout de remuer ses deux milles auditeurs et de faire casser les portes de la grande salle, tant elle est pleine.

« Les trois cours font merveille, surtout pour l'esprit qu'ils propagent et le mouvement qu'ils impriment[1]. »

[1] Sainte-Beuve, *Lettres de Jeunesse.*

II.

Historiens : MM. Michaud, — de Barante, — de Sainte-Aulaire, — Jay, — Bazin, — Lemontey, — de Sismondi, — Monteil, — Mignet, — Thiers, — madame de Staël, — MM. de Ségur, — Daru, — Guizot, — Villemain, — Mazure, — de Chateaubriand.

Nous n'avons là qu'un premier dessin du mouvement littéraire sous la Restauration ; il le faut suivre dans les autres directions, et là surtout où il a été le plus actif et le plus puissant, dans l'histoire. Nous avons vu quelle impulsion y avaient donnée les leçons de M. Guizot à la Sorbonne. En dehors de ce foyer brillant, et comme allumés à sa flamme, parurent d'autres travaux bien honorables encore. Nous les allons faire connaître, non dans l'ordre de leur publication, mais dans l'ordre chronologique des événements qu'ils ont retracés, en commençant par les ouvrages qui se rapportent à notre histoire nationale et finissant par ceux qui traitent de l'histoire étrangère.

Le premier nom que nous rencontrons est un nom que nous connaissons déjà, celui de M. Michaud, auteur du *Printemps d'un proscrit*. M. Michaud, poëte brillant, a été aussi un historien distingué ; l'*Histoire des Croisades* est une œuvre remarquable. C'est un des premiers ouvrages qui aient remis en honneur le moyen âge, jusque-là si dédaigné. Outre le fond où l'on reconnaît constamment le soin que l'auteur a pris de remonter aux sources, c'est-à-dire aux chroniques d'Orient et d'Occident, relatives à ces expédi-

tions religieuses, on est aussi enchanté du mérite de la forme; à la marche vive de la narration, à l'habile distribution des différentes parties, à l'ensemble de la composition, on sent une main légère autant que savante; et à l'élégance, à la clarte du style, on reconnaît dans l'historien un écrivain.

Jaloux de rendre son œuvre aussi parfaite que possible et d'éclairer ses récits de la connaissance des lieux, M. Michaud fit, en 1830, en compagnie de M. Poujoulat, un voyage en Orient dont il nous a laissé le récit en sept volumes. Quand il revint, la monarchie qu'il aimait, qu'il avait, journaliste officieux et spirituel, défendue à deux époques, non sans péril et avec habileté, avait été emportée dans une nouvelle tempête.

Avec moins de peine et plus de bonheur que M. Michaud, M. de Barante s'est fait, comme historien, une assez grande réputation, par une idée simple et heureuse tout à la fois, en découpant et mettant en ordre nos anciennes annales. L'*Histoire des ducs de Bourgogne* n'est en effet qu'une marqueterie ingénieuse et agréable. L'auteur en a été à peu près quitte pour la main d'œuvre ; mais cette mise en scène est habile; les récits s'enchaînent avec art et se déroulent dans un ordre qui plaît à l'esprit, et, sans être très-vive, la narration s'y soutient et intéresse par cette naïveté, un peu artificielle quelquefois, que l'auteur a conservée des sources où il puise.

M. de Barante n'en est pas resté là de ses travaux : outre son *Histoire de la Convention et du Directoire*, les *Mémoires de madame de la Rochejaquelein*, qu'il rédigea en grande partie, sinon entièrement, il a laissé en critique des ouvrages remarqués.

M. de Sainte-Aulaire prit aussi rang dans la littérature

par son *Histoire de la Fronde*. Ce livre, quand il parut, eut, outre ses qualités réelles, une mérite d'à-propos. En racontant les troubles de la régence d'Anne d'Autriche, l'auteur semblait s'inspirer des préoccupations du présent et présentait son sujet à un point de vue qui leur répondait. Il y voyait comme un essai et un vœu anticipé des institutions constitutionnelles ; vue qui, sans être entièrement fausse, était un peu conjecturale et anticipait trop l'avenir. M. de Sainte-Aulaire a plus été dans le vrai, quand, distinguant deux époques dans la Fronde, il a montré, dans la première, le peuple s'essayant sous le roi des halles, le duc de Beaufort, à l'affranchissement ; dans la seconde, tout aristocratique et féodale, la noblesse tâchant, à la faveur de la minorité de Louis XIV, de reprendre tout ou partie du terrain qu'elle avait perdu depuis François Ier. L'*Histoire de la Fronde* se fait lire avec plaisir et intérêt : un style facile, élégant, plein de bon goût et d'aisance, quelque chose de la grâce et de la distinction d'un homme bien né et partout comme un reflet des Mémoires du cardinal de Retz.

M. Jay a écrit, avec un grand sens et dans un esprit vraiment national, l'*Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*.

M. Bazin, dans l'*Histoire de Louis XIII*, « a fait un ouvrage instructif et piquant ; il explique plus qu'il ne peint ; mais une pénétration ingénieuse éclaire tous ses récits. » Il a su aussi, en traçant le *Tableau de la minorité de Louis XIV*, « donner à son jugement une impartialité piquante » : nous citons les expressions de M. Villemain.

Les progrès qu'ont faits depuis les études historiques ont ôté à beaucoup d'ouvrages, peu anciens pourtant, l'intérêt de nouveauté et de decouverte qu'ils avaient quand

ils parurent. Au nombre de ces ouvrages et en première ligne il faut placer l'*Essai sur l'établissement de la monarchie sous Louis XIV*, par M. Lemontey. Ce livre composé sur des documents alors peu connus ou même inédits renferme beaucoup de vues neuves et des aperçus d'une grande portée. Le premier, Lemontey a montré que la véritable originalité du règne de Louis XIV consistait dans la centralisation excessive qu'il avait inaugurée, mais qui bientôt tourna à la ruine d'un pouvoir qu'elle avait rendu plus facile et plus éclatant. « Roi novateur et révolutionnaire, » c'est ainsi que M. Lemontey caractérise Louis XIV.

Sévère pour le monarque, il n'est pas indulgent aux sujets; mais ses réflexions sur le caractère français, pour être empreintes d'une certaine amertume où se trahit le moraliste satirique plus peut-être que l'historien, n'en sont pas moins justes en général.

Cet *Essai* formait l'*Introduction* à une *Histoire de la Régence* qui parut après la mort de l'auteur et où l'on retrouve, avec les mêmes recherches solides et neuves, la même pénétration, la même expression piquante, le même tour vif et original qui distinguent l'*Essai*. Il y a dans Lemontey quelque chose de l'esprit et de la verve satirique de Voltaire.

Pendant que s'écrivait ainsi, et comme par fragments, l'histoire de France, M. de Sismondi nous en donnait l'ensemble dans son *Histoire des Français*. Il y avait dans ce titre seul une promesse et une nouveauté. Nous avions jusque-là des histoires de France, nous n'avions pas l'histoire des Français. Ce simple changement de mot indique toute une révolution. La nation a son histoire. Cette vue était heureuse; M. de Sismondi l'a un peu gâtée. Transpor-

tant dans les siècles anciens qu'il avait à parcourir les idées philosophiques du dix-huitième siècle, il ne voit que barbarie, abus, dans les temps qui l'ont devancé : « Sismondi est trop préoccupé des idées modernes ; il a trop jugé le passé d'après le présent. Un peu d'humeur philosophique lui a fait traiter sévèrement certains hommes et certains règnes. » C'est le jugement de M. de Chateaubriand.

On a élevé contre la tragédie française ce reproche : Pourquoi toujours sur la scène des rois et des événements qui nous sont étrangers ou ne nous touchent que de loin; n'y aurait-il pas plus d'intérêt et de profit à nous montrer des personnages et des sentiments plus voisins de nous? Ces objections ont fait naître le drame, et Diderot donnant l'exemple avec le précepte a mis sur le théâtre *le Père de famille* et *le Fils naturel.* On ne s'y est pas intéressé davantage, un peu moins peut-être; mais enfin, la vie bourgeoise prenait place sur la scène et le drame rivalisait avec la tragédie. On a fait à l'histoire le reproche que l'on faisait à la tragédie. Occupée à écrire les faits et gestes des rois , des princes et des grands, elle ne songeait pas à écrire l'histoire plus intéressante de la vie, des travaux, des habitudes même des citoyens, état par état, métier par métier. Et pourtant comment, sans cette histoire détaillée, pouvoir faire connaître les progrès de la civilisation dans le peuple et les causes de sa grandeur? Il y avait là un oubli à réparer, une lacune à combler; M. Monteil s'en chargea. Il donna l'*Histoire des Français des divers états.* Il pensa qu'en mêlant un peu de fiction à la réalité il captiverait plus sûrement l'attention de ses lecteurs ; il imagina donc une forme un peu romanesque : il ne décrit pas méthodiquement chaque

métier et chaque état; il ne prend pas lui-même la parole, il la donne à différents personnages qui successivement nous font pour ainsi dire les honneurs du livre et nous servent de guides dans les routes diverses, les carrières différentes où nous promène la sagacité érudite de l'auteur : un page nous conduisant dans les châteaux, un moine dans les monastères, un ouvrier dans les ateliers. L'auteur s'est trompé. Comme dans le *Voyage d'Anacharsis*, comme dans toutes les imitations qui depuis en ont été faites, ce mélange de fiction et de vérité nuit à l'intérêt. C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer la faveur médiocre que rencontra d'abord l'ouvrage malgré ce qu'il renfermait de recherches sérieuses et instructives, d'aperçus vrais, et quelquefois de prestesse de style. Le succès lui vint pourtant : l'Académie, dans sa tardive justice, le jugea digne de partager le prix Gobert avec M. Augustin Thierry. Cependant l'auteur vivait pauvre et découragé; si pauvre que, comme le travailleur qui, vieux et fatigué, vend, pour subsister, les instruments de son labeur, lui aussi, sur ses derniers jours, en fut réduit à vendre ses manuscrits, et, à cette occasion, fit imprimer son *Traité des matériaux manuscrits de divers genres d'histoire* : documents curieux, où l'on voit rangées par ordre, où l'on touche, pour ainsi dire, les diverses pièces qui ont servi à la construction de son ouvrage, et où, mieux que dans cet ouvrage peut-être, on surprend cette industrie et cette vie du peuple qu'il a voulu nous faire connaître dans son *Histoire*.

M. de Sainte-Aulaire ne se trompait qu'à moitié : entre la Fronde et la Révolution, il n'y a que la main; mais la Révolution n'est pas le régime constitutionnel, et, pour y arriver, il fallait traverser la Révolution d'abord et l'Empire ensuite. Quoi qu'il en soit, nous pouvons, sans autre

transition, passer de M. Sainte-Aulaire à M. Mignet, de l'histoire de la Fronde à l'histoire de la Révolution française.

M. Daunou rendant compte, dans le *Journal des savants* de mai 1822, d'un mémoire de M. Mignet, qui avait partagé avec M. Arthur Beugnot le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur cette question : « examiner quel était, à l'avénement de saint Louis, l'état du gouvernement et de la législation en France, et montrer quels étaient, à la fin du règne de ce roi, les effets de ses institutions, » disait : « Ce travail se recommande moins par l'exactitude des détails que par l'importance et la justesse des considérations générales ; » et il signalait : « la profondeur et quelquefois la hardiesse des pensées, la précision et souvent la hardiesse du style. » C'était caractériser d'avance l'*Histoire de la Révolution française*, depuis 1789 jusqu'à 1814, que M. Mignet fit paraître en 1824 : travail habile, où, au récit des événements se mêlent des appréciations philosophiques, des généralisations puissantes, auxquelles on peut cependant reprocher de manquer d'une parfaite équité. Le jugement est quelquefois une apologie, et l'utilité des résultats y excuse trop l'emploi des moyens.

M. Mignet, il l'a montré, dans cet ouvrage et dans d'autres, était fait pour écrire l'histoire ; peut-être cependant était-il plus fait encore pour les lettres. Écrivain pur et élégant, esprit fin et ingénieux, le choix que fit de lui pour secrétaire perpétuel l'Académie des sciences morales et politiques lui fournit l'occasion annuelle de montrer la souplesse et l'etendue de ses aptitudes et de ses connaissances. Les *Éloges* que chaque année, sans jamais se fatiguer ni se répéter, il prononce d'un des membres

de cette Académie resteront un de ses titres les plus solides et les plus brillants[1]. M. Mignet a rajeuni, autant qu'il est possible, le genre de l'éloge académique et fait quelque chose d'intermédiaire entre l'histoire et le panégyrique. Véridique, autant qu'on peut l'être quand on parle d'anciens collègues en présence de collègues, il fait dans une mesure aussi exacte qu'il est permis de le faire, en de telles conditions, la part du bien et du mal, de la critique et de l'éloge : il balance, il équilibre ses périodes et ses épithètes avec une si parfaite symétrie et une si égale impartialité, qu'il est difficile de dire de quel côté il penche : aussi a-t-il pu, avec le même talent et le même succès, louer tour à tour des hommes bien différents de caractère, de génie et de principes.

M. Thiers a peint le tableau dont M. Mignet avait tracé la vigoureuse esquisse.

Lorsqu'en un quart de siècle des désordres sans nombre et de vastes progrès, des forfaits atroces et d'immenses améliorations se sont produits, faut-il tout condamner, faut-il tout absoudre? ou faut-il, sans absoudre entièrement le mal, le considérer (ce qui revient à peu près au même) comme la condition indispensable ou inévitable du bien? Ce troisième parti, qui offre la nuance la plus ordinaire de l'ouvrage de M. Thiers, ne nous paraît pas plus juste que les deux autres ; il mène à l'indifférence ou au fatalisme : il faut que la loi du progrès des sociétés s'accomplisse. Il peut, selon les circonstances, en coûter des crimes, du sang, des révolutions; n'importe, que la loi s'accomplisse; malheur aux vaincus, et tant pis pour les criminels agents

[1] «M. Mignet a de l'apprêt, un apprêt sentencieux et académique,» dit toutefois M. Sainte-Beuve. *Lundis*, t. XI, p. 520.

d'un mal inévitable en vue d'un bien nécessaire. D'après ce principe, Robespierre peut être absous, au même titre que Bonaparte : c'était, du reste, la « grande morale » de Mirabeau ; en résumé, absoudre les criminels, en flétrissant le crime, tel est le dernier mot de l'école fataliste. C'est l'esprit dans lequel a été, en général, conçue et exécutée l'*Histoire de la Révolution française* par M. Thiers. Aussi, malgré la verve que l'auteur y déploie, malgré la verdeur du style et le mouvement souvent dramatique qui saisit et entraîne le lecteur, cet ouvrage laisse-il dans l'âme une impression pénible.

Voici une autre et plus haute appréciation de la Révolution. « Les *Considérations sur la Révolution française* ne sont, sous la forme philosophique et narrative, qu'une exposition des progrès de l'esprit humain dans l'ordre politique, un tableau des premières réformes, des malheurs qui les suivent, du pouvoir absolu qui en hérite. Les pages où madame de Staël peint le mouvement de la cour nouvelle qui se forme, la chute précipitée de tout le monde vers une commune obéissance, sont dignes de Tacite : jamais l'éloquence de l'auteur ne fut plus neuve et plus animée. Un autre passage non moins admirable, c'est celui où, s'arrêtant à considérer le conquérant au faîte de la gloire, avec cette cour de rois, ce cortége de peuples, cette alliance impériale, elle cherche dans un vice de sa nature morale le côté faible de sa puissance. Il ne fallait encore, à cette époque, à Bonaparte, qu'un sentiment honnête, pour être le plus grand souverain du monde : soit l'amour paternel, qui porte les hommes à soigner l'héritage de leurs enfants ; soit la pitié pour ces Français qui se faisaient tuer pour lui au moindre signe ; soit l'équité envers les nations étrangères, qui le regardaient avec étonnement ; soit

enfin cette espèce de sagesse naturelle à tout homme, au milieu de la vie, quand il voit s'approcher de lui les grandes ombres qui doivent bientôt l'envelopper. Une vertu, une seule vertu, et c'en était assez pour que toutes les prospérités humaines s'arrêtassent sur la tête de Bonaparte. Mais l'étincelle divine n'existait pas dans son cœur[1]. » Éclat des couleurs historiques, énergie du sentiment moral, voilà les qualités de cet ouvrage, dans lequel on peut relever, outre une partialité bien naturelle à l'égard de M. Necker, quelques exagérations de louange ou de blâme envers certains hommes.

Après la Révolution vient l'Empire; météore brillant dont M. Philippe de Ségur a retracé une des dernières phases et la plus dramatique, dans l'*Histoire de la Grande-Armée pendant l'année* 1812, ouvrage qui fut publié en 1824. Témoin et jusqu'à un certain point acteur dans cette guerre, bien placé pour voir et pour juger, M. de Ségur en a retracé avec une douloureuse et profonde émotion les tristes et rapides péripéties : son récit animé, saisissant, dramatique, est presque une épopée. Ses descriptions des steppes de la Russie couvertes de neige sur laquelle sont étendus par milliers nos soldats, succombant bien moins sous les forces de l'ennemi que sous l'inclémence du climat, sont d'une couleur énergique et d'une effrayante vérité. On voit ces sapins qui disparaissent sous le givre et vers lesquels se traînent péniblement, spectres vivants, nos soldats épuisés par la fatigue, le froid et la faim, pour s'y adosser et y mourir : scènes de désolation qui font penser à ces champs de la Germanie où gisaient ensevelies les légions de Germanicus. Il n'y a

[1] Villemain, *Littér. du dix-huitième siècle*, t. IV, p. 372.

pas jusqu'au style de M. de Ségur, qui n'aide à ce rapprochement et ne le provoque : l'empreinte de Tacite y est profondément marquée[1] et son imagination aussi. Les pays où l'armée s'engage, les présages tristes ou heureux qui signalent ses premiers pas, ce ciel grisâtre et froid qui attriste l'esprit ordinairement si gai du soldat français, ce soleil d'Austerlitz qui semble se voiler, tous ces effets divers sont rendus par l'auteur avec beaucoup de vigueur et de relief. Aussi l'ouvrage de M. de Ségur fit-il, quand il parut, une profonde impression. Il réveillait, avec une grande puissance de style et d'imagination, des douleurs encore récentes et vives au cœur de la nation. Depuis, cette impression s'est naturellement affaiblie, et l'*Histoire de la Grande-Armée*, jugée d'abord avec l'impression qu'elle produisait sur les âmes, l'a été depuis avec la réserve de la critique. On a contesté à l'auteur, bien qu'il fût en mesure d'être bien informé, quelques-unes de ses assertions. Malgré les sources, ou plutôt à cause des sources même où il a quelquefois puisé, on se tient en garde contre certains de ses récits. Son style aussi a perdu. Ce style pittoresque, coloré, poétique quelquefois à l'image de Tacite, a semblé rude, brisé, heurté dans le tour, recherché dans l'expression. Toutes ces brillantes couleurs qui charmaient

M. de Ségur a raconté comment, avant d'entreprendre son *Histoire de la Grande-Armée pendant la campagne de Russie*, il avait relu pour y chercher des modèles, Salluste, Tite-Live, Bossuet et Montesquieu : « Je m'échauffais, dit-il, au génie de ces grands hommes, sans être toutefois entièrement satisfait ; je cherchais toujours, j'espérais trouver un guide plus en rapport avec mon sentiment d'estime, lorsque enfin Tacite, que j'avais seul oublié, me revint à la mémoire : à cette lecture, saisi, transporté d'enthousiasme, je reconnus le type que j'avais rêvé ; je criai de ravissement : Voilà mon œuvre ! »

d'abord se sont ternies. Quoi qu'il en soit, M. de Ségur a, dans cette histoire, montré un remarquable talent d'écrivain.

A l'*Histoire de la Grande-Armée* se joint naturellement le *Journal du 4e régiment*, par M. le duc de Fezensac, un des épisodes les plus héroïques de cette terrible retraite de Russie. M. de Fezensac, lui, ne cherche pas l'effet : son récit et son style sont la simplicité même ; mais dans cette simplicité, quelle émotion et quelles peintures ! On dirait une page détachée de *La retraite des dix mille*.

M. de Barante avait pris pour épigraphe de son *Histoire des ducs de Bourgogne* cette pensée de Quintilien : « L'histoire doit être une narration et non un plaidoyer [1]. » Un écrivain que nous connaissons déjà comme poëte, M. Daru, trouva qu'il y avait là une fausse interprétation du caractère et des devoirs de l'histoire, et, dans sa préface de l'*Histoire de Venise*, réfuta le principe que M. de Barante avait emprunté à Quintilien en le faussant un peu. Pour lui, il avait comme M. de Barante consulté les sources : recherches exactes sur place et dans les registres de cette république, comparaison des documents imprimés et manuscrits, rien ne lui coûte ; mais il y met beaucoup plus du sien : une narration vive et animée, un style ferme et élégant, une composition habile et bien ordonnée. L'*Histoire de Venise* eut un grand succès.

L'*Histoire de Bretagne*, composée avec le même soin, ne rencontra pas dans le public la même faveur, de même que l'*Histoire de Charles VIII*, par M. de Ségur, fut loin de réussir comme son ouvrage sur la campagne de Russie.

[1] Scribitur historia ad narrandum, non ad probandum.

On voit quelle impulsion vive et puissante avaient reçue les études historiques. Les annales nationales traitées tantôt par fragments éloquents, tantôt saisies et développées d'ensemble, interrogées avec une connaissance profonde des sources et racontées avec un vif et dramatique mouvement, tous ces travaux témoignent de l'ardeur des esprits pour les études historiques du pays. L'histoire étrangère ne fut pas oubliée.

Dans les loisirs que lui avait faits, de 1822 à 1827, son éloignement de la Sorbonne, M. Guizot avait entrepris un grand travail : l'*Histoire des institutions et des révolutions d'Angleterre*. M. Guizot, homme politique autant qu'historien, devait naturellement tourner sa pensée vers une nation qui, la première, a donné à l'Europe le goût et le modèle du gouvernement représentatif. Il y a, chez M. Guizot, le savant et l'artiste : le savant, nous l'avons vu principalement dans les deux *Civilisations;* dans l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, il a montré un talent d'écrivain, d'artiste, qui rappelle souvent la manière des anciens. Dans son récit, il caractérise, il juge, en passant, les hommes qu'il rencontre, avec la profondeur, la finesse la plus équitable : souvent il peint d'un trait, d'un mot. Pour arriver à cette sobriété puissante, il faut une grande force dans la pensée.

Réparons ici une injustice. Avant M. Guizot, et quand l'impulsion historique n'avait pas encore été donnée, quand l'Angleterre s'ouvrait à peine à nous, M. Villemain publia une *Histoire de Cromwell* remarquable par le style, l'exactitude des recherches, la vivacité et l'intérêt de la narration. Mais la prévention ne voulut pas accorder au critique éminent le talent de l'historien. Elle est remarquable cependant cette histoire. « Se cachant derrière

les événements et les laissant parler, M. Villemain a su avec beaucoup d'art les mettre à l'aise et dans la place la plus convenable à leur plus grand effet ; » telle est la juste appréciation que M. de Chateaubriand fait de cet ouvrage.

M. Mazure écrivit, peu de temps après, en trois volumes, une *Histoire de la révolution de* 1688 *en Angleterre*, ouvrage trop oublié et qui vaut la peine d'être lu.

M. de Chateaubriand donna les *Quatre Stuarts*, avertissement ou menace qu'il adressait aux Bourbons.

III.

Littérature politique : MM. Benjamin Constant, — de Montlosier, — Guizot, — de Rémusat, — de Chateaubriand, — de Salvandy, — Charles Loyson,—P.-L. Courier.— *La Minerve* et *le Conservateur*.

Jusqu'ici nous n'avons pas assisté aux luttes que se livrèrent, sous la Restauration, les deux courants différents qui la traversèrent et l'agitèrent. Nous avons bien pu en apercevoir quelque chose dans l'esprit si opposé de M. de Bonald et de M. Guizot, et surtout dans ces histoires de la Révolution que nous venons de parcourir. Mais dans ces tendances différentes, il n'y avait rien de heurté, rien qui véritablement choquât et blessât. Ces apparences courtoises ne doivent pas nous tromper. En pénétrant plus avant et au-dessus de cette sphère intellectuelle, sereine encore, malgré quelques nuages, nous trouverons la région des tempêtes : la polémique religieuse et politique avec ses violences. Nous ne serions peut-être pas entré dans cette partie plus politique que littéraire, si ce n'était un des caractères et l'honneur des écrivains de cette époque de n'avoir point séparé le soin du style du sérieux ou de la profondeur des sujets. Les polémistes sont aussi des écrivains remarquables ; on s'en étonnera moins, à mesure que nous les passerons en revue.

Le nom d'un publiciste célèbre, le nom de M. Benjamin Constant, ouvre ce nouveau jour sur le mouvement intellectuel et politique de la Restauration.

La vie de M. Benjamin Constant a été de bonne heure et diversement mêlée à la politique. Lié, à ses débuts, avec Chénier, Louvet, Daunou, libéral modéré, il fit partie du Cercle constitutionnel qui se réunissait à l'hôtel de Salm : il devint l'orateur de ce club. Entré au Tribunat en décembre 1799, il en fut éliminé en mars 1802. Le salon de madame de Staël lui fut alors ouvert. Il y trouva les de Broglie, les Barante, les Montmorency, les Jaucourt. Napoléon ne voulut pas l'y souffrir, et, vers 1803, lui et madame de Staël furent obligés de quitter la France. Rallié d'abord à la Restauration, il ne tarda pas à se déclarer contre elle, et, plus tard, se rattacha à l'Empire et rédigea *l'acte additionnel:* ce fut son écueil. Il a laissé, comme homme politique, une réputation fort discutée [1]. On convient mieux sur le mérite de l'écrivain, et pourtant qui aujourd'hui lit le *Cours de politique constitutionnelle*, dans lequel M. Benjamin Constant a recueilli divers écrits où il exposait, avec autant de justesse que de lucidité, les principes de la monarchie représentative et les principes généraux de l'organisation politique ? « Comme publiciste, il avait des lumières, des doctrines ou des théories libérales et générales, des accès et comme des poussées d'enthousiasme, » a dit Sainte-Beuve.

Il y eut sous la Restauration un publiciste dont les ouvrages eurent plus de retentissement que ceux de M. Benjamin Constant et dont l'opposition surprit davan-

[1] Voir dans le *Constitutionnel*, 4 février 1875, un portrait de M. Benjamin Constant, bien sévère, mais vigoureusement peint, par M. Barbey d'Aurévilly.

tage. Que M. Benjamin Constant, se renfermant dans la Charte, voulût y acculer la royauté, il n'y avait là rien d'étonnant. Mais qu'un homme qui avait siégé à l'Assemblée constituante et s'y était montré l'adversaire ardent de l'esprit libéral ; qui avait émigré, rejoint les princes hors de France, qu'un tel homme fît, sous la Restauration, une vive opposition, c'est ce qui surprend davantage. Cette surprise augmente, si l'on songe que, chrétien sincère, cet homme, à la Constituante, dans la discussion relative à la vente des biens ecclésiastisques, avait dit, en parlant des évêques : « Vous leur ôtez leur croix d'or, ils prendront une croix de bois ; c'est la croix de bois qui a sauvé le monde.» Eh bien ! c'est lui pourtant, c'est M. de Montlosier qui fera surtout une guerre terrible à ce que déjà on appelait les influences cléricales : son *Mémoire à consulter* est un double coup porté à la royauté et au clergé. Autre contradiction : ce pamphlétaire qui fait cause commune avec le parti libéral est, de sa personne, fort peu libéral. Toutes ses tendances sont pour le rétablissement de l'ancienne monarchie, avec le contre-poids seulement des priviléges féodaux et des libertés provinciales. Tel est le système qu'il a développé dans sa *Monarchie française*. Il y a en lui, on le voit, du comte de Boulainvilliers et du Joseph de Maistre : il a les préjugés nobiliaires du premier, et un peu du caractère et du style du second : homme de nature énergique, écrivain de verve originale.

Nous avons dit qu'en 1816, M. Guizot avait encouru la disgrâce du pouvoir ; voici à quelle occasion. Il avait publié une brochure politique sous ce titre : *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France.* M. Guizot y établit une distinction entre les *Francs et les*

Gaulois. On comprend quelle était la portée de cette division historique, fondée en fait, mais qui alors était peu opportune et dépassait évidemment le but qu'avait voulu atteindre M. Guizot. Plus tard, il publia : *Du gouvernement de la France depuis la Restauration, et du ministère actuel*, 1820. L'année suivante, il fit paraître un autre écrit politique : *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France*. « Les ministres, disait-il dans la préface du premier écrit, ont manifesté quelque surprise de ce que je me proposais d'écrire. C'est trop méconnaître, ce me semble, la nature de notre gouvernement : les hommes ne s'y vouent point aux hommes ; ils se rangent sous la bannière de certains principes et de certains intérêts généraux qu'ils ne doivent pas cesser de défendre, quand ils ont une fois embrassé leur cause. Je crois ces principes offensés et ces intérêts compromis par la conduite du ministère. Il sait que je le pense ; peut-il s'étonner que je le dise? » Oui, il s'en devait étonner. Concilier la critique de l'administration que l'on sert avec les avantages des fonctions publiques que l'on remplit, peut être un syncrétisme assez agréable ; mais est-ce une conduite bien loyale ? M. Guizot, j'en suis persuadé, a depuis pensé différemment. Il le comprit même alors ; avec ses amis, MM. Royer-Collard, de Barante, Camille Jordan, qui perdirent leur place au conseil d'État, il donna sa démission.

Sous l'influence de M. Guizot, M. de Rémusat publiait, entre autres écrits, des brochures (1818) : *Sur la responsabilité des ministres ; — Sur la liberté de la presse ; — Sur la procédure par jurés en matière criminelle*.

La royauté avait ses défenseurs, amis plus dangereux quelquefois que de véritables ennemis. En première ligne

figure M. de Chateaubriand. « M. de Chateaubriand faisait imprimer sa *Monarchie*, et, quoique ce pamphlet ne fût pas encore publié, on connaissait l'art de l'auteur pour mêler éloquemment le vrai et le faux, jeter avec éclat la confusion dans les sentiments comme dans les idées, et attirer dans ce brillant chaos le public ébloui et troublé [1]. »

M. Guizot ne juge pas ici sans un ressouvenir personnel l'ouvrage de M. de Chateaubriand. Sans doute, l'esprit de parti y était pour quelque chose ; mais il avait un autre but et plus élevé. Réconcilier la Révolution et la royauté, la liberté et le pouvoir ; habituer à la Charte ceux qui ne s'y étaient pas ralliés ; expliquer, répandre les principes alors peu connus du gouvernement représentatif, tel est le but que se proposait M. de Chateaubriand dans sa *Monarchie selon la Charte*. Les théories qu'il y expose ont depuis été bien dépassées, ou du moins bien changées. Mais cet ouvrage peut se lire encore avec intérêt : instructif d'ailleurs, au point de vue littéraire, par la manière nouvelle de l'écrivain. Ici plus de phrases pompeuses, d'expressions dominantes, d'images trop brillantes : le style est net, précis, ferme ; il a parfois le trait et la concision de Montesquieu, et sa sobriété colorée : « La *Monarchie selon la Charte* a été une des grandes époques de ma vie ; elle m'a fait prendre rang parmi les publicistes, a dit M. de Chateaubriand [2]. »

A côté de ces noms, vient se placer, comme polémiste, celui de M. de Salvandy. Épris du génie de Chateaubriand, M. de Salvandy était parvenu à l'imiter au point qu'on s'y méprenait. Souvent, en lisant tel article des *Débats*, les

[1] M. Guizot, *Mémoires*, t. I, p 146.

[2] *Préface* de 1827.

dlus habiles y furent pris et attribuèrent à l'auteur de la *Monarchie selon la Charte* des articles qui sortaient de la plume de M. de Salvandy. Empreints d'une emphase brillante, ces articles mentaient admirablement la première manière du maître. Des brochures pleines de verve et d'un généreux esprit signalèrent le jeune publiciste à l'attention du public : de bonne heure, du reste, et par un coup d'éclat, il avait cherché à se faire connaître. Sous l'impression du traité du 20 novembre 1815, et quand les canons ennemis étaient braqués près des Tuileries, sur le pont qui y conduit, il publia sous ce titre : *la Coalition et la France*, une énergique et courageuse protestation. Royaliste d'abord et maître des requêtes, il passa, sous le ministère de M. de Villèle, dans l'opposition, et s'y signala par des écrits passionnés, entre lesquels nous citerons huit *Lettres au Journal des Débats*.

Guerre à qui la cherche, telle fut la fière devise d'un jeune homme que nous retrouverons plus tard, poëte par nature, polémiste par conviction politique, Charles Loyson. Dans cette brochure, M. Ch. Loyson attaque avec une égale vigueur les ultra-royalistes et les libéraux.

M. Loyson fut aussi engagé dans une vive polémique avec Benjamin Constant. « Sola inconstantia Constans, » telle était l'épigraphe de son pamphlet. Dans tous ces écrits il combattait par de solides et spirituelles raisons les principaux organes des partis opposés, qui, du reste, ne lui ménageaient pas les injures et les épigrammes.

Il m'en coûte de passer d'une controverse sérieuse et, sauf quelques injustices ou quelques préventions du moment, en général équitable, de M. Guizot à Paul-Louis Courier, du publiciste au pamphlétaire. Mais comment

l'oublier cet homme dont la plume, glaive acéré, a porté de si terribles coups, je ne dis pas à la Restauration, mais à tout ce qui est ordre et respect? Comment d'ailleurs passer sous silence l'écrivain, cet écrivain d'un goût si pur, bien que d'un trait si vif, d'un tour si leste, d'une expression si incisive, d'une phrase si serrée et si mordante, de tant de sens et de naturel, même dans la passion? Que ne s'est-il borné à l'éloge d'Hélène, à traduire l'*Ane* de Lucius de Patras, Plutarque ou Xénophon? Que je l'aime bien mieux même avec cette tache d'encre que, savant jaloux, il a imprimée sur *Daphnis* et *Chloé*, qu'avec tant de *discours* ou *pétitions*, qu'avec ce *pamphlet des pamphlets*, si piquant, si spirituel pourtant, si original et si achevé de style !

Courier nous donne la note du ton auquel était alors montée l'opposition et nous conduit naturellement à jeter un rapide coup d'œil sur les écrits quotidiens, qui étaient plus particulièrement les organes de la lutte si vivement engagée entre les partisans de la royauté et ses adversaires.

De même que pendant les dernières années de la Révolution, et sous les premières du Consulat, deux journaux, la *Décade* et le *Mercure*, avaient représenté les deux esprits différents de la philosophie et de la tradition classique et monarchique; ainsi, sous la Restauration, deux autres feuilles, le *Conservateur* et la *Minerve*, représentèrent les deux partis qui étaient en lutte, les mêmes au fond qu'auparavant. Le parti royaliste avait pour organe principal, avec d'autres hommes de talent, M. de Chateaubriand; le parti contraire, deux écrivains que nous avons déjà rencontrés, l'un comme historien, l'autre comme auteur dramatique, MM. Jay et Étienne; M. Étienne : « esprit mou

et terne avec une clarté apparente et un agrément de mauvais aloi, fin sans distinction, habile à laisser entendre sans dire et à nuire sans frapper [1].» Derrière ces deux journaux, la *Minerve* et le *Conservateur*, il y en avait d'autres célèbres alors, mais plus remarquables par leur violence que par la distinction de leur rédaction ; nous n'avons dû nommer que ceux en qui la politique n'excluait pas le talent et qui par ce côté appartiennent à la littérature comme à la peinture de l'état des esprits.

[1] Guizot, *Mémoires*, t. III, p. 221.

IV.

Poésie dramatique : MM. Pierre Lebrun, — Soumet, — Guiraud, — Ancelot, — Casimir Delavigne. — La Comédie : MM. C. Bonjour, — Empis, — Scribe.

Tel a été, sous la Restauration, le mouvement littéraire dans la philosophie, l'histoire, la controverse politique et religieuse. Tournons-nous maintenant vers une autre partie qui n'a été ni moins brillante, ni moins féconde, la poésie.

Quelques jours après la bataille d'Austerlitz, Napoléon étant au château de Schœnbrunn ouvrit le *Moniteur*, après dîner ; il vit une *Ode à la Grande Armée*, signée : Lebrun. Lisez cela, dit-il à Daru, et, pendant la lecture, louant, critiquant, il ordonna d'écrire à l'auteur que l'Empereur lui accordait une pension de 6,000 francs.

Il y eut à ce sujet une singulière méprise. L'Empereur avait cru que l'*Ode* était de Lebrun-Écouchard. Les journaux de Paris tombèrent dans la même erreur; ils déclarèrent que le chantre du *Vengeur* n'avait jamais été mieux inspiré. François de Neufchâteau écrivit au vieux Lebrun : « que cette ode était son meilleur ouvrage ; » et, sur sa tombe même, Chénier lui fit honneur de cette poésie. Raynouard, venant prendre à l'Académie française la place de Lebrun, le loua également à ce sujet. Depuis, l'erreur fut reconnue, et M. de Fontanes, mieux informé, put

s'écrier : « Un jeune talent s'élève, l'Empereur le récompense. » La pension un moment égarée revint au véritable auteur, M. Pierre Lebrun, mais réduite à 1,200 francs. Tant que dura ce quiproquo, Lebrun-Pindare, lui, n'avait pas soufflé mot ; il garda ses 6,000 francs, prix, nous l'avons vu, d'un retour laudatif que Napoléon attendait de lui. M. Pierre Lebrun ne lui garda pas rancune de son silence ; il composa, quand il mourut, une ode en son honneur.

Après quelques essais dans la poésie lyrique, M. Lebrun trouva, ou plutôt retrouva sa voie première. Bien jeune, presque écolier, il avait ébauché une tragédie de *Coriolan*, dont M. Sainte-Beuve croit qu'il existe encore une scène ; en 1806, il composa une tragédie ou pastorale dramatique en trois actes, intitulée : *Pallas, fils d'Evandre*, inspirée de l'Éneïde, et où l'on trouve plus de naturel et de pathétique que n'en comportait la littérature impériale.

Le 28 avril 1814, cinq jours avant la rentrée de Louis XVIII dans la capitale, fut représentée à la Comédie-Française *Ulysse*, tragédie en cinq actes : malgré les allusions qu'on voulut y voir au retour du roi légitime, elle n'eut que quelques représentations.

Marie Stuart représentée en 1820, au Théâtre-Français, obtint un éclatant succès; c'était, avant le romantisme, une veine nouvelle qu'ouvrait M. Lebrun. S'inspirant de Racine et de Schiller, il sut concilier avec la régularité savante de l'ancienne tragédie classique la liberté, le mouvement et la couleur que demande le drame moderne. Le pathétique y est avec la simplicité : « En redescendant du cothurne de l'Empire, dit M. Sainte-Beuve, on goûtait chez lui quelque chose de senti, de naturel et de vrai dans la diction, d'assez voisin de la prose, avec du feu poétique pourtant et des veines de chaleur. »

Le Cid d'Andalousie, bien que joué par Talma et mademoiselle Mars, n'eut que quatre représentations. Quelques scènes déplurent, notamment celle qu'on a nommée la *Scène du banc*, dans laquelle le héros de la pièce, assis aux pieds de sa bien-aimée, lui rappelle les progrès de son amour : nous sommes encore loin, on le voit, d'*Hernani*.

Le surlendemain de la première représentation de *Marie Stuart*, M. Lebrun, s'arrachant au triomphe, selon l'expression de M. Sainte-Beuve, partit pour la Grèce.

« La Grèce, remarque M. Sainte-Beuve, était devenue à la mode, et le troupeau des rimeurs y avait passé. Tout l'Eurotas, chaque semaine, était bu : on ne voyait qu'abatis de lauriers roses. Cette visite de M. Lebrun à la Grèce nous a valu un poëme charmant qui parut en 1829 ; M. Lebrun, dans ses vers, rendit aux rivages célèbres quelque chose de leur naturelle et sauvage verdure ; on sentit l'homme qui avait visité ce pays de renaissante mémoire, avant de le chanter..... A travers des portions quelques peu incultes et rudes comme le pays même, on sentait partout un fond de récitatif qui n'était pas écrit d'après les impressions d'autrui. La façon du vers, libre dans sa forme et souvent hardi sans système, ne rompait pas absolument avec l'ancien genre, mais jurait encore moins avec le goût nouveau, avec le rhythme émancipé de 1828. »

Après M. Lebrun, vient naturellement se placer le nom de M. Soumet.

Lauréat de l'Académie des jeux floraux, quand, à 22 ans, M. Soumet vint à Paris, il était déjà chargé de couronnes. Attaché, bien malgré lui, en 1810, au conseil d'État, en qualité d'auditeur, « au lieu de courir d'un bout de l'Europe à l'autre, le portefeuille du monarque à la

main, il poursuivit paisiblement ses poétiques méditations. » L'Empire tomba. M. Soumet, malgré les amitiés qui l'y voulaient retenir et les protections qui ne lui manquaient point, préféra quitter Paris et se retira à Toulouse, près de son père. Là, pendant cinq années, il vécut dans la retraite, « se laissant, dit M. Vitet, à peine dérober par intervalles quelques pièces fugitives; une entre autres, dont le succès fut populaire : suave et touchante complainte où s'exhalent sous une forme gracieuse les soupirs de toute cette portion de l'humanité abandonnée à son entrée dans la vie et réduite à s'écrier comme *la Pauvre Fille :*

Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

Dans sa retraite, ses regards cependant se tournaient vers Paris : son seul but était le théâtre. Porté par les habitudes de son talent à la tradition classique, il n'était pas toutefois ennemi des opinions libérales en littérature : il trouvait madame de Staël trop timide. Il fournissait des vers au *Conservateur* et à *la Muse française*, deux journaux opposés en politique, mais tous deux précurseurs du romantisme.

En 1822, à deux jours d'intervalle, le 7 novembre, au Théâtre-Français, le 9 à l'Odéon, M. Soumet obtint un double triomphe par ses deux tragédies de *Clytemnestre* et de *Saül*. Le 3 juillet 1824, il fit paraître *les Machabées;* en 1825, *Jeanne d'Arc* excita de bruyants transports : il y faisait un pas vers la réforme dramatique. Bien jeune encore, il avait choisi, dans Jeanne d'Arc, l'héroïne d'un poëme national auquel il travailla jusqu'à son dernier jour.

Une fête de Néron, 29 décembre 1829, composée avec M. Belmontet, fut accueillie par de vifs applaudissements.

Cet amour de la scène, ce besoin, ce semble, de la gloire un peu bruyante qu'elle donne ne laisserait guère soupçonner que M. Soumet était enclin par caractère à une mélancolique rêverie ; il y avait pourtant en lui, *la Pauvre Fille* nous l'a montré, une note triste et touchante. il portait de préférence ses pensées vers les sujets religieux ; il savait le psalmiste par cœur ; il ne cessait de méditer Klopstock. On n'ignorait pas cependant ses secrètes et chères méditations ; aussi reçut-on avec moins d'étonnement que de respect le poëme qu'il fit paraître en 1840 sous ce titre : *La Divine Épopée*, et dont le sujet est le rachat de l'enfer par le Christ. « Ce n'est qu'un rêve, s'écrie l'auteur ; je ne m'en prosterne pas moins devant l'autorité du dogme. » Mais laissons encore parler M. Vitet : « Plus est grand le vice du sujet, plus nous admirons la puissance du poëte, qui parvient presque à le faire oublier... cette prédilection pour les beautés de la forme poussée jusqu'à une sorte d'insouciance pour la solidité du fond, nous la retrouvons, à des degrés divers, dans tous les ouvrages de l'auteur..... M. Soumet appartient à la famille des coloristes. »

Encore une vocation poétique qui triomphe des obstacles qu'elle rencontre dans l'autorité paternelle. Né à Limoux, le 25 décembre 1788, fils d'un riche fabricant de draps, M. Guiraud, ses études terminées, à Toulouse, vint, à la mort de son père, diriger ses manufactures ; mais l'amour des lettres l'entraînait. Il adressa à l'Académie des jeux floraux des vers qui furent couronnés : dès lors, il brûla ses vaisseaux, vint à Paris, en 1813,

et dédia ses premiers essais à madame de Staël, alors proscrite.

Après ces essais, voisins du romantisme, M. Guiraud donna *les Machabées* à l'Odéon. Cette pièce, qu'une maladresse de Johanny fit chanceler un instant, se releva bientôt; le cinquième acte fut applaudi à outrance.

Après *les Machabées* vint le *comte Julien*, emprunté par le poëte à sa tragédie de *Pélage*, qui, bien faite, et quoiqu'elle ne manque ni de mouvement, ni de passion, ni de terreur, laissa le public froid et mécontent.

Virginie, tragédie classique, eut peu de succès : la mort de Talma, qui y devait jouer le rôle de Virginius, ayant laissé ce rôle à Johanny. Ajoutons à son bagage poétique : *Frédégonde et Brunehaut*, arrêtée en germe, dit Janin, par la *Frédégonde* de Népomucène Lemercier, *Myrrha*, *Pélage*. *Myrrha*, espèce de Phèdre virginale, ne trouva pas d'interprète; la censure s'opposa à la représentation de *Pélage*, où figurait un archevêque de Tolède; on n'était qu'en 1820. M. Guiraud, comme M. Soumet, eut aussi à sa lyre une corde tendre; il a ses *Élégies savoyardes*, comme celui-ci sa *Pauvre fille :* pièces charmantes, d'une sensibilité vraie et d'une grâce délicate.

M. Soumet cultiva aussi le roman, autre forme du drame : il publia *Flavien ou Rome au désert*, ouvrage d'imagination sur les origines du christianisme : précurseur du *Césaire,* du cardinal Wisemann.

Né au Havre, le 9 février 1794, M. Ancelot fut destiné à la marine, comme M. Soumet l'avait été au génie militaire; mais la muse l'emporta. *Louis IX,* représenté le 5 novembre 1819, avec un succès éclatant, qu'une versification correcte, élégante, harmonieuse, une couleur locale brillante et fidèle, la peinture exacte des mœurs et

des caracteres, un plan sagement ordonné, enfin quelques scènes fort heureusement trouvées, justifiaient suffisamment. Deux autres causes n'y furent pas étrangères : le choix du sujet, d'abord, qui répondait à certains sentiments alors en faveur; puis une rivalité que M. Ancelot n'avait pas cherchée peut-être, mais qu'on lui fit et qu'il accepta. Précisément à l'époque où l'on jouait au Théâtre-Français *Louis IX*, Casimir Delavigne faisait répéter à l'Odéon ses *Vêpres siciliennes :* le parti libéral l'avait adopté et le prônait avec ardeur; son triomphe fut donc comme une victoire remportée par l'opposition. De son côté, l'opinion royaliste tint bon pour *Louis IX*, et la cour ne lui épargna pas ses faveurs. Peut-être aussi ce qui aurait pu rapprocher les deux poëtes fut-il encore ce qui les divisa : ils étaient compatriotes tous deux; Casimir Delavigne était né au Havre, le 4 avril 1793. Leur rivalité littéraire s'augmenta de cette circonstance.

Les classiques, malgré eux, penchaient au romantisme. Empruntant de Schiller le sujet de *Fiesque*, et s'aidant avec beaucoup de goût et d'esprit du génie du poëte allemand, M. Ancelot montra dans cette tragédie une vigueur de pensées, une hardiesse de combinaisons dramatiques, nouvelles en lui. M. Ancelot eut, à défaut d'une grande vigueur, un talent souple et varié: on a de lui un poëme : *Marie de Brabant*, des *Epîtres familières*, satires remarquables de verdeur, de grâce et de versification.

M. Casimir Delavigne continua avec un grand éclat l'œuvre tragique des Guiraud, des Soumet : les *Vêpres Siciliennes*, le *Paria* le placèrent au premier rang.

Je nomme ici, pour mémoire, une tragédie, oubliée aujourd'hui, et qui, en 1821, eut un grand succès : *Sylla*, de M. Jouy; mais ce succès était entièrement dû à l'ac-

teur chargé du rôle de Sylla, à Talma. Talma, pour qui, du reste, le rôle avait été fait, était alors arrivé au comble de son art; à cette simplicité qui, en tout, est le dernier terme de la perfection. Sobre de gestes, sans éclats de voix, toute la puissance de son jeu était dans sa physionomie et la profondeur de son regard : il ne déclamait plus, il parlait la tragédie. Sombre, froid, dédaigneux, c'était bien là le Sylla du *Dialogue d'Eucrate*, devant lequel « tous les Romains se sont tus. »

M. Jouy, doué d'un esprit facile, s'est exercé dans beaucoup de genres et a beaucoup travaillé pour le théâtre : on lui doit, outre *Tippo-Saïd, Bélisaire, Julien dans les Gaules*, un grand nombre de petites pièces. La *Vestale*, *Fernand Cortez*, *Moïse*, tragédies lyriques, ont eu une grande vogue et ont survécu à *Sylla;* mais son vrai titre littéraire, ce fut l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, feuilleton hebdomadaire, dans lequel, à partir de 1812, il passa en revue les mœurs, les ridicules et les travers du jour avec une grande finesse d'observation, une élégance d'expression et de style, de bon goût. Mais il ne sut pas donner à ses tableaux cette profondeur de vérité qui fait vivre les peintures morales : esquisses légères et prises au crayon, ses portraits, piquants alors et fidèles, se sont depuis effacés et ont perdu beaucoup de l'attrait qu'y trouvaient ses contemporains. En somme, de son vivant, beaucoup de bruit autour de lui ; et, après lui, le silence.

M. Delaville de Mirmont fit représenter au Théâtre-Français une tragédie de *Charles VI* qui eut du succès. Il comptait sur ce succès pour arriver à l'Académie. Par malheur pour lui, Népomucène Lemercier, qui avait fait une pitoyable tragédie sur la *Démence de Charles VI*, prétendit toute sa vie que Delaville de Mirmont, qui per-

sistait à déclarer qu'il n'avait pas même lu cette pièce, la lui avait volée, et lui fit fermer les portes de l'Académie. Ce fut le désespoir de sa vie, et il en fut médiocrement consolé par un prix Montyon que lui accorda, en 1837, l'Académie pour sa pièce du *Libéré,* titre sous lequel l'auteur a voulu peindre l'hostilité sociale qui suit le condamné après sa détention. « L'Académie, dit M. Villemain, ne pouvait oublier la tentative d'un poëte ingénieux et facile pour donner à un problème assez triste la forme et l'intérêt d'une œuvre. »

La Comédie fut, à cette époque, beaucoup moins brillante que la Tragédie ; à part Casimir Delavigne, que nous écartons pour le moment, nous n'avons à nommer que des auteurs peu connus aujourd'hui.

M. Casimir Bonjour, maintenant presque ignoré, donna, au Théâtre-Français, plusieurs pièces qui obtinrent du succès. *La Mère rivale*, première comédie de M. Bonjour, représentée en 1821, fut applaudie au théâtre, et jugée plus favorablement encore à la lecture. Le succès des *Deux Cousines* (1823) fut éclatant. Ses autres comédies : *le Mari à bonnes fortunes*, *l'Argent*, sans se soutenir à cette hauteur, ne sont pas sans mérite. M. C. Bonjour est un poëte facile, élégant ; il lui manque, excepté dans *les Deux Cousines*, le mouvement dramatique et la force comique. Il a bien saisi et finement peint les travers de son époque, les prétentions de l'aristocratie nobiliaire et celles de l'aristocratie bourgeoise. Il vit cependant, je ne sais pourquoi, la faveur publique s'éloigner de lui pour ne plus revenir.

M. Empis obtint quelques succès par des pièces aujourd'hui oubliées et faites, la plupart, en collaboration avec d'autres écrivains. Il eut cependant un coin d'originalité ;

il ne tint pas grand compte des unités de temps et de lieu. Malgré cette innovation, il trouva grâce aux yeux du classique M. Viennet, qui le recevait à l'Académie. « Je ne suis pas suspect en fait d'innovation, disait-il, mais à l'égard de ces drames renouvelés du seizième siècle (drames et comédies historiques de M. Empis), où ils portaient le nom de tragi-comédie, je ne saurais partager les scrupules littéraires ; ce serait trop borner l'horizon de notre théâtre que d'interdire à la muse comique le domaine de l'histoire. » *La Mère et la Fille*, drame plutôt que comédie, eut un succès mérité. Faite en collaboration avec M. Mazères, c'est de toutes les pièces de M. Empis celle dont on se souvient le plus.

M. Mazères, que nous venons de nommer, et qui dispersa un peu son talent en collaboration, eut cependant son œuvre en propre, dans laquelle ressort l'agréable comédie du *Jeune Mari*, où l'on remarque du naturel, des traits fins et délicats.

Mazères, Casimir Bonjour, Delaville de Mirmont, trois candidats malheureux à l'Académie, qui errèrent, ombres plaintives et gémissantes, autour des champs fortunés, sans y pouvoir entrer.

M. Scribe, longtemps heureux sur une scène secondaire, montra qu'il pouvait s'élever plus haut et obtint au Théâtre-Français de brillants succès. « Je puis, lui disait M. Villemain, en le recevant à l'Académie, remarquer l'art ingénieux et délicat de vos principaux ouvrages, le mouvement toujours vif et libre du drame, la vérité des impressions, lors même que le langage est parfois trop paré ou trop éphémère, l'habileté de l'auteur à suivre et à retourner en tous sens une donnée dramatique ; sa manière heureuse qui a tour à tour de la grâce, de la simplicité, de l'émotion et de l'esprit toujours. »

V.

Poésie lyrique : MM. Casimir Delavigne, — Béranger, — Charles Loyson,— Victor Hugo, — De Lamartine.

Dans le concours de poésie de 1817, où M. Pierre Lebrun avait remporté le prix, un poëte, bien jeune encore, avait obtenu une mention honorable : c'était Casimir Delavigne. Après quelques autres essais académiques : *Charles XII à Narva*, un poëme *Sur la découverte de la vaccine,* essais qui n'atteignirent encore qu'à un modeste honneur, il prit bientôt un vol plus élevé ; il avait trouvé dans les malheurs de la patrie son inspiration : Les *Messéniennes*, *Waterloo* et *la Dévastation du Musée*, et une troisième, ajoutée plus tard, *Sur le besoin de s'unir après le départ des étrangers*, eurent un immense succès. Non imprimées d'abord et circulant sous le manteau, leur vogue s'accrut de cette demi-publicité. Le talent du poëte y fut pour beaucoup sans doute, mais l'opposition libérale, qui s'en fit une arme, ne contribua pas peu à ce succès. Les deux *Élégies sur la vie et la mort de Jeanne d'Arc* ont une valeur plus intime : on y sent encore la douleur du patriotisme et en même temps l'espérance, mais non plus l'accent d'une opposition politique.

Plus tard, au retour d'un voyage d'Italie, Casimir Delavigne publia sept *nouvelles Messéniennes*, remarquables

encore par le fond des idées et par le mérite de l'expression ; mais elles remuaient moins la fibre populaire, elles eurent moins de succès. Peut-être aussi pâlissaient-elles déjà aux premiers rayons de cette aurore poétique, si brillante, qui allait se lever, comme les derniers feux de la nuit s'effacent à l'approche de l'aube naissante. « Casimir Delavigne, doué d'un talent naturel moins ferme et moins vif que celui de Béranger, a été démodé », a dit M. Sainte-Beuve.

Béranger partageait alors la popularité politique de Casimir Delavigne ; et il partage un peu aujourd'hui sa disgrâce. Cette réserve faite, il est juste de reconnaître en Béranger plusieurs qualités supérieures du poëte. Avant tout, il a un mérite particulier, rare, l'amour de son art ; il a, autant qu'il a pu, corrigé le vice de sa première éducation, soigneusement étudié et approfondi les ressources de notre langue ; il a cherché, trouvé le rapport du rhythme poétique avec le rhythme musical, et les a habilement mariés : on le peut chanter ; c'est par là surtout qu'il tient à l'ode. Mais la rime, chez lui, n'est pas riche, et la correction même du langage lui fait quelquefois défaut. Il n'a jamais pu, malgré ses efforts, vaincre entièrement ses premières ignorances ; il ne connaît pas l'antiquité, il la devine quelquefois heureusement : plus près toutefois d'Anacréon que d'Horace. Terminons par ce jugement de M. Sainte-Beuve qui, à l'égard de Béranger, n'est pas suspect : « Béranger conçoit bien ; il exécute mal, » et ailleurs : « le grand chansonnier, » dit-il. Béranger est plus que cela ; comme simple chansonnier, Désaugiers l'emporterait sur lui en esprit et en verve ; mais chez Béranger la chanson est souvent voisine de l'ode.

Dans ce concours de poésie de 1817, dont nous avons

déjà parlé, et où figuraient M. Lebrun et M. Delavigne, M. Charles Loyson, que nous avons vu au nombre des publicistes, avait obtenu l'accessit. *L'étude fait-elle le bonheur dans toutes les situations de la vie*, telle avait été la question posée. M. Charles Loyson fit hommage de son discours à Louis XVIII. Homme d'esprit et ami des lettres, Louis XVIII était aussi quelque peu minutieux. Il signala au poëte une légère incorrection dans l'épître dédicatoire qui lui était adressée. M. Loyson s'empressa de faire disparaître la faute qui lui avait été indiquée par son auguste critique, qui le prit dès lors sous son patronage. En 1819, M. Loyson fonda le *Lycée français*, recueil distingué et délicat de littérature, auquel coopérèrent MM. Casimir Delavigne, Brifaut, Scribe, Patin, Charles de Rémusat, Victor le Clerc, etc. A la même époque il publia un volume *d'épîtres et d'élégies*, rempli de beaux vers et de sentiments élevés. « Comme poëte, dit M. Sainte-Beuve, Loyson est juste un intermédiaire entre Millevoye et Lamartine, mais beaucoup plus rapproché de ce dernier par l'élévation et le spiritualisme de ses sentiments. Sa renommée littéraire a souffert, dans le temps, de ses qualités politiques ; sa modération lui avait fait de bien vifs ennemis. Attaché à un pouvoir qui luttait pour sa conservation contre des partis extrêmes, il avait vu, lui qui servait avec zèle, ses patriotiques intentions méconnues de plusieurs. » La justice, comme toujours, est venue un peu tard le trouver, mais elle est venue. On estime l'homme politique, on relit le poëte avec plaisir et sympathie. M. Charles Loyson est mort à 29 ans [1].

[1] Loyson et Cousin vivaient dans une étroite communion de sentiments et d'idées. Ils faisaient souvent ensemble de longues et so-

En 1820, un jeune homme se présente chez un éditeur, poëte et homme de lettres estimé, un manuscrit à la main. L'éditeur l'ajourne à huitaine : il prendra connaissance du manuscrit. La huitaine révolue, l'auteur revient pour connaître la décision du libraire; mais laissons-le raconter lui-même cette visite : « Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier; je restai longtemps debout sur le palier de la porte sans oser sonner; quelqu'un sortit. La porte restait ouverte; il fallut bien entrer. Le visage de M. D... était inexpressif et ambigu comme l'oracle; il me fit asseoir, et cherchant un volume enfoui sous plusieurs piles de papiers : — J'ai là vos vers, monsieur, me dit-il ; ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude; ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poëtes; on ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie ; c'est dommage, il y a de l'harmonie; renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes. Voilà des poëtes chéris du public; ressemblez à quelqu'un si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise; je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume et je vous rendrais service en le publiant à mes frais[1]. » Le jeune auteur, on l'a reconnu, c'était M. de Lamartine, l'éditeur, M. Didot, le manuscrit, les *Méditations*. M. de Lamartine, on n'en peut douter, a arrangé et composé cette petite scène ; mais telle qu'elle est,

litaires promenades. En revenant, le soir, à pied, par les allées du bois de Boulogne, peu fréquentées et peu bruyantes alors, ils cheminaient chacun rêvant à part, l'un à ses vers, l'autre à Platon : poëtes tous deux à leur manière; et le plus poëte n'était peut-être pas celui qu'on pense.

[1] *Raphael*, ch. CXVIII.

elle exprime bien l'état des esprits, le courant des idées, tels qu'ils étaient alors : le passé et l'avenir de la poésie. Quand souffle sur les imaginations un vent nouveau, les sages bien souvent s'y trompent, comme en politique. Ainsi déjà grondait, fière et menaçante, une école poétique nouvelle, et des hommes de goût ne s'en doutaient point. Le public ne s'y méprit pas. Avec quel enthousiasme furent reçues ces *Méditations* que M. Didot avait écartées! Comment elles descendirent, fraîches et nouvelles, dans les âmes altérées, ces mélodies ravissantes, ces brises de la mélancolie et de l'imagination! Du reste, elles arrivaient à propos; on était à un de ces moments où à la ferveur religieuse provoquée par le *Génie du Christianisme*, ferveur alors sincère et désintéressée, se joignait un sentiment, ou plutôt des semblants de piété, qui étaient moins purs. Cette dernière disposition fit assurément pour le succès de M. de Lamartine beaucoup moins que la beauté même de sa poésie; mais elle n'y fut pas étrangère.

Presque en même temps que M. de Lamartine, plus jeune et plus bruyant, moins riche de pensées que de mots, et de sentiments que de couleurs, plus curieux de la forme que du fond, paraissait un poëte qui en devait être le rival et l'antithèse ; est-il besoin de nommer M. V. Hugo? Avide d'images, épris du coloris, M. V. Hugo se sentit à l'étroit dans le monde européen ; il chercha, pour lutter avec elles d'éclat et de magnificence, les splendeurs d'un autre ciel : il peignit l'Orient. Sa poésie, tout extérieure, tout en relief, est une arabesque continuelle. Avec l'Orient, il décrivit l'Espagne, qui en est comme un reflet, et dans les caprices et les souplesses de son vers imita, reproduisit tour à tour les dessins fantastiques du

palais des odalisques et les colonnes aériennes de l'Alhambra.

« Pour le maniement de la langue, M. V. Hugo n'a pas de rival : il fait de notre idiome ce qu'il veut; il le forge et le rend solide, âpre et rude comme l'acier ; le fond comme le bronze, le cisèle comme l'argent ou le marbre. Il a imprimé aux rimes une richesse oubliée depuis Ronsard, au rhythme et aux césures des habitudes perdues depuis Régnier et Molière ; il a rendu à la poésie ces périodes amples et flottantes que le dix-huitième siècle dédaignait; il marie à l'éclat pittoresque des images l'heureuse alliance des sentiments familiers et des plus sublimes visions.» Ainsi s'exprime M. G. Planche [1]. Oui, il a ces qualités, mais ces qualités mêmes cachent des défauts que le critique aurait dû relever : exagération souvent et incohérence dans les images, bizarrerie dans les métaphores, trivialité dans la familiarité ; le vide de la pensée sous la sonorité de la période, l'absence de fond sous l'ampleur de la forme.

M. de Lamartine n'a pas cet éclatant coloris ; sa poésie est dans les sentiments plutôt que dans les mots; il parle à l'âme en même temps qu'à l'imagination. Pour être neuf, pour émouvoir, charmer, il n'a pas besoin de frapper les yeux : il plaît, il enchante par une secrète et douce mélodie ; ce n'est pas le poëte des contrastes et des antithèses, mais des nuances habilement fondues et des tons assortis. Cette poésie est si naturellement pittoresque, sans être heurtée, brillante sans être criarde, qu'on s'y laisse entraîner et ravir par un mouvement insensible : on est doucement bercé; on n'est pas secoué et étourdi par le

[1] G. Planche, *Portraits*, t. I, p. 206.

cliquetis des mots et le bruit des périodes ; et pourtant cette langue est bien une langue nouvelle, et de la meilleure trempe ; polie, coulante, harmonieuse, éclatante toutefois, quand il le faut, n'attirant pas l'œil, pour ainsi dire, mais charmant l'oreille par une perpétuelle mélodie, l'imagination par une incomparable richesse, et l'âme par une chrétienne mélancolie. Choisissez : ici, le chantre profond du monde intérieur ; là, le peintre brillant du monde extérieur : chez l'un la forme, chez l'autre la pensée et le sentiment.

C'est ainsi que par des qualités différentes, mais également supérieures, charmèrent les esprits, l'auteur des *Méditations* et des premières *Harmonies*, et l'auteur des *Odes* et *Ballades* et des *Feuilles d'automne*. Nous les reverrons; dignes d'eux-mêmes? Je ne sais.

LE GOUVERNEMENT DE JUILLET.

LE GOUVERNEMENT DE JUILLET.

I.

Les disciples de M. Cousin. — MM. Jouffroy, — Damiron, — Bautain, — Rémusat. — Les dissidents : — MM. Adolphe Garnier, — F. Ravaisson, — Jules Simon, — E. Vacherot. — Philosophie religieuse : Le père Gratry, — l'abbé Gerbet, — M. de Lamennais, — M. Droz.

Ainsi brillaient les lettres du double éclat de la prose et de la poésie ; ainsi s'agitaient, au sein d'une paix profonde et d'une merveilleuse prospérité, ces belles et hautes questions d'éloquence, de philosophie, d'art et de goût, quand tout à coup la terre trembla et s'entr'ouvrit. La Restauration y disparut. Par quelles fautes fatales ou volontaires, par quelles mains amies ou ennemies fut-elle précipitée dans l'abîme? L'histoire le fera connaître un jour, si, comme l'a dit Bossuet de Charles Ier, « elle trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements ni à la fortune. »

La littérature française, à cette troisième époque que nous allons parcourir, fut, comme en politique, une continuation, un reflet un peu affaibli, mais brillant encore, de la seconde époque. La philosophie, l'histoire, la poésie y ont des représentants dignes de leurs devanciers et de

leurs maîtres : c'est un déclin ; ce n'est pas une décadence.

Tournons d'abord nos regards vers la philosophie.

La philosophie, à ce second âge, ne déchut pas du haut rang où l'avait portée M. Cousin, maintenue qu'elle y fut par ses plus directs et plus dignes élèves : MM. Jouffroy, Damiron, de Rémusat, Bautain.

M. Jouffroy est un disciple, mais un disciple libre de M. Cousin : son contraste, plutôt que sa continuation. Traducteur des *Esquisses morales* de Dugald-Stewart, auxquelles il a joint une préface qui, par son développement et surtout par les questions qui y sont abordées et résolues, a la valeur d'un livre ; traducteur aussi des œuvres complètes de Thomas Read, qu'il a fait également précéder d'une préface très-étendue, dans laquelle il entreprend de fixer la véritable valeur de la philosophie écossaise, M. Jouffroy adopte le principe même de la spéculation métaphysique de M. Cousin, la psychologie. Il en diffère en ce que, sans abandonner entièrement la méthode historique et sans méconnaître le rôle qu'elle joue dans la philosophie, comme le prouvent ces questions traitées dans ses *Mélanges :* Qu'est-ce que l'histoire de la philosophie ? — comment peut-on la faire ? — De l'histoire de la philosophie ; — il donne cependant à l'analyse le premier rang. Là ne s'arrête pas la différence entre le chef de l'école et son successeur. Le premier procède presque toujours, dans ses raisonnements, *a priori;* le second *a posteriori.* L'un triomphe dans la synthèse, l'autre excelle dans l'analyse. Faisant, à l'exemple de Descartes, table rase des systèmes philosophiques connus, M. Jouffroy cherche, dans la nature même de nos facultés et leur jeu, la base sur laquelle il veut construire une philosophie nouvelle.

« Nul, a dit M. Cousin, ne pratiqua mieux la vraie méthode philosophique, la méthode d'observation appliquée à l'âme humaine. Il interrogeait la conscience avec tant de bonne foi et tant de sagacité, il en exprimait la voix avec une telle fidélité, qu'en l'écoutant ou en le lisant on croyait entendre la conscience elle-même nous racontant les merveilles du monde intérieur dans un langage exquis, pur, lucide, harmonieux. Son style, comme sa parole, éclaircissait, ordonnait, gravait toutes ses pensées. Il était, sans contredit, le plus habile interprète que la science pût avoir, non-seulement dans l'école, mais auprès du monde: solide et profond parmi les doctes, et en même temps accessible à tous, c'était là, parmi nous, le véritable rôle, le rôle original, grand et bienfaisant de M. Jouffroy. »

Esprit fin, ingénieux, délicat, pénétrant, son effort ne se porta pas tout entier sur la philosophie : ce fut un littérateur en même temps qu'un philosophe. Aujourd'hui encore ses *Mélanges* se lisent avec un grand intérêt et un grand charme. Un fragment inséré dans ces *Mélanges :* « Du rôle de la Grèce dans le développement de l'humanité, » montre que M. Jouffroy eût été aussi un historien distingué. Écrivain surtout, avec quelle force, quelle sincérité charmante n'a-t-il pas décrit et ses jeunes croyances et cette nuit d'angoisses où, comme Pascal, mais moins heureux, il les vit, dans une crise terrible, s'évanouir. Ceux qui furent, à ses derniers jours, les confidents de ses pensées nous ont appris que les vérités consolantes rentrèrent à la fin dans cette âme longtemps travaillée par le doute. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il conserva de sa foi perdue une éternelle tristesse [1].

[1] *Souvenirs,* p. 43.

« C'était un esprit parfaitement libre et même hardi, avec un goût naturel pour l'ordre et le respect; capable d'entraînement littéraire, mais sans entêtement, et toujours prêt à s'arrêter ou à revenir sur ses pas, pour écouter les leçons de la vie ou considérer les diverses faces de la vérité. Il avait l'imagination vive et la réflexion lente, plus d'abondance et de finesse que de puissance dans la pensée, plus d'observation progressive que d'invention première, et quelque penchant à s'engager dans des vues ingénieuses ou des déductions subtiles qui auraient pu l'égarer si sa droiture de cœur et de sens ne l'avait averti et contenu[1]. »

Près de M. Jouffroy, différent plutôt qu'inférieur, M. Damiron s'est fait une place à part. M. Damiron ne relève point de l'école écossaise. D'abord historien de la philosophie, il débuta par un *Essai sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, et en traça d'une main sûre, quoique jeune encore, la périlleuse histoire; il y juge avec une remarquable impartialité des opinions encore controversées et des réputations contemporaines. Il entra dans la philosophie proprement dite par un cours complet qui comprend : la psychologie, la logique, la morale. Professeur à la faculté des lettres, il consacra plusieurs années de son cours à l'examen des grands métaphysiciens du dix-septième siècle : Malebranche, Leibniz, Spinoza. Dans le long et assidu commerce de ces génies élevés, la pensée de M. Damiron devenait chaque jour plus grave et plus religieuse.

Par un retour assez naturel il était, dans ses dernières années, revenu à l'histoire de la philosophie, par laquelle

[1] Guizot, *Mémoires*, t. III, p. 119.

il avait ouvert sa carrière : il donna des *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au dix-huitième siècle*. On ne l'avait pas vu, sans quelque crainte, s'engager dans ces redoutables sophismes du doute et du matérialisme ; en venir aux prises avec Diderot, avec d'Holbach, avec Helvétius, et de pires encore; lui ne s'en effrayait pas : il se sentait assez sûr de lui-même pour ne s'y point laisser séduire. « Dans la société d'une part de Bacon, de Hobbes, de Gassendi et de Locke, et de l'autre de Descartes, de Malebranche, de Spinoza et de Leibniz, sans oublier Bossuet, Fénelon, Arnauld et d'autres encore, au dix-septième siècle, et au dix-huitième, dans celle de tous ces noms qui remplissent mes *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie* de cette époque, je me fortifiai avec les forts, je m'exerçai avec les faibles, je tâchai de me régler sur les sages, et de ne pas me perdre avec les téméraires, conservant envers tous, même envers ceux dont je me séparais le plus ouvertement, l'équité, la modération, le respect et la faveur qui étaient dus à chacun d'eux[1]. »

Toujours travaillant, M. Damiron s'est éteint, pour ainsi dire, dans le sein même de la philosophie. Il venait de lire, à l'Académie des sciences morales et politiques, un mémoire sur le traité des *Sensations* de Condillac, qu'il terminait par ces mots : « Il y a à considérer que, s'il a côtoyé et ménagé la philosophie régnante, il ne s'y est cependant pas rallié ; qu'il est au contraire resté net et ferme dans son constant spiritualisme, et s'y est fait respecter, et que, sans rompre le courant qui entraînait aux écueils tant de libres et généreux esprits, il s'est maintenu pour sa part fidèle à

[1] *Souvenirs de vingt ans d'enseignement*, p. 47.

Dieu et à l'âme. Avoir bien vécu et beaucoup pensé, tout, dans ces pensées, ne fût-il pas irréprochable, en faut-il plus pour laisser une noble et digne mémoire ?» N'était-ce pas se peindre lui-même ?

Il y avait dans M. Damiron un moraliste en même temps qu'un philosophe. C'est ce caractère particulier que l'on remarque dans ses *Souvenirs de vingt ans d'enseignement*, ouvrage « où se trouvent rassemblées ses plus intimes et ses plus douces pensées ; son miel en quelque sorte, si toutefois on veut bien reconnaître à l'œuvre l'abeille qui l'a composé.» On l'y reconnaît. Dans les discours dont se compose ce volume et que, chaque année, M. Damiron prononçait à l'ouverture de son cours, se trouvent agités et résolus, autant que le peut la raison humaine, les plus hauts problèmes de métaphysique et de morale : «Dieu et ses attributs; l'âme et ses facultés; la providence et la liberté ; cette vie et sa règle ; l'autre vie et ses conséquences. Tout cet ordre de vérités unies et liées entre elles, voilà quels étaient les joyaux que je m'attachais à mettre en relief, et tout mon soin était qu'ils ne perdissent pas trop, entre mes mains, de leur pureté et de leur prix. » Ils n'en ont rien perdu : ils ont conservé la grâce, la fraîcheur, le charme de ces champs où, avant le soleil, dans des matinées prolongées jusqu'en plein jour, sans bruit, sans trouble, le sage allait semant ces calmes et douces pensées qu'il devait recueillir pour en composer ce miel qu'il offrait à ses auditeurs de la Sorbonne.

Ce fut aussi un disciple de M. Cousin, et un de ses plus brillants disciples, que M. Bautain. Un des premiers, il alla porter au loin la parole du maître. Envoyé comme professeur à Strasbourg, il s'y fit bientôt écouter avec intérêt par un nombreux auditoire. « On passe le Rhin pour l'en-

tendre, » disait M. Cousin. Dans cette première carrière de professeur, M. Bautain publia, entre autres ouvrages, un discours sur *la Morale de l'Évangile, comparée à la morale des philosophes;* sur *l'Enseignement de la philosophie en France au dix-neuvième siècle;* une *Psychologie expérimentale;* une *Philosophie morale.* M. Bautain, le titre de quelques-uns de ces ouvrages l'annonce suffisamment, avait passé de la philosophie à la théologie; il était devenu l'abbé Bautain. Nous le retrouverons, à ce titre, et comme professeur et comme philosophe.

Le successeur de M. Jouffroy à l'Académie des sciences morales et politiques, M. de Rémusat, n'était pas un philosophe de profession, mais plutôt un amateur fin, curieux, instruit de tous les systèmes de philosophie. Esprit supérieur, ouvert à toutes les idées, sans se prendre plus qu'il ne faut à aucune théorie; plus porté vers la philosophie anglaise que vers la philosophie allemande, il a interrogé, pénétré toutes les écoles, moins pour y chercher la vérité qu'il n'en attendait pas, que pour le plaisir de discuter leurs systèmes, d'y trouver et d'en montrer le côté faible, d'en faire ressortir les contradictions ou les inconséquences. Si l'on veut avoir un jugement compétent, mesuré tout à la fois et approfondi de la philosophie de M. Cousin, il le faut chercher dans la réponse que, comme directeur de l'Académie française, M. de Rémusat a faite à M. Jules Favre qui succédait (étrange héritier) à M. Cousin. Il a aussi dignement apprécié, dans son discours de réception à l'Académie, M. Royer-Collard qui, plus heureux que M. Cousin, l'eut pour successeur.

Métaphysicien et historien de la philosophie, on a de M. de Rémusat, outre ses *Essais philosophiques*, un rapport sur *la Philosophie allemande; Passé et Présent;* des

Mélanges, enfin *Abélard*, ouvrage qui, rapproché du travail de M. Cousin sur le même philosophe, forme un exposé complet des doctrines de ce chef de la philosophie scolastique.

M. de Rémusat écrit avec élégance, facilité, agrément ; mais son style ne mord pas assez sur le lecteur ; il surabonde. L'esprit de M. de Rémusat, qui voit toutes les faces d'une question, l'entraîne à des développements qui, malgré ce qu'ils ont de juste et d'ingénieux, fatiguent un peu l'attention. Anglais dans sa tendance philosophique, il l'est un peu dans ses formes littéraires. Il prend du champ, ne se presse pas dans sa marche, ne craint pas les longues déductions : piquant dans l'expression, mais indécis dans le tour de la phrase et parfois diffus, ou du moins débordant.

M. Adolphe Garnier, successeur de M. Jouffroy dans la chaire de philosophie à la faculté des lettres, et, comme lui, versé dans l'étude des philosophes écossais, appartient plus cependant à l'école française ; il n'est pas sans quelque parenté métaphysicienne avec M. Laromiguière. Esprit fin, pénétrant, dégagé, analyste sagace, il a consacré le plus considérable de ses ouvrages aux *Facultés de l'âme*. M. A. Garnier, étranger à l'école normale, n'a pas reçu l'empreinte de M. Cousin.

M. F. Ravaisson n'en a pas non plus été marqué ; il ne relève pas de M. Cousin ; il se rattacherait plutôt à Maine de Biran. Esprit singulièrement cultivé, fin, délicat, homme de science en même temps que juge éclairé dans les arts, M. Ravaisson a moins cherché, ce semble, à se faire, en philosophie, toute la réputation à laquelle il pouvait prétendre, qu'à poursuivre, dans un loisir occupé, les études qui lui étaient chères. Après un premier ouvrage, hors

ligne, mais non achevé, sur la philosophie d'Aristote, dont il étudie les infiltrations dans les autres doctrines philosophiques, il n'est sorti de son repos, ou du moins de son silence, que pour faire l'histoire de la philosophie sous le second Empire, programme un peu étroit qu'il a su étendre et élever, en y faisant entrer des travaux qui avaient précédé ces dix années qui devaient remplir seules les cadres officiels. On a trouvé que dans le tableau qu'il a tracé des œuvres et du mouvement philosophique de cette époque, M. Ravaisson si fin, si pénétrant, si capable de comprendre toutes les doctrines, n'avait peut-être pas toujours proportionné l'étendue de ses analyses au mérite des ouvrages : là, trop étendu, ici trop succinct; on s'est étonné surtout de la sévérité qu'il avait montrée à l'égard de M. Cousin, sévérité contre laquelle a cru devoir protester M. E. Vacherot qui, nous allons le voir, n'est pourtant pas resté un disciple bien docile du maître.

MM. Jouffroy, Damiron, de Rémusat, malgré d'assez grandes différences, étaient, dans le fond, restés fidèles à la doctrine de M. Cousin. Mais la seconde génération de ses disciples, quelques-uns du moins et les plus distingués, ne continuèrent pas à jurer sur la parole du maître. Un moment contenus par sa main puissante et sa supériorité jalouse, ils finirent par s'émanciper. Deux hommes qui tous deux avaient été ses suppléants à la Sorbonne, MM. E. Vacherot et Jules Simon donnèrent le signal de l'indépendance.

M. Cousin dans la restauration de la philosophie ne payait pas seulement de sa personne ; quand il y avait ouvert une voie nouvelle, il y engageait ses pionniers ; il leur faisait explorer, défricher les terres qu'il avait entrevues, et, comme Buffon, visitait souvent la philosophie

par des ambassadeurs. Il avait du reste, dans sa jeunesse, donné l'exemple de ces fouilles philosophiques, par la publication des œuvres de Proclus. Malgré ses recherches, ou peut-être à cause de ses recherches mêmes, il ne lui paraissait pas que la philosophie alexandrine fût suffisamment connue ; il fit donc mettre au concours par l'académie des sciences morales et politiques l'histoire de l'école d'Alexandrie. M. Vacherot remporta le prix. Son mémoire retouché, augmenté, est devenu un ouvrage considérable : une date dans la vie et le renom de M. Vacherot ; c'était en même temps une rupture avec le maître. M. Vacherot fit, quelque temps après, un nouveau pas, et plus décisif : il donna sa *Philosophie positive*. Depuis, dans d'autres ouvrages, et principalement dans *la Métaphysique et la Science*, M. Vacherot a été s'éloignant de plus en plus des doctrines de M. Cousin et côtoyant, sans y tomber pourtant, le panthéisme. « M. Vacherot, dit M. Ravaisson, a reconnu, en se plaçant au point de vue de l'ensemble, qu'aux choses particulières qui forment, pour ainsi dire, le détail de l'univers, il faut ajouter un Dieu ; ce Dieu dont il répugne, avant tout, à faire un individu, il le partage en deux : d'un côté, au-dessus des choses, la perfection, qui est la cause finale ; de l'autre, au fond, l'existence absolue qui est la cause efficiente, et qui appelle à soi la cause absolue. »

Ce jugement est sévère ; en voici un plus équitable : « En métaphysique, M. Vacherot sans doute est loin du théisme ; mais en psychologie et en cosmologie il reste fidèle aux opinions de l'école spiritualiste. Sa cosmologie est celle de Leibniz, sa psychologie est celle de Maine de Biran : il construit sa matière avec des forces ; l'âme aussi est pour lui une force, mais une force radicale-

ment distincte des autres, et d'un ordre supérieur [1]. »

M. Jules Simon débuta, comme M. Vacherot, par un travail sur l'école d'Alexandrie. Soit que ce travail ne fût pas achevé pour l'époque fixée du concours; soit qu'il ne voulût pas se renfermer dans le cadre toujours plus ou moins imposé d'un programme ; soit enfin qu'il évitât, sans la craindre, la concurrence d'un collègue, M. Jules Simon ne soumit point son œuvre au jugement de l'académie des sciences morales et politiques. Il y a, entre ces deux ouvrages, d'inévitables ressemblances; ils diffèrent cependant en plusieurs points . *L'histoire* de M. Jules Simon, moins étendue du reste que celle de M. Vacherot, sans rien omettre de la partie métaphysique et même théologique qui entrait nécessairement dans le sujet, ou plutôt en est le fond, donne plus au point de vue historique.

Depuis, M. Jules Simon, sans abandonner la philosophie, s'est plus particulièrement tourné vers la morale. « Dans sa *Religion naturelle*, dans la *Liberté*, dans *le Devoir*, tous écrits dans lesquels il s'est moins proposé d'approfondir les principes de la morale naturelle que de développer les règles générales de conduite qui en dérivent, et plus encore, de marquer leur indépendance à l'égard des dogmes de la religion positive et révélée », M. Jules Simon a maintenu, contre les théories qui tendent à renfermer toute réalité dans les limites des existences relatives, l'absolu de la nature divine. » Nous rapportons l'opinion de M. Ravaisson.

Quand M. Vacherot publia son troisième volume de l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*, il était directeur des études à l'École normale supérieure. A la même école,

[1] Janet, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1874.

était alors attaché, en qualité d'aumônier, un homme d'un esprit singulièrement vif , d'un grand savoir, d'une imagination élevée, mais un peu mobile. Ancien élève et élève distingué de l'école polytechnique, il était arrivé à la foi par un chemin qui n'y conduit pas toujours, les mathématiques. La foi, qui était le port où s'étaient arrêtées ses généreuses aspirations, ne lui semblait pas toutefois incompatible avec la philosophie, et il lui donna une grande part de son activité intellectuelle. M. Vacherot, qui savait son goût pour les hautes questions métaphysiques et sa compétence, s'ouvrit à lui sur les points délicats de son troisième volume, avant de le faire paraître. Quelles furent ses confidences? jusqu'à quel point M. Gratry acquiesça-t-il aux spéculations philosophiques dont M. Vacherot lui donnait un avant-goût? y eut-il, de part et d'autre, un mal entendu? toujours est-il que quand parut ce troisième volume, M. Gratry s'inscrivit en faux et en signala l'auteur, avec trop peu de discrétion peut-être, à l'attention publique, dans son *Étude sur les sophistes contemporains*.

M. l'abbé Gratry était entré dans la philosophie, il n'en sortit plus, et y donna toute sa mesure dans un ouvrage important, où se trouvent réunies et comme fondues les trois études, j'allais dire les trois passions de sa vie : la théodicée, la philosophie, les sciences mathématiques, *la connaissance de Dieu et de l'âme :* « Oui, certes, c'est un poëme que ce livre de la connaissance de l'âme : il chante les promesses de Dieu, les transformations de la vie, les douceurs de l'arrière-saison; il chante l'automne, l'hiver, le soir, la mort et l'immortalité [1]. » Le mysticisme est le trait distinctif de la philosophie du Père Gratry.

[1] Saint-René Taillandier, discours de réception à l'Académie.

Le fond même de ce remarquable ouvrage est-il bien solide? cette félicité sidérale dont l'auteur fait le paradis nouveau des justes ne repose-t-elle pas plutôt sur l'imagination scientifique de M. Gratry que sur des données chrétiennes? je le crains; mais ce qui est incontestable, c'est que M. l'abbé Gratry s'est montré là et dans ses autres ouvrages un très-habile, très-brillant et très-sympathique écrivain.

M. l'abbé Gerbet, un peu oublié peut-être aujourd'hui, est une intelligence de la nature du père Gratry; imagination vive, âme tendre, mais avec plus de calme et de consistance que M. Gratry. M. l'abbé Gerbet s'est aussi livré à la philosophie, mais à une philosophie toute catholique. Un des premiers il a combattu les doctrines périlleuses de M. de Lamennais sur la certitude, et a fait *sur la chute* de ce grand esprit des *réflexions* aussi justes que chrétiennement attristées.

M. Gerbet est un écrivain ; son *Esquisse de Rome chrétienne* renferme des pages d'une éloquence rare et d'une très-attachante érudition.

En dehors de ces philosophes, qui de près ou de loin rentraient dans le mouvement imprimé par M. Cousin, il en est qui lui ont entièrement échappé. Au nombre de ces libres penseurs, nous trouvons l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, M. de Lamennais. Commençant déjà cette évolution qui devait de degré en degré l'amener au fond de cet enfer décrit par le poëte florentin, qu'il a si mal traduit, M. de Lamennais a tracé l'*Esquisse d'une philosophie*. Dans la première partie de l'*Esquisse*, qui roule sur la doctrine théologique, sur Dieu, c'est dans le dogme de la trinité que M. de Lamennais puise les éléments qui lui paraissent devoir être

ceux d'une explication universelle, les éléments de la nature divine. Mais cette orthodoxie ne se soutient pas jusqu'au bout de l'ouvrage. Dans le quatrième et dernier volume de l'*Esquisse*, qui ne fut publié qu'en 1846, Lamennais ne fait plus mention ni des traditions ni de la théologie : il ne demande ses explications qu'à la philosophie; aux conceptions de l'esprit, les phénomènes naturels, aux phénomènes, les conceptions de l'esprit, et arrive à cette conclusion bien différente des prémisses : que la science est naturelle et spirituelle tout ensemble. Il n'est plus orthodoxe; mais il reste spiritualiste.

Dans l'*Esquisse d'une philosophie*, on retrouve encore, comme dans les *Affaires de Rome*, le talent de l'auteur de l'*Indifférence en matière de religion*. Son style ne commencera à se gâter que dans les *Paroles d'un croyant*.

De M. de Lamennais qui, chrétien d'abord, tourna au scepticisme, il ne déplaît pas de passer à un homme qui, longtemps philosophe, est arrivé par la réflexion au christianisme et a passé de la morale à la religion.

Si le caractère d'un moraliste peut donner du poids à ses maximes, nul, de notre temps, n'a pu exercer une plus salutaire influence par ses écrits que M. Droz; nul n'a mieux prêché d'exemple que l'auteur de *la Philosophie morale, ou des différents systèmes sur la science de la vie*, ouvrage qui, en 1824, obtint un des prix Montyon. L'auteur fut un philosophe pratique. Un peu rêveur, il publia en 1825, *les Applications de la morale à la politique*, ouvrage qui fait plus d'honneur à ses sentiments généreux qu'à son sens politique. Philosophe d'abord, sage toujours, M. Droz devint un spiritualiste chrétien, et donna, en 1829, sous ce titre : *Pensées sur le Christianisme, preuves de sa vérité*, le dernier mot de sa

philosophie. M. Droz, simple dans sa vie, le fut moins dans son style; dès son premier ouvrage, un *Essai sur l'art oratoire*, se fait sentir « cette douce solennité de ton qui sera désormais, dit M. Sainte-Beuve; le rhythme habituel de sa pensée. » Ce ton, il le conservait même dans la conversation, et c'est bien de lui qu'on peut dire qu'il parlait comme un livre : il se croyait toujours à l'académie, où il était entré en 1825. En 1832, l'académie des sciences morales et politiques s'ouvrit aussi devant lui; c'était sa véritable place, car M. Droz n'est pas un écrivain.

II.

Historiens : MM. Augustin Thierry, — Michelet, — de Lamartine, — de Chateaubriand, — de Salvandy. — Publicistes : MM. Rossi, — de Tocqueville, — E. Lerminier, — Armand Carrel, — Proudhon.

La philosophie, on le voit, n'a point été stérile : moins pure, elle est toujours féconde. L'histoire ne s'est pas continuée avec moins d'éclat : après M. Guizot, nous retrouvons M. Augustin Thierry et M. Michelet.

M. Augustin Thierry a raconté comment la lecture de quelques pages des *Martyrs* avait éveillé en lui le goût des temps anciens et donné à son imagination le branle archéologique. Cette impression est, en effet, manifeste dans les œuvres du pénétrant historien. Mais, à côté de cette première influence, on en peut remarquer une autre qui, selon nous, n'a pas moins puissamment agi sur lui : à côté de M. de Chateaubriand, il y a Walter Scott. Si M. de Chateaubriand lui a envoyé le souffle qui ranime, colore et fait vivre le passé, le romancier anglais nous paraît lui avoir donné ce sentiment sympathique qui, sous les ruines du passé, dans la poussière des chroniques, va chercher et ressusciter pour les rendre à la lumière les races malheureuses, les nationalités éteintes ou effacées, et répare les oublis et les injustices de l'histoire, trop souvent de complicité avec les vainqueurs ; pour nous, la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* est parente

d'*Ivanoé*. Cet ouvrage a le mouvement, l'intérêt, la couleur pittoresque des récits de Walter Scott, et aussi la fidélité des détails et le relief des physionomies.

Le premier des ouvrages de M. Thierry, la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, en est resté le meilleur. Il y a là cette première flamme de l'intelligence, ce coloris vif et naturel qui, comme la fraîcheur et la naïveté de l'enfance, ne se retrouvent plus, mais peuvent être remplacées par d'autres qualités plus fortes et plus viriles. C'est ainsi que, suivant ce filon des fouilles historiques où il s'était si heureusement engagé, il a, dans nos origines gauloises, dans nos vieilles annales, découvert de précieuses veines. Les *Récits mérovingiens* se distinguent par cet art délicat et profond du style qui anime la science, par ces heureuses divinations du passé qui charment l'imagination.

Les autres ouvrages de M. Thierry, les *Lettres sur les communes*, les *Lettres sur l'histoire de France*, son *Essai sur le Tiers-État*, ses *Dix ans d'études*, sans offrir cet intérêt de découvertes et de restaurations antiques, présentent une solide instruction.

Peut-être M. Thierry a-t-il surfait le rôle des communes. Dubos ne voyait dans notre histoire ancienne que la royauté telle que l'avait faite Louis XIV; Boinvilliers, la féodalité ; M. Thierry n'y voit que le tiers-état : corrigeant deux systèmes extrêmes par une autre exagération. Dirai-je toute ma pensée ? en me reportant surtout aux *Récits mérovingiens,* je trouve que si Walter Scott a transporté l'histoire dans le roman, A. Thierry a un peu transporté le roman dans l'histoire.

Par des qualités toutes différentes, M. Michelet est au moins l'égal de M. Thierry. Quand, après 1830, M. Guizot quitta la Sorbonne pour le ministère, il confia la sup-

pléance de sa chaire d'histoire à la Faculté des lettres à un homme jeune encore, mais qui de bonne heure annonçait déjà un talent distingué : un prix de discours français au concours général, une thèse brillante pour le doctorat, l'avaient tiré de pair entre ses condisciples : on attendait de lui un écrivain. L'écrivain n'a pas fait défaut, mais ce qu'on en attendait moins, c'était un historien. Doué d'un esprit vif, d'une brillante imagination, on pensait qu'il se donnerait plus particulièrement à un genre où toutes ces heureuses qualités trouveraient leur naturel emploi.

Ces conjectures n'étaient pas fondées : M. Michelet se fit historien. Après un remarquable *Précis de l'histoire moderne*, une *Introduction à l'histoire universelle*, il entreprit une œuvre plus considérable : *l'Histoire de France;* on ne dut pas regretter d'abord qu'il eût suivi cette direction. Les premiers volumes de cette œuvre, s'ils n'offrent pas toujours la manière sévère qui convient à l'histoire, si déjà le poëte s'y montre dans l'écrivain, sont pleins pourtant d'un puissant intérêt. M. Michelet y évoque avec tant de charme et de vérité tous les souvenirs du moyen âge : laborieuses veilles des monastères, architecture mystique des cathédrales, caractère sublime de ces flèches qui, se perdant dans les nues, semblent élever avec elles la pensée et l'emporter jusqu'au ciel! Pour ceux qui avaient cru au caractère religieux de l'ouvrage, l'illusion fut courte. Avec le moyen âge, l'historien perd sa foi, et le poëte s'enivre de la Renaissance; bientôt, avec la Réforme, il est complétement émancipé. Un moment cependant il s'arrête et semble se recueillir sur le seuil des temps modernes, pour rassembler en son âme et peindre, avec les souffrances de la France,

l'héroïsme de Jeanne d'Arc. C'est sa dernière sympathie, j'allais dire, sa dernière pudeur d'historien. Désormais il va passer de la justice au dénigrement, de l'histoire à l'anecdote. Il ira la cherchant partout, scandaleuse, effrontée, dans le boudoir, dans l'alcôve des reines et des rois : la supposant ou la croyant deviner, quand il ne la rencontre pas.

Comment M. Michelet s'est-il ainsi démenti et a-t-il en quelque sorte si mal fini après avoir si bien commencé ? en voici la raison. M. Michelet s'était brusquement séparé de son œuvre : de Louis XI, il avait sauté à Louis XIV ; de la royauté à la Révolution, à laquelle il a consacré sept volumes. Il ne revint à son *Histoire de France* qu'après ce long et fatal divorce. La Révolution le fascina et lui fit perdre le vrai sens de son premier ouvrage ; quand il le reprit, ce fut dans un tout autre esprit. De religieux qu'il était, par instinct d'artiste du moins, il se montra libre penseur, et de royaliste tourna au républicain ; et pourtant, dans ces phases si diverses de sa pensée et de son talent, au milieu des bizarreries de son imagination et des singularités de son érudition, malgré ses contradictions choquantes et ses déplorables dissonances, on trouve à le lire un irrésistible attrait ; c'est que partout dans son ouvrage il a mis son âme : âme d'artiste sympathique au moyen âge ; âme de Français, à l'aurore de l'affranchissement de la France, à la venue de Jeanne d'Arc ; âme de patriote, enfin, quand, en 1789, cet affranchissement est complet. A cette dernière époque et dans les volumes particulièrement consacrés à la Révolution, que de sympathie encore, mais que d'illusions aussi ! De quel ton presque lyrique il salue ces fédérations qui, en leur sublime mais passager enthousiasme, semblèrent devoir confondre tous les Fran-

çais en une même famille, et tous les vœux dans une même pensée de concorde et de fraternité ! En somme, narrateur habile, écrivain original, peintre vif et d'un puissant coloris, historien de trop d'imagination, mais puissant évocateur du passé, des douleurs et des joies de la France, de ses héroïsmes et même de ses faiblesses, qui souvent encore sont des grandeurs.

De M. Michelet à M. de Lamartine, la transition est facile : ce sont deux historiens poëtes.

« Vous ne vous respectez peut-être pas assez dans ce que vous écrivez. — Peut-être cela vient-il de ma facilité déplorable. A peine a-t-on brisé un de mes moules que j'en pétris un autre avec la poussière même de ma statue brisée. Au surplus, ces messieurs de l'Académie m'amusent. Ils ne s'aperçoivent pas que c'est nous qui refaisons la grammaire, ajoutait-il avec une fierté emportée.» Ainsi se serait exprimé M. de Lamartine, s'il en faut croire M. de Lacretelle dans ses *Souvenirs sur Lamartine*. C'est bien là en effet le caractère et le malheur de son talent : « une déplorable facilité. » La vivacité et la mobilité d'un artiste, ce défaut, partout sensible dans ses œuvres, l'est surtout dans ses ouvrages historiques, et, dans le plus brillant d'entre eux, *les Girondins*. Là, M. de Lamartine imagine autant qu'il rapporte; il crée, il façonne sous sa main puissante les personnages et les faits. Il se fascine lui-même et arrive par l'imagination à cette innocence, ou plutôt à cette indifférence de jugement qui ne distingue plus le bien du mal. « Il a doré la guillotine ! » ce mot est vrai ; faisant par légèreté et caprice d'artiste ce que M. Thiers faisait sciemment, la glorification de la Révolution, et l'excuse, sinon l'apologie, de ceux qui y avaient joué un rôle sanglant. M. de Lamartine, du reste, s'en est repenti

et a noblement désavoué ses erreurs et ses paradoxes révolutionnaires [1].

Au début du XXIVe chant des *Martyrs*, M. de Chateaubriand disait : « O muse qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures ! j'aperçois les bornes de la course, et pour chanter l'hymne des morts, je n'ai plus besoin de ton secours. Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. O muse, je n'oublierai pas tes leçons ! je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans ; la voix perd sa fraîcheur ; les doigts se glacent sur le luth ; mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux, laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la vivante peinture du mensonge ; j'emploierai l'âge des regrets au tableau de la vérité. » Il n'a tenu qu'à moitié, à peine, cet engagement : ses *Études ou Discours sur la chute de l'empire romain* sont une introduction à l'*Histoire de France;* elles ne sont pas ce monument qu'il avait annoncé. Elles font regretter qu'il ne l'ait pas élevé, car il y a dans ces *Études* des pages d'une grande vigueur et certains coups de pinceau dignes de Tacite.

J'ai déjà, à propos de M. de Chateaubriand, parlé de M. de Salvandy ; je l'en rapprocherai encore.

[1] *Critique de l'Histoire des Girondins,* œuvres complètes, t. XV.

M. de Chateaubriand fit naturellement école; de ses disciples, M. de Salvandy fut celui en qui il pouvait le mieux se reconnaître : M. de Salvandy avait la flamme, et, avec l'amour du style, la passion des lettres ; écrire un livre qui dût rester, c'était son ambition. Y a-t-il réussi dans *l'Histoire de Jean Sobieski ?* je ne sais; mais, dans tous les cas, il a fait mieux qu'un livre : il a protégé, je me trompe, honoré les gens de lettres et a toujours tenu son cœur à cette hauteur chevaleresque qui est aussi une gloire, et une gloire plus rare que celle d'écrivain : semblable en cela encore à, Chateaubriand.

M. Rosseeuw Saint-Hilaire a trouvé une mine abondante et neuve encore pour son ardeur et son talent d'historien, là où M. de Salvandy [1] avait trouvé à donner carrière à son imagination, en Espagne. M. Rosseeuw, lui, a retracé dans une œuvre longue, intelligente, en un style coloré, toute l'histoire de ce peuple qui semble prendre plaisir à déconcerter par ses brusques révolutions, les prévisions des politiques et les observations du philosophe.

Après les historiens, les publicistes, et à leur tête, M. Rossi. Ce fut une vie bien agitée que celle de M. Rossi. Forcé, jeune encore, de quitter l'Italie, sa patrie, pour avoir, en 1813, pris part à l'entreprise du roi de Naples, Murat, il passa en Suisse. Enfermé dans une petite maison de campagne aux portes de Genève, c'est là qu'il passa les années les plus laborieuses de sa vie. A Coppet, il avait connu le jeune duc de Broglie, et par lui M. Guizot qui, le 16 novembre 1832, le nomma à la chaire vacante d'économie politique au Collége de France. Naturalisé

[1] *Don Alonzo ou l'Espagne, histoire contemporaine* (1824).

Français, en 1814, il fut nommé titulaire de la chaire de droit constitutionnel qui venait d'être créée à la Faculté de Paris. Ce n'était pas son début comme professeur et comme publiciste; à Genève, il avait occupé la chaire de droit romain qu'avait illustrée Burlamaqui; et, dès 1828, il établissait sa réputation de grand criminaliste par son *Traité de droit pénal*. Il justifia bientôt sa double nomination contestée au Collége de France et à l'École par son *Cours d'économie politique* et un *Traité du droit constitutionnel français*.

M. Rossi n'était pas seulement un grand publiciste, c'était un remarquable écrivain. Collaborateur à *la Revue française*, il l'enrichit d'un grand nombre d'excellents articles : on y trouve, entre autres, un morceau sur Napoléon, qui restera le jugement le plus sagace, le plus vrai, le plus profond qu'on ait porté sur cet homme extraordinaire.

Cette vie de science et de travail, commencée dans les agitations de la politique, devait y être ramenée et y finir. On sait comment envoyé, en 1845, en qualité de ministre plénipotentiaire à Rome, la révolution de février fit brusquement cesser sa mission; et comment, nommé par les Italiens, qui se souvenaient de lui, député de Bologne et placé par Pie IX à la tête d'un ministère, il paya de sa vie sa double fidélité à la liberté et au pape.

M. Rossi, bien que devenu Français par le cœur et par l'adoption, n'était pas tout à fait nôtre : on a vu que l'Italie, après nous l'avoir donné, nous l'avait repris. Voici un publiciste qui est bien à nous ; écrivain aussi par surcroît : c'est M. de Tocqueville. Du premier coup, M. de Tocqueville se plaça, à ce double titre, dans l'opinion publique à un rang au-dessus duquel il ne s'est pas élevé depuis.

Quand, en 1835, parut son ouvrage sur la *Démocratie en Amérique*, M. Royer-Collard dit que « depuis Montesquieu, il n'avait rien vu de pareil. » En 1836, l'Académie française décernait un prix extraordinaire à cet ouvrage qui, selon l'expression du rapporteur, M. Villemain, « ne lui laissait pas l'espérance d'en couronner souvent de semblables. »

Cet ouvrage se peut diviser en deux parties : la première consacrée à montrer l'influence qu'exerce en Amérique l'égalité des conditions sur les institutions, les lois, les partis, la marche du gouvernement, la vie politique tout entière ; la seconde, à étudier l'influence de l'égalité des conditions sur le mouvement intellectuel, moral et social, sur les idées, les mœurs, les goûts des Américains en particulier, et des nations démocratiques en général. Cette dernière partie, où l'auteur se dégage de l'étude exclusive de la société américaine, contient le plus d'idées profondes et neuves sur les sujets les plus variés ; il y cherche comment, sous toutes réserves des différences de mœurs, les autres nations peuvent profiter de l'exemple de l'Amérique. Les sociétés étant fatalement vouées à la démocratie, il voudrait montrer comment avec les deux bases de l'égalité et de la liberté, deux idées, deux forces, deux sentiments nés du christianisme, les nations pourraient vivre paisibles et prospères. Les théories de M. de Tocqueville sont discutables, et elles ont été discutées ; mais ce que l'on ne peut contester c'est la sincérité même et le talent du publiciste et de l'écrivain, l'élévation, la profondeur, la netteté des idées, l'attrait austère du style. On a comparé *la Démocratie en Amérique* à *l'Esprit des lois*. M. de Tocqueville rappelle en effet quelquefois la manière de Montesquieu, mais ce rapprochement n'éveille pas l'idée

d'une imitation ; l'auteur est lui-même par le style et par le plan : plan moins vaste que celui de *l'Esprit des lois*, mais plus net, plus méthodique dans l'exécution ; style plus franc, plus chaleureux et où le sentiment se fait plus sentir que l'esprit, bien qu'au besoin, ni la grâce, ni la finesse n'y manquent.

Le second ouvrage de M. de Tocqueville, *l'Ancien Régime et la Révolution*, bien qu'au premier coup d'œil il paraisse et, en réalité, soit entièrement étranger à la *Démocratie en Amérique*, s'y rattache cependant par l'idée même qui est comme la base de sa théorie politique : à savoir que l'égalité et la liberté, sorties du christianisme, sont l'aspiration et l'inévitable avenir des nations modernes. Suivant lui, le caractère principal de la Révolution a été la passion de l'égalité, non que l'esprit de liberté y ait été étranger, mais cet esprit était plus récent et moins enraciné que l'autre ; de là les écarts, les bonds, les ardeurs fiévreuses et les défaillances de la Révolution, en un mot, tous ces excès qui lui ont fait dépasser le but. Tout ou du moins une grande partie de ce que l'on a nommé les conquêtes de la Révolution, la France, en 89, le possédait. Derrière cette société aristocratique en dissolution, s'élevait une autre société prête à la remplacer : centralisation administrative déjà très-puissante, se substituant partout aux corporations, aux municipalités, aussi bien qu'aux juridictions seigneuriales. Vaincue un moment par les principes de 89, la centralisation a repris son empire ; pour en triompher de nouveau, il la faut donc rappeler sans cesse dans la bonne voie; c'est à montrer cette voie, à nous y ramener, que M. de Tocqueville devait consacrer la seconde partie de son ouvrage ; il l'a malheureusement laissée à l'état d'ébauche.

Au nombre des jeunes talents qui, après 1830, se placèrent le plus en vue, il faut mettre M. Lerminier. Également nourri et fortifié par de bonnes études et la connaissance approfondie de la littérature allemande, joignant à une grande ardeur pour l'étude un esprit vif et brillant, M. Lerminier se fit tout d'abord remarquer par ses *Lettres à un Berlinois*, où il jugeait avec une grande liberté quelques-uns des hommes de lettres que la révolution de Juillet avait portés au pouvoir. Bientôt nommé professeur de l'histoire des législations au Collége de France, il révéla un orateur dans le savant. Une parole chaleureuse, une voix sonore, le port et presque l'attitude d'un tribun, lui donnèrent sur un nombreux auditoire un empire absolu : heureux si, moins ami d'une popularité qu'il ménageait trop, il eût retenu, au lieu de les y pousser, ses jeunes enthousiastes dans une voie où il devait lui-même, en s'arrêtant, paraître infidèle à ses enseignements. Ce n'était pas, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, un chef qui, emporté trop loin, fût abandonné par ses soldats; ce fut lui-même qui, à une certaine heure, mal choisie, sonna la retraite, une retraite où il ne fut pas suivi. Il lui fallut donc renoncer à ce Collége de France, tour à tour théâtre pour lui de bruyantes ovations et d'humiliations déplorables. L'étude le soutint dans ces douloureuses expiations. Sa plume, aussi brillante que sa parole, aiguisée encore et affinée par l'exercice, lui fit dans la presse des succès du meilleur aloi. La *Revue des Deux-Mondes*, l'*Assemblée nationale* s'enrichirent de ses articles, où la solidité du raisonnement, le mouvement de la pensée s'alliaient à l'éclat du style et au coloris de l'expression.

M. E. Lerminier a laissé entre autres ouvrages : une *Introduction générale à l'histoire du droit; la Philosophie*

du droit ; l'Histoire des Législations et des Constitutions de la Grèce antique ; des *Etudes d'histoire et de philosophie ;* un *Cours d'histoire romaine, depuis Auguste jusqu'à Commode ; Dix ans d'enseignement.* M. E. Lerminier était remarquable, comme orateur et comme écrivain, par le mouvement du style, la vigueur et l'éclat des images, la noblesse de l'expression et par la puissance singulière de la passion sérieuse contenue. Vague d'abord dans les idées, prétentieux dans le style, un peu entaché de germanisme, il devint net, simple, précis, ferme : ce fut un éminent écrivain.

Comme Lerminier, Armand Carrel n'a pas rempli toute sa destinée. « Carrel, a dit M. de Broglie [1], brillait des mérites et des grâces qui ne devaient plus se retrouver par la suite sous la même plume. Il y a un éclat inaccoutumé dans la vie du soldat fidèle, à propos de mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr ; il y a de l'esprit littéraire le plus délicat dans la critique d'*Hernani*, de M. V. Hugo, et de l'*Othello* de M. de Vigny. » Il ne faut pas s'en étonner. La nature de Carrel était littéraire. Secrétaire d'Augustin Thierry, qui l'avait occupé à des travaux historiques, il composa deux *résumés*, l'un *sur l'Histoire de l'Écosse,* l'autre sur l'*Histoire de la Grèce moderne*. Un moment rédacteur des *Débats*, il ne les quitta, on l'a dit du moins, que parce qu'il était un peu éclipsé par cette plume si vive alors et si brillante de M. Saint-Marc Girardin : il entra au *National* où, bientôt trompé dans ses espérances par la révolution de Juillet, il commença et contre les hommes et contre les institutions récentes cette guerre qui lui devait être si fatale. Dans ses œuvres

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1859.

recueillies en cinq volumes par M. Littré, le dernier seul contient ses œuvres littéraires : c'est là son véritable titre. Parlant d'un ouvrage de Carrel, où il retrace quelques souvenirs de la vie militaire en Espagne, M. de Chateaubriand s'exprimait ainsi : « On y trouve une manière ferme, une allure décidée, quelque chose de franc et de courageux dans le style; des observations écrites à la lueur du feu du bivouac et des étoiles d'un ciel ennemi, entre le combat du soir et celui qui recommencera à la diane. »

Il en a été ainsi de Proudhon qui a joué, comme publiciste, un si grand rôle. Comme pour Carrel, ce sera donc moins le publiciste, que l'écrivain, que j'envisagerai dans Proudhon. Je dirai simplement qu'au fond, Prudhon était moins révolutionnaire qu'il ne le voulait paraître ; et, comme bien des réformateurs, il s'est détaché, désintéressé de son système avant même qu'il eût pu voir à l'œuvre ceux qui ont prétendu l'appliquer ; qu'eût-il dit s'il les y eût vus? Il les eût désavoués, car, selon nous du moins, Proudhon était moins ce qu'il voulait paraître, un réformateur socialiste, qu'un littérateur. Quoiqu'il ait fait depuis sa marque véritable, sa vocation est dans ce premier discours, couronné par l'Académie de Besançon et qui lui valut d'être envoyé à Paris, par sa ville natale, comme un pensionnaire littéraire.

Proudhon a dû sa renommée de philosophe et de publiciste à des paradoxes plus hardis que justes, à des hypothèses aussi étranges que peu justifiées sur l'avenir du monde et de l'humanité. Y croyait-il lui-même ? on en peut douter; il se jouait dans ses témérités sociales, plutôt qu'il n'en désirait ou n'en espérait le succès : socialiste avec des éclairs singuliers de bon sens et d'ordre ; révolutionnaire qui se serait bien vite retourné contre le

désordre : esprit puissant après tout, et écrivain singulièrement remarquable, sinon penseur aussi original qu'on l'a cru : au fond, littérateur sagace et critique incisif. « Sur cette grande orgie littéraire qui signale les dernières années d'un règne de dix-huit ans, sur l'immense charlatanisme qui s'y déploie d'une manière éhontée, sur cette ambition effrénée d'hommes de plume se décernant à eux-mêmes le premier rang, et menant de front la cupidité industrielle et l'amour du bruit, Proudhon, dit M. Sainte-Beuve[1], ne se méprend pas. Écoutez-le : « La « littérature ne produit plus rien ; la France dégringole à « tire d'aile. — La littérature antique, attique et clas- « sique revient sur l'eau, et fait prendre en dégoût le ro- « mantique. » Tel est le sens littéraire de Proudhon, quand il n'est pas égaré par le socialisme.

J. Proudhon, p. 249.

III.

Le roman. — Ses différents caractères. — Confidences et récits. — Une hérésie littéraire.

Dans cette revue que nous venons de faire de la littérature française au XIXe siècle, pendant le premier Empire et sous la Restauration, nous n'avons pas parlé du roman; c'est qu'alors le roman ne jouait pas un grand rôle, *Delphine et Corinne* exceptées. *La Dot de Suzette* de M. Fiévée, l'*Adolphe* de Benjamin Constant, avec quelques romans de madame Cottin, de madame de Souza, avant et sous l'Empire; sous la Restauration, quelques ouvrages de madame de Duras, *le Solitaire* de M. d'Arlincourt: c'était là, à peu de chose près, toute la production romanesque. La traduction des œuvres de Walter Scott suffisait à défrayer l'imagination. Quelques ouvrages cependant, voisins du roman, obtinrent et méritèrent l'attention publique. Le frère de M. de Maistre, M. Xavier de Maistre, donna dans *le Lépreux de la cité d'Aoste* une peinture aussi profonde que délicate des joies morales que, au milieu des plus tristes infirmités et sous la pitié dédaigneuse des hommes, peut éprouver une âme soutenue par le sentiment religieux.

Sous le roi Louis-Philippe, au contraire, le roman se fit dans le mouvement intellectuel une très-grande place. En aucun genre, la littérature ne montra autant de fécondité,

de richesse d'imagination, d'éclat et de nouveauté de style; le roman est presque une littérature tout entière ; mais nulle part aussi, elle ne fit acte de plus de déréglement, de licence, de corruption.

A la tête de ceux qui imprimèrent au roman cette grande impulsion, nous retrouvons, comme pour le théâtre, M. Victor Hugo. Ses premiers romans, *Han d'Islande*, *le Dernier jour d'un condamné*, scènes hideuses concordant parfaitement à son système dramatique, étonnèrent moins les imaginations qu'elles ne les révoltèrent. Son succès ne date que de *Notre-Dame de Paris*, qui, sans rompre entièrement avec ce hideux et ce laid qui est la théorie favorite et monotone de M. V. Hugo, fut cependant un grand progrès : M. V. Hugo y atteignit, comme prosateur, une gloire égale à celle qu'il s'était faite comme poëte. Sans rien devoir au souvenir de Walter Scott, il sut ressusciter le passé dans ses coutumes, ses monuments, sa vie puissamment variée et pittoresque; jeter au milieu de descriptions, trop minutieuses quelquefois et excessives, mais vives toujours et brillantes, l'intérêt des émotions humaines, le jeu des passions, le contraste des situations et des caractères; et enfin, offrir, sans la souiller, l'image délicate et neuve de la beauté, au milieu de la fange des rues de Paris et des promiscuités de la Cour des Miracles.

Balzac s'est fait, dans le roman, un nom égal à celui de M. Victor Hugo, et, au jugement de quelques-uns, supérieur; à tort, selon nous. Sa *Comédie humaine* manque également d'un rire franc et d'une sympathie sérieuse; il écrit avec son cerveau et sa passion physique. Du monde qu'il peint, il n'a vu que la moins bonne et la moins belle partie : son observation est plus matérielle que spirituelle.

Il excelle dans le détail, ébauche mieux un portrait qu'il ne l'achève ; *le Père Goriot* commence bien et finit mal. En somme, écrivain laborieux, malgré sa fécondité, mêlant à une sensualité malsaine un mysticisme non moins dangereux. Tel fut Balzac.

Sous le pseudonyme de George Sand, une femme s'est fait une gloire égale à celle des plus grands écrivains. Mais, chez elle, le roman a été successivement une révolte morale, une prédication socialiste et philosophique, une idylle. Dans *Valentine*, dans *Lélia*, dans *Indiana*, c'est une révolte morale; une prédication socialiste, dans *Consuelo :* « Georges Sand, écrit Proudhon, est tout à fait entrée dans nos idées » ; un thème philosophique, dans *Mademoiselle de la Quintinie;* une idylle, enfin, dans *la Mare au Diable*, *la Petite Fadette*, etc. Remarquable par l'ordre et la magnificence de ses compositions, la lumière et la vie qu'elle répand sur ses personnages, George Sand excelle surtout par le style; elle possède, au plus haut degré, ce privilége du génie.

Nous glisserons sur Frédéric Soulié, sur Eugène Sue, féconde imagination, tentée à sa dernière heure par le succès des déclamations politiques ; de lui encore, Proudhon a dit: « Les faiseurs de romans et de feuilletons, Sue par exemple, daignent mettre nos idées (les idées socialistes) à la mode, en les exploitant. »

Je n'ai pas nommé le plus fécond des romanciers, l'auteur des *Mousquetaires*, de *Monte-Christo*, et de tant d'autres productions qui, en retirât-on ce qui n'est pas de lui, resterait encore, littéralement parlant, le plus riche des auteurs. Il y a dans M. Dumas père du La Calprenède et du Scudéri. On écrivit rarement avec cette verve ; ou, pour parler plus exactement, M. Dumas n'écrit pas, il im-

provise : phrase facile, tour dégagé, dialogue vif et spirituel, nul ne se fait lire avec plus de plaisir ; il a le style éminemment français.

Dans une manière toute différente, M. Charles de Bernard, trop oublié aujourd'hui et qui, même de son vivant, n'a pas eu toute la renommée qu'il méritait, a laissé des œuvres remarquables. *Le Nœud Gordien*, *Gerfaut*, *le Gentilhomme campagnard*, offrent avec une grande netteté de style, une allure vive et dégagée, des parties sérieuses et une connaissance de la société que n'eut pas Balzac, qui fut son ami.

Emile Souvestre a beaucoup moins d'invention et d'originalité ; mais il se recommande par une intention philosophique, qui est le cachet de toutes ses œuvres, entre lesquelles on distingue : *un Philosophe sous les toits*, *les Confessions d'un ouvrier*, *Au coin du feu*, *Sous la tonnelle*, ouvrages empreints d'une philosophie sympathique, toujours accompagnée d'une simplicité naturelle et de sentiments qui la rendent aimable.

M. Octave Feuillet dans l'*Histoire d'un jeune homme pauvre*, dans *Sybille*, a montré un tact délicat dans la peinture de la passion ; pourquoi, dans ses derniers romans, s'est-il moralement gâté au point qu'on ait pu songer, en parlant de lui, à Rétif de la Bretonne ?

M. Jules Sandeau, dans *le Docteur Herbeau*, dans *Mademoiselle de la Seiglière*, dans *la Maison de Penarvan*, a révélé un écrivain habile et un observateur judicieux.

M. Alfred de Vigny ne s'est pas fait un moindre renom par ses romans que par ses poésies. Son *Cinq-Mars*, imitation libre et heureuse de Walter Scott, est un drame simple et rapide, pur et châtié de style, que M. Sainte-

Beuve, jeune alors, il est vrai, avait jugé sévèrement [1]. *Stello,* le plus spontané de ses livres par la pensée, plus travaillé, plus condensé que *Cinq-Mars*, ne le vaut peut-être pas par le style. Le chef-d'œuvre de M. Alfred de Vigny, c'est *Grandeur et servitude.*

M. Alfred de Musset nous a fait sa *Confession*, trop peu discrète, dans celle d'un enfant du siècle.

C'est un conteur de la nature d'Alfred de Musset que l'auteur de *la Dame aux Camélias;* peintre d'un monde qui tient dans notre littérature beaucoup plus de place qu'il ne lui en faudrait accorder.

Deux écrivains célèbres à d'autres titres, MM. Sainte-Beuve et J. Janin, doivent avoir leur place parmi les romanciers.

L'auteur des *Lundis* a débuté, comme prosateur, par un roman : *Volupté*, titre équivoque, comme l'ouvrage lui-même, qui est tour à tour la peinture de honteux égarements et le tableau de sentiments élevés : analyse morale et autopsie matérialiste tout à la fois; mélange de sensualisme et de mysticisme : confession transparente des erreurs de Joseph Delorme, autant que produit d'une imagination ardente et d'une violente crise intérieure.

J'aurais dû mettre M. J. Janin à côté de M. V. Hugo : *l'Ane mort et la femme guillotinée*, à côté du *Dernier jour d'un condamné.* « On n'a jamais bien su, a dit un critique, si le roman de *l'Ane mort et la femme guillotinée* était un essai littéraire sérieux, ou bien une facétie de J. Janin. » C'était un essai sérieux, mais en même temps

[1] «J'avais même fait dans *le Globe* un article sévère sur le *Cinq-Mars* de M. de Vigny, dont le côté historique si faux m'avait choqué. » Sainte-Beuve, *Biographie*, p. 34.

une parodie ; J. Janin, nous le savons, y visait la littérature cadavérique, alors fort à la mode, et V. Hugo en particulier. *l'Ane mort* a vécu par le style. D'autres romans, *la Confession*, *Barnave*, *le Chemin de Traverse*, *la Religieuse de Toulouse*, ont soutenu cet heureux début et montré dans J. Janin ce talent de metteur en scène dont il a fait preuve dans la traduction ou plutôt la réduction originale de *Clarisse Harlowe*.

A côté de ces œuvres, romans par la forme et par le fond, nous en placerons d'autres qui, sous des noms différents, leur ressemblent ; et au premier rang *les Confidences*, de M. de Lamartine, *Raphaël*, *Graziella*, peintures où la fiction se mêle à la réalité avec une adresse contre laquelle il faut se tenir en garde.

Eugénie de Guérin, *Reliquiæ !* ce titre nous avertit que nous sortons du roman, des confessions, des souvenirs, des récits, toutes indiscrétions faites pour le public et au public ; nous entrons dans un autre monde ; ce sont ici des entretiens intimes, les entretiens de l'âme avec elle-même et avec Dieu, des *soliloques*, comme les a si bien appelés saint Augustin [1]. Le fond en est bien simple et bien uni. Point d'amour d'abord : vivre confinée à la campagne, dans un vieux manoir, sans distraction aucune ; cultiver chaque jour les fleurs d'un jardin ; les dimanches, aller à l'église lointaine du village, visiter les pauvres, voilà la vie étroite où se renferme, le ciel sombre sous lequel respire Eugénie de Guérin. Si quelques devoirs de famille ou de convenance sociale l'en

[1] Deum et animam scire cupio, quæ quoniam cum solis nobis loquimur, soliloquia vocari et inscribi cupio.

Soliloquiorum libri I, VII.

éloignent un instant, avec quel plaisir elle y revient ! « Désert, calme, solitude, vie de mon goût qui recommence. » Et l'on conçoit qu'elle s'y plaise, car le moindre incident, le moindre mouvement de cette vie tranquille, produit des jeux d'une fantaisie pleine de grâce : « Il fut un temps où j'écrivais avec charme les moindres petites choses : quatre pas au dehors, une course au soleil à travers champs ou dans les bois, me laissait beaucoup à dire. » Pourquoi ce charme a-t-il disparu ? C'est qu'alors un sentiment pieux et tendre, une double affection — « j'étais moins sœur que mère» — illuminait le paysage et son âme. Ce soleil a disparu ; un voile sombre s'est étendu sur la nature : ce frère sur lequel, tendresse plus pure que celle de Lucile, elle veillait avec une inquiétude maternelle, lui a été enlevé. Il est mort à vingt-neuf ans.

Ce frère, Maurice de Guérin, a eu aussi sa renommée ; et c'est M. Sainte-Beuve qui, selon son expression, « avait sonné la cloche » en son honneur. Pourquoi tant de bruit? C'est qu'il a cru saluer dans l'auteur du *Centaure* « l'André Chénier du panthéisme. » — « Magnifique et singulière composition, s'écrie-t-il, où toutes les puissances naturelles primitives sont senties, exprimées, personnifiées énergiquement, avec goût toutefois, avec mesure, et où se déclarait du premier coup un maître. Ces grandes organisations primitives auxquelles on croyait par Lucrèce, et auxquelles Guérin nous fait presque croire ; en qui le génie de l'homme s'alliait à la puissance animale encore indomptée et ne faisait qu'une avec elle ; par qui la nature, à peine émergée des eaux, était parcourue, possédée ou du moins embrassée dans des courses effrénées, interminables, lui parurent mériter un sculpteur et aussi un au-

diteur capable d'en redire le mystère. Il suppose le dernier des centaures interrogé, au haut d'un mont, au bord de son antre, et racontant, dans sa mélancolique vieillesse, les plaisirs de ses jeunes ans à un mortel curieux, à ce diminutif de centaure qu'on appelle homme: car l'homme, à le prendre dans cette perspective fabuleuse, grandiose, ne serait qu'un centaure dégradé et *mis à pied.* Rien n'est puissant comme ce rêve de quelques pages, rien n'est plus accompli et plus classique d'exécution[1]. »

Je suis loin de voir dans le *Centaure* de Maurice de Guérin tout ce qu'y voit M. Sainte-Beuve. Elle n'était point, je le crois, dans la pensée de l'auteur, cette aspiration panthéistique qui a plu à M. Sainte-Beuve ; c'est tout simplement un jeu d'imagination, une de ces fictions poétiques par lesquelles Virgile, aussi bien que *Lucrèce*, a rappelé ces temps de créations incomplètes, d'essais cosmogéniques, si je puis ainsi dire, temps auxquels se rapportent ces monstrueuses alliances, où

Prœtides implerunt falsis mugitibus auras.

Que ce soit, si l'on veut, dans l'auteur, et c'est déjà beaucoup, un emblème de ces convoitises ardentes et folles qui, de nos jours, ont égaré tant de jeunes imaginations et leur ont fait rêver, dans l'ordre physique comme dans l'ordre social, des satisfactions impossibles et des joies coupables, cela peut être; mais il y a loin de là à un manifeste de panthéisme. Au surplus, et en définitive, s'il était vrai que Maurice de Guérin eût voulu chanter un hymne à la gloire du panthéisme avec M. Sainte-Beuve,

[1] *Lundis*, t. XV, p. 33.

il eût regretté d'être devenu, de centaure, homme, et *mis à pied;* nous dirions que pour nous, nous aimons mieux, en ce cas, être à pied qu'à cheval.

Les poésies de Maurice de Guérin, publiées cinq ans après les œuvres de sa sœur, n'ont point ajouté à sa réputation, si elles n'y ont pas nui.

L'auteur du théâtre de *Clara Gazal*, de *Colomba*, a sa place à part parmi les écrivains. « Arrivé en pleine floraison du siècle, quand l'ivresse du renouveau s'emparait de tous les esprits, dans un temps où il se faisait un si furieux abus du lyrisme et de la métaphore, Mérimée, seul ou presque seul, retrouve et maintient les traditions de l'art simple et sévère. C'est un classique dans la pure et haute acception du mot[1]. » M. Mérimée a eu en effet ce don du naturel, et le bon esprit de ne le point gâter : c'est là son trait distinctif et ce sera son durable attrait. « *L'enlèvement de la redoute*, six pages qui doivent prendre rang parmi les plus belles de notre littérature narrative : c'était la perfection du style naturel[2]. » Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter comme correctif : « En prose, cette sobriété atteignit, dans les dernières années, jusqu'à la sécheresse[3]. »

M. Mérimée avait été, à l'Académie française, le successeur de M. Nodier. La fortune, toujours favorable à celui-ci dans sa carrière littéraire, lui réservait ce dernier bonheur : un panégyriste bienveillant et spirituel qui sût et voulût lui prêter les qualités d'écrivain dont il n'avait guère que les apparences. M. Nodier avait touché à tous les genres, et, à proprement parler, n'avait réussi dans

[1] M. J. Sandeau, *Réponse au discours de réception* de M. de Loménie.
[2] M. de Loménie, 8 janvier 1874.
[3] Paul de Saint-Victor, *Barbares et Bandits.*

aucun. M. Mérimée le savait mieux que qui que ce fût ; aussi a-t-il indiqué, chez son devancier, le point vulnérable : « Il ne suffit pas, a dit La Rochefoucauld, d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie. » Nodier ne l'eut pas cette économie ; il s'est dispersé partout, et nulle part recueilli. En somme, réputation surfaite ; et M. Mérimée n'a pas, je le crois, bien prédit quand il annonçait que « la faveur qui de nos jours accueillit ses ouvrages ne les abandonnerait pas. »

Au-dessus de M. Nodier, à côté de M. Mérimée, il faudra placer M. Edmond About qui, dans ses premiers ouvrages pleins d'une verve si fine et si spirituelle, s'est montré peintre si vrai et conteur si vif et si piquant.

Nous venons de rencontrer, parmi les prosateurs, des écrivains qui ont mené le « chœur » de la poésie : V. Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Lamartine ; et à ce propos, il me vient en l'esprit un doute, et, je le crains bien, une hérésie littéraire: ces grands poëtes ne sont-ils pas des prosateurs non moins grands, je n'ose dire plus grands encore ? Voyez : dans *Notre-Dame de Paris*, V. Hugo n'est-il pas plus véritablement maître de la langue qu'il ne l'est dans ses poésies ? il la plie, mais sans la briser ; la conduit, sans lui faire violence, dans tous les détours, dans toutes les fantaisies de son imagination ; il la dompte, l'assouplit, la colore sans lui ôter de sa vigueur, de sa grâce et de sa franchise.

M. de Lamartine, lui, l'enrichit et la féconde avec une si merveilleuse industrie, qu'il serait impossible de trouver dans ses nombreuses créations de style un seul néologisme, ou du moins qui le paraisse. Le mot, quand il est nouveau, est si bien encadré dans la phrase, il se marie et se fond si bien avec des termes anciens, qu'il ne

fait jamais saillie ; M. de Lamartine innove naturellement ; ce sont, chez lui, tous mots rencontrés et jamais cherchés. Nul, selon nous, après J.-J. Rousseau, après Bernardin de Saint-Pierre, n'a trouvé pour la langue descriptive plus de ressources, de couleurs, de nuances variées et habilement assorties. Un peu monotone, peut-être, sa phrase est toujours pleine, sonore, mélodieuse : elle tombe naturellement en cadence : elle est une musique comme sa poésie. Tous deux conservent ainsi dans la prose, au milieu de leur richesse de style, le caractère différent que nous avons marqué dans leur poésie.

M. Alfred de Vigny, lui, a, comme prosateur, une allure toute différente de celle qu'il a comme poëte ; en prose, il est beaucoup plus vif, plus dégagé ; il a plus de trait, de nerf, de précision, que dans ses vers : *la Canne de jonc* est un admirable récit. M. Alfred de Musset nous paraît aussi être, en prose, plus à son aise et dans son naturel, qu'en poésie. Il est neuf de tour et d'expression ; leste, piquant, rapide, charmant de grâce et d'abandon.

Ces quatre poëtes sont quatre prosateurs hors ligne. Mais à des degrés différents, ce double don, cette science des deux langages, plusieurs autres poëtes de nos jours l'ont possédée ; il nous suffira de nommer M. de Laprade et M. E. Legouvé.

On peut, sans forcer trop le rapprochement, placer à la suite des *Confidences* les *Lettres*, qui en sont aussi et souvent la forme la plus naturelle et la plus vraie. Les correspondances n'ont pas manqué au dix-neuvième siècle, et surtout dans cette dernière moitié. Il nous suffira de rappeler les lettres de M. de Lamennais, de madame Swetchine, de M. de Tocqueville, du P. Lacordaire, et ces lettres si vives et si naïves tout à la fois dans lesquelles

M. Ampère, jeune, ignorant de son génie, comptait pour son avenir, et celui de la compagne qu'il s'était choisie, sur une modeste place de professeur : confidences charmantes, où l'on ne soupçonnerait guère le savant illustre auquel on doit l'*Essai sur la philosophie des sciences*, mais où parfois déjà se révèle le *distrait* si connu depuis.

IV

Poésie : Les origines du romantisme. — La préface de *Cromwell*. M. Alfred de Vigny. — Les frères Deschamps. — Joseph Delorme. — Retour à Lamartine et à V. Hugo. — Alfred de Musset. — Le demi-romantisme. — C. Delavigne. — Viennet.

Voilà pour la troisième époque le tableau de la prose : philosophie, morale, histoire, science politique ; voyons ce que va nous donner la poésie.

En retraçant, dans la période précédente, l'histoire de la poésie dramatique et en faisant connaître des œuvres remarquables et dans lesquelles perçait déjà un esprit plus libre, une entente nouvelle de la scène étrangère, nous n'avons rien dit d'une grande réforme théâtrale qui s'annonçait et arborait hautement son drapeau en face de la tradition classique : on a deviné le romantisme [1], le romantisme qu'il ne faut pas confondre avec la rénovation littéraire dont Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand sont les véritables promoteurs.

[1] Si je ne me trompe, le mot romantique a fait son apparition dans la langue française avec J.-J. Rousseau : « Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus *romantiques* que le lac de Genève. » Pour lui *romantique* est le synonyme de romanesque : « En sortant d'une longue et douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux, et laissant errer mes yeux au loin sur les *romanesques* rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire et cristalline, j'assimilais à mes fictions tous ces aimables objets. » *Rêveries*, cinquième promenade.

La paix que nous procura le retour des Bourbons y contribua aussi beaucoup; elle fit tomber les barrières qui séparaient les peuples et, si elle n'éteignit pas les haines, elle mêla les idées. Madame de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne, avait surtout fait ressortir la différence qui existait entre le théâtre allemand et le théâtre français. C'est de ce côté aussi que se porta la curieuse activité de la littérature. Une entreprise dans laquelle se réunirent des hommes, quelques-uns déjà connus, d'autres célèbres depuis, *la Collection des théâtres étrangers*, ne servit pas peu à répandre le goût de ces communications nouvelles et à les faciliter. M. de Barante donna à part, en 1821, la traduction des *Œuvres dramatiques* de Schiller, et, dans la collection des *Théâtres étrangers*, traduisit plusieurs pièces, entre autres l'*Hamlet*. M. de Sainte-Aulaire y traduisit *l'Expiation*, de Müller, *Emilie Gallotti*, de Lessing, *Faust*, de Gœthe. M. de Sainte-Aulaire est pour la traduction libre : « En essayant, dit-il, de conserver à la traduction la couleur de l'original, le traducteur arrive à un effet tout différent. Il donne un air étranger à ce qui, en allemand, était naturel et facile. »

M. de Rémusat traduisit, avec M. Guizot, le théâtre de Gœthe.

Antérieurement à tous ces travaux, M. Benjamin Constant réfugié en, 1803, à Weymar, où il s'était lié avec Gœthe, Wieland, Schiller, avait puisé dans leurs entretiens l'idée de transporter dans notre langue la trilogie dramatique de *Wallenstein* : traduction estimable et consciencieuse, où l'on voudrait plus de couleur et d'éclat poétique.

En 1824, M. Guizot se consacrant uniquement à des travaux historiques et littéraires publia les œuvres complètes de Shakespeare, en revisant avec M. Pichot la tra-

duction de Letourneur. Il la faisait précéder d'une introduction où, partant de ce point, que la critique littéraire avait changé de terrain et ne pouvait plus demeurer dans les limites où elle se renfermait jadis, il étudiait la nature de la poésie dans ses rapports avec la civilisation des peuples, et parlait de la nécessité de sortir de la forme classique.

Plus tard encore, M. Guizot a donné son opinion sur cette question : « La querelle des classiques et des romantiques, dit-il, a été, comme toutes les querelles, l'occasion de prétentions fantasques et d'exagérations puériles ; mais elle révélait en Europe une phase nouvelle de l'esprit humain, et en France un besoin profond de l'esprit national. La littérature de l'Empire nous avait rendu un important service, trop oublié : elle avait tiré les lettres des déréglements et des déclamations révolutionnaires et les avait ramenées sous l'autorité de la tradition, du bon sens et du goût ; mais si la tradition, le bon sens et le goût dirigent et règlent, ils n'inspirent pas ; à l'esprit dans ses travaux, comme aux navires sur l'Océan, il faut du vent aussi bien qu'une boussole. Le souffle inspirateur manquait à notre littérature quand l'école romantique alla le chercher à des sources nouvelles, les littératures étrangères et la liberté[1].»

Mais l'origine même du romantisme, il faut la faire remonter à madame de Staël. « Unissant le tact, la finesse, la tendresse de cœur de son sexe, à la pensée virile et au talent pittoresque d'un grand écrivain, madame de Staël fit connaître l'Allemagne à la France. Dans son livre, qui offre à la fois l'abandon d'une causerie et l'éclat d'un poëme, cita-

[1] Guizot, *Mémoires*, t. III, p. 118.

tions heureuses, analyses artistement combinées, points de vue inattendus et riants, pensées profondes, élans de poëte, tout concourt au même but : rapprocher le peuple allemand et le peuple français, les faire valoir tour à tour, les mettre en saillie par les côtés où ils se peuvent prendre[1]. »

Un journal qui, en peu de temps, sous une habile et forte direction, conquit une grande autorité littéraire, le *Globe*, dirigé par un homme qui fut, en littérature, un promoteur d'idées aussi puissant que l'était en philosophie M. Cousin, contribua beaucoup à répandre les idées esthétiques de l'Allemagne. Penseur profond, homme d'inspiration, M. P. Dubois avait toutes les qualités d'un écrivain et d'un initiateur. Peu de littérateurs ont eu autant d'originalité et de mouvement dans l'esprit, des idées aussi abondantes et aussi neuves, plus de talent et plus de souci du style. Sa conversation avait plus de verve encore que sa plume. Bien qu'un peu empêchée quelquefois par l'abondance même des pensées, sa parole était colorée, vive, pittoresque, toute palpitante de l'émotion de l'âme et du feu de l'imagination.

Toutes ces idées d'affranchissement, de rénovation, flottaient donc dans les imaginations, vagues et décevantes, comme toutes les réformes en théorie, quand un esprit puissant, un homme qui avait déjà dans son génie autant d'orgueil que d'audace, M. V. Hugo les rassembla, les condensa et les réduisit en formules dans la préface de son *Cromwell*.

M. V. Hugo distingue trois âges dans l'humanité : les temps primitifs, qui vont jusqu'à Homère, les temps an-

[1] E. Lerminier.

tiques, d'Homère jusqu'à Jésus-Christ, et l'âge moderne, de Jésus-Christ jusqu'à nous; lyrique, dans le premier âge, épique, dans le second, la poésie est dramatique, dans le troisième. Ainsi l'ode, l'épopée, les drames, telles sont les trois formes presque exclusivement successives du génie poétique. Les anciens, les poëtes dramatiques principalement, n'ayant surtout étudié la nature que sous une seule face, et rejetant sans pitié ce qui ne se rapportait pas à un certain type du beau, ne connurent pas le drame; mais « le christianisme amène la vérité. Comme lui, la muse moderne verra les choses d'un coup d'œil plus haut et plus large. Elle sentira que tout dans la création n'est pas humainement beau, que le laid existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. Elle demandera si la raison étroite et relative de l'artiste doit avoir gain de cause sur la raison absolue du Créateur; si c'est à l'homme à rectifier Dieu; si une nature cultivée en sera plus belle; si l'art a le droit de dédoubler, pour ainsi dire, l'homme, la vie, la création; si chaque chose marchera mieux quand on lui aura ôté son modèle et son ressort; si enfin c'est le moyen d'être harmonieux, que d'être incomplet. C'est alors que l'œil fixé sur des événements tout à la fois visibles et formidables, et sous l'influence de cet esprit de mélancolie chrétienne et de critique philosophique que nous observions tout à l'heure, la poésie fera un grand pas, un pas décisif, un pas qui, pareil à la secousse d'un tremblement de terre, changera toute la face du monde intellectuel. Elle se mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit.» Telle est la

poétique de M. V. Hugo, je dirai le principe de toutes ses œuvres: doctrine plus originale par la forme que par le fond; amalgame étrange de vrai et de faux, où sous de grands mots se cachent quelques vérités qui ne sont pas neuves. Cette classification même des genres par les différents âges de l'humanité n'est pas exacte : la Bible, qu'il invoque, débute par la partie épique, la Genèse. La poésie lyrique ne vient qu'après : cantiques, psaumes, prophéties. En Grèce, l'épopée homérique a précédé de plusieurs siècles la poésie lyrique ; et, quant à faire figurer dans leurs œuvres le laid, le grotesque, réclamés par M. V. Hugo, les Grecs l'ont fait dans le drame satyrique, mais ils ont réservé pour la tragédie le sublime et le beau. En exprimant par le même mot la tragédie et le drame, M. V. Hugo fait une confusion que les Grecs n'ont pas connue. Le laid et le beau, le grotesque et le sublime, l'ombre et la lumière, la bête et l'esprit, tout M. V. Hugo est là, le poëte, l'écrivain, l'homme : antithèses inévitables de ses odes, de ses drames, de ses romans, trois faces diverses, mais uniformes du même talent.

M. Alfred de Vigny exposa les mêmes théories dans sa préface *d'Othello*, en un style aussi prétentieux que celui du maître, mais sans rien y ajouter de saillant.

Tout le théâtre de M. V. Hugo est une application de cette théorie. Tous ses héros et héroïnes, personnages principaux et secondaires, caractères et sentiments, sont taillés sur le même patron. L'antithèse en est le fond. Dans son théâtre, il avilit la royauté, flétrit le prêtre, réhabilite la courtisane et le laquais, travestit l'histoire, tire les caractères de sa fantaisie et les sentiments de son cerveau. *Le Roi s'amuse*, c'est le triomphe du bouffon sur l'homme de guerre, du bossu sur l'homme bien fait, de la

marotte sur la couronne, de l'homme du peuple sur le gentilhomme. Dans *Marie Tudor*, le poëte nous apprend qu'il a voulu montrer : « une reine qui fut une femme, grande comme reine, vraie comme femme » ; et de plus : « poser largement sur la scène, dans toute sa réalité terrible, ce formidable triangle, qui apparaît si souvent dans l'histoire : une reine, un favori, un bourreau. » *Lucrèce Borgia* commence par *le souper de Ferrare;* et *Ruy-Blas* par la situation du premier ministre, qui ramasse le mouchoir d'un laquais ; dans *Hernani*, le roi est opposé au bandit.

Encore si, grâce à ces alliances, ou plutôt à ces oppositions monstrueuses, M. V. Hugo arrivait à la tragédie! mais non, le génie dramatique lui fait complétement défaut. *Cromwell* est un monologue : *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor, Angelo* sont des mélodrames; *Hernani*, *Marion Delorme*, pitoyable du reste, et *Le Roi s'amuse* ne sont que des dialogues ; *Ruy-Blas* est le dernier soupir de la tragédie romantique, qui a expiré avec *les Burgraves*. La vérité, la raison, l'âme et la véritable invention manquent à M. V. Hugo : il n'a en propre que l'antithèse et l'hyperbole.

Le vent souffilait au romantisme. M. Alexandre Dumas s'y laissa aller, en essayant toutefois de ne s'y pas livrer tout entier. Élève de Shakespeare, il ne jure pourtant pas sur la parole du maître, et il cherche, dans ses tentatives de réforme théâtrale, une voie où il puisse marcher seul. *Henri III*, joué au Théâtre-Français en 1828, fut un triomphe. *Christine*, sous le titre de : *Stockholm*, *Fontainebleau*, et *Rome*, antérieure à *Henri III*, mais qui ne parut qu'après, classique d'abord, revêtit un costume romantique, et réussit encore. *Antony* eut du succès. *Antony* était une de

ces attaques, alors fort à la mode, contre certaines institutions sociales. C'est aussi, dit-on, la pièce où M. Dumas s'est le plus personnifié. « L'immoralité d'*Antony*, dit M. de Loménie, gît plutôt dans les situations que dans les idées et le langage : il est encore plus faux qu'immoral... ce qu'on disait jadis d'une adresse de Mirabeau au roi, qu'il y avait trop de menaces pour tant d'amour et trop d'amour pour tant de menaces, peut très-bien s'adapter à *Antony;* et l'on peut dire qu'il y a trop de vices pour tant de vertu, et trop de vertu pour tant de vices. »

L'œuvre la plus remarquable de M. Alexandre Dumas est aussi un monument d'immoralité sans grâce et sans poésie ; elle est, comme *Marie Tudor* et *Lucrèce Borgia*, un cauchemar dramatique. M. Dumas toutefois entend mieux le théâtre que M. V. Hugo ; il construit bien la charpente dramatique ; sa mise en scène est rapide et vigoureuse, pleine d'entrain ; mais il peint la sensualité plutôt que la passion ; avec plus de fièvre que de chaleur naturelle, il a plus d'étendue que de profondeur, et moins de pensées que de mots.

Dans cette disposition où l'on était, en 1828, de refaire la tragédie, ce n'était pas à l'Allemagne, mais à l'Angleterre, c'était à Shakespeare et non à Schiller que l'on s'était adressé. M. Alfred de Vigny, après lui les frères Deschamps, se mirent à l'œuvre. En 1828, M. de Vigny traduisit *Othello*, qui fut joué le 22 octobre 1829 ; il traduisit également *le Marchand de Venise*. C'était de sa part beaucoup de désintéressement et un dévouement méritoire aux nouvelles doctrines littéraires; car de sa nature M. Alfred de Vigny était poëte spontané et original.

Simple capitaine dans la ligne, M. de Vigny avait, sous la tente, composé dans ses moments de loisir différents

poëmes: principalement *Dolorida*, *Moïse ; Moïse*, « magnifique personnification, dit G. Planche, du génie aux prises avec l'obéissance ignorante ; » *Dolorida*, création pathétique, où l'on peut regretter l'emploi trop fréquent de la période poétique, et une expression plus naturelle et plus franche.

Mais le joyau de M. de Vigny c'est *Eloa:* « ce sujet qui se trouve à l'origine de toutes les histoires et de toutes les poésies; qui a traversé, sans s'épuiser, tous les âges, rajeuni par le charme des détails et de l'exécution. » *Eloa* est de la famille du *Paradis perdu* et de *la Messiade*, avec cette différence toutefois que l'esprit religieux des deux premiers poëtes est remplacé par une rêverie nuageuse, une superbe philosophique, et une inquiétude morale que ne connurent ni Milton, ni Klopstock. *Eloa*, c'est le mystère insondable de l'humanité: d'où venons-nous? où allons-nous? où est notre origine, où notre fin? Mais au lieu d'être l'ange de lumière qui plane sur le monde pour l'éclairer, elle est souvent l'esprit du mal: embryon qui flotte à la surface des mondes; un de ces Éons éclos en foule du cerveau des Gnostiques.

Heureusement M. Alfred de Vigny ne s'est pas toujours tenu sur ces hauteurs : dans *Symatha* et *le Bain d'une reine*, où il rappelle un peu André Chénier, il a montré de la grâce, ce qui ne lui arrive pas toujours. Original dans la pensée, élégant dans l'expression, il est aussi parfois prétentieux et recherché ; en tous cas « sui generis » ; ne relevant ni de Lamartine, ni de V. Hugo : poëte du second ordre pourtant.

Les Destinées, poëme posthume, sont comme un appendice d'*Eloa:* le poëte y semble fixé sur des problèmes qu'il agitait dans ce dernier ouvrage ; et il y arrive, chute

facile à prévoir, au panthéisme, qui ne l'a guère bien inspiré. On n'a, en publiant les *Destinées*, servi ni la réputation du penseur, ni la gloire du poëte.

La réforme romantique n'avait pas eu seulement pour objet le théâtre; elle portait aussi sur la poésie en général, et visait particulièrement la poésie impériale. Elle avait aussi pour but d'élargir, en le brisant, le moule, selon elle, trop étroit de la versification française. M. Alfred de Vigny s'était prêté à cette seconde entreprise, et y avait aidé, comme il fit pour la première. Mais nul ne s'y porta plus vivement que l'écrivain, très-célèbre depuis, qui, un des membres les plus fervents alors du cénacle, sous le pseudonyme de Joseph Delorme, prêcha d'exemple et tacha de propager cette réforme. Réhabilitant Ronsard, et lui empruntant ses rythmes, ses mètres, ses enjambements, rompant avec la réserve, il crut avoir trouvé le secret d'une rénovation poétique. Dans cette forme nouvelle et agrandie, il mettait un germe nouveau, ou qu'il croyait tel du moins, la mélancolie; non pas cette mélancolie maladive déjà mais touchante de René, mais une mélancolie malsaine qui allait jusqu'à une affectation poitrinaire: ainsi se montrait, dans ses *Pensées*, Joseph Delorme. Il s'éleva plus haut, et, en s'épurant, se fortifia. *Les Pensées d'Août,* et *les Consolations* surtout sont fort au-dessus des *Pensées :* il y a dans ces trois ouvrages, malgré leurs défauts, des passages heureux. Joseph Delorme et *les Consolations* contiennent le germe de *Volupté* et *Volupté*, celui des *Pensées d'Août. Les Pensées d'Août,* publiées en 1837, n'obtinrent pas un grand succès. M. Sainte-Beuve nous dit quelle fut, selon lui, la cause de cet échec [1].

[1] Depuis 1830 je n'appartenais plus au groupe étroit des poëtes :

Parmi ceux qui travaillèrent, s'ils n'y aidèrent beaucoup, à ce mouvement romantique, il convient de nommer les frères Emile et Antony Deschamps.

Émile Deschamps publia, en 1828, les *Etudes françaises et étrangères;* parmi ses traductions, on remarque la *Fiancée de Gœthe*, des traductions de *Macbeth*, *Roméo et Juliette.* Il a, en outre, un *Macbeth,* tragédie imitée de Shakespeare; et de *Roméo et Juliette* il a fait une symphonie musicale (musique de Berlioz). M. Émile Deschamps a vu, sur ses dernières années, s'effacer peu à peu le prestige qui d'abord avait entouré son nom et ses poésies; un peu engoué d'abord, le public lui a été ensuite trop sévère : il a souffert du déclin du romantisme. Poëte d'une grande facilité et d'une souplesse de talent rares, il a abordé avec succès plusieurs genres ; son tort même, c'est de s'être un peu dispersé.

Antony Deschamps, son frère, fut aussi un traducteur et un poëte : il a traduit en vers vingt chants de la *Divine comédie* du Dante; de son propre fonds , il a tiré: *Dernières paroles*, *Résignation*, poésies où se peignent, non sans douceur, les sombres idées qui longtemps hantèrent son imagination : c'était un poëte gracieux dans sa mélancolie.

Pendant que leurs disciples, devenus maîtres à leur tour, occupaient ainsi et charmaient le monde littéraire,

j'avais pris position de critique dans la *Revue des Deux-Mondes.* Je n'attribue pas exclusivement à ces diverses raisons le succès moindre des *Pensées d'Août ;* mais, à coup sûr, elles furent pour quelque chose dans l'accueil tout à fait hostile et sauvage qu'on fit à un recueil qui se recommandait par des tentatives d'art, incomplètes sans doute, mais neuves et sincères.

Sainte-Beuve, *Ma Biographie.*

MM. V. Hugo et Lamartine ne restaient pas inactifs. Nous avons vu quelle ardeur M. V. Hugo avait portée dans le renouvellement de la scène dramatique : cette entreprise ne lui faisait pas toutefois oublier les autres genres de poésie. A sa moisson lyrique, déjà si riche, il ajouta de nouvelles gerbes, brillantes encore et colorées; et la plus belle peut-être de sa récolte poétique : *les Voix intérieures*, *les Chants du crépuscule*. Plus tard viendront et *les Contemplations* et *la Légende des siècles*. Mais déjà, il y a altération et amaigrissement. La feuille de métal trop battue s'use et ne rend plus qu'un son affaibli et sourd. Je ne parlerai point des productions qui se rattachent au troisième âge poétique de M. V. Hugo. On y reconnaît encore çà et là, mais dégradés, j'allais dire souillés, les fragments d'un poëte.

M. de Lamartine déchoit aussi, en cette seconde saison de son génie poétique; mais là, comme en politique, il ne tombe pas, à beaucoup près, si bas : les *Secondes harmonies*, inférieures aux premières, sont encore dignes du chantre des *Méditations ; Jocelyn* est le magnifique épisode d'un grand poëme inachevé ; mais *un Ange déchu* est une décadence. Non qu'en ces dernières œuvres, le génie du poëte ait fléchi ; mais la politique le dispute à la muse, la prose aux vers, qu'il ne compose plus et, qu'à ses moments perdus, il laisse tomber négligemment à moitié forgés et boiteux même quelquefois. Même ces premières poésies si délicieuses, les *Méditations*, il les gâtera en les expliquant ; en disant à quel jour, à quelle heure, à quelle occasion il les a composées : ainsi s'évapore un parfum en l'analysant ; ainsi perd tout son charme le mystère en s'éclairant : que reste-t-il maintenant d'Elvire ?

Cependant un poëte grandissait qui devait leur dispu-

ter et partager avec eux l'admiration enthousiaste de la jeunesse. Ce poëte, M. de Lamartine ne le comprit pas d'abord. On s'en est étonné; mais, outre qu'il n'y avait rien dans les premières poésies de M. Alfred de Musset qui dût particulièrement attirer son attention, le genre même de ces poésies ne pouvait beaucoup lui plaire. Aussi, quand plus tard M. de Lamartine parut lui faire amende honorable, il ne le reconnut pas franchement. Quels rapports, en effet, entre l'auteur des *Méditations* et l'auteur de *Mardoche*, de *Rolla,* de *Namouna ?* entre la rêverie chrétienne et mystique et cette ivresse sensuelle qui, alors même que fatiguée de son excès elle sent ce ver rongeur qui sort du sein des voluptés et pique le cœur blasé, ne s'en peut affranchir. C'est en vain que, se ressouvenant de Lucrèce[1], le poëte s'écrie :

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
> Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir !

Il ne parvient pas à la surmonter, cette langueur de la volupté où se renferment sa pensée et son âme. On a voulu voir dans *Portia* certaines pages indiquant, au milieu des légèretés de la jeunesse et de l'ironie du scepticisme, l'émotion de l'âme; non, là encore, il reste le poëte du plaisir, et lors même que, dans d'autres pièces, il semble chercher un air plus pur, un plus vaste horizon, ses yeux malades ne peuvent soutenir cette lumière nouvelle; ils retombent vers la terre et redoutent le jour qu'ils ont à peine entrevu.

Ainsi, dans *l'Espoir en Dieu*, dans *le Souvenir,* « à ces

1 ..... Medio de fonte leporum
Surgit amare aliquid mediis quod floribus angit.

heures d'orage et de douloureuse agonie auxquelles il a dû de laisser échapper en quelques *nuits* des accents qui font fibrer tous les cœurs et que rien n'abolira [1], » si l'on voit d'abord briller quelque lueur spiritualiste, elle s'éteint bientôt au milieu des ténèbres du doute. On n'y sent pas ce vent frais et pur qui frappe au visage le poëte florentin quand, après avoir parcouru tous les cercles de l'*enfer*, i en sort pour entrer dans le *purgatoire*. Mais peut-être le trouverez-vous ce réveil de l'âme longtemps assoupie, dans ces stances qu'Alfred de Musset écrivit dans la maison de campagne d'un de ses amis : « ces vers qui, dit M. Sainte-Beuve, n'ont tout leur sens que quand on les voit ainsi tracés par le poëte dans une nuit d'abattement et de regret amer, et dérobés, à son insu, par l'amitié. »

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle,
Et ceux qui se sont passé d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde :
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Quoi qu'il en soit, M. Alfred de Musset va tous les jours grandissant. Le chef de la dernière et nouvelle école poétique, ce n'est pas Lamartine, ni même V. Hugo, c'est

[1] Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XIII.

M. Alfred de Musset. Cette faveur est-elle méritée ? Assurément, M. de Musset a de grandes qualités de poëte ; mais il n'a pas précisément les qualités qu'on est accoutumé de lui donner: le mouvement, la verve, la flamme ; il a la grâce, la délicatesse, l'originalité quelquefois. Il s'est mieux jugé que ne le jugent ses admirateurs :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre[1].

Il a, en effet, la veine poétique, mais non le flot continu. Il ne va pas, du reste, au delà de son inspiration ; quand elle l'abandonne, il s'arrête, il cesse de chanter, quand il cesse de sentir. Il n'a pas d'ailleurs gagné avec le temps : « sa floraison printanière a éclipsé les inspirations de sa maturité. Musset a l'affectation et la prétention de la négligence ; il a un merveilleux talent de pastiche. On dirait de la plupart de ses jolies petites pièces et *saynètes*, que c'est traduit on ne sait d'où ; mais cela fait l'effet d'être traduit[2]. » Ce qui manque, en effet à M. de Musset, c'est l'originalité ; imitateur de M. de Lamartine et de M. V. Hugo, à ses commencements, il est resté, quoi qu'il ait fait, marqué de leur empreinte. Quel est donc le secret de cette faveur toujours croissante et qui dépasse presque la gloire de Lamartine et de V. Hugo ? il faut bien encore en appeler au jugement de M. Sainte-Beuve : « On outre tout : il y a dans le succès de Musset du vrai et de l'engouement. Ce n'est pas seulement le distingué et le délicat qu'on aime en lui. Cette jeunesse dissolue adore chez Musset l'expression

[1] *La Coupe et les Lèvres.*

[2] M. Vitet, discours à la réception de M. de Laprade à la place de M. de Musset.

de ses propres vices [1]. » Sainte-Beuve aurait-il deviné juste ? je le crains.

Au moment où la littérature romantique avait, dans sa confiante jeunesse, porté à la littérature classique un superbe défi, celle-ci avait cru que pour vivre, pour conserver la faveur publique, elle devait se modifier ; renoncer à la pompe trop solennelle de l'alexandrin, à la recette stéréotypée de la tragédie traditionnelle, et, pour continuer à retenir, du moins à partager le sceptre tragique, introduire quelques libertés dans le code d'Aristote et abaisser un peu le cothurne de Sophocle. Lebrun, dans *Marie Stuart ;* Soumet et Guiraud, dans leurs meilleures pièces, avaient fait en ce sens quelques pas. Quand, plus tard, M. V. Hugo eut appuyé ses théories de ses drames et mis ses préfaces en action, l'ancienne tragédie se crut obligée d'aller un peu plus loin ; et elle s'y hasarda sous les auspices d'un homme qui, dans les dernières années de la Restauration, s'était, nous le savons, fait au théâtre une réputation brillante; cet homme, c'était Casimir Delavigne.

Nulle réputation contemporaine peut-être n'a eu d'aussi grandes vicissitudes. Caressé, porté à ses débuts et soutenu par le souffle de la popularité, M. Delavigne était, quand éclata la révolution de 1830, le plus en vue des poëtes. Auteur applaudi des *Vêpres Siciliennes*, du *Paria*, pièces jetées dans le moule antique, mais bien coulées et bien venues, il n'avait, ce semble, qu'à suivre cette voie battue, il est vrai, mais où il avait semé de nouvelles et brillantes couleurs. Que de fraîcheur en effet dans cette forme en apparence usée, quelle jeunesse d'imagination !

[1] *Lundis*, XI, p. 466.

peu d'originalité peut-être dans le style, mais que d'élégance, de pureté et parfois même d'éclat ! Le flot romantique vint traverser et troubler le cours paisible et fortuné de cette veine poétique :

Doris amara suam non intermisceat undam;

Casimir Delavigne s'y laissa entraîner et livra au courant de la nouveauté sa barque jusque-là heureuse et prudente; il ne se hasarda pas toutefois en pleine mer, mais côtoya le rivage : ce fut là son malheur. S'il eût déployé toutes ses voiles au vent du romantisme, peut-être eût-il moins risqué : il prit le pire parti, en toutes choses, un demi-parti : moitié classique, moitié romantique, il perdit ses qualités natives, sans rien acquérir de celles que pouvait donner la doctrine nouvelle à ceux qui s'y jetaient franchement. Les romantiques ne lui tinrent pas grand compte de ces concessions [1], et les classiques ne les lui pardonnèrent pas. *Don Juan d'Autriche*, *les Enfants d'Edouard*, *Louis XI*, marquent cette transition entre sa première et sa seconde manière. Le public lui-même, qui jusque-là lui avait été si bienveillant, lui fut rigoureux. C. Delavigne en fut douloureusement affecté. Ame délicate, esprit élégant, ambitieux de la faveur populaire et digne de l'obtenir par le soin qu'il apportait à ses œuvres, il ne méritait ni cette indifférence, ni cette sévérité; mais c'est là, en littérature, le sort de ces talents indécis,

[1] « Ce pauvre diable (Casimir Delavigne), qui a vidé son sac et qui ne fait plus que de l'eau claire, cherche de tous côtés à se ravitailler. Comme la *ballade* fleurit maintenant, il a laissé les *Messéniennes*, et le voilà qui fait des *Ballades* sur l'Italie; c'est ainsi qu'entêté de sa *tragédie* de *Marino*, il va inscrire, en grosses lettres, *mélodrame;* — tout cela romantisme à l'écorce, absence de conviction. » Sainte-Beuve, *Lettres de jeunesse.*

comme en politique celui des caractères irrésolus : quand ils se trouvent pris entre deux révolutions, ils sont broyés. Le devoir de la critique est d'en appeler de ce dénı de justice. Disons-le donc, Casimir Delavigne est, au second rang, le premier des poëtes ses contemporains. Rayez, si vous le voulez, le romantique, ne prenez de lui que le poëte des jeunes années, et vous serez enchanté de tant de grâce, de pureté, de bonheur dans l'expression ; de tant de naturel dans les sentiments, de tant de vérité dans les caractères ; et si vous désirez voir l'homme lui-même, cherchez-le dans ses poésies diverses : il y eut en lui du Ducis, pour le charme de la versification et la délicatesse de l'âme.

Au rebours de M. Casimir Delavigne, M. Viennet a retrouvé, dans sa vieillesse, la popularité et vu reverdir ou plutôt pousser ses tardifs lauriers. Ce ne fut pas, il est vrai, là où il l'aurait le plus désiré, que sa réputation poétique compromise se releva et refleurit. En vain, sous la Restauration, M. Viennet se montra-t-il libéral, rien ne le put sauver de ses chutes tragiques : ni *Clovis*, ni *Arbogaste*, qui n'eut qu'une représentation, ne trouvèrent grâce devant le public. Même, sous le gouvernement de Juillet, on lui rendit avec usure les traits satiriques dont il n'avait pas été avare envers la légitimité. Le second Empire, qui l'aurait cru ? vit renaître, ou plutôt naître la popularité de M. Viennet, comme poëte. L'amant malheureux de Melpomène trouva son succès dans un genre bien modeste, s'il n'avait été consacré par Lafontaine, dans la fable. M. Viennet avait là, mieux que dans son épître *aux Mules de don Miguel*, rencontré tardivement, mais enfin rencontré sa voie et pu contenter son double penchant. Ses *fables* sont un mélange de satire et de

politique qui donnent à l'apologue un sel et un piquant qu'il ne connaissait pas. Lues, pour la plupart, dans les séances académiques, elles y étaient accueillies avec grande faveur et pour elles-mêmes et aussi pour les allusions qu'elles renfermaient ; elles tombaient sur un sol bien préparé et le grain d'opposition qui en tombait levait facilement. Du reste, il supporta toujours la censure avec longanimité et bonne grâce ; à force de vivre, il avait, retour rare en France, fini par mettre les rieurs de son côté : moqué d'abord, railleur à la fin.

La Comédie déchut, en dignité du moins, sinon en grâce et en esprit. Nous ne pouvons guère porter à son avoir que quelques proverbes d'Alfret de Musset : *le Spectacle dans un fauteuil, le Caprice*, pièces charmantes qui procurèrent aux esprits délicats un plaisir que la scène ne leur donnait plus depuis longtemps.

LE SECOND EMPIRE.

LE SECOND EMPIRE.

I.

Retour aux écrivains de la Restauration : Le Consulat et l'Empire. — Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. — Mémoires d'outre-tombe. — Les Femmes du dix-septième siècle, par M. Cousin.— Souvenirs contemporains, de M. Villemain.

Nous avons vu quelle avait été, en philosophie, en histoire, en œuvres d'imagination, en poésie, la part de cette troisième période littéraire qui commence en 1830 et finit en 1848. Les lettres y ont été animées encore et fécondes du mouvement qu'elles avaient reçu de la Restauration. Nous entrons dans la quatrième époque ; mais nous y entrons par une avenue qui nous oblige à revenir sur nos pas et nous ramène aux auteurs les plus célèbres des dernières années de la Restauration.

La révolution de Juillet avait porté aux affaires les écrivains qui, s'ils ne l'avaient pas faite, n'y avaient pas nui non plus : MM. Thiers, Guizot, Villemain, Cousin ; 1848 les rendit à eux-mêmes :

Le flux les apporta, le reflux les remporte.

Déposés et non échoués sur la plage, ils se retrouvèrent ce qu'ils étaient auparavant, amis de l'étude et des lettres

qui avaient fait leur fortune politique et que le naufrage ne leur pouvait ravir. Noble asile que le sanctuaire des muses! ils s'y réfugièrent heureux et fiers, et montrèrent bientôt que la perte du pouvoir n'avait rien ôté à leur sérénité, le repos à leur vigueur. Ils rentrèrent, allègres et comme rajeunis, dans cette carrière qui avait été leur point de départ et se trouvait leur port. Ainsi, nous allons voir MM. Thiers, Guizot, Villemain, Cousin, reprendre, en se renouvelant, leurs travaux regrettés au sein même des honneurs et des fonctions politiques.

Mais en plaçant ces travaux à leur ordre chronologique, sous le second Empire, pas n'est besoin de dire que nous ne prétendons nullement lui en faire honneur : c'est un regain dont il a profité, ce n'est pas une floraison qu'il puisse revendiquer.

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Nous retrouvons tout d'abord M. Thiers. Même avant la révolution de 1848, M. Thiers était revenu aux lettres. Dans son discours de réception à l'Académie française, il avait dit : « Je vous remercie, messieurs, de m'avoir introduit dans cet asile de la pensée libre et calme. Lorsque de pénibles devoirs me permettront d'y être, ou que la destinée aura reporté sur d'autres têtes le joug qui pèse sur la mienne, je serai heureux de me réunir souvent à des confrères justes, bienveillants, pleins de lumières.... Ces belles-lettres qui furent mon sol natal, je me les représente comme un asile de paix. Au milieu de vous, fidèles et constants amis de la science, permettez-moi de m'écrier : Heureux ceux qui prendront part aux travaux de notre temps ! heureux ceux qui pourront être rendus à ces travaux et qui contribueront à cette œuvre scientifique,

historique et morale, que notre âge est destiné à produire !» Le ministère du 29 octobre lui fit les loisirs qu'il appelait. De 1840 à 1844, il prit une part moins active aux débats parlementaires et se consacra tout entier à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

En écrivant l'*Histoire du Consulat*, M. Thiers avait tout d'abord trouvé une riche et heureuse matière. Célébrer la réouverture des églises, les derniers vestiges de nos malheurs civils effacés, la France reprenant au dedans sa sécurité, son rang au dehors ; l'ordre revenant dans les institutions et dans les mœurs, en même temps que le calme dans les esprits: cette tâche n'avait rien que de facile et il s'en est acquitté avec éclat et bonheur. Mais à l'Empire tout change. Au dedans, commence le despotisme ; au dehors, ces guerres qui doivent aboutir à une terrible catastrophe. Favorablement prévenu pour l'Empire par le Consulat, M. Thiers ne s'est pas, dès le début, assez tenu en garde contre les surprises que lui ménageait son héros. Il continue à en être fasciné, et ce charme ne sera point rompu. Vainement viendront les fautes et, avec les fautes, les revers; la foi de M. Thiers en Napoléon ne sera pas ébranlée · pour lui, l'empereur est infaillible.

Rien, dans l'historien, ne déconcerte cet optimisme. Ce n'est pas que, çà et là, M. Thiers, quand il voit les nuages s'amonceler et le ciel devenir sombre, ne hasarde quelques remontrances ; mais ce sont de faibles avertissements entremêlés de tant de confiance et d'éloges au génie de Napoléon, qu'ils ressemblent encore à une approbation. En somme, à Moscou et à Waterloo, comme à Wagram et à Marengo, l'empereur n'a point failli.

Je passerais encore à l'historien son infatuation napo-

léomenne, s'il montrait pour les victimes d'une telle ambition personnelle quelque pitié ; mais non : l'insensibilité du héros paraît s'être communiquée à l'historien; ainsi va se développant jusqu'au bout l'histoire de l'Empire. Et au milieu de ces courses à travers l'Europe, où, sur les pas de Napoléon, nous emporte M. Thiers, que devient la France ? Que pense-t-elle, que souffre-t-elle pendant ces continuelles expéditions ? Ses craintes sont sur le champ de bataille, son âme n'y est pas : les victoires mêmes l'effrayent ; elle sent qu'elles se peuvent changer en désastres. Aussi, même au milieu des triomphes, quelles alarmes et quel deuil au sein de la France ; quelle lassitude du despotisme ! c'est pourtant ce que ne montre jamais l'historien.

Il aurait pu cependant comprendre combien, au seul point de vue de l'intérêt dramatique, ces peintures morales sont supérieures aux descriptions matérielles qu'il multiplie, aux détails minutieux qu'il accumule [1]. En effet, quand arrivé, dans les derniers volumes, à la lutte de Napoléon contre Pie VII, à cette guerre de la violence contre le droit, il peint la résistance calme autant que ferme du pontife à l'empereur, quel intérêt ne prend pas son récit ! quel drame pathétique se déroule devant nous ! C'est qu'il y a là quelque chose de supérieur à la force : la conscience. Aussi le pape, dans sa douce mais inflexible résignation, paraît-il plus grand que le maître qui, un moment, semble en triompher, mais qui bientôt

[1] M. Thiers sait tout, parle de tout, tranche sur tout. Il vous dira a la fois de quel côté du Rhin doit naître le prochain grand homme, et combien il y a de clous dans un canon.

Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XI, p. 483.

sera vaincu par cette puissance morale qu'il a méconnue ; et trop souvent aussi son historien.

Je suis loin toutefois de contester les remarquables qualités que M. Thiers a développées dans cette œuvre considérable : recherches profondes et exactes, patientes informations, étude opiniâtre et curieuse de tous les documents publics ou particuliers, le soin ou plutôt la passion du détail, enfin « cette intelligence » partout et toujours présente qui coordonne les faits et présente les événements à leur place et dans un ordre lumineux.

J'admire la belle ordonnance de la composition, ces lignes étendues, ces vastes horizons des champs de bataille, où, sans confusion, se meuvent, se déroulent, s'attaquent, pendant dix années, tour à tour victorieuses et vaincues, les armées de vingt peuples : scènes grandioses où, comme dans les toiles d'Horace Vernet, il y a beaucoup d'air, d'espace, de mouvement, mais pas toujours assez d'unité.

Empruntons, pour achever cet examen, et, au besoin le contrôler, les paroles de M. Sainte-Beuve :

« En lisant cette belle histoire, qui sans doute a ses défauts, ses redites et ses longueurs, mais où rien n'a été oublié; où toutes les sources contemporaines se sont versées dans un plein et vaste courant ; où se déploie, sous un air de facilité, une si grande puissance de travail ; où tout est naturel, — naturellement pensé, — naturellement dit; si magnifique partout de clarté et d'étendue, et qui offre dans le détail des touches de la plus heureuse finesse ; où le style même, auquel ni l'historien, ni le lecteur ne songent, a par endroits des veines rapides et comme des venues d'autant plus charmantes, la postérité trouvera qu'il n'eût pu employer les années fécondes de son entière matu-

rité à rien de mieux qu'à édifier un tel monument[1]. »

M. Guizot reprit aussi la plume et fit ses *Mémoires*, comme Napoléon avait fait les siens à Sainte-Hélène, en vue de l'histoire future et pour lui servir de matériaux, en vue de lui-même aussi, ce qui est permis, quand on a, comme M. Guizot, si longtemps occupé la scène politique. Il faut lui rendre cette justice, qu'il semble, non pas s'oublier, mais ne pas se remarquer; il est parfaitement à son aise en parlant de lui-même; la même sérénité qui ne l'abandonna pas dans ses différents ministères et ses diverses disgrâces le suit en les racontant : sérénité pour lui-même et pour ses actes; pour ses adversaires, justice, et souvent bienveillance mêlée de courtoisie. A-t-il toujours raison dans les motifs, les excuses ou les explications qu'il donne de sa politique intérieure ou extérieure; a-t-il eu assez d'activité dans le présent, de clairvoyance pour l'avenir; a-t-il su prévenir, ou céder à propos? toutes questions que je n'ai pas à examiner ici. Mais quelles que soient les réserves que l'histoire puisse faire quand elle interrogera les *Mémoires* de M. Guizot, on peut dire qu'ils pèseront d'un grand poids dans sa

[1] Ailleurs M. Sainte-Beuve est plus que sévère pour M. Thiers selon lui, l'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ne serait qu'un historien *provisoire* et non définitif, parce qu'il n'a pas su embrasser l'ensemble d'un grand homme ; il ajoute : « Je ne sais si j'exprime bien ma pensée : elle n'est pas autre, et les critiques que vous exprimez si vivement et que vous avez droit d'élever mieux que personne sont devenues sensibles à tous et se justifient de jour en jour à mesure qu'on peut lire les pièces originales que l'*historien* a eues entre les mains, et dont il n'a pas fait tout l'usage ni tiré tout le parti qu'il aurait pu : il avait l'eau du Styx, et il n'y a pas trempé son style ni son glaive. Aussi cela se refera-t-il un jour : ce qui n'est pas écrit no dure pas. »

Lettres à la Princesse.

balance. Ces mémoires écrits d'une façon sobre, forte et modérée sont les pièces justificatives de sa politique, l'instruction préalable faite par lui-même, et sur laquelle il veut être jugé : remarquables du reste par un esprit vraiment libéral, un sentiment de haute modération, le respect pour les opinions diverses, une constante et quelque peu altière satisfaction, voisine d'un secret sentiment d'infaillibilité[1].

M. Guizot sortit de ces sujets contemporains, où, malgré son calme, il rencontrait encore la trace des passions et des intérêts qu'il avait eus à combattre, pour se porter à d'autres pensées, et là où le péril lui semblait plus grand et le secours plus nécessaire. Effrayé du débordement des esprits et de cette souveraine licence d'irréligion qui semblait une des libertés de l'Empire, il consacra à la défense des principes religieux et moraux les restes d'une ardeur qui ne s'éteignait point. Il avait toujours donné une attention profonde aux grands problèmes de la destinée humaine. Il n'a pas, il est vrai, abordé les questions métaphysiques proprement dites, mais il s'est toujours attaché à l'étude de l'homme, ayant une autre destinée que les sociétés elles-mêmes et cherchant un monde invisible au delà de la vie d'un jour. Ce sont ces réflexions habituelles que M. Guizot a répandues ou plutôt concentrées dans ses *Méditations religieuses*, fruits de sa verte et féconde vieillesse. En traitant les questions religieuses, il

[1] Après un de ces articles de la *Revue des Deux-Mondes*, dans lesquels M. Guizot va se louant dans son passé et se congratulant sans cesse lui-même avec une confiance et une sérénité croissantes, on demandait à madame de Boigne ce qu'elle en pensait : « Que voulez-vous, dit-elle, M. Guizot, ce matin-là, s'est trouvé, par hasard, content de lui. » *Lundis*, t. XI, p. 409.

institue, pour ainsi dire, un grave et sincère arbitrage entre le rationalisme et la foi. Ses *Méditations* sont d'une grande force de raisonnement et d'une grande élévation de pensées : c'est un moraliste éloquent et persuasif.

Est-il un grand écrivain ? La critique lui refuse généralement cette qualité ; M. Edmond Schérer, nettement et durement: « M. Guizot, dit-il, n'a jamais été un écrivain, ou si l'on aime mieux, il n'a jamais été que le premier des écrivains qui ne savent pas la langue. » M. Sainte-Beuve, avec quelques réserves, au fond conclut à peu près comme M. Schérer : «Tout ce qu'écrit M. Guizot est ferme et spécieux, d'une médiocrité élevée; cela coule de source; nul effort : c'est son niveau ; mais ne lui demandez pas davantage : ni profondeur, ni originalité vive, ni vérité neuve. — La flamme manque à ses écrits, même dans les meilleures pages ; il ne l'a eue que par la contradiction, à la tribune, et sous le feu de l'action oratoire [1]. » Il faut l'avouer, M. Guizot ne possède pas les maîtresses parties de l'écrivain : le relief de l'expression, l'éclat des images, la souplesse et la verve ; mais, par l'exercice de la plume, il est arrivé à un talent des plus remarquables. Obscure, embarrassée, pénible dans ses premiers ouvrages, sa diction est devenue claire, dégagée, élégante, quelquefois même colorée; « son style n'avait pas d'abord tout le fil; c'est sur le marbre de la tribune qu'il l'a aiguisé. » Ce progrès est sensible dans les portraits qui sont un des grands charmes de ses *Mémoires*, et dans le discours qu'il prononça en réponse à celui de M. Lacordaire, quand ce dernier fut reçu à l'Académie. Depuis, la plume de M. Guizot n'a pas quitté cette netteté, cette élégance, cette

[1] *Notes et Pensées*, *Lundis*, t. XI. p. 476.

précision, qui sont bien la langue française, et, s'il n'est pas des premiers entre les écrivains, il est de ceux qui leur ressemblent le plus.

A côté des *Mémoires* de M. Guizot viennent naturellement se placer d'autres *Mémoires*, longtemps promis, souvent revus, corrigés, remaniés et parfois un peu gâtés[1], les *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Ils parurent enfin ces *Mémoires d'outre-tombe* tant de fois annoncés ; mais ils parurent à un moment peu opportun, au lendemain de la révolution de 1848, au milieu du trouble qu'elle jeta dans les esprits ; et pour comble de malheur, ils parurent dans la négligence et le décousu du feuilleton, au milieu des préoccupations si vives qui agitaient et obsédaient les esprits. Venus si mal à propos, ils passèrent presque inaperçus. Cette première mésaventure leur a nui ; et, aujourd'hui encore, ils n'ont pas retrouvé toute l'attention et toute la justice qu'ils méritent. Oui, la personnalité de l'auteur y tient beaucoup trop de place, et ce qu'il nous dit de lui-même ne rachète pas ce défaut : il nous laisse trop voir ses préventions, ses haines privées et politiques, ses boutades et ses vanités, puériles quelquefois; des irrévérences inconcevables envers ceux qu'il prétend cependant être l'objet de son culte monarchique : j'accorde tout cela; mais le grand écrivain s'y retrouve souvent. Il y est dans les souvenirs de son enfance, dans la peinture de la vie monotone, triste, du manoir paternel ; nous y surprenons le secret des rêveries de René et de son éternel ennui, dans ses promenades solitaires sur la grève, dans ces landes incultes où il égarait, où il nourrissait sa maladive et puis-

[1] On a donné le manuscrit des trois premiers ivres : on peut, en le comparant au texte imprimé, voir ce qu'ils ont perdu à être retouchés.

sante imagination, préludant ainsi à ses courses dans les forêts pittoresques du nouveau monde. Enfin il se rencontre encore, même aux derniers volumes, quand l'auteur nous raconte, chevalier quelquefois félon, revenu à résipiscence, ses visites à l'antique royauté exilée. Ces Mémoires remonteront, nous n'en doutons pas, au rang distingué qu'ils doivent avoir parmi les ouvrages de M. de Chateaubriand : curieux par d'intéressants détails, ils le sont aussi par des vues sur les hommes et les choses, qui ont été des divinations et resteront des jugements.

M. Thiers en achevant l'*Histoire de l'Empire et du Consulat*, M. Guizot en écrivant des *Mémoires* pour servir à l'histoire de son temps, ne faisaient que reprendre et suivre leur voie naturelle ; mais, grande fut la surprise quand on vit M. Cousin quitter la philosophie pour la littérature, et passer de Platon à madame de Longueville. Quelle pouvait bien être la cause d'un tel changement ?

M. Cousin sentait-il lui-même que sa philosophie avait fait son temps, et pour n'être point détrôné, abdiquait-il ? Pour ceux qui de longue main avaient connu M. Cousin, cette conversion n'avait rien de surprenant ; c'était un retour aux lettres qu'il avait toujours rêvé, plutôt qu'une infidélité à la philosophie. En effet, les premiers succès de M. Cousin, ses triomphes universitaires avaient été des triomphes littéraires : il était désigné à la littérature ; et quand il fut reçu le premier à l'École normale, il fut enrôlé dans la section des lettres, et bientôt sortant de page il fut répétiteur de littérature latine. Un critique a dit que le chef de l'École avait fait violence à sa vocation ! je ne sais ; mais, en tous cas, en s'y opposant, M. Guéroult était de bonne foi. Voici une note authentique qu'il adressait au grand maître de l'université ; c'était alors M. de Fontanes :

« M. Cousin : esprit supérieur, propre à tout, excepté à la philosophie. » Je ne dis pas que ce signalement fût de tous points exact ; toujours est-il que nul alors, parmi les condisciples de M. Cousin, ne soupçonnait en lui le futur et brillant philosophe. M. Cousin lui-même en avait-il conscience? s'il l'avait, c'était en lui un sentiment bien vague encore et qui ne se révéla, comme nous le dirons tout à l'heure, que fortuitement en quelque sorte. Quoi qu'il en soit, il étudiait dès lors les grands écrivains et spécialement les auteurs du dix-septième siècle avec une vive ardeur, et, dans des conférences auxquelles il nous a été donné d'assister, il en développait les beautés, en analysait la composition et le style avec une verve pleine de goût : Bossuet, Pascal, Fénelon, Corneille étaient le texte favori de ces éloquents entretiens.

La vocation première de M. Cousin était donc la littérature. « M. Cousin appartient encore plus à la littérature qu'à la science ; c'est avant tout un écrivain, un orateur, un critique, qui s'est occupé de philosophie. On sent que le talent qu'il a appliqué à la philosophie, il eût pu l'appliquer à toute autre chose ; que la philosophie a été pour lui un choix et non une nécessité[1] ». M. Renan a mieux vu que M. G. Planche, qui a prétendu que M. Cousin avait rencontré une grande opposition à sa vocation philosophique de la part de M. Guéroult, alors chef de l'École normale. M. Guéroult, il est bien vrai, et nous l'avons dit, ne pensait pas que le don particulier de M. Cousin fût l'aptitude à la philosophie, et M. Cousin lui-même en avait d'abord peu l'instinct. Voici comment il en fut avisé. Appelé, en 1815, à suppléer, dans sa chaire, M. de Cardaillac, pro-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, t. III, p. 506.

fesseur de philosophie au collége Bourbon, il y prit goût, et dit, après quelques leçons : « Décidément, si je conviens à quelque chose, c'est à la philosophie. » Dès lors en effet il s'y donna tout entier. Mais on voit qu'elle n'avait pas tout d'abord été son premier, son irrésistible entraînement.

Ajouterai-je que, bien que longtemps abandonnée, la littérature lui tint toujours au cœur ? il le fit bien voir en donnant ce volume sur Pascal, qui a été une révolution philologique; il le montra d'une manière plus éclatante encore dans les *Fragments et Souvenirs littéraires*, et dans ses commentaires sur le style de J.-J. Rousseau, qu'il joignit à l'édition populaire qu'il a fait paraître de *Profession de foi du Vicaire Savoyard.*

Soit, dira-t-on ; passer de Rousseau à Pascal, on ne conçoit, c'est philosopher encore, en revenant à la littérature; mais pourquoi ces études sur les femmes du dix-septième siècle? M. Cousin va nous le dire : « Si je vaux quelque chose, c'est par l'admiration de ce qui est beau; et cette tendre et profonde admiration pour ce qu'il y a de plus beau au monde après un grand homme, c'est-à-dire une femme digne d'avoir une place à côté de lui, je voudrais la marquer, je voudrais la rendre, s'il est possible, contagieuse par toutes les ressources de l'art et d'une érudition sobre et choisie. L'art ici, ce serait la typographie et la gravure, le beau format in-folio, des portraits authentiques, retracés sous mes yeux par un burin fidèle : madame de Sévigné serait la reine de cette galerie. Il y aurait une place aussi pour madame de Grignan, et à cause de sa mère, et à cause de *son père Descartes*, et pour elle-même qui joignit à une âme noble, plus hardie que celle de la prudente marquise, une raison libre et ferme, un esprit original, et un style accompli dans sa

sobre gravité [1]. » Laissons-le donc admirer Jacqueline Pascal et madame de Grignan, dira-t-on ; mais ce ne sont pas celles dont il parle ici qui l'ont occupé. Il vous en a prévenus : ce philosophe n'adresse ses hommages qu'aux plus belles, aux plus tendres: à madame de Longueville tout d'abord ; « cette créature ravissante, pleine à la fois de hauteur et de langueur, aux yeux bleus, aux blonds cheveux; » puis à madame de la Sablière, à mademoiselle de Hautefort. Quant à madame de Sévigné, quoiqu'il vienne de dire, il s'en fût bien gardé: il ne l'aimait pas; et à cet égard il se rencontrait avec M. de Maistre: « Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de l'autre. Je sais bien que c'est une mode de condamner madame de Grignan; mais par le recueil seulement des lettres de sa mère, lues comme on doit les lire, la supériorité de la fille sur la mère (dans tout ce qu'il y a de plus essentiel) me paraît prouvée à l'évidence [2]. » Mais madame de Maintenon? Quant à celle-ci, il en faisait cas, et la plaçait, comme écrivain, au moins sur le même rang, que madame de Sévigné, mais sans ressentir aucune sympathie pour « cette figure froide et composée. » M. Cousin est donc, dans ces études, resté plus platonicien qu'on ne croit: il cherche, il aime le beau ; il est artiste en même temps que philosophe : il se souvient du *Banquet* de Platon.

Mais il n'y a pas seulement dans ces études un côté artistique, il y a aussi un côté littéraire singulièrement instructif et piquant. On n'a point écrit sur le dix-septième siècle de meilleures pages de critique que celles qui se trouvent dans les volumes consacrés à madame de Lon-

[1] Pascal, *Jacqueline*, p. 14.
[2] *Lettres et Opuscules.*

gueville et à madame de la Sablière. Le style de M. Cousin a dans ces pages la pureté, l'éclat et cette mesure qui est le cachet des écrivains du dix-septième siècle.

Ces études sur les femmes et la société du dix-septième siècle, il les faut joindre à son magnifique morceau sur l'art français qui termine le volume sur : *le Vrai, le Beau et le Bien*. M. Cousin satisfaisait ainsi sa double passion d'artiste et d'écrivain, et, en même qu'il fournissait à son inépuisable activité d'esprit un aliment agréable, il trouvait pour son corps un exercice salutaire. Chercher un portrait, une gravure, une esquisse du temps qui lui rendît fidèlement les traits de ses héroïnes, qui répondît le mieux à l'idéal qu'il s'en formait, c'était la plus habituelle et la plus douce occupation de son infatigable ardeur. Il s'est entouré, il s'est enchanté dans son automne de ces riantes images, non sans quelque remords pourtant d'avoir délaissé la philosophie, à laquelle il promettait un retour qui ne se devait pas faire : *les Arguments* de Platon sont restés inachevés ; pourtant Diotime méritait bien, elle aussi, un dernier souvenir ! En définitive, des œuvres philosophiques et des œuvres littéraires de M. Cousin, lesquelles dureront le plus longtemps ? ce pourraient bien être les dernières, en y comprenant le livre du *Vrai*, etc., que je viens de nommer, volume lui-même plus littéraire que philosophique.

M. Villemain, rendu comme MM. Guizot, Thiers, Cousin, et plus tôt qu'eux, à la vie privée, avait aussi repris ses anciens travaux. Jamais peut-être il ne fut plus fécond. *M. de Narbonne; les Cent-Jours; M. de Chateaubriand* se succédèrent à des intervalles rapprochés. Les *souvenirs* de M. Villemain offrent des renseignements précieux sur l'état des esprits sous le premier Empire et au retour de

la Restauration. L'auteur avait été bien placé pour voir et juger les choses et les hommes. Tous les salons, ceux de l'opposition comme ceux de la légitimité, lui étaient ouverts. « Il faut avoir connu M. Villemain dans le temps où, jeune, il avait tout son succès; où il sentait qu'il conquérait par son esprit une position plus grande qu'il n'aurait pu l'espérer d'abord, et où il avait à monter encore. Il avait le vent en poupe, et il voguait à pleines voiles; il eut là de beaux jours, de brillantes et merveilleuses soirées, il faisait « sentir l'éloquence dans la conversation, » (ce dernier mot est de M. de Salvandy) et cela sans passer la mesure. » M. Sainte-Beuve, qui rend à M. Villemain ce témoignage, a eu tort de dire ailleurs : « qu'on ne devait accueillir qu'avec la plus gaande méfiance tout ce que M. Villemain nous a donné des conversations de M. de Narbonne avec Napoléon. » Il y a bien en effet dans ces entretiens un peu d'apprêt et une part d'imagination; M. Villemain les arrange, les compose; mais il n'invente pas: là même où paraît l'artifice, la vérité se retrouve; et nulle part peut-être, mieux que dans le volume consacré à M. de Châteaubriand, n'ont été jugés et Napoléon et l'Empire.

Ce ne furent pas, en cette arrière-saison, les seuls travaux de M. Villemain. Il donna ses *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique;* un *Choix d'études sur la littérature contemporaine* , etc.; il revit , corrigea , augmenta le *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, qui restera son meilleur ouvrage. M. Villemain, en qui l'on ne veut voir quelquefois qu'un esprit élégant, ingénieux, brillant, a aussi été un esprit original, un novateur en fait de critique. Non-seulement il l'a renouvelée en en faisant une étude de mœurs autant que de goût, mais il a étendu, agrandi son domaine, et surtout d'un

côté où le préjugé eût pu lui interdire de se porter. La littérature chrétienne, grecque et latine, nous était à peu près inconnue. Qui se fût avisé de chercher l'éloquence dans les Pères? M. Villemain nous l'a révélée cette éloquence, dans les *Confessions de saint Augustin*, dans les *Lettres de saint Jérôme*, comme dans les *Homélies de saint Jean Chrysostome* et les *Discours de Grégoire de Nazianze*. Il nous a montré qu'avant J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, et avec non moins d'éclat et de magnificence qu'eux, Basile avait senti et peint les beautés et les harmonies de la nature et devancé les méditations de Lamartine.

« Il a fait, il fait et il fera toujours *Grégoire VII*, » disait M. Royer-Collard. Cette prophétie ne s'est réalisée qu'à moitié. Il est bien vrai que M. Villemain y a mis le temps; il remaniait sans cesse son ouvrage, et surtout il attendait toujours, il épiait le moment favorable où il le devrait faire paraître. Ce moment, il ne le crut jamais arrivé, et ainsi remettant toujours, la mort le surprit avant qu'il ait pu ou voulu le donner au public : il n'a été publié qu'après lui et par les soins de sa famille. *Grégoire VII* paraît avoir vieilli en portefeuille. Les questions que M. Villemain y traite auraient pu, en un autre temps, être vives et intéressantes; aujourd'hui, elles languissent auprès des événements qui ont si profondément troublé la Papauté. Malgré cet anachronisme, l'*Histoire de Grégoire VII* sera une instructive et agréable lecture. Elle n'est pas indigne de la plume qui a tracé le tableau de l'éloquence chrétienne.

II.

La philosophie dans l'Université et en dehors de l'Université. — Les moralistes. — MM. Paul Janet, — abbé Bautain, — madame Swetchine, — Prevost-Paradol.

Nous arrivons enfin au second Empire, où se trahit, en bien et en mal, mais en mal plus qu'en bien, un nouvel esprit. Commençons par le bien.

Nous avons dit comment la seconde génération philosophique, sortie de l'école du maître, s'en était hautement séparée et avait rompu avec l'éclectisme. Tous les disciples cependant n'avaient pas ainsi secoué le joug et passé à une autre philosophie. Le plus grand nombre, et ce sont ceux que nous avons à faire connaître, restèrent fidèles au maître et à la doctrine spiritualiste.

Au premier rang, il faut placer M. Saisset. M. Saisset a particulièrement cherché à dégager des principaux systèmes philosophiques de notre temps ce qu'il appelle l'idée mère du panthéisme ; à en montrer les défauts et à mettre en lumière les arguments qui lui paraissent établir, à l'encontre des systèmes panthéistiques, qui confondent Dieu avec la nature et l'humanité, la réalité d'un être supérieur en qui se trouve la perfection de l'intelligence et de la la volonté. » Il a défendu surtout la croyance à la personnalité de Dieu contre ce qu'il croyait trouver de plus ou moins contraire à cette croyance dans les systèmes de

Spinoza, de Kant, de Hégel et même de Descartes, de Malebranche et de Leibniz. Un des maîtres de l'école éclectique et cartésienne, il a défendu hautement la cause du spiritualisme contre les tentatives du panthéisme et du matérialisme allemand, ainsi que contre les empiétements du mysticisme et du voltairianisme renaissant.

Les ouvrages de M. Saisset, bien qu'il ait été arrêté à peine à la moitié de sa carrière, sont nombreux: nous citerons les *Essais sur la philosophie et la religion au dix-neuvième siècle; Mélanges de morale et de critique; Essai de philosophie religieuse*. On lui doit aussi une traduction élégante et fidèle de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, précédée d'une remarquable préface. Philosophe pénétrant et ingénieux, M. Saisset est de plus un habile écrivain. Son style a de l'élégance, de la vigueur et de la sobriété.

Après M. Saisset, nul des disciples de M. Cousin n'a tenu d'une main plus ferme le drapeau du spiritualisme que M. Paul Janet.

M. Janet est le dialecticien de l'école. Son *Essai sur la dialectique de Platon et de Hégel*, par où il débuta, le révélait comme tel. Il se distingue par un raisonnement serré, profond, ingénieux pourtant et fin; il sait écrire en même temps que penser. Il s'est surtout donné pour tâche de poursuivre pied à pied la physiologie, de la combattre avec ses propres armes, et de montrer les preuves du spiritualisme là même où l'on en veut trouver la négation.

M. Caro a, comme M. Saisset, combattu le panthéisme dans ses théories les plus récentes. Il a, de plus, joint à la question de la personnalité divine celle de l'immortalité de l'âme humaine. Dans l'*Idée de Dieu et les nouveaux critiques*, il s'est surtout appliqué à démontrer ce qu'il y

a de superficiel, d'erroné et même de contradictoire dans les doctrines issues du positivisme, et qui essayent de remplacer par des forces naturelles, plus ou moins voisines de la simple matière, le dieu du spiritualisme. « Ce livre, où de vieilles erreurs de matérialisme et de sophistique, renouvelées avec plus de raffinement par Hégel, sont encore une fois détruites, est en même temps une élégante exposition de philosophie spiritualiste et de pure esthétique, satisfaisante pour la méthode et persuasive par l'accent du cœur, autant que forte de raison [1]. »

En même temps que philosophe, M. Caro est un littérateur. Quelques-uns même l'avaient vu avec peine quitter, à ses débuts dans la carrière universitaire, les lettres où il semblait appelé ; il ne les abandonnait pas cependant, et son travail sur la *philosophie* de Gœthe a montré qu'il savait concilier les lettres avec la philosophie : aussi l'Académie française s'est-elle hâtée de le disputer à l'académie des sciences morales.

M. Lévêque, spiritualiste et platonicien, dans son ouvrage sur *les Causes finales*, tire de l'âme plutôt que de l'intelligence les preuves de la spiritualité.

M. Charles Waddington a, dans cette école spiritualiste, un caractère particulier : « Démontrer, par le raisonnement et par les faits, la vérité à la fois et l'accord essentiel du spiritualisme philosophique et du spiritualisme chrétien, tel est le but que s'est proposé M. Waddington dans son ouvrage *Dieu et la conscience;* et il arrive à cette conclusion : « Le spiritualisme chrétien a été, en France et dans l'Europe occidentale, le berceau du spiritualisme philosophique. L'un et l'autre

[1] Villemain, *Rapport sur le concours de* 1865.

sont solidaires; leurs destinées et celles de la civilisation moderne sont liées indissolublement. »

De l'âme humaine, autre traité de M. Waddington, est également destiné à démontrer et à confirmer le spiritualisme. La méthode de l'auteur consiste « à éclairer la science de l'âme par son histoire et à montrer l'accord du sens intime avec l'enseignement des plus grands philosophes. »

En même temps que métaphysicien, M. Waddington, s'est montré, dans ses *Essais de logique*, un dialecticien des plus habiles, un des meilleurs disciples, si je puis dire, d'Aristote ; il a fait sur la *Psychologie d'Aristote* un remarquable travail et il a suscité dans cette voie d'autres ouvrages qui ont profité à la science. M. Waddington est aussi l'auteur d'une excellente monographie : *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions*.

Au nombre des élèves de M. Cousin qui furent les plus légitimes et les plus fidèles disciples du maître, nous avons déjà fait connaître M. Bautain; il faut compléter ici ce que nous avons à en dire.

Sa carrière de professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Strasbourg terminée, M. Bautain, sur l'appel qui fut fait à son zèle par l'infortuné Mgr Sibour, reparut à la Sorbonne dans la chaire de morale, et s'y montra un professeur consommé.

De cet enseignement pour ainsi dire émérite, sortirent des ouvrages où la science du philosophe se mêle encore à la science chrétienne, mais où celle-ci leur imprime surtout son cachet : théologie et morale unies à la métaphysique et la dominant ; entre autres : *la Philosophie des lois, la Conscience*.

En dehors de ce mouvement philosophique qui partait

surtout de l'université et qui, dans ses plus libres allures, avait conservé quelque chose de la discipline que donne à l'esprit l'habitude de l'enseignement, alors même qu'il s'en veut affranchir, une autre philosophie s'était développée, avait grandi et avait plus fortement, sinon plus justement, frappé l'attention du monde savant, et surtout de celui qui, ne l'étant pas, aspirait à l'être et qui, plus avide de science que capable de distinguer le faux du vrai, était singulièrement disposé à accueillir favorablement les doctrines qui flattaient ses vagues ignorances en même temps que ses passions.

Nous avons nommé les écoles politiques, socialistes, économiques qui, sous les noms de MM. P. Leroux, Fourier, Jean Reynaud, Comte, Saint-Simon, ont eu, depuis quarante ans, une si grande influence sur les esprits.

Commençons, en nous aidant d'un remarquable travail de M. Ravaisson[1], par celles de ces écoles qui, préoccupées surtout du bonheur de l'homme, ont voulu lui enseigner qu'il pouvait ici-bas trouver la félicité. La félicité! La philosophie ancienne avait aussi enseigné qu'on la pouvait rencontrer sur la terre ; elle était aussi près que possible de l'homme, sous la main : il n'avait qu'à se baisser, pour ainsi dire, pour la ramasser : un peu d'eau puisée au ruisseau courant, voilà pour la soif; pour la faim, quelques fruits des forêts; le stoïcisme n'en demandait pas davantage pour rendre l'homme heureux. Le saint-simonisme ne l'entendit pas ainsi. Selon lui, le christianisme avait, « au nom d'un Dieu tout esprit, frappé la chair d'un injuste anathème; le moyen âge l'avait méprisée, opprimée ; mais Dieu est à la fois chair et esprit. Le moyen âge n'avait

[1] *Rapport sur les Progrès de la Philosophie en France*, 1858.

glorifié que ceux qui s'occupaient des choses de l'esprit, et avait, dans son mépris pour la chair, la matière, enveloppé ceux qui dans l'ensemble de la société étaient comme attachés, doublement serfs, aux choses matérielles et charnelles, c'est-à-dire le peuple. » Il appartenait donc à l'âge moderne de réhabiliter et le peuple et la chair, en améliorant le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Telle est dans sa généralité la doctrine saint-simonienne.

Charles Fourier, l'auteur du système phalanstérien, se proposa le même but que Saint-Simon: établir pour tous, en cette vie, la félicité que le christianisme réserve, dans une autre vie, à ses élus. Seulement, pour y conduire, Fourier ne suit pas les mêmes voies que Saint-Simon: celui-ci y veut le principe d'autorité, celui-là ,de liberté; Saint-Simon fonde une religion ; Fourier élève le temple du plaisir: son phalanstère est une abbaye de Thélème. Liberté, liberté absolue, c'est-à-dire satisfaction sans aucune contrainte de toutes les passions, tel est le programme de Fourier. De même que dans le monde physique l'attraction appelle et réunit, selon leurs affinités, toutes les parties de la matière, ainsi dans le monde moral l'attraction de la passion rapprochera, associera dans de libres groupes, pacifiques et fortunés phalanstères, tous les individus doués d'inclinations analogues et harmoniques. Toutes les misères, toutes les fautes sont le résultat de passions contrariées; qu'on leur laisse à toutes un libre cours, et d'elle-même la félicité viendra avec les harmonies; le groupe, ce sera la paix: voilà la facile doctrine de Fourier.

Pierre Leroux fut plus sérieux. Reprenant, en les modifiant, les doctrines de Saint-Simon qui avait divisé la

société en trois classes: industriels, artistes, savants, et avait voulu la refaire sur cette triple base. Pierre Leroux distingua dans la nature humaine trois grandes parties, correspondantes à l'industrie, à l'art et à la science, la sensation, le sentiment, la connaissance: idée dont le développement remplit, en grande partie, sa *Réfutation de l'éclectisme*. Développant, dans son livre *de l'Humanité*, cette idée première de ces trois facultés principales qui font de l'homme un être perfectible, et perfectible indéfiniment, il s'efforce de démontrer que s'il doit atteindre la félicité, ce n'est pas ainsi que l'enseignait le christianisme dans une vie céleste toute surnaturelle, mais bien, comme le disait Saint-Simon, sur cette terre même, et dans les conditions où nous sommes. Mais ces conditions d'existence inhérentes à l'humanité, il n'y a aucun moyen d'en sortir; il n'y en a aussi aucune nécessité: l'immortalité ne devait donc consister qu'à renaître après la mort, le même et autre tout ensemble, dans les générations successives qui, tour à tour et à tout jamais, occuperont cette terre : c'est le fameux *Circulus ;* souvenir de Platon, après tout.

Pierre Leroux voulait, en quelque sorte, abaisser le ciel jusqu'à la terre, déplacer du moins la vie future. Jean Reynaud, lui, voulut étendre et élever la terre jusqu'au ciel: semblables, du reste, dans leurs utopies. Pierre Leroux concevait l'existence future comme une répétition indéfinie, sans identité personnelle et sans mémoire de l'existence terrestre; Jean Reynaud imaginait, après cette vie sur ce globe, une suite d'autres vies sur d'autres globes, à l'infini, et sans que jamais se perdît ni la personnalité, ni la mémoire; tel est le fond de l'œuvre qu'il intitula : *Terre et Ciel*, dialogues entre un théologien et un philosophe,

ouvrage d'une foi vive dans le progrès et d'une intelligence supérieure, mais bizarrement mystique.

Élève de Saint-Simon, Auguste Comte s'était d'abord associé au projet de son maître, de fonder sur les ruines de la société féodale une société nouvelle, qui aurait pour base l'industrie, et pour but unique la félicité sur la terre, avec cette différence pourtant que, mathématicien fort instruit, Comte réclamait pour la science le premier rang que Saint-Simon donnait à la classe des producteurs de l'ordre matériel; il s'en séparait aussi sur un autre point, la religion. Saint-Simon lui reprochait d'arriver dans son *système* de politique *positive* à un « sec athéisme, » premier caractère, en effet, de la philosophie d'Auguste Comte.

Opposer aux fictions de la théologie et de la métaphysique les connaissances positives, tel avait été un des principes de Saint-Simon; Comte en fit la base même de son cours de philosophie positive, *la Sociologie*, doctrine qui compta bientôt en France et en Angleterre de nombreux adhérents, lesquels en tirèrent, comme conséquence, les uns le matérialisme, les autres, le scepticisme.

Cependant Auguste Comte, abandonnant sa première voie, arrivait par degré de son positivisme primitif à une métaphysique et à une religion. Lorsque Auguste Comte, dans son travail encyclopédique sur les généralités de toutes les sciences, passa de la considération des choses inorganiques à celle des choses de l'ordre vital, il fit un grand pas de plus, ou plutôt il vit s'ouvrir devant lui une voie toute nouvelle qui devait le mener à un point de vue presque entièrement opposé à celui où il s'était placé d'abord, et de son matérialisme géométrique le faire passer par degrés à une sorte de mysticisme. Des circonstances particulières de sa vie y contribuèrent. Une

ardente tendresse, s'emparant de lui, le disposa à donner à la vie affective, sur la vie même la plus intellectuelle, une grande prépondérance, et à chercher le dernier mot de la science elle-même dans l'amour: dans ses dernières années, il ne se détournait des labeurs de la composition que pour lire des poëtes italiens et espagnols, davantage encore *l'Imitation de Jésus-Christ.*

Ainsi finit le plus célèbre de ces sophistes scientifiques, de ces auteurs de systèmes qui courant, plus ou moins, sur le bord du panthéisme s'y perdirent presque tous.

Passons de la métaphysique à la morale. Au nombre des moralistes, nous rencontrons tout d'abord l'abbé Bautain.

Prêcher, professer, ce ne fut pas là le seul talent, et nous ajouterons, la plus grande ambition peut-être de M. Bautain. Bien qu'il tînt beaucoup à parler, et qu'il ait donné *l'Art de parler en public*, traité où l'on reconnaît l'orateur qui a eu tous les secrets de l'éloquence et la connaissance des nombreux auditoires, il aimait surtout à diriger les consciences. Il nous a laissé de ses directions spirituelles, sous ce titre, *la Chrétienne* de nos jours, un monument précieux : ce sont les lettres adressées aux personnes qui le consultaient sur leurs scrupules religieux et lui demandaient de les guider dans la voie spirituelle. On y trouve, à côté des meilleurs conseils, je ne dirai pas des crudités, mais des âpretés singulières de langage. On les conçoit, jusqu'à un certain point, dans le huis-clos, pour ainsi dire, de la direction de conscience, dans la correspondance privée ; mais en imprimant ces lettres, M. Bautain aurait dû en adoucir certaines expressions et certaines peintures. La censure chrétienne admet les portraits qui sont l'expression réduite et pittoresque d'un vice : Bourdaloue ne se les est pas refusés ; mais peut-être M. Bautain

y met-il trop de relief ; la réprimande y ressemble quelquefois à la satire : un peu mordant, c'était là un trait de son esprit, sinon de son caractère.

La Belle Saison à la campagne est le titre d'un autre ouvrage de M. Bautain, qui, au premier abord, ne paraît pas devoir se rattacher au précédent; et cependant, c'est encore une direction spirituelle que s'y propose M. Bautain ; ce sont des conseils chrétiens : comment on peut utilement, charitablement, occuper ses loisirs à la campagne, en visitant les malades, les pauvres, les écoles, les salles d'asile, etc., c'est là le fond du livre. Mais ce programme, s'il l'eût présenté simplement, courait grand risque de n'attirer personne; il l'a donc encadré dans un tableau séduisant, entremêlé de descriptions qui ne manquent ni de grâce, ni de fraîcheur ; on y reconnaît, comme chez M. Cousin quelquefois, l'influence de J.-J. Rousseau, manifeste du reste dans toute cette première génération du dix-neuvième siècle.

Ce fut aussi une directrice de conscience que cette femme que Sainte-Beuve a surnommée : « la fille aînée de de Maistre et la fille cadette de saint Augustin ; qui avait un oratoire au bout de son salon, » et dans les ouvrages de laquelle un autre critique « voit un manuel de direction. » Cette femme, c'est madame Swetchine. Née à Moscou, en 1782, fixée à Paris en 1818, madame Swetchine fit de la France sa patrie d'adoption, et de la langue française sa seconde langue maternelle. Distinguée par les qualités de son esprit et de son âme, elle se fit bientôt une place à part dans la société parisienne. Son salon devint une seconde Abbaye-au-Bois ; les réputations littéraires s'y faisaient comme chez madame Récamier : on en sortait académicien. MM. Lacordaire, Franz de Cham-

pagny, de Montalembert, de Carné y ont passé. Si madame Récamier eut la beauté, madame Swetchine eut l'esprit. Sa réputation toutefois ne se répandit guère au dehors qu'après sa mort, et grâce à M. de Falloux.

Entre les hommes distingués qu'elle savait attirer et réunir dans son salon, un des plus assidus était M. de Falloux ; il fut aussi le plus fidèle, le plus dévoué à sa mémoire ; ce fut lui qui l'introduisit, si je puis ainsi m'exprimer, dans la renommée. Son éditeur tout ensemble et son biographe, il a retracé sa vie avec un charme de style, une sympathie morale du plus haut intérêt; et, à vrai dire, en la célébrant, en la consacrant, si l'on peut ainsi parler, il a en même temps fondé sa propre réputation d'écrivain. Jusque-là on devinait son talent, plus qu'on ne le voyait. *L'Histoire de Louis XVI*, et plus tard *l'Histoire de saint Pie V* indiquaient bien ses tendances politiques et religieuses ; elles ne le désignaient pas comme cet écrivain fin, spirituel, délicat, plein de pensées et de traits, que nous avons connu depuis, dans d'autres circonstances, et qui se déclarait tout entier dans les différents morceaux qui ont servi de préface, d'explication et d'ornement aux œuvres diverses de madame Swetchine.

Le panégyriste, du reste, s'il a aidé à la gloire de madame Swetchine, ne l'a pas créée : il y avait un fonds réel. M. Sainte-Beuve admire dans les *Pensées* cette science morale qui inspire tant de remarques fines et pénétrantes, et fait d'elle, à quelques égards, le pendant de l'ingénieux Joubert. — « Elle excellait, fait-il observer, à ces nuances incroyables, à cet art difficile d'opposer entre eux les mots les plus voisins par le sens, de manière à multiplier la pensée en la divisant. » — M. Schérer voit dans ses écrits « un monument de la langue française, où il n'y a rien

qui ne soit noble et pur. » — Ses *Lettres*, a dit M. J. Janin, « constituent une œuvre à part : un style exquis sans recherche, une vie austère et charmante, un génie élevé et qui s'ignore, accomplissant en toute prudence, sans peine et sans bruit, les plus belles œuvres et les plus difficiles. » Il y a, dans tous ces jugements, est-il besoin de le dire ? un peu d'exagération : madame Svetchine a été surfaite ; mais en lui ôtant ce qu'on lui a mis de trop, il en restera toujours une intelligence très-remarquable et une œuvre qui a son prix, et un grand prix. Ses traités de *la Vieillesse*, de *la Résignation*, sont pleins d'une onction touchante; et on ne peut, ainsi que ses *Pensées*, les lire sans une émotion profonde. Il y a, dans sa *correspondance* avec le père Lacordaire, de belles pages, celle, entre autres, sur les monastères, comme image de la vie ancienne qui réservait le luxe pour la maison, la simplicité aux particuliers. En somme, son œuvre littéraire est une des plus distinguées que nos jours aient vue paraître : l'âme et l'esprit, la bienveillance et la piété s'y marient dans une douce et touchante harmonie.

M. Janet, que nous avons trouvé parmi les philosophes spiritualistes, est aussi un moraliste éminent. Son dernier ouvrage, la *Morale*, est un travail des plus remarquables; il se divise en trois livres : le bien ou le but ; la loi ou le devoir ; la moralité ou l'agent moral. M. Janet donne à cette doctrine un nom qui en marque assez bien le caractère: « On pourrait, dit-il, l'appeler une sorte d'*eudémonisme rationnel*, opposé d'une part à l'eudémonisme utilitaire, et de l'autre au formalisme très-abstrait de la morale de Kant et les conciliant tous deux. » Tout dans l'ouvrage de M. Janet n'est pas incontestable ; mais il a de la force et de la nouveauté.

M. Paul Janet n'a jamais séparé la morale de la science, non plus que de la politique ; il s'est attaché à montrer leur union nécessaire, dans son *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes*; dans son livre de *la Science politique dans ses rapports avec la morale*.

Il a aussi donné sur *la Philosophie du bonheur* un volume charmant; avant lui, M. Droz avait aussi enseigné, science difficile, *l'Art d'être heureux*.

Un magistrat, homme de goût et d'observation, M. de Latena, nous a laissé, sous ce titre : *Etude sur l'homme*, un ouvrage qui rappelle les *Pensées* de M. Joubert. Comme celui-ci, il a une finesse délicate, ingénieuse, un sens spiritualiste ; mais, comme lui aussi, il est moins heureux quand il plane dans les régions obscures de la métaphysique que quand il exprime les remarques que lui ont suggérées le commerce du monde et un retour sur lui-même. Sévère dans ses appréciations, il tient plus de La Rochefoucauld que de la Bruyère.

Prevost-Paradol doit également compter parmi les moralistes. Outre un grand nombre d'articles où éclatent sa pénétration, sa finesse d'observation, son *Essai sur les moralistes français* le place en un rang à part. Jamais on n'a pénétré plus avant dans la philosophie de Montaigne et suivi avec plus d'habileté les tours et détours de cet ondoyant esprit, de cette imagination prime-sautière; mieux saisi et marqué ces plis et replis où se cache, à côté de la sagesse, l'égoïsme de l'auteur des *Essais;* mieux analysé cette apologie de Jean Second où se réfugie et se résume, sous une réfutation complaisante, et à la faveur d'une méprise volontaire, tout le scepticisme de Montaigne. Nul aussi n'a mieux parlé de l'ami de Montaigne, de la Boétie. Pour-

tant cette nature franche ne l'a pas autant attiré qu'ont fait La Rochefoucauld et Vauvenargues : le premier provoquant, par les coins et recoins où il place et poursuit l'amour-propre, la recherche la plus fine et toute l'adresse du philosophe ; le second, où il y avait quelque chose de Paradol lui-même : une nature délicate, un esprit ardent, un besoin d'activité, une ambition qui ne trouva pas à se satisfaire, et qui en languit et peut-être en mourut, comme lui. A la fin de cet *Essai sur les moralistes*, Prevost-Paradol a donné quelques articles séparés où se trahissent les secrètes inquiétudes de son âme : — de l'ambition, — de la tristesse, — de la maladie et de la mort ; en les lisant, on y sent comme un pressentiment et l'explication de sa fin tragique.

Sous le titre de : *Conversations littéraires et morales* M. H. Rigault a laissé un volume agréable, piquant, ingénieux, recueil d'articles publiés en feuilletons dans les *Débats*, où la vie parisienne est saisie et reproduite avec bon sens, finesse et esprit : tableau de genre, dans la manière d'Addison.

M. Prevost-Paradol, j'y reviens, fut aussi un publiciste distingué. Je ne parle point de l'auteur de ces articles, si remarquables pourtant de controverse politique, quotidienne ou périodique, où il fut si actif et si alerte ; je n'ai en vue que cet ouvrage qui a été une prophétie : *la France nouvelle*, et qui, peut-être, nous eût épargné bien des malheurs, si on y eût fait quelque attention ; mais alors qui avait des yeux pour voir, des oreilles pour entendre ? On fut sourd à ses avertissements :

Ora dei jussu, non unquam credita Teucris.

III.

Histoire moderne : MM. H. Martin, — A. Trognon, — C. Dareste, — Guizot, — Nettement, — A. Poirson, — Filon, — Wallon, — Vaulabelle, — de Viel-Castel, — de Lamartine, et divers.

Le mouvement imprimé aux études historiques par la main savante et l'esprit philosophique de M. Guizot, soutenu par MM. A. Thierry et Michelet, ne se ralentit pas dans cette dernière période. De patients et habiles ouvriers reprennent et poursuivent, en les complétant, leurs travaux sur nos annales nationales. MM. Guizot et Thierry en avaient écrit, l'un avec autorité, l'autre avec éclat, des pages instructives et brillantes. Mais ce n'étaient là, après tout, que de magnifiques fragments. L'histoire entière de la France restait à faire. M. Michelet, nous l'avons vu, l'avait commencée, puis abandonnée, entrecoupée, et, la reprenant enfin, l'avait corrompue par ces fantaisies que nous avons signalées. L'œuvre restait donc à faire ou à refaire. M. H. Martin s'y dévoua.

Homme d'un esprit méthodique, chercheur aussi et chercheur exact, allant directement aux sources, ne se détournant jamais de son but, avec une patience et une ardeur qui, pendant trente ans, ne se démentirent jamais, M. H. Martin éleva le monument régulier et remarquable de notre histoire de France. Cette histoire, écrite avec élégance, habilement conduite et proportionnée

en ses différentes parties, fait également honneur au talent, à l'érudition, au patriotisme de l'auteur; parfaite, si, comme MM. de Sismondi et Michelet, M. H. Martin n'avait eu une idée fixe. Sismondi, nous le savons, a écrit l'*Histoire des Français* avec l'esprit du dix-huitième siècle, au delà duquel il ne voyait qu'ignorance, superstition, fanatisme et préjugés : exact dans les faits, aveugle dans leur appréciation. Dans Michelet, c'est une autre erreur : le symbole d'abord le fascine, puis l'esprit révolutionnaire l'égare ; son histoire commence par un hymne religieux et finit par un chant républicain. M. H. Martin a aussi son illusion : il voit partout les vestiges et l'influence séculaires du druidisme. Le druidisme est, pour lui, le principe et l'explication des mœurs, des vertus, des faiblesses du caractère national et des diverses fortunes, bonnes ou mauvaises, de la France. Son histoire, gâtée dans les premiers volumes par cette couleur druidique, à travers laquelle il voit tout, s'épure en avançant. A partir des temps modernes, il est impartial et net; et, au dix-septième siècle, son style s'élève avec les chefs-d'œuvre littéraires qu'il fait connaître.

Pendant que se poursuivaient, s'achevaient en France, ces travaux sur notre histoire, un Français qui, jeune, avait comme professeur de l'Université, pris, à côté de M. Guizot dont il avait été le suppléant à la faculté des lettres, une grande part au renouvellement des études historiques, enseignait, exilé volontaire sur le sol de l'Angleterre, à ses royaux élèves, cette *Histoire de France* que leurs ancêtres avaient en partie faite. Ces leçons sont devenues un livre que l'Académie française a couronné.

M. A. Trognon a, sans affectation, marqué les premières pages de son livre d'une empreinte religieuse, fidèle en

cela non-seulement à sa foi, mais à un sentiment juste. La main des évêques est, en effet, comme le sceau de la religion, sur nos origines. Écrite à ce point de vue l'histoire de M. Trognon n'est cependant pas une œuvre de parti. En teignant ses récits d'une nuance religieuse, il n'a fait que reproduire les impressions que faisaient sur lui nos vieilles chroniques soigneusement interrogées ; disposition heureuse qui donne à son œuvre un cachet particulier de franchise et de sympathie qui se communique au lecteur. « Ce sentiment s'accroît à mesure que l'auteur avance vers la lumière. Il étudie avec scrupule, raconte avec âme, juge avec une ferme raison les guerres imprudentes de la France et ses guerres civiles, le règne brillant et malheureux de Francois Ier, les troubles qui suivirent, et, après tant de maux, le génie réparateur de Henri IV. A partir de cette époque, l'histoire, devenue plus politique, plus chargée d'événements, de problèmes et de témoignages, n'est pas moins habilement résumée par le nouvel écrivain. Il intéresse en abrégeant; il peint avec les couleurs vraies du passé et il juge avec l'expérience..... La Fronde et Mazarin, l'état social de la France, sa puissance au dehors, tout autrement grande que son bien-être, ne sont pas décrits avec moins de vérité, et le règne nouveau, ainsi préparé, offre, dans l'importance des événements, et bientôt dans le travail du prince, dans sa diplomatie et ses lois, dans les triomphes de la guerre et le luxe de la paix, un spectacle que relève l'éclat des arts et des lettres, si cher et si conforme au génie français — abrégé bien conçu, rapide et expressif de la vie d'un grand État, pendant plusieurs siècles[1].»

[1] Villemain, *Rapport de* 1865.

M. A. Trognon a, depuis, donné la *Vie de la reine Amélie*, récit touchant de vérité, et dans lequel, sans sortir de son sujet, sans se hasarder dans des digressions politiques dont il aurait pu se laisser tenter, il a su exciter un intérêt qui ne languit jamais.

Voici encore une histoire de France. L'auteur, M. Dareste, ne ressemble pas à M. A. Trognon : plus analyste qu'historien, plus critique que généralisateur, il n'essaye pas de réunir, de condenser les faits. Il les prend dans l'ordre où le temps les lui amène. Il ne les accepte pas toutefois sans examen. Peut-être ne leur a-t-il pas toujours fait une part exacte, et bien mesuré, dès le début, la place qu'il leur pouvait accorder. En commençant, le récit va trop vite; il se ralentit peu à peu; les derniers volumes ne contiennent qu'une période de quarante ans, de 1774 à 1815 : ils font le quart de l'ouvrage. M. Dareste a de l'historien deux qualités remarquables : l'art du récit et le style. Il n'a pas le nerf de M. Guizot, l'intuition d'Augustin Thierry, l'imagination maladive et souvent fébrile de Michelet. De chaleur moyenne et continue, calme d'imagination et de jugement, impartial, net, précis, il se rapprocherait plutôt de l'école de Voltaire. Il aime le portrait, ce genre aujourd'hui abandonné, même de l'Académie, et il le fait bien. Il y a, dans son ouvrage, une véritable galerie d'esquisses, courtes, vives, frappantes de vérité; ce n'est pas un peintre toutefois, la couleur lui manque, mais c'est un habile graveur.

L'ouvrage de M. Dareste a, comme celui de M. A. Trognon, obtenu, de l'Académie française, le grand prix Gobert.

Pendant que s'achevaient, au moment où paraissaient ces grands et importants travaux, un homme dont on

n'attendait plus un tel labeur, revenant à ces études qui avaient occupé et illustré sa jeunesse et sa maturité, M. Guizot, sous ce titre modeste : l'*Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1789, *racontée à mes petits-enfants*, donnait une nouvelle et intéressante histoire de notre pays.

Dans cette histoire narrative faite, en grande partie, avec des chroniques et des mémoires, souvent en leur style simple et naïf, avec cette abondance de détails qui plaît à la jeunesse, se retrouvent la haute pensée et les vues générales de l'historien de *la Civilisation en France :* « Plus j'étudie et je contemple librement notre histoire, plus j'éprouve un sentiment de fierté patriotique mêlé de tristesse: la France, dans son unité nationale, est le plus ancien des États de l'Europe chrétienne ; dans sa longue vie, elle a traversé des régimes très-divers, le chaos de la barbarie, la féodalité, la monarchie pure, les essais de monarchie constitutionnelle et de république. Sous tous ces régimes, ni la grandeur et la gloire, ni la puissance matérielle et l'éclat intellectuel, ni les vertus morales et les charmes de la vie sociale, ne lui ont manqué. La barbarie a eu Charlemagne ; la féodalité, saint Louis, Jeanne d'Arc et Bayard; la monarchie pure, Henri IV et Louis XIV. Je ne dis rien de notre temps. La France a brillé dans la guerre et dans la paix, par l'épée et par la pensée : elle a tour à tour conquis et séduit, éclairé et troublé l'Europe ; elle a toujours été pour les étrangers un spectacle ou un séjour plein de curiosité et d'attrait, de désirs nobles ou d'amusements mondains; et pourtant, après tant de siècles de cette grande et brillante destinée, la France n'a pas encore atteint le but auquel elle a toujours aspiré, auquel aspirent naturellement toutes les sociétés civilisées : l'ordre dans le mou-

vement, la sécurité et la liberté unies et durables; elle a eu des défauts qui l'ont empêchée de recueillir pleinement les fruits de ses qualités; elle a fait des fautes qui lui ont attiré ses revers. Deux choses, essentielles à la prospérité politique des sociétés humaines, lui ont manqué jusqu'ici : la prédominance de l'esprit public sur l'esprit de caste ou de profession; la mesure et la fixité dans les ambitions nationales, au dedans et au dehors. La France s'est livrée aux passions personnelles de ses chefs et à sa propre mobilité imprévoyante. » C'est par ce magnifique préambule que M. Guizot ouvre le troisième volume de son *Histoire de France*, qui va de François Ier à Henri IV inclusivement : grande et intéressante période de notre histoire, qui comprend, avec la Renaissance, les guerres de religion. En les racontant, ces guerres, M. Guizot déploie une admirable impartialité. Dans le tableau de la Renaissance, il montre cet esprit cultivé et noble qui avait, dans les autres ouvrages, tracé des lettres, comme instrument et signe de la civilisation, un si fidèle et souvent si curieux tableau.

M. Nettement a aussi écrit, avec un royalisme fervent, qui ne l'empêche pas d'être juste et courtois envers ses adversaires, une *Histoire de France*, que l'Académie a couronnée.

M. de Peyronnet consola et honora sa captivité à Ham, par ses deux volumes de l'*Histoire des Francs*, études consciencieuses de nos origines nationales, sur lesquelles il a répandu une clarté qui s'y trouve rarement. Ces deux volumes sont écrits avec cette fermeté de style et cette élévation de pensée où l'on reconnaît l'homme courageux et le ministre éloquent.

Nous devons à M. Poirson une *Histoire du règne de*

Henri IV, ouvrage remarquable par l'exactitude des recherches, la nouveauté des documents. M. Poirson a présenté un tableau complet de la politique, de la guerre, des finances, de la littérature, à laquelle il a donné une grande place ; il n'a eu qu'un tort, c'est de faire de Henri IV un roi constitutionnel anticipé. L'Académie française a décerné à l'œuvre de M. Poirson le grand prix Gobert.

Deux professeurs distingués de l'université, M. Filon et M. Wallon, nous ont donné d'importants ouvrages sur l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Nous devons à M. Filon, outre des mémoires nombreux et intéressants lus à l'Académie des sciences morales et insérés dans ses recueils, une *Histoire de la démocratie athénienne*, une *Histoire comparée de la France et de l'Angleterre*, une *Histoire de l'Europe au XVIe siècle*. Les ouvrages de M. Filon joignent à l'exactitude des recherches et à la précision des faits la clarté, l'agrément, l'élégance du style, l'ampleur des développements et la justesse des conclusions : l'Académie française a couronné son travail sur *le Pouvoir spirituel dans ses rapports avec l'État*.

M. Wallon a obtenu aussi deux fois les suffrages de l'Académie : elle a couronné et son *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, et son *Histoire de Jeanne d'Arc ;* cette dernière écrite avec nouveauté après tant de récits qui en ont été faits et avec une patriotique et religieuse sympathie : qualités qui se retrouvent dans *Saint Louis et son temps*, dernière œuvre de M. Wallon.

En dehors de ces travaux et dans un ordre différent, dans l'histoire et la critique chrétiennes, M. Wallon a donné : *la Vie de Jésus et son nouvel historien ; la Sainte Bible résumée dans son histoire et dans ses renseignements ; la Croyance due à l'Évangile*. Ecrivain net, précis,

d'un style ferme, qui attache et plaît par l'intérêt bien ménagé de la narration.

Après ces histoires, et en avançant vers notre temps, il faut nommer l'*Histoire de la Restauration*, par M. de Viel-Castel. « La supériorité des informations, la profonde connaissance des rapports qui relient entre elles les affaires du dedans et celles du dehors, ne forment pas, à beaucoup près, tout le mérite de cette histoire de la Restauration. Il y faut joindre le don, non moins heureux, d'une rare et naturelle impartialité [1]. »

Ce ne sont pas là précisément les qualités que l'on peut louer dans l'*Histoire de la Restauration*, par M. de Lamartine. S'informer, écrire avec exactitude, ne le lui demandez pas ; de l'impartialité, il n'en manque point, à vrai dire ; si elle vient sous sa plume, il l'accueille volontiers ; mais ce qui le préoccupe, c'est la fantaisie. Aussi dans cette histoire, que de digressions ! qu'il arrive lentement au fait et difficilement s'y tient ! mais il a cet avantage, de peindre ce qu'il a vu ; de tracer, de main de maître, la physionomie des hommes qu'il a connus ; en un mot, de reproduire avec une verve entraînante le mouvement politique et littéraire de cette grande époque.

Trouvez-vous M. de Lamartine trop indulgent aux Bourbons ? placez à côté de son livre, comme correctif, l'*Histoire des deux Restaurations*, par M. Vaulabelle, ouvrage où respire un vif sentiment de patriotisme, mais qui, écrit souvent avec les préventions et les passions du temps, ne présente pas toujours l'impartialité que l'on doit attendre de l'historien.

Un homme, un académicien qui paraissait peu préparé à écrire l'histoire, M. Droz, a publié sur le règne de

[1] M. d'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 1861.

Louis XVI un ouvrage remarquable, « où, au milieu d'études profondes, de vues élevées, se montrent un jugement ferme, un sens politique exquis et juste; » c'est le jugement qu'en a porté M. Rossi.

A côté de ces études sérieuses et, en général, impartiales, nous en devons signaler d'autres, moins désintéressées et moins préoccupées, ce semble, en retraçant le passé, d'en faire une leçon pour l'avenir, qu'une prédication de leur doctrines ; telles ont été celles de M. Louis Blanc et M. Ed. Quinet.

M. Louis Blanc ne donne pas d'illusion; on voit de suite ce qu'il veut et ce qu'il est : il est révolutionnaire, et ne s'en cache pas. M. Ed. Quinet est plus couvert. L'esprit mauvais qui circule dans son ouvrage sur *la Révolution* ne se trahit pas tout d'abord. Au premier coup d'œil, l'auteur paraît se poser comme un juge impartial et sévère; il condamne plusieurs des faits et des tendances de la révolution. Mais là même où il prononce un désaveu des erreurs ou des crimes qui l'ont compromise ou souillée, il y a encore du faux. Des doctrines nuageuses où elle s'enfonce et se perd, la pensée de l'historien ne se dégage pas franchement et ne se déclare pas nettement en faveur du droit et de la justice ; c'est un compromis perpétuel entre le vrai et le faux : en somme, en quelques points désaveu des excès de la révolution, mais le plus souvent approbation de ses théories politiques.

D'autres ouvrages se rapportant encore à l'histoire de France méritent d'être mentionnés. M. Camille Rousset a fait sortir des archives des affaires étrangères et du ministère de la guerre, attentivement interrogées, un livre plein d'intérêt, de mouvement, de nouveauté même, sur l'administration de Louvois.

M. le duc de Noailles a, sur des documents domestiques, retracé d'une plume élégante et avec un tact heureux la vie de madame de Maintenon. Il aura sans doute détruit bien des préventions contre elle; les a-t-il entièrement dissipées? je ne sais; il a du moins provoqué la justice, s'il n'a excité la sympathie.

Je ne dois pas oublier *l'Histoire des princes de Condé,* écrite par une main qui sait tenir et la plume et l'épée.

M. Thiers, nous l'avons dit, a reproduit avec un intérêt plus dramatique que celui que présentent ordinairement sa composition et son style, la lutte de Napoléon et de Pie VII. M. d'Haussonville, dans *l'Église romaine et le premier Empire*, a repris et traité à fond ce sujet. A l'aide de recherches profondes, de documents nouveaux, d'une instruction judiciaire, pour ainsi dire, instruction qui du reste n'ôte rien à l'attrait de la narration, à la chaleur du style, il a retracé, avec une curieuse abondance de détails et de faits, cette résistance héroïque d'un vieillard prisonnier à un tout-puissant empereur: petite pierre détachée de la montagne et qui va briser la statue aux pieds d'argile.

Nous devons aussi à M. d'Haussonville une *Histoire de la Lorraine;* œuvre patriotique déjà, et que nos malheurs ont rendue plus précieuse que jamais.

IV.

Histoire ancienne : MM. Michelet — Mérimée, — de Champagny, — J.-J. Ampère, — Amédée Thierry, — de Broglie, — de Montalembert, — F. Ozanam. — Critique religieuse : M E. Renan et son école.

Voilà, à peu près complète, nous le croyons, la revue des œuvres historiques qui, à cette quatrième époque, se rattachent aux temps modernes. Les travaux sur l'histoire ancienne n'ont pas manqué non plus; et là, nous allons encore trouver des noms distingués et des talents remarquables. Le nom de M. Michelet s'offre d'abord à nous. L'histoire de la *République romaine* est un des premiers et des meilleurs ouvrages de M. Michelet. Les origines politiques et religieuses de Rome; les luttes des plébéiens contre les patriciens, et leurs conquêtes successives; la discorde des ordres, venant avec le luxe, après la soumission de la Grèce; les tentatives plus généreuses que sages des Gracques ; les guerres de Marius et de Sylla ; l'avénement de César ; toutes ces phases diverses sont peintes par l'historien en traits rapides, et avec un vif éclat de style. Cette histoire s'arrête à César, qui de nos jours devait trouver un impérial historien. L'explication symbolique que donne M. Michelet des premiers rois de Rome annonce déjà la tendance qui devait gâter ses autres ouvrages.

Dans l'histoire romaine, il y a un moment où la fortune du peuple-roi chancelle. Ces peuples avec lesquels Rome a soumis le monde réclament enfin leur part de la conquête. Rome, il est vrai, leur a bien accordé le droit italique « jus italicum ; » mais ils veulent plus : ils veulent le droit de cité. Repoussés dans leur demande, ils en appellent aux armes, et peu s'en faut qu'ils ne triomphent ; Rome pourtant en vient à bout et éteint dans le sang leurs prétentions. Cet épisode terrible et si intéressant a pourtant laissé peu de traces dans l'histoire romaine : on n'a sur *la guerre sociale* que peu de renseignements. C'est avec ce peu, et des conjectures aussi profondes que savantes, que M. Mérimée en a reconstruit l'histoire.

M. Beulé a fait de l'histoire romaine une satire politique contemporaine. Ses différents ouvrages, notamment *la Famille d'Auguste*, étaient à l'adresse impériale : les anciens Césars payaient pour le moderne César. Malgré tout ce que M. Beulé y a mis de savoir, d'esprit et de verve mordante, ces ouvrages ont bien perdu de leur attrait. L'épigramme et l'allusion qui en faisaient le sel sont aujourd'hui sans piquant : c'est le sort de ces vives couleurs de se flétrir promptement. L'épigramme ne convient pas à l'histoire, qui tournée en pamphlet perd son autorité et même son agrément.

M. Blaze de Bury a su par un artifice plus heureux rajeunir l'histoire impériale ; il a passé sur elle un vernis moderne et brillant. La famille d'Auguste paraît aussi dans ses *figures antiques*. Voici l'impératrice Livie, voici Julie, la fille d'Auguste, voici *Délie*, chantée par Tibulle ; vous ne les reconnaissez peut-être pas d'abord à leurs vives et fausses couleurs. Oui, le portrait n'est pas fidèle, il est composé, plutôt que peint d'après nature. Mais quelle verve,

quelle fougue admirable de pinceau, et, dans une seule physionomie, que de traits généraux !

Dans *Rome et les barbares*, étude sur la Germanie de Tacite, M. Geffroy a réuni la précision et l'exactitude de l'érudition allemande à la clarté de la critique française et à l'intérêt de l'exposition.

M. V. Duruy a écrit avec science et talent l'*Histoire des Romains*.

Nous voici arrivés à l'empire. M. de Champagny va, à son tour, nous retracer l'histoire de ces Césars, héritiers de la République.

Les Césars de M. de Champagny sont une œuvre remarquable par une curiosité instructive de détails, par une vive ardeur d'étude, par la passion qui anime l'historien, car M. de Champagny ne peint pas seulement un tableau, il plaide une cause. Opposant les corruptions et les démences impériales, les dégradations et les misères du monde païen aux vertus du christianisme naissant, il montre que la religion nouvelle pouvait seule régénérer cette société qui mourait de ses vices, de ses superstitions, de ses cruautés et de sa servitude. Quand M. de Champagny parle ainsi des Césars, bien qu'il puisse, sur certains points, rencontrer des objections, il ne va pas cependant contre le sentiment qui a justement flétri ces monstres de débauche et de folie. Mais il ne s'en est pas tenu là. Dans un second ouvrage qui fait suite au premier, *les Antonins*, soutenant la même thèse, il arrive à l'injustice. Les Antonins étaient-ils donc sans vertus, et les quatre-vingts années de bonheur qu'ils ont données à l'empire ne semblent-elles pas témoigner que la philosophie sur le trône n'était pas absolument impuissante à refaire et à conduire la société païenne ? M. de Champagny ne le

croit pas. Sans nier précisément les mérites de ces princes, il les infirme. Marc-Aurèle même ne trouve pas grâce à ses yeux; il lui reproche d'avoir perdu l'empire romain. La disposition de M. de Champagny à ne voir pas de salut pour l'empire en dehors du christianisme, qui était loin alors de le posséder tout entier, à rabaisser ces princes qui par leurs grandes qualités relevaient et honoraient l'humanité, est sans doute fausse et excessive ; elle s'explique cependant. Je pourrais indiquer tel livre couronné par l'académie, comme *les Antonins,* qui en est l'antithèse la plus prononcée. Là, Marc-Aurèle est presque un saint Louis. M. de Champagny, ainsi que nous l'avons dit, et nous le verrons, défend donc une cause, « il la défend avec une préoccupation qui la rend également vivante, à toutes les époques, et la revêt dans le passé d'images actuelles et de couleurs présentes. » Ainsi s'est exprimé M. Villemain.

Rome et la Judée est un ouvrage où se marque, d'une manière plus profonde, le caractère de la pensée qui inspire les travaux de M. de Champagny. Il y montre cette lutte de l'empire sur son déclin, *vergentibus fatis*, et du christianisme s'élevant sur ses ruines. Aidé de Tacite et de Josèphe aussi, il esquisse à grands traits cette époque de troubles et de révolutions qui, à partir de la mort de Néron, voit tant d'empereurs « dévorer un règne d'un moment », jusqu'au jour où la famille Flavienne vient fonder une nouvelle dynastie, dont le chef est Vespasien. Vespasien, ce nom ne se sépare pas de celui de Jérusalem. Vespasien, pour M. de Champagny, a une mission providentielle : il est chargé d'accomplir la malédiction prononcée sur la ville déicide, et de disperser ces restes d'Israël qui doivent être les témoins vivants et indestructibles d'une infaillible pro-

phétie. Le temple de Jérusalem détruit, c'est l'Église rebâtie sur d'inébranlables fondements ; c'est la vocation des Gentils, c'est la Cité de Dieu s'élevant sur les ruines du temple renversé et l'unité chrétienne abolissant l'exclusivisme judaïque ; c'est enfin le règne de l'Église qui va prendre possession de la société.

Après tant et de si divers travaux sur l'histoire romaine, M. Ampère a su encore y être neuf et intéressant. « M. Ampère était l'un des esprits les plus actifs, les plus laborieux et les plus ingénieux de cette génération de lettrés philosophes qui entreprirent, je ne dirai pas de renouveler, l'expression serait aussi fausse qu'impertinente, mais d'agrandir et de raviver les lettres françaises, un peu menacées de langueur, en leur ouvrant, dans le monde ancien et moderne, de nouveaux espaces pour y faire, sous leur drapeau, de fécondes conquêtes. M. Ampère me parut très-propre à seconder, dans l'enseignement public, cette renaissance littéraire. Ce qu'il a fait depuis cette époque, ses voyages et ses travaux, cette singulière alliance de courses aventureuses et d'études patientes, cette infatigable ardeur intellectuelle, si désintéressée, si variée et toujours jeune, ont bien justifié le pressentiment qui décida mon choix[1]. » M. Guizot, qui s'exprime ainsi, l'avait nommé professeur au collége de France. « Homme d'esprit qui causait avec tant d'agrément et qui professait d'une manière si pénible », il semblait lui-même se peu intéresser à son enseignement, il le suspendait, le quittait pour « les courses aventureuses » qui ne pouvaient suffire à l'active curiosité de son esprit voyageur. Philologue, orientaliste, poëte même, il s'est porté et un peu dispersé

[1] Guizot, *Mémoires*, t. III, p. 18.

partout. Son œuvre importante, celle dans laquelle il s'est recueilli et a donné sa juste mesure, c'est l'*Histoire romaine* écrite à Rome d'après les monuments.

Cette idée de faire l'histoire romaine à la trace et à l'aide des monuments de la ville éternelle est une idée heureuse. Elle a permis à M. Ampère de rajeunir ce thème, il faut bien en convenir, trop rebattu de la ville éternelle. Cet attrait de nouveauté aurait pu, ce semble, suffire à l'intérêt de son ouvrage. Il en chercha et en rencontra un autre sous ses pas. Publiés d'abord en articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, quelques morceaux parurent, je ne dirai pas des allusions, mais des esquisses contemporaines ; et, à tort ou à raison, dans un César moderne, on crut reconnaître Auguste. Auguste ! hélas, il ne le fut pas ! Ces allusions ont aujourd'hui disparu, et, dans l'ouvrage de M. Ampère, nous ne devons voir que ce qu'il doit être réellement, une œuvre historique entreprise et achevée à un point de vue singulièrement nouveau et intéressant. Rome, la vieille Rome, la Rome républicaine surtout, ainsi interrogée, interprétée, retrouvée, à l'aide des rares monuments qui nous en restent, quels sujets de réflexions et de curiosité ! M. Ampère y a vécu dans cette Rome antique. Il en connaît tous les détours : pas une colline, pas un quartier, pas une rue, qui ne lui soient familiers. Les Romains pourraient lui dire ce que Cicéron dit à Varron : « Étrangers dans notre ville, nous errions comme des voyageurs ; vos ouvrages nous ont, pour ainsi dire, conduits par la main au sein de nos foyers, et, grâce à vous, nous pouvons enfin reconnaître qui nous sommes et où nous vivons [1]. » Dans ce voyage rétrospectif, M. Ampère

[1] Nos in nostra civitate peregrinantes errantesque tanquam

ne s'est-il pas quelquefois égaré ; a-t-il bien assigné à chaque colline, à chaque voie, à chaque forum, le fait dont il a été le théâtre? quelques-uns l'ont contesté. Qu'importe? Rome, la Rome d'avant l'empire, renaît pleine de vie et d'intérêt dans ses savantes divinations. Avec l'empire, nous sortons des conjectures ; les monuments abondent, et l'histoire y est écrite en caractères indestructibles. De là jusqu'à la chute de l'empire, malgré quelques lacunes bien regrettables, nous marchons, pour ainsi dire, dans un musée, où de chaque côté nous trouvons les images des empereurs et les témoignages, accusateurs ou approbateurs, de leur règne. Dans cette course rapide et instructive à travers les siècles, où nous emporte M. Ampère, nous avons pour nous conduire sa vive et pittoresque imagination; aussi, à le suivre, n'éprouve-t-on ni fatigue ni ennui ; c'est tout à la fois un voyage d'agrément et d'instruction ; et pour ceux qui n'ont pas vu Rome, un guide précieux. Mais « tout le feu d'Ampère se passe dans la recherche, et il ne lui en reste plus pour l'exécution. En cela il n'est pas artiste. — Comme érudit, il manque de vigueur, et comme écrivain, de couleur [1]. »

M. Amédée Thierry, frère d'Augustin Thierry, s'est fait, à côté de lui, dans la carrière littéraire, une place honorable. Voué par goût et par le désir peut-être d'éviter une concurrence périlleuse, à l'étude de l'histoire ancienne, il y a porté le même esprit d'érudition sagace qu'Augustin a montré dans ses restitutions plus modernes. Le premier ouvrage de M. Amédée Thierry, l'*Histoire de la Gaule*, fut comme la prise de possession d'un domaine à part qu'il se

hospites, tui libri quasi domum deduxerunt, ut possemus aliquando qui, et ubi essemus, agnoscere. (*Académiques*, liv. I, t. III.)

[1] *Lundis*, t. XI, p. 478.

faisait dans ces siècles obscurs et, pour ainsi dire, dans ces terrains vagues, ces limites indécises qui séparent l'histoire romaine du moyen âge. C'est ainsi qu'il a successivement donné : les *Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle*, l'*Histoire d'Attila et de ses successeurs, Trois ministres des fils de Théodose ;* et, comme à cette époque l'histoire est complexe, qu'elle est moins dans la suite des faits que dans la peinture des mœurs, dans le contraste de la société païenne et de la société chrétienne, il a complété ses travaux par des études approfondies et développées sur saint Jérôme, sur saint Jean Chrysostome et Eudoxie.

Comme écrivain, M. Amédée Thierry n'a pas les qualités brillantes de son frère, le pittoresque de l'imagination, le relief du style ; il a des qualités distinguées encore. Correct, élégant quelquefois, abondant toujours, s'il n'entraîne pas par le mouvement de la narration, il attache par la plénitude des détails et la largeur du développement ; et, s'il n'a pas au même degré qu'Augustin Thierry l'instinct historique, il ne manque pas de cette pénétration qui sait lire dans des annales confuses et de quelques lignes tirer des étincelles, renseignements qui éclairent un règne ou un personnage. Ces temps effacés qui sont déjà l'histoire byzantine lui devront beaucoup ; il y a répandu l'ordre et la lumière.

A partir d'Auguste, c'est-à-dire à partir de l'ère chrétienne, l'histoire romaine est double : il y a l'histoire de l'empire et celle de l'Eglise. Nous venons de parler des ouvrages qui se rapportaient à la première ; nous allons faire connaître ceux qui relèvent de la seconde.

Constantin, en faisant asseoir avec lui le christianisme sur le trône, altéra profondément la constitution romaine.

Jusque-là, il n'y avait eu qu'un pouvoir, l'empereur, qui était en même temps pontife ; à partir de Constantin, il y eut deux puissances : l'évêque du dedans et l'évêque du dehors, comme disait Constantin ; le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. C'est cette révolution que M. Albert de Broglie a voulu peindre dans son remarquable ouvrage : *l'Église et l'Empire au quatrième siècle*. L'histoire de l'empire romain dans sa décadence intérieure et extérieure y est tracée avec vigueur; le despotisme des empereurs sévèrement jugé, et la servitude romaine énergiquement flétrie. La dissolution de l'empire et ses causes diverses sont bien saisies et bien montrées; mais la nouveauté du livre n'est pas là: elle est dans le tableau de cette puissance spirituelle qui s'est élevée en face et se pose souvent en rivale, ou du moins en obstacle de la puissance impériale ; elle est surtout dans la peinture de ces grandes luttes théologiques qui alors tenaient attentif le monde qu'elles agitaient, luttes toutes spirituelles, et où, dans un ordre d'idées différent, se renouvelaient et s'agrandissaient les luttes de la tribune antique. Assises, pour ainsi dire, non plus d'un peuple, mais du genre humain tout entier, les conciles débattaient les plus hautes et les plus profondes questions. Ces questions, M. de Broglie les a pénétrées, rendues, avec une rare sagacité et un grand intérêt. Il a exposé avec beaucoup de soin, de clarté, avec un mouvement presque dramatique, la plus décisive, pour l'avenir du christianisme, de ces questions, la lutte contre l'arianisme. Il a peint, à grands traits, l'indomptable défenseur de la foi orthodoxe, Athanase. En s'attachant à faire revivre, à mettre en lumière ce côté profond de l'histoire ecclésiastique, M. de Broglie ne se refuse pas à retracer le côté extérieur et, pour ainsi parler, pittoresque; il peint, avec

un peu trop de complaisance peut-être, ces pompes épiscopales qui semblent ressusciter, surpasser même les pompes de l'antique sénat romain: vêtements rehaussés d'or et d'argent, mitres brillantes, longues robes à plis majestueux, pierres précieuses à côté de l'anneau pastoral, crosse pastorale qui elle-même est presque un sceptre; en un mot, toutes les magnificences de l'Orient auprès des richesses romaines, ce qui faisait dire à saint Jérôme qu'en devenant plus opulente, l'Église s'était appauvrie en vertus. M. Albert de Broglie se plaît et triomphe dans le tableau de ces grandes assemblées chrétiennes et dans l'exposition des dogmes qui s'y débattaient. Il y a donc dans cet ouvrage un double et profond intérêt : la régénération sociale par le christianisme à côté de la décadence impériale et païenne; le théologien s'y trouve (dom Guéranger l'en a repris assez vertement) à côté du politique; quant à l'écrivain, il ne fait jamais défaut.

M. de Montalembert, reprenant ou plutôt continuant l'œuvre de M. de Broglie au point où il l'avait laissée, sur le seuil du moyen âge, et, avec les différences de sujet, au même point de vue, a écrit l'histoire des *Moines d'Occident*, de ces moines dont Chateaubriand a dit « qu'en dépit des sarcasmes de la philosophie, ils avaient rendu leur froc à jamais respectable.» C'était là une riche et heureuse matière, parfaitement appropriée au talent de M. de Montalembert, toujours un peu orateur, même la plume à la main; ici, peut-être ne s'est-il pas assez tenu en garde contre son penchant. L'histoire, chez lui, s'élève trop au ton du panégyrique et en prend insensiblement la monotonie; bien que la vérité des faits et des appréciations y soit, l'éloge trop répété fatigue. M. de Montalembert a oublié qu'il n'avait pas à faire ici la légende de sainte

Élisabeth de Hongrie. Sans doute, il y a encore du merveilleux dans l'histoire des moines ; mais la seule simplicité du récit convient à le redire.

Cette veine d'histoire religieuse ne s'épuise pas; de M. de Champagny, de M. de Broglie, de M. de Montalembert, elle arrive, vive et abondante, à M. Ozanam, ou plutôt elle en vient; elle coule à pleins bords dans les *Études germaniques pour servir à l'histoire des Francs*, ouvrage de M. Ozanam qui, en 1849, a obtenu le grand prix Gobert. Cet ouvrage est un mélange curieux de ce que l'érudition a de plus solide et de plus ingénieux et de ce que l'imagination a de plus frais et de plus riche; c'est une légende en même temps qu'une histoire. M. Ozanam a creusé profondément le sol de l'antique Germanie ; il a tout interrogé; il ne s'en tient pas aux chroniques ; il va partout cherchant les poétiques et populaires légendes, qui sont la première histoire d'une nation ; il la poursuit aussi cette histoire sur les traces des missions chrétiennes qui ont porté dans le nord de l'Europe, avec l'Évangile, les premiers germes de la civilisation. Un vers, un mot quelquefois lui suffisent pour retrouver, pour reconstruire les nationales et pieuses annales de l'Allemagne. Ces investigations, souvent neuves et curieuses, sont relevées, animées par un style singulièrement vif et coloré, par une espèce de pieuse divination où l'imagination découvre et montre, dans des témoignages brisés par le temps ou effacés par la barbarie, la vie et l'âme d'un peuple.

En lisant quelques-uns des ouvrages que nous avons passés en revue, on a pu remarquer que nous signalions des tendances particulières: MM. de Champagny, de Broglie, de Montalembert y professent des doctrines opposées aux opinions adoptées par les autres historiens, au sujet

de l'influence chrétienne et de la philosophie païenne : ils ne le faisaient pas sans raison. Au fond, quoique non avouée, il y en a, sous le second empire, comme alors à Rome, guerre entre le christianisme et la philosophie ; il faut donc, à côté, et en regard de cette histoire faite au point de vue religieux, présenter l'histoire faite, sous forme de critique, à un tout autre point de vue ; en un mot, à la suite de MM. de Champagny, de Montalembert, de Broglie, parler de M. Renan et de ses disciples.

C'est le caractère particulier de la littérature, sous le second Empire, que cette investigation philosophique portée dans la critique religieuse. Ni sous le premier Empire, ni sous la Restauration, ni sous la monarchie de Juillet, les profanes n'avaient porté la main sur l'arche sainte. On avait regardé comme une assez grande audace l'ouvrage que Benjamin Constant avait publié, en 1824, sous ce titre : *la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, ouvrage qui, dans la première pensée de l'auteur, devait être un texte à des attaques contre le christianisme. Ses études terminées en Allemagne, Benjamin Constant, nous le savons, vint à Paris, logea chez Suard, et, sous ses auspices, se lia avec Laharpe, Marmontel, en un mot, avec les principaux littérateurs de l'école philosophique du dix-huitième siècle. Dans leur société, il avait songé à faire l'histoire du polythéisme ; plus tard il reprit l'idée de ce travail et l'acheva, mais dans un esprit et sous un titre différents. L'âge avait modifié ses idées ; il fit de son ouvrage un développement philosophique, large et élevé, et non une œuvre témérairement critique : distinguant le sentiment religieux de la forme religieuse, il montre l'un immuable et universel, l'autre variable et perfectible. Une érudition saine, une rare sagacité, des

vues justes et ingénieuses, appuyées sur des recherches immenses font de cet ouvrage un des monuments les plus remarquables de l'exégèse savante à cette époque. Le style, plus remarquable par la finesse et l'urbanité que par la correction et la vigueur, a une admirable clarté.

Sous le second Empire, ces recherches philosophiques sur les religions reprirent une vivacité nouvelle, soit que les esprits s'y portassent naturellement, soit que le peu de liberté laissé alors aux discussions politiques les y poussât, et que les âmes cherchassent vers le ciel « par où respirer, » selon l'expression de Bossuet.

M. E. Renan, plus que tout autre, contribua à ce réveil de la critique religieuse.

M. Renan débuta par l'érudition. Sa thèse sur *Averroès et l'averroïsme*, présentée par lui à la faculté des lettres de Paris pour le grade de docteur, révèle déjà une érudition neuve, hardie et profonde. Bientôt l'écrivain, qui sans s'y effacer entièrement avait un peu disparu dans le savant, s'en dégage et se montre avec éclat dans les *Etudes d'histoire religieuse*, dans les *Essais de morale et de critique*. Sa réputation grandit promptement.

Nommé professeur d'hébreu au collége de France, M. Renan prononça à l'ouverture de son cours, février 1862, un discours que le caractère de sa chaire ne demandait pas, et qui était beaucoup moins un programme qu'un manifeste philosophique. Son cours fut suspendu indéfiniment. Il annonça alors qu'il publierait ce qu'il ne pouvait professer ; de là, *les Origines du christianisme, la Vie de Jésus-Christ, les Apôtres, Saint Paul, l'Ante-Christ*. De ces quatre ouvrages les trois premiers ressortissent d'une critique autre que la critique littéraire ; le dernier, fait en grande partie avec Tacite, rentre dans

notre juridiction, et nous en dirons quelques mots.

L'*Ante-Christ*, malgré son titre, n'est au fond que l'ouvrage retourné, si je puis dire, de M. de Champagny, *Rome et la Judée*. C'est le tableau des douze années entre l'arrivée de saint Paul à Rome et la révolution juive (61-73), années qui ont une importance capitale dans la formation de l'Eglise chrétienne. C'est le moment où le règne monstrueux de Néron apparaît aux disciples de la religion nouvelle comme la contre-partie infernale de la mission divine de Jésus. Avec Jésus, on avait vu le ciel s'entr'ouvrir; avec Néron, on plonge dans les abîmes. M. Renan peint avec éclat les effets que ces violents contrastes produisent sur les imaginations exaltées.

L'incendie de Rome, le massacre des chrétiens, la folie bestiale du fils d'Agrippine, la révolution juive, la destruction du temple de Jérusalem, voilà le canevas de l'ouvrage. Quelle en est la pensée philosophique ? L'éloge du césarisme, sous l'image de Néron, dont l'Ante-Christ n'est que la figure. Mais Néron, c'est la débauche, la folie, le crime ! M. Renan ne l'ignore pas, et il fait de Néron et de la corruption, dont Néron est le représentant, et, à ce titre même, le favori du peuple, une hideuse, fidèle et brillante peinture. Mais Néron a pour lui deux grands mérites : il représente l'art et l'homme de guerre, c'est-à-dire la liberté dans les actions et dans la pensée ; il est la bête aux sept-têtes, celui qui le premier persécute l'Eglise ; l'homme de guerre contre le prêtre. Histrion et parricide, Rome applaudit en lui un empereur fait à son image. Néron est la personnification de la nature déréglée en face de la nature que doit contenir, réformer, la règle morale, représentée par cette puissance que l'auteur félicite Titus d'avoir écrasée dans les flammes et sous les ruines de Jérusa-

lem. Mais Jérusalem « renaît plus brillante et plus belle », plus ennemie que jamais de ce libre-penser qui était la popularité des empereurs. C'est cette doctrine peu tolérante de l'Eglise que regrette et que combat indirectement M. Renan. Nous sommes loin, on le voit, de M. de Champagny.

Nous n'avons rien dit de M. Renan écrivain. Nous louerons volontiers l'élégance, la grâce, la délicatesse, l'éclat de son style ; nous ferons seulement cette réserve : que ce style est une espèce de trompe-l'œil ; il ne fait tant d'effet que parce qu'il est faux ; non pas qu'en lui-même il n'ait du naturel et de la vérité , mais il est faux dans son rapport avec les sujets auxquels M. Renan applique ses brillantes coleurs : sujets sérieux, profonds, les plus grands que puisse méditer la pensée humaine et qui n'ont pas trop de toute la sévérité de la diction. Eh bien ! il les farde, les enjolive, j'allais dire, il les frise et les poudre ; c'est par là surtout qu'il attire et fascine ; c'est ainsi qu'il a écrit ce que l'on a appelé « l'*Idylle de Galilée.* » Brillant écrivain, mais grand charmeur aussi !

M. E. Havet est le disciple de M. Renan, et comme lui, il s'est occupé, à un point de vue philosophique, des origines du christianisme.

Chercher dans les philosophes , dans les historiens, dans les poëtes, des pensées relatives à l'existence d'un être suprême, à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses dans une autre vie ; examiner d'une manière exclusive et avec une idée préconçue les ouvrages de Pythagore, de Platon, d'Aristote, parmi les Grecs ; parmi les Latins, ceux de Cicéron, de Virgile, de Lucain, de Sénèque et même de Pétrone, pour y découvrir et rassembler des maximes qui ont un cachet chrétien, en faire les *Origines*

du christianisme, et conclure de là à la supériorité de la morale païenne sur la morale chrétienne, tel est le plan, le but et le résumé de l'ouvrage de M. Havet.

Sa découverte peut être ingénieuse ; elle n'est pas nouvelle, et, pour la faire, M. Havet n'avait qu'à ouvrir les apologistes chrétiens. Il y aurait vu, à toutes les pages, qu'ils ne répudiaient pas la sagesse des gentils ; ils reconnaissent que le Verbe les a souvent inspirés ; en un mot, que leurs ouvrages, dans certaines parties, étaient la préparation à la foi et la préface de l'Évangile. S'il fût resté dans cette mesure, M. Havet n'eût rien dit que de vrai, mais rien aussi que tout le monde ne sût. Aller au delà, c'était sortir de la vérité, même historique. Quelque opinion qu'on veuille se faire du christianisme, il est lui-même; il est juif, et non grec; il vient, comme le dit Tertullien, du Temple de Salomon, et non du Portique ; il est « *sui generis.* » Que, plus tard, ce terrain primitif ait été recouvert par quelques alluvions grecques et latines, on n'y contredit pas. Si donc M. Havet s'était borné à montrer que, même dès la naissante Eglise, les philosophies grecques s'étaient, accessions passagères, mêlées au fond hébraïque ; que le néo-platonisme se retrouvait dans la variété des hérésies ; qu'il s'était infiltré dans la tradition chrétienne, il eût dit vrai. Plus véridique encore, il eût ajouté que ç'avait été le premier soin et la prudence particulière de l'Eglise de répudier, de proscrire ces mélanges adultères. Mais non ; il a, pour ainsi dire, antidaté ces importations philosophiques ; de ce qui fut des emprunts, il fait des origines ; il commence par où il aurait dû finir. Son troisième volume aura pour sujet: *le Judaïsme ;* ce troisième volume eût dû être le premier.

Voilà les critiques que nous avons dû adresser à M. Havet. Mais oubliez le vice fondamental de l'ouvrage ; ne le prenez que comme une œuvre littéraire, une revue brillante du génie de la Grèce et de Rome, une histoire de l'hellénisme philosophique, poétique, et vous serez charmé du talent de l'écrivain : finesse des pensées, relief de l'expression, sobriété élégante, atticisme, enfin toutes les qualités, tous les artifices et tous les enchantements du style s'y trouvent. Son livre semble écrit sous le ciel de la Grèce ; il en a tout à la fois la transparence et le rayon doucement voilé. M. E. Havet est un Grec ancien égaré parmi nous : nouveau Gémisthus Pléthon, il a rêvé la restauration du paganisme sur les ruines du christianisme.

En même temps que l'Académie française couronnait *les Antonins* de M. de Champagny, elle accordait un prix à un ouvrage qui en est l'antithèse la plus prononcée : *les Moralistes latins sous l'Empire romain*, par M. Martha. M. Martha « décrit l'influence des rhéteurs grecs dans l'empire romain, de ces rhéteurs dont quelques-uns furent des philosophes près du temps où Marc-Aurèle était empereur et philosophe: Epictète, Dion, Chrysostome, Marc-Aurèle lui-même ; cette puissance de la réflexion morale, dans la chute des institutions et des lois ; cette action du stoïcisme devenant un culte et un apostolat[1]. »

C'est, on le voit, une tout autre manière d'envisager le paganisme ; c'en est presque l'apologie ; seulement M. Martha met dans l'apologie plus de modération que M. de Champagny n'en avait apporté dans l'attaque. Mais, pour être plus sourde, plus habile, la pensée qui a dicté l'ouvrage de M. Martha n'en est pas moins facile à saisir.

[1] Villemain, *Rapport de* 1865.

M. Martha est de l'école de M. Havet, j'allais presque dire de sa communion; car c'est un des caractères de ces écrivains d'appliquer à ce qu'ils disent des philosophes et des moralistes anciens les termes sacramentels du christianisme. Chez M. Havet, l'Institut de Pythagore est une Église; ses préceptes, des dogmes; son enseignement, une prédication. Ainsi fait M. Martha; c'est comme un mot de passe. « Comment des esprits supérieurs, même après avoir violemment rompu avec le christianisme et l'Église, ne conservent-ils pas un sentiment de bienséance un reste de tact et de goût qui les empêche d'user et d'abuser des mots de la langue sacrée, de prodiguer à chaque instant, en les détournant de leur vrai sens, toutes ses expressions [1]?» Voyez jusqu'où a gagné la contagion : M. Villemain lui-même, on a pu le remarquer, en rendant compte de l'ouvrage de M. Martha, et parlant des rhéteurs, s'est servi des mots : de culte, d'apostolat.

Soit encore pour les moralistes ; mais les poëtes eux-mêmes n'échappent pas à ces qualifications. On est libre de penser de la philosophie de Lucrèce ce que l'on veut, de l'adopter ou de la rejeter ; mais, dans aucun cas, peut-on donner à son système le nom de religion ? parler longuement de la religion, de la foi, de l'auteur du poëme de *la Nature*, n'est-ce pas, par l'abus des mots, introduire la confusion dans les idées ? cette perpétuelle apologie du poëte latin ne finit-elle, pas comme l'a dit un critique autorisé, par avoir « quelque chose d'agaçant » ? N'y a-t-il pas là de quoi gâter le plaisir que l'on trouve à lire des pages écrites avec finesse, avec grâce, avec éclat, et aussi, çà et là, des morceaux heureusement traduits en vers ?

[1] M. de Pontmartin, *Dernières Causeries*, p. 391.

V.

Histoire littéraire : MM. F. Ozanam, — J.-J. Ampère, — Daunou, — V. Le Clerc, — Fauriel, — Villemain, — Sainte-Beuve, — Ch. Sapey, — Walkenaër, — H. Rigault, — D. Nisard, — E. Gerusez, — Demogeot, — Paul Albert, — Nettement, — Sayous.

Nous avons tracé pour l'histoire moderne, l'histoire ancienne et l'histoire religieuse, le tableau des œuvres les plus remarquables, à cette quatrième époque; mais l'histoire littéraire en a été, avec la critique, la partie la plus brillante; il nous reste à les faire connaître l'une et l'autre.

La littérature latine fut de courte durée : elle ne compte, à proprement parler, que deux siècles : d'Auguste à Trajan. Vieille déjà, sous les Antonins, elle demande à l'Afrique une séve nouvelle qui elle-même s'épuise promptement. Elle se tourne alors vers la Gaule qui lui donne ses derniers poëtes et ses derniers orateurs : Ausone, Rutilius Numantianus, Pacatus. Les écoles d'Autun et de Bordeaux sont, au cinquième siècle, avec les écoles d'Italie, les seuls foyers de la civilisation, partout ailleurs menacée et souvent détruite par les invasions franques. Mais ces écoles, dans les Gaules surtout, présentent un singulier phénomène. Pressées et refoulées par les barbares, elles élèvent entre elles et eux comme une muraille intellectuelle artificielle ; elles se font une langue à part : langue qui n'est comprise que des initiés ; langue qui a ses mots

de convention, tellement détournés de leur signification première et, pour ainsi dire, tordus par l'affectation et le pédantisme, dans la crainte qu'on a d'être compris par les barbares, qu'ils sont devenus inintelligibles : les mots, les constructions, le sens sont de véritables hiéroglyphes. C'est cette phase curieuse de la langue latine, jusque-là inaperçue, que M. Ozanam a, en quelque sorte, devinée et mise en lumière, avec une érudition neuve, fine, brillante, dans son histoire de *la Civilisation au Ve siècle*, suivie d'un *Essai* sur les écoles d'Italie du cinquième au treizième siècle.

M. Ampère a, mais à un point de vue différent, repris et continué sous le titre d'*Histoire littéraire de la France*, cette peinture du mouvement intellectuel dans les Gaules que nous a montré M. Ozanam. Son *Histoire littéraire de la France,* en trois volumes, qui va jusqu'au douzième siècle, est moins, à proprement parler, l'histoire de notre littérature que celle des derniers temps de la littérature latine. Professés à l'École normale, puis rédigés un peu à la hâte peut-être, ces volumes n'offrent pas, dans le style, le soin et la précision élégante qu'on trouve dans d'autres ouvrages de M. Ampère, mais ils présentent un intérêt sérieux de recherches exactes : ils sont un peu à la littérature ce que les volumes de M. Guizot sur les mêmes temps sont à l'histoire : ils la révèlent et l'éclairent à une époque obscure et jusque-là connue des savants seuls.

En suivant l'ordre du développement de la littérature française, nous devons, après M. Ampère, nommer M. Daunou. M. Daunou est un de ces écrivains qui relient le dix-huitième siècle au dix-neuvième, et joignent le goût à l'érudition; il a marqué sa place dans les lettres et dans les

études historiques. Couronné, en 1787, par l'académie de Nîmes pour son discours: *De l'influence de Boileau sur la littérature française*, il resta toujours classique, et fit preuve, dans ses écrits, d'autant de jugement que de science. Outre ses nombreux et divers articles dans *l'Histoire littéraire* des bénédictins, on lui doit un discours qu'il fit paraître en 1824, sur l'état des lettres en France au treizième siècle. Nommé professeur d'histoire et de morale au Collége de France, le 13 avril 1819, il continua son cours jusqu'en 1830. Son *Cours d'études historiques* est le résumé de ce consciencieux et substantiel enseignement; savant et littérateur, tel fut M. Daunou.

M. V. Le Clerc reprit l'histoire de la littérature française où l'avaient laissée M. Ampère et M. Daunou. Membre de la commission de l'Institut chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France,* commencée par les bénédictins, il y apporta un large tribut. Les tomes XXII-XXIII contiennent de lui de remarquables articles sur les poëtes du moyen âge; mais son œuvre capitale, c'est le discours sur l'*État des lettres au quatorzième siècle,* qui forme le tome XXIV de cette importante collection. M. Le Clerc est parvenu, à force d'érudition, à retrouver l'activité et même la fécondité littéraire d'un siècle regardé jusque-là comme stérile; il est bien vrai que pour recomposer et compléter ce siècle, il va quelquefois chercher en dehors de la France et reprendre ce qu'il croit lui avoir été dérobé Dans son patriotisme littéraire, il redemande à l'Angleterre, à l'Italie, à l'Allemagne ce qu'elles nous ont enlevé, et ce dont elles ont cherché à effacer le titre originel, en les donnant pour des créations nationales. Ainsi ramenés à leur source, tous ces ruisseaux détournés forment un

courant qui coule, abondant et limpide, baignant çà et là et ravivant les bords arides de la scolastique. Dante, Pétrarque, Boccace, Chaucer nous reviennent par une espèce de droit de retour: « jure quodam postliminio. »

Cet ouvrage savamment composé, écrit d'un style ferme, bien que d'un ton un peu oratoire, est d'une lecture attachante et instructive; on y trouve, dans un cadre plus resserré, la science sûre et profonde de Tiraboschi.

M. Fauriel, collaborateur de M. Daunou et de M. Le Clerc à l'*Histoire littéraire de France*, outre la part qu'il y a prise, a, nous le verrons, des droits particuliers au souvenir de la critique. Quand, en 1830, M. Guizot nomma M. Fauriel à une chaire de la littérature étrangère, ce fut une surprise pour le public. « Déjà arrivé à la dernière limite de l'âge et après avoir tenté avec indépendance toutes les carrières, comme approfondi avec passion toutes les études, M. Fauriel, esprit étendu et délicat, érudit et critique sévère quoique un peu fantasque, helléniste, orientaliste, philologue, philosophe, historien, s'était enfin arrêté dans l'histoire littéraire et comparée de l'Europe[1]. » Jusque-là, en effet, le mérite de M. Fauriel, renfermé dans un cercle choisi d'hommes de lettres et de hautes amitiés, où de bonne heure il avait eu sa place, n'en était pas sorti. Deux très-remarquables articles de lui sur le livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* l'avaient introduit auprès de madame de Staël et dans la société qui l'entourait. Lié d'une amitié plus intime avec madame de Condorcet, il fit partie de la société d'Auteuil; et ce fut lui qui agissant doucement et sagement sur Cabanis lui fit modifier ses premières

[1] Guizot, *Mémoires*, t. II, p. 68.

idées philosophiques, ou plutôt physiologiques ; Cabanis lui a dédié sa *Lettre sur les causes finales*. Destutt de Tracy et Gérando l'aimaient et l'appréciaient aussi. Uni, en 1806, d'une étroite amitié avec Manzoni, il traduisit en français les deux tragédies italiennes de ce poëte, qui lui dédia son *Carmagnola*.

En 1824 cependant et en 1825, le nom de M. Fauriel commença à être connu; il avait publié les *Chants populaires de la Grèce moderne*.« Cette traduction, a dit M. Le Clerc, est un genre d'écrire où il est maître par le naturel, plus encore que par l'élégance. Là où l'effort est presque un devoir, il conserve l'allure souple et légère; il ne semble pas copier le modèle: il en a, sans aucune gêne, le mouvement, le nombre, les nuances, les caprices. »

Ainsi arrivait presque inconnu , mais bien armé on le voit, M. Fauriel, à la chaire de littérature étrangère. Mais il y arrivait un peu tard, à cet âge où l'on ne méconnaît pas la crainte, et rien ne l'avait préparé à la parole publique pour laquelle du reste la nature ne semblait pas l'avoir fait ; il lisait donc, et n'improvisait pas. Il lisait des leçons rédigées avec un soin extrême de recherche et d'élégance , mais il lisait, aussi l'auditoire était-il peu nombreux. Mais pour ceux qui avaient le bon esprit et le bon goût de le suivre, que de fruits à retirer de cet enseignement ! que de jours nouveaux et étendus sur la littérature italienne ! comme il sentait, comme il commentait, comme il faisait apprécier Dante !

Dante pourtant ne fut pas le texte le plus habituel de ses leçons. Depuis bien des années, ses pensées et ses investigations s'étaient dirigées vers un seul but : l'histoire du Midi de la France. Cette histoire devait, partant des temps les plus anciens jusqu'à l'occupation romaine, tra-

verser l'invasion des barbares jusqu'au démembrement de l'empire franc sous les descendants de Charlemagne, et comprendre les premières années du dixième siècle jusqu'à la fin du seizième. De ces trois parties, l'auteur n'a achevé et publié que la seconde : l'*Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains.*

M. Fauriel a conduit la littérature française du Midi à la fin du douzième siècle, à peu près au point où, dans son *Histoire littéraire*, M. Ampère avait conduit la littérature du Nord. De là jusqu'au seizième siècle, je ne trouve à signaler que M. Villemain qui, arrivé, la dernière année de son cours à la Sorbonne, à la fin du dix-huitième siècle, s'arrêta et, ne voulant pas franchir la limite périlleuse du dix-neuvième siècle, rebroussa vers le moyen âge. Il s'est montré dans ce travail ce qu'il était, plus littérateur qu'érudit, ou du moins se piquant d'érudition. Prenant pour guide, sur les origines littéraires du moyen âge, les ouvrages et les opinions les plus accrédités, il se hâte d'arriver aux littératures naissantes de l'Espagne, de la France, de l'Italie. Avec cette sûreté et ce bonheur de rapprochements qui sont son art, il les compare, les anime, les éclaire l'une par l'autre ; les suit, dans leur caractère, leur développement, et, dans sa course rapide et brillante, dessine et marque d'un trait fin et juste le génie et les mœurs du peuple que chacune d'elles représente.

M. Villemain touchait au seizième siècle ; il en a même un peu esquissé les lointains et les contours ; mais, selon la loi de son cours, il s'est plus occupé de la prose que de la poésie. M. Sainte-Beuve l'a suppléé dans son tableau de *la Poésie française au seizième siècle*, où il se montrait déjà le critique exact et curieux qu'il n'a cessé d'être, mais pas encore le peintre fin, ingénieux, l'écrivain

de verve et de ressources infinies qu'il devait être.

En dehors de ces riantes études de la prose et de la poésie françaises renaissantes, certains esprits studieux cherchaient et défrichaient quelques landes désertes aujourd'hui, terres jadis brillantes de l'érudition. M. Léon Feugère remettait en lumière les travaux un peu oubliés de Henri Estienne, d'Étienne Pasquier, de Sainte-Marthe, de Ducange, de la fille adoptive de Montaigne, mademoiselle de Gournay et, dans ce domaine peu cultivé, se faisait une petite part et une place honorable.

« C'est à la fin de cette année 1837 que, méditant depuis bien du temps déjà un livre sur Port-Royal, j'allai en Suisse, à Lausanne, l'exécuter sous forme de cours et de leçons. » Ainsi parle M. Sainte-Beuve. Le lieu était-il bien choisi ? au point de vue de l'auditoire, oui, peut-être; des jansénistes aux calvinistes, il n'y a pas loin : ils sont « cousins, » a dit Voltaire. Pourtant si bien disposé, si grave que pût être cet auditoire, les questions qui avaient fait et occupé le jansénisme, les questions du libre arbitre, de la prédestination, de la grâce, n'auraient sans doute pas suffi à exciter, à soutenir son attention. M. Sainte-Beuve avait donc besoin d'égayer son sujet et d'ouvrir dans ce sombre monastère quelques jours qui y fissent pénétrer l'air et donnassent sur le monde. Il y avait, à Port-Royal, les chambres des *messieurs* et les chambres pour les hôtes; un Port-Royal intérieur, pour ainsi parler, et un Port-Royal extérieur, le corps de la place et les ouvrages avancés. M. Sainte-Beuve a fait ainsi ; il y a, dans son histoire, un double Port-Royal : le Port-Royal religieux et le Port-Royal littéraire ; ce dernier adossé au premier et le masquant, agréablement, il est vrai, mais le masquant peut-être plus que ne le voudrait l'économie bien en-

tendue de l'ouvrage. Le côté théologique en effet y est dominé et un peu étouffé par le côté littéraire. On n'a pas, après avoir lu cette histoire, une idée bien exacte et bien approfondie de la question qui a fait la grandeur et la singularité du jansénisme ; mais on a, complète, curieuse, intéressante, son histoire littéraire. On a même plus, on a sa beauté morale, bien saisie et vivement retracée. A défaut de convictions, M. Sainte-Beuve, avec sa pénétration d'artiste, a deviné, senti, rendu, sans les partager, les enthousiasmes austères et les pieux sacrifices de ces saints et illustres solitaires. Les femmes de Port-Royal surtout, si héroïques de foi et d'abnégation, ont été peintes d'un crayon vif et animé ; je voudrais ajouter, avec une âme vraiment sympathique. L'admiration y est bien, mais non l'émotion ; il y a commisération plutôt qu'acquiescement ; en les retraçant, on voit, qu'au fond, M. Sainte-Beuve, plaint, plus qu'il ne les admire, ces saintes immolations : son intelligence les comprend, sa raison ne les accepte pas. C'est là, du reste, le défaut de cette histoire : elle n'a été ni entreprise dans le lieu où elle se dût raconter, ni écrite par la main qui la pût consacrer. Le post-scriptum[1] que M. Sainte-Beuve y a ajouté, après coup, me gâte tout l'ouvrage ; même au simple point de vue de l'art, il eut dû se l'interdire : un auteur ne peut ainsi se détacher de son œuvre et rompre lui-même, à plaisir, le charme sous lequel il nous a tenus ; à défaut de la foi religieuse, il suffisait, pour éviter cette discordance, d'un juste et surtout moral sentiment littéraire.

M. Charles Sapey a choisi, dans l'histoire de Port-Royal, pour le retracer avec charme, un épisode d'un grand intérêt,

[1] *Ma Biographie.*

la retraite d'Antoine le Maistre au saint monastère. Jeune encore, Antoine le Maistre avait obtenu au parlement une brillante réputation ; il était avocat général et célèbre par son éloquence : carrière brillante que M. O. de Vallée a retracée avec talent dans son *Antoine Lemaistre et ses contemporains*. La voie des honneurs s'ouvrait devant lui, facile et assurée ; une union projetée, et qui lui était chère, devait lui rendre plus désirable encore son séjour dans le monde. Cependant, cédant à un entraînement religieux, dont sa famille lui avait donné tant d'exemples, il renonce à toutes ces espérances de gloire, de richesse, de bonheur, et va parmi les solitaires de Port-Royal ensevelir ses triomphes oratoires et désapprendre jusqu'à son nom. C'est ce sacrifice fait à la religion, que M. Charles Sapey a présenté avec une émotion souvent éloquente, et où perce comme un pressentiment de sa courte aussi et brillante carrière.

L'étude sur Antoine le Maistre avait été précédée d'une étude sur le chancelier du Vair ; deux fragments remarquables du monument que M. Sapey voulait élever à la magistrature et au barreau : « Je ne voudrais pas, dit-il, séparer de l'histoire de la magistrature celle du barreau ; j'aimerais à les voir réunies toutes deux sous un titre commun : Pasquier paraîtrait à côté de Brisson, Cochin auprès de d'Aguesseau ; cet essai qui ne contient que deux biographies ne serait-il qu'un premier volume ? L'accueil du lecteur, les devoirs de ma profession, le temps que la providence me permettra de consacrer à l'étude, en décideront. » Ce temps ne lui fut pas donné. M. Charles Sapey fut, dans la force de l'âge, enlevé à la magistrature et aux lettres qu'il honorait également.

Il faut placer ici le beau travail de M. Cousin sur les

Pensées de Pascal, dont la préface est un des morceaux les plus purs et les plus brillants que nous ayons sur les deux écrivains qui ouvrent et préparent la grande langue littéraire du dix-septième siècle, Descartes et Pascal.

N'oublions pas les *Études sur Blaise Pascal*, par M. Vinet. Il y cherche bien à tirer un peu Pascal à lui et à tourner les *Pensées* au profit du protestantisme ; mais son âme sympathise avec celle du grand janséniste : il en comprend la noblesse, les tourments, la sombre sensibilité ; c'est un interprète ému et éloquent parfois.

M. Vinet n'a pas rendu ce seul service à la littérature française. Il en a embrassé et retracé les principales époques : *Moralistes des seizième et dix-septième siècles ; Histoire de la littérature française du dix-huitième siècle ; Etudes sur la littérature française au dix-neuvième siècle*. M. Vinet, comme critique, a la sagacité du penseur ; comme écrivain, la précision, la propriété, une concision pleine de relief qui, suivant les expressions de M. Sainte-Beuve, « frappe la pensée comme une médaille et fait ressortir vivement le point essentiel. » Il a pourtant aussi quelquefois les défauts de ce qu'on a appelé : « le Français réfugié » ; ce style que l'on retrouve dans les ouvrages, si intéressants d'ailleurs, de M. Tœpffer, et dont quelques teintes se peuvent saisir même dans Jean-Jacques Rousseau.

Port-Royal nous mène directement à madame de Sévigné et à son savant et aimable biographe. M. de Walkenaër, le docte historien d'Horace, l'éditeur incomparable de La Fontaine, nous a laissé sur madame de Sévigné des *Mémoires* du plus grand intérêt, et que malheureusement il n'a pas achevés. M. de Walkenaër se jouait volontiers autour de son sujet ; il aimait à battre les buissons, à s'arrêter, à

droite, à gauche, pour y chercher quelque bonne fortune d'érudit. Ces excursions font parfois oublier le but, mais il y a toujours profit à en retirer ; on risque, il est vrai, de rester en chemin, et c'est ce qui lui est arrivé, au grand regret de ceux qui aiment la grâce dans le savoir, le bon ton dans le bon goût.

Un épisode littéraire du siècle de Louis XIV, la querelle des anciens et des modernes, sujet un peu usé, a été rajeuni avec infiniment d'esprit par H. Rigault dans une thèse brillante, présentée à la Faculté des lettres de Paris. M. Rigault distingue dans la querelle des anciens et des modernes trois périodes marquées : la première période française, au dix-septième siècle, avec Desmarets, Perrault et Boileau ; la période anglaise avec Temple, Boyle, Wolton et Bentley ; enfin la seconde période française au dix-huitième siècle avec La Motte et madame Dacier. De ces trois périodes, la seconde, la période anglaise, est le côté neuf du travail de M. Rigault. A l'aide de documents jusque-là négligés, sinon inconnus, il a jeté une grande lumière et un vif intérêt sur cette phase qui n'avait pas attiré l'attention de la critique ; et même dans la période française, souvent étudiée, il a remis en lumière des détails oubliés. A cette question particulière de la supériorité des anciens sur les modernes, ou de ceux-ci sur les anciens, M. Rigault a rattaché une question générale, plus haute, le progrès même de l'esprit humain. Ainsi renouvelée, l'*Histoire de la querelle des anciens et des modernes* forme une lecture aussi agréable qu'instructive.

Ce n'est pas là le seul titre littéraire de M. Rigault. Critique spirituel et brillant, esprit fin et ingénieux, il a laissé, entre autres morceaux remarquables, d'excellents articles sur *la Question des spectacles* et *le Roman chrétien*.

M. de Loménie est, comme M. de Walkenaër, un curieux en littérature. *Les contemporains illustres jugés par un homme de rien, Beaumarchais et son temps,* sont des œuvres très-distinguées. Le trait particulier de M. de Loménie, c'est l'exactitude dans les recherches et l'impartialité dans les jugements : c'est un haut justicier littéraire ; nul ne pèse dans une balance plus égale les défauts et les qualités d'un écrivain. Poli, courtois, élégant, il est en même temps piquant et sincère.

Dans son *Tableau historique de la littérature française, depuis* 1789, Chénier avait déjà montré, à quelques jugements près, comment on pouvait, de leur vivant même, apprécier avec justice et bienveillance des écrivains contemporains, « dispenser la louange avec plaisir, exercer la censure sans réserve, proclamer les talents qui nous restent, applaudir aux dispositions naissantes. » Son ouvrage écrit avec clarté, élégance, d'un trait net et ferme, est une page remarquable d'histoire littéraire.

M. Sainte-Beuve avait commencé son histoire de Port-Royal, en Suisse; ce fut en Belgique, à Liége, dans le discours prononcé pour servir d'introduction au cours de littérature française dont il était chargé, qu'il ébaucha, en 1848, le livre qui fut depuis : *Chateaubriand et son groupe.* « Chateaubriand, disait-il, ressaisit et renouvela avec génie l'œuvre pittoresque de Bernardin de Saint-Pierre, de Buffon et de Jean-Jacques ; la forêt dans son feuillage diamanté se revêtit de teintes de plus en plus riches et belles, en même temps qu'un souffle plus doux faisait croire à je ne sais quel retour impossible de la fraîcheur ; » et il traçait le cadre où, en l'environnant de Joubert, de Fontanes, de Chênedollé, de madame de Staël, il voulait placer et faire ressortir cette grande figure de

Chateaubriand. Ce cadre, il l'a depuis rempli ; mais on regrette que, cédant à des sentiments peu bienveillants qui ne paraissaient pas alors être dans son âme, il ait gâté par des teintes beaucoup trop crues ce premier dessin, et qu'il y ait, sans grand profit pour l'art, mêlé des taches qui ôtent à la beauté du modèle, sans rien ajouter à la ressemblance ; erreur malheureuse, dont M. de Loménie a, du reste, fait justice.

Nous n'avons jusqu'ici que des annales partielles de la littérature française ; M. Nisard va nous en offrir l'histoire complète.

M. D. Nisard est un critique dogmatique, je ne voudrais pas dire autoritaire ; il a une règle inflexible qu'il applique à ses jugements, et une mesure à laquelle il ramène tous les écrivains, un criterium invariable : l'esprit français. Selon qu'une œuvre est plus ou moins conforme à cet esprit, elle est plus voisine ou plus éloignée de la perfection. Cette doctrine magistrale a sans doute de grands avantages, et, dans un temps où l'on méconnaît la discipline littéraire comme les autres disciplines, elle a son courage et son originalité; elle a aussi ses inconvénients. Non plus que les caractères, les intelligences n'ont pas un type unique, et c'est un peu fermer la porte sur soi, et s'ôter tout jour sur le dehors que de se concentrer dans « cette tour carrée » où l'on s'est bien muni de toutes parts et où l'ennemi ne peut pénétrer, mais d'où aussi on n'a plus vue sur la campagne.

Mais si l'on n'admet pas sans restrictions le principe même de la critique, chez M. Nisard, on convient sans peine sur les qualités du style : sain, clair, piquant, nerveux, plein de traits, de saillies et d'éclats. Le fond soutient, anime la forme, car M. Nisard ne vise pas seule-

ment au goût, il vise à la morale : en même temps que le jugement, il veut régler l'âme. L'art de bien dire ne se sépare pas chez lui de l'art de bien penser.

A côté de cette œuvre durable, le *Tableau de la littérature française*, M. Nisard a comme rassemblé quelques mélaillons curieux et brillants : *Érasme*, *Thomas Morus*, *Mélanchton*, *les Mélanges d'histoire et de littérature*, *les Nouvelles études d'histoire et de littérature*. Dans ces esquisses, où la philosophie se mêle heureusement à la littérature, M. Nisard a continué à mériter cet éloge, qu'à ses débuts lui donnait Daunou, « de réunir le savoir, l'esprit et le talent. »

M. E. Gerusez a résumé en deux volumes, avec justesse et élégance, l'*Histoire de la littérature française*, depuis ses origines jusquà la Révolution. A cet ouvrage et à son volume de *la Littérature française pendact la révolution*, il faut joindre deux volumes d'*Essais littéraires*, comprenant le moyen âge, la renaissance et les temps modernes ; et enfin un volume de *Mélanges*, dont les principaux articles se rapportent aux auteurs contemporains. Le style de M. Gerusez est poli, limé, élégant. Personne, a dit M. Sainte-Beuve, ne se serait étonné de voir M. Gerusez à l'académie ; il la rêvait en effet, comme bien d'autres.

A côté des deux volumes de M. Gerusez sur l'histoire de la littérature française, se place naturellement le volume, si recherché, de M. Demogeot, sur le même sujet.

M. Paul Albert dont on peut ne pas partager, en littérature, toutes les opinions, s'est montré dans différents volumes l'écrivain remarquable dont M. Sainte-Beuve a reconnu et salué le talent.

L'histoire de notre littérature, conduite ainsi et transmise comme de main en main depuis ses origines jusqu'à

la fin du dix-huitième siècle, a été reprise de nos jours et amenée, en passant par la Restauration et le gouvernement de Juillet, jusqu'au second Empire. L'auteur de ce grand travail est M. Alfred Nettement, que nous avons déjà vu figurer parmi les historiens. M. Nettement a, en quelque sorte, écrit ces annales littéraires sous l'impression qu'il recevait de ses lectures et le coup du mouvement intellectuel qui se faisait autour de lui: c'est là leur mérite et leur attrait. En voici les inconvénients: l'unité y manque et la proportion; on voit que l'improvisation du journaliste a quelquefois remplacé la plume de l'écrivain. Beaucoup d'ouvrages et d'auteurs ont perdu de l'importance et par conséquent devraient perdre de la place que leur donnait l'intérêt ou la passion du moment; mais tous les grands noms et les grandes questions s'y trouvent largement peints et exposés: c'est un tableau vivant et animé, c'est aussi un jugement consciencieux. M. Alfred Nettement, s'il rend la justice, la fait aussi; il ne transige pas avec les mauvaises doctrines; et le temps a confirmé ses critiques.

M. Alfred Nettement est mort dans la maturité de l'âge, et n'a guère obtenu pour ses nombreux et divers travaux que les récompenses tardives que l'Académie française a accordées en 1872 et 1873 à sa mémoire: il n'a eu qu'une gloire posthume.

Nous n'avons pourtant pas là encore, si nombreux qu'ils soient, tous les ouvrages sur notre littérature qui méritent de n'être point passés sous silence. Toute la littérature française n'est pas, pour ainsi parler, en France: la France a ses colonies littéraires; ce sont elles que M. Sayous nous a fait connaître et presque rendues, en examinant en dehors de la France une littérature française

que nous ne savions pas nôtre: *le Dix-huitième siècle à l'étranger,* les *Études littéraires sur les écrivains français de la réformation,* les *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse française, particulièrement dans la seconde moitié du dix-huitième siècle,* sont des travaux sérieux, animés par un vif sentiment moral, et écrits dans un style sain et élégant, bien qu'on y sente une saveur un peu âcre, comme l'air de ces montagnes où ont vécu la plupart des auteurs que M. Sayous a pratiqués.

VI.

La littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères.— Travaux de MM. de Sismondi,— Ozanam,— Mézières, — Antoine de La Tour, — de Puibusque, — H. Taine, — Philarète Chasles.

C'est un des caractères de notre littérature, qu'elle a tour à tour subi l'influence des lettres étrangères, et exercé sur elles une action puissante. Ainsi, au moyen âge, les troubadours sont les précurseurs de la poésie italienne, qui nous doit être un sujet d'imitation au seizième siècle. Le dix-septième siècle relève, lui, principalement de l'antiquité; il soupçonne à peine ou dédaigne les littératures étrangères ; cependant malgré ses prédilections classiques, il ne se défend pas toujours de la pompe espagnole; mais en même temps, il exercera bientôt sur l'Angleterre une influence souveraine : le siècle de la reine Anne est une copie du siècle de Louis XIV. L'Angleterre a sa revanche ; et, au dix-huitième siècle, elle nous renvoie par Voltaire et par Montesquieu cette liberté de penser, qui devait être sa gloire et sa perte, et qui nous a valu, à côté de *l'Esprit des lois*, les déclamations de Diderot. L'Allemagne, jusque-là peu ouverte à notre littérature, la reçut alors, et mêla à l'étude des auteurs du siècle de Louis XIV les paradoxes philosophiques de J.-J. Rousseau, qui défrayent, en grande partie, même le théâtre de Schiller. Elle avait pourtant enfin, grâce un

peu à Shakespeare, trouvé sa voie et son génie propre. Avec Lessing, elle rejette cette enveloppe étrangère, et venue la dernière à la gloire, « in-luminis auras, » elle exerce, à son tour, sur notre littérature l'influence que longtemps elle en a reçue.

Voyons donc ce que, de notre temps, la littérature française a prêté aux littératures étrangères et ce qu'elle leur a emprunté. Ce qu'elle leur a donné est peu de chose. Au dix-huitième siècle la France a surtout régné sur l'Europe par sa littérature ; au dix-neuvième, c'est principalement par ses armes qu'elle a dominé le monde. Elle s'est plus enquis de ce qui se passait en dehors d'elle que de ce qui s'y écrivait. Cherchons d'abord quels ont été ses rapports avec les littératures du Midi.

M. de Sismondi, à qui nous devons une *Histoire des Français,* a beaucoup contribué à nous donner le goût des littératures romanes, par son ouvrage sur les littératures du Midi. Cette *Histoire des littératures du Midi* n'a pas été effacée par de plus récentes et plus complètes recherches. M. de Sismondi n'était pas seulement un homme instruit et laborieux, c'était encore, ainsi que le témoigne sa correspondance avec la comtesse Albany, un esprit fin, délicat, un littérateur savant et ingénieux.

M. F. Ozanam, successeur de M. Fauriel à la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne, continua, après lui, de très-neuves et très-profondes études sur la littérature italienne, quoiqu'il fût en tout l'antithèse de M. Fauriel. J'ai entendu, à la Faculté des lettres, les voix les plus graves, les plus brillantes, les plus éloquentes, la voix de ces professeurs qui ont représenté, en Sorbonne, ce que l'on a appelé l'âge héroïque de l'enseignement. J'ai toujours trouvé en eux une parole sûre d'elle-même, facile, élé-

gante, chaleureuse même, toutes les apparences, en un mot, de l'improvisation; mais l'improvisation elle-même avec ses soudainetés, ses vives illuminations, sa verve entraînante, la flamme, et comme le coup électrique, je ne l'ai guère rencontrée que chez M. Ozanam. Aussi son cours était-il pour lui une véritable crise : il venait à la Sorbonne et en sortait avec la fièvre. Il y laissait, à chaque leçon, une partie de lui-même; et ne croyez pas que ce fût le professeur qui, avide d'applaudissements, se montât à ce ton; non, c'était l'homme de foi qui voulait faire passer dans l'âme de ses auditeurs l'émotion hautement religieuse dont il était agité ; le Dieu était en lui : « Deus, ecce Deus; » on le sentait. Aussi, sous cette obsession divine, ses forces ne tardèrent-elles pas à le trahir. M. Ozanam est mort à 40 ans : arrivé à la réputation, il serait arrivé à la gloire peut-être, s'il lui eût été donné de vivre.

M. Ozanam possédait à un haut degré cette science qui est une intuition; mais il possédait aussi, don plus rare, cette sensibilité qui s'ouvre aux beautés de la poésie. Son imagination s'était, dans sa jeunesse, épanouie au souffle de l'Italie. Son travail sur Dante est le plus complet et le plus original de tous ces travaux, si nombreux, dont l'auteur de la *Divine comédie* a été le sujet, quelquefois malheureux. Le poëme de Dante, c'est, à vrai dire, une encyclopédie: le moyen âge y est tout entier; mais combien peu l'y avaient su voir! La figure mystique de Béatrix, réalité et idéal tout à la fois, amour humain et amour divin, d'autres l'y avaient montrée. Le côté politique même, bien qu'il eût aussi ses énigmes, on l'avait, sinon entièrement pénétré, deviné du moins quelquefois. Restait le côté théologique, fermé jusque-là. C'est qu'il fallait, pour s'y hasarder et

s'y reconnaître, une science que peu de critiques possédaient, car elle ne devait rien moins embrasser que la connaissance de tous les docteurs du moyen âge, mystiques et scolastiques, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure. M. Ozanam l'avait, cette science et, pour l'aviver, l'âme et l'imagination du poëte florentin. Aussi nous a-t-il fait pénétrer profondément dans son génie. Ses *Études sur les sources poétiques de la Divine Comédie, Dante et la philosophie catholique au treizième siècle* ont éclairé toutes les obscurités de la mystérieuse trilogie du Dante.

Plus tard, vaincu par la maladie, M. Ozanam alla demander à l'Italie de lui rendre ses forces épuisées. Il parut un moment s'y ranimer et employa ce regain de santé à servir encore et les lettres et la religion. Reprenant ce filon des grands docteurs du moyen âge qu'il avait déjà si profondément fouillé, à la lumière de Dante, il recueillit, dans les *Poëtes franciscains en Italie, au treizième siècle,* des fleurs de poésie, pures et suaves, écloses à l'ombre des cloîtres et qui y étaient restées oubliées.

La maladie ne lui avait accordé qu'une courte trêve, et il lui fallut, à peu d'intervalle, redemander à l'Espagne ces influences d'un ciel plus doux qu'il avait demandées à l'Italie. Mais là même, son repos ne fut pas du loisir; il y fit sa gerbe, et en rapporta les dernières, les plus touchantes, les plus mystiquement parfumées de ses pieuses et chrétiennes pensées.

M. Mézières nous a donné une *Vie de Pétrarque*, écrite avec une élégante et agréable exactitude.

« Quelle a été sur la littérature française, au commencement du dix-septième siècle, l'influence de la littérature espagnole ? telle était la question proposée, en 1843, par l'Académie française, question difficile et sur laquelle M. de

Puibusque, l'auteur couronné, « a fait, dit M. Villemain, un ouvrage presque complet, quelquefois trop développé, et toujours instructif pour ses juges et pour le public. »

M. Antoine de Latour, le traducteur heureux de Silvio Pellico, l'auteur distingué d'un volume de poésies, qu'un exil volontaire a fait pendant de longues années habitant de l'Espagne, a profité de son séjour pour nous donner, sur l'Andalousie, deux ouvrages intéressants où l'on retrouve des esquisses littéraires remarquables par l'élégance et le goût. L'Académie française a, en 1874, couronné M. de Latour pour sa traduction de Caldéron.

MM. Louis Viardot, Germond-Delavigne, Damas-Hinard nous ont aussi donné des versions élégantes de quelques auteurs espagnols.

Sortons des littératures néo-latines, des littératures du Midi et tournons nos regards vers les littératures du Nord.

Nous avons vu comment, sous la Restauration, on avait cherché dans les théâtres étrangers, demandé à Shakespeare et à Schiller une forme et une vie nouvelles pour la tragédie. La tentative ne réussit pas très-bien ; on ne s'est cependant isolé ni de l'Angleterre, ni de l'Allemagne ; et la connaissance de leurs littératures a été, au contraire, facilitée par de remarquables travaux; il suffit de nommer l'*Histoire de la littérature anglaise*, par M. H. Taine.

C'est la prétention d'une théorie contemporaine de déduire d'un caractère les principales actions d'une vie. On considère les grands esprits comme constitués ainsi qu'une machine dont il suffit de connaître le grand ressort et la maîtresse roue, pour pressentir le mouvement et les effets. Oui, mais dans un coin de cette machine, se cache un ressort dont vous ne pouvez prévoir ni la force ni l'ac-

tion, c'est la liberté. Ce que vous faites n'est pas de la psychologie, c'est un calcul de probabilités appliqué à ce qui se dérobe le plus aux inductions mathématiques, c'est-à-dire à la liberté. Ce n'est pas toutefois qu'il faille proscrire absolument cette méthode; quand l'homme qu'on étudie a été un grand esprit et un caractère énergique, on peut se servir de l'étude de ses œuvres pour pressentir sa vie, car c'est dans les natures les plus fortes que les idées exercent le plus grand ascendant sur les actes.

Cette théorie dynamique est celle de M. H. Taine; sont-ce les inconvénients qui y sont attachés et que nous avons, en quelques mots indiqués, qui ont empêché l'ouvrage de M. Taine sur la Littérature anglaise de trouver en Angleterre tout le succès qu'il pouvait se promettre des grandes parties de penseur et d'écrivain qu'il y déploie ?

Écrivain de verve, et plus littérateur que philosophe, bien qu'il ait plus de prétention à la philosophie qu'à la littérature, M. Taine, s'il suit le conseil de M. Sainte-Beuve, s'il retranche le luxe de ses développements, l'abondance de ses synonymes; s'il élague le touffu et éclaircit le fourré de ses images et de ses expressions; s'il adoucit la rudesse de certains tours, la crudité de certaines couleurs qui jurent; si, à son réalisme il mêle tout l'art qu'il possède; enfin, si, sortant de cette doctrine physiologique où il se complaît et qui agrandit moins la pensée qu'elle ne l'étreint, il reconnaît que l'anatomie ne donne pas tout le secret du génie, et que ce secret, comme celui de la vie même, échappe au scalpel, M. Taine, écrivain puissant et original, deviendra un grand écrivain.

Il paraît du reste l'avoir compris. Sa critique, qui avait quelque chose de raide, d'anguleux, s'est depuis peu assouplie et détendue, sans s'amollir; c'est bien encore de

l'anatomie, comme autrefois, mais celle-ci, à l'usage des gens du monde. Ses articles sur Racine, sur madame de Lafayette témoignent de cette nouvelle manière. Les vrais titres littéraires de M. Taine, comme ceux de beaucoup d'écrivains, ne seront pas ses grands ouvrages, ses œuvres de métier, mais bien ses *Études d'histoire et de critique*, qui offrent une lecture aussi variée qu'agréable et instructive.

Avant M. Taine, M. Philarète Chasles nous avait familiarisés avec les littératures étrangères. Refugié, bien jeune encore, en Angleterre, il y avait puisé une connaissance approfondie de la langue et de la littérature anglaises; il y joignit plus tard celle des littératures du Midi et du Nord. Ces courses à travers l'Angleterre et l'Allemagne allaient bien à son esprit aventureux, à son imagination libre et mobile. Bien qu'il eût débuté par des succès académiques [1], M. Philarète Chasles n'avait pas le tempérament d'académicien. Plein de verve et d'originalité, d'un goût souvent douteux, mais hardi, il était plus propre à comprendre, à combiner, à s'assimiler les productions des littératures étrangères, qu'à s'accommoder à la régularité, à la justesse, au tour contenu dans ses audaces de la littérature française. Écrivain éminent, fécond et dont l'activité ne s'est pas renfermée dans le cercle anglais ou germanique, mais s'est portée avec la même supériorité sur les littératures anciennes; physionomie de critique à part, et à qui l'on n'a pas rendu toute la justice qu'il méritait d'obtenir.

[1] A propos du prix sur *la Poésie française au seizième siècle*, partagé entre M. Chasles et M. Saint-Marc-Girardin, M. de Sacy estime « la manière de M. Chasles plus grave et plus sévère que celle de M. Girardin. »

Les littératures italienne, espagnole, anglaise nous étaient assez connues, sinon familières ; la littérature allemande nous était presque étrangère. L'Allemagne, nous le savons, est parvenue tard à la gloire des lettres ; jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, elle n'a point eu de vie littéraire propre ; elle a vécu de notre imitation, de la littérature du siècle de Louis XIV et de celle du dix-huitième siècle ; mais d'un seul élan, elle est arrivée au premier rang. Philosophes et poëtes, historiens et critiques, Hegel, Kant, Gœthe, Schiller, Lessing, Herder lui sont nés en foule et d'un même jet ; il a fallu dès lors compter avec elle. Madame de Staël nous avait initiés à son génie. Différentes traductions de Hegel, de Kant, de Gœthe et de Schiller nous ouvrirent cette forêt noire, ces vagues contrées, pleines encore, ce semble, de cette mystérieuse horreur qu'en ressentaient les Germains. On fit aussi connaissance avec ses historiens. M. E. Quinet, « un grand écrivain,[1] » nous dit M. Cousin, nous y introduit par sa traduction de Herder et sa remarquable préface. C'est un *vaticinateur*[2], qui a de la fougue, des obscurités, mais aussi des éclairs qui percent la nue comme les oracles. » « Quinet et Michelet, des esprits rares et généreux que le mauvais génie de leur temps a séduits et attirés dans un impur chaos, et qui valent mieux que leurs idées et leurs succès[3]. »

M. de Golbéry par sa traduction de Niebuhr, M. Alexandre par celle de Mommsen, M. L. Crouslé et M. E. de Suckau par leur version de la *Dramaturgie* de Lessing,

[1] Il y a loin de cet éloge à cet autre mot : « Quand Quinet est né, le ciel lui a dit : Tu auras beau faire, tu ne te débrouilleras jamais. »

[2] Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XI, p. 484.

[3] Guizot, *Mémoires*, t. III, p. 182.

nous ont mis à même de pénétrer dans la science allemande, que l'on a un peu exagérée, à nos dépens. M. Saint-René Taillandier, que l'on a appelé: « l'interprète juré de la pensée allemande, l'éclaireur libre de la France en Allemagne, » a beaucoup contribué à nous mettre avec elle en communication intellectuelle. M. Saint-René Taillandier est, avant tout, un critique international; esprit droit, élevé, écrivain plutôt énergique qu'élégant, avec plus d'émotion que de grâce dans le style.

M. Mézières à qui, nous l'avons dit, nous devons une *Vie* intéressante *de Pétrarque*, nous a fait aussi connaître, par de solides et consciencieux travaux, Shakespeare et Gœthe.

M. Caro nous a, on se le rappelle, exposé avec beaucoup de charme et d'abondance, en littérateur et en philosophe qu'il est, la *philosophie* de Gœthe.

Nous devons aussi mentionner un travail distingué de M. F. Blanchet, ancien professeur de rhétorique au lycée de Strasbourg, *le Faust de Gœthe* expliqué d'après les principaux commentateurs allemands, et une thèse soutenue devant la Faculté des lettres de Paris : *Du théâtre de Schiller*.

M. Lerminier a, dans une thèse brillante soutenue à la Faculté de droit de Paris, répandu les idées de M. de Savigny sur la *possession en droit romain*.

En définitive à ces littératures étrangères, anglaise, italienne, espagnole , allemande , qu'avons-nous pris ? Nous avons pris à l'Italie quelques idées empruntées à Vico, sur la philosophie de l'histoire; à l'Espagne, quelques-unes des libertés peu classiques de son théâtre ; A l'Angleterre, rien, ce me semble, sinon quelques velléités d'imiter Shakespeare et Walter Scott. Nous devons plus à l'Allemagne.

M. Cousin, qui jusque-là avait suivi la philosophie écossaisse fit, en 1817, un voyage en Allemagne ; il devint dès lors le disciple et l'interprète fervent de Kant, Fichte, Schelling, Hégel. « Cousin, disait Hégel, a pêché quelques poissons dans mes eaux, mais il les a habilement noyés dans sa sauce. » Il ne les y a pas noyés, mais il les a retirés de l'eau un peu trouble où ils languissaient, pour les plonger dans l'eau vive de son style, où ils se sont ranimés.

La philosophie ne s'est pas toujours bien trouvée d'aller chercher ses systèmes en Allemagne. Si, interprétés par M. Cousin, Hégel et Kant ont été sans péril, il n'en a pas été ainsi de Feuërbach, adopté par ses disciples. L'érudition allemande ne nous a pas été moins funeste: Strauss a été, chez nous, le prédécesseur de M. Renan. L'histoire même, l'histoire ancienne en a souffert: M. Michelet, sur les pas de Niebuhr, a bouleversé, plutôt que reconstruit les premiers siècles de l'histoire romaine, et Mommsen l'a faussée au profit du césarisme allemand et contre nous. Quant à la critique allemande, elle ne nous goûtait pas: on sait les sévérités dramatiques de Lessing contre nos plus grands tragiques; et quand Schlegel, un moment critique en langue française, a jugé *Phèdre*, il a déplacé la question, pour conclure en faveur d'Euripide contre Racine: arrêt que M. V. Cousin a hautement combattu et cassé. La poésie a trouvé en Allemagne quelques heureuses inspirations; mais *Marie Stuart, Jeanne d'Arc*, d'autres imitations ne suffisent pas pour nous déclarer, sous ce rapport, redevables à l'Allemagne qui nous avait pris beaucoup plus que ce que nous lui dérobions.

Voilà ce que nous avons pris ; qu'avons-nous gardé ?

On ne peut pas dire que la littérature française se soit

beaucoup assimilé les littératures étrangères. C'est le caractère de l'esprit français de juger les idées étrangères, de les passer à son creuset; il propage plus volontiers les siennes, qu'il ne reçoit celles des autres peuples; il se répand au dehors, mais ne s'y fixe pas: peu cosmopolite dans sa littérature, comme dans ses goûts, il ne sort pas volontiers de chez lui. Il ne perdrait pourtant pas à se dépayser un peu, à s'informer de ce qui se passe en dehors de lui, à suivre le mouvement intellectuel des autres peuples. Longtemps à la tête de la civilisation, s'il ne veut perdre sa suprématie, il faut qu'il la retrempe et la ravive aux sources étrangères.

Nous rentrons en France, et de l'histoire littéraire nous passons à la critique.

VII.

Critique : MM. Sainte-Beuve, — G. Planche, — Saint-Marc Girardin, — De Sacy, — Cuvillier-Fleury, — Jules Janin, — de Pontmartin, — Louis Veuillot, — Vitet, — Patin, — E. Egger. — MM. Raynouard,— Littré,— F. Génin,— Paulin-Paris. — Un mot sur la philologie. — De quelques travaux sur la Littérature ancienne.

Entre l'histoire littéraire, proprement dite, et la critique, la limite est extrêmement vague ; car, de nos jours, la première a bien empiété sur la seconde ; ou plutôt, la seconde ne tranche guère avec la première : elle raconte, elle ne juge pas. M. Sainte-Beuve a été un des maîtres éminents de la critique. Quand je dis que M. Sainte-Beuve est un critique, je ne m'exprime peut-être pas exactement ; car il n'a pas, en fait de goût, de règle et d'idéal ; il ne relève ni de la Harpe, ni de M. Villemain ; il n'est pas plus pour la critique historique que pour la critique dogmatique : il fait le portrait, s'attachant à la vie, à la personne, à la physionomie d'un écrivain, autant qu'au tour de son esprit, à sa manière de composer, à son style. Ses premières esquisses trahissent l'inexpérience. Sous son pinceau indécis, les tons se confondent, les couleurs se heurtent et s'empâtent. On voit bien des tâtonnements, bien des retouches, et plus d'ombres que de clartés. Le poëte embarrasse le critique ; sa langue n'est pas faite ; il y a trop de souvenirs des *Consolations*. Ces feuilles poéti-

ques, un peu fanées, qui tombent, à chaque instant, sur la pensée qui ne les attendait pas et qu'elles couvrent, sans l'embellir, gênent et dérangent l'attention du lecteur ; on voudrait les repousser, comme à l'automne, on chasse devant soi ces débris des forêts, qui arrêtent nos pas. Peu à peu la main du peintre se fait ; elle est plus légère et plus sûre, le trait plus net et plus vif, sans jamais pourtant arriver à cette manière simple et franche, qui est la perfection. M. Sainte-Beuve aime à s'attarder ; pour courir, il faut qu'il soit pressé.

Il le fut le jour où, sous l'aiguillon du docteur Véron, il accepta de faire ses *Lundis*. Ce fut un nouvel homme, alerte, prompt, le pied toujours levé et prêt à partir. Il le fut plus encore quand il entreprit les *Nouveaux Lundis*. C'était une de ses maximes qu'il fallait se renouveler, et il la mit admirablement en pratique. Ses premiers *Lundis*, qui tranchent déjà si heureusement avec ses *Portraits*, se ressentent cependant un peu de sa manière primitive. Il y a encore de la prétention et de la recherche, du bel-esprit ; les seconds sont tout différents. Là, la plume de M. Sainte-Beuve court librement, naturellement ; sa phrase est pleine, facile ; elle coule de source : il n'écrit plus, il cause ; il cause, et c'est là ce qui me plaît, ce que j'admire le plus dans ces longs entretiens qu'il a eus avec le public qui les attendait si impatiemment. Pas un seul instant, cette familière, spirituelle, piquante conversation n'a dégénéré en leçon ou en article composé. A ce charme continu d'une parole fine, élégante, incisive, au besoin, sans jamais être blessante, M. Sainte-Beuve joignait un tact merveilleux dans le choix de ses sujets, et comme un instinct d'à-propos qui n'a pas failli un seul jour : il répondait aux pressentiments de l'opinion, et quelquefois aussi la faisait. On ne saurait trop

louer en lui l'écrivain brillant, ingénieux, le critique souple, inépuisable, l'esprit ouvert à tous les sujets, à toutes les hardiesses littéraires.

Voilà les qualités de M Sainte-Beuve comme critique ; voici son défaut : il expose, il analyse à merveille ; mais il ne juge, ni ne conclut. Peintre de portraits et conteur spirituel, Aristarque point, et ce titre l'eût d'ailleurs médiocrement flatté. Sa critique est une critique négative : il n'a ni code ni principes. Grand critique pourtant, et, avec une manière toute différente, presque égal, j'allais dire égal, à M. Villemain.

M. G. Planche n'a rien de M. Sainte-Beuve. A l'encontre de M. Sainte-Beuve qui n'a point de doctrine arrêtée, qui se plaît aux détails et aux incidents, analyse et juge rarement, G. Planche a des théories fixes : lieux communs quelquefois, et qu'il répète trop, mais théories assez justes, après tout. Il recherche moins le nouveau que le vrai. Tranchant, brusque quelquefois, dogmatique toujours, il expose, discute, affirme. Il possède, à un haut degré, l'honnêteté et la dignité du critique. Il écrit sans agrément, mais il écrit avec suite, et juge bien en général : un peu monotone peut-être, mais substantiel. Riche de son propre fonds, il n'a pas besoin de ces accessoires commodes et souvent parasites de la biographie ; il évite l'anecdote, se renferme dans l'ouvrage qu'il examine, y cherchant, y trouvant, de l'auteur même et de son œuvre, une explication plus vraie et plus profonde que celle que M. Sainte-Beuve peut tirer des habitudes de la vie ; sa critique relève de l'esprit et non de la physiologie : on peut en appeler de l'auteur des *Lundis* à l'auteur des *Portraits littéraires*.

Quand MM. Guizot, Cousin, Villemain furent enlevés à

leur enseignement de la Sorbonne pour être portés aux affaires, ils furent remplacés dans leur chaire par trois hommes : Michelet, Jouffroy, Saint-Marc Girardin, qui tous trois soutinrent avec honneur, à la Sorbonne et au Collége de France, l'enseignement que leur devanciers avaient porté si haut. M. Saint-Marc Girardin s'y distingua surtout; il se fit pendant plus de trente ans applaudir à la Sorbonne, charmant un nombreux auditoire. L'allusion politique, qu'il n'évitait pas, pouvait bien n'être pas étrangère à ce succès prolongé ; mais assurément la leçon elle-même, si variée, si piquante, si spirituelle, était le principal attrait qui captivait cette jeunesse attentive et charmée de sa vive et brillante parole.

De cet enseignement, ainsi que de celui de MM. Guizot, Cousin et Villemain, qu'il rappelait, sont sortis plusieurs ouvrages remarquables : le *Cours de littérature dramatique* d'abord, un livre de main de maître. La science des règles du théâtre, l'analyse fine et ingénieuse des passions qui en sont l'âme, s'appuient tour à tour et s'éclairent des principes de l'art ancien et d'exemples heureusement empruntés à des œuvres dramatiques contemporaines. Le *Cours de littérature dramatique* a été écrit et composé ; les *Études sur Lafontaine* nous ont été données telles, à peu près, que les ont entendues les auditeurs de la Sorbonne ; avec la flamme, et un peu aussi l'abandon de la parole improvisée, pleines d'aperçus fins et ingénieux, et aussi de quelques négligences de style.

Il y a un autre travail de M. Saint-Marc Girardin, ébauché également en Sorbonne, puis rédigé avec soin et qui, sous sa forme définitive, a paru dans la *Revue des Deux-Mondes :* ce sont les leçons sur J.-J. Rousseau. Il était singulièrement à regretter que ce travail qui, selon

nous, est l'œuvre capitale de M. Saint-Marc Girardin n'eût pas été publié. La piété de sa famille vient de le faire paraître ; c'est un service rendu aux lettres, bien qu'on puisse regretter que l'ouvrage n'ait pas été achevé.

M. Saint-Marc Girardin a laissé comme trace de sa carrière politique les *Souvenirs d'un journaliste*. Il y reconnaît quelques-unes des erreurs qu'ont faites ses amis politiques et lui, et qui, commises au nom de la liberté, ont tourné contre elle et contre la monarchie : aveu que, plus d'une fois aussi, fait M. Guizot dans la *Vie du duc de Broglie*.

« Lisez, a-t-on dit, le *Cours de littérature dramatique*, les *Études sur Lafontaine*, les *Souvenirs d'un journaliste*, pour ne citer que ceux-là ; il y a dans tous un mérite encore supérieur à l'attrait du style : le souci de la vérité morale ; ce sentiment, on le retrouverait à toutes les pages dans ces fines analyses des sentiments du cœur humain qu'il a éclairées par la comparaison des théâtres anciens et modernes. » Doué de beaucoup d'esprit, il avait autant de raison. Chez lui, l'esprit n'était que le sel du bon sens ; il le relevait et ne le dominait pas : M. Saint-Marc Girardin est avant tout un littérateur moraliste.

M. de Sacy, collègue de M. Saint-Marc Girardin aux *Débats*, y fut, pendant longtemps, un rédacteur politique ; en 1848, la politique le quitta, ou lui elle : ce fut là sa bonne fortune : écrivain littéraire, il était sur son véritable terrain. Alors, avec le loisir, lui vint le souci du style, et l'agrément. On remarqua, même en ces temps troublés, ses articles où perçait cette passion si vive, si innocente toutefois, des livres ; en un mot, tous ces mérites de diction et de pensée qui font le charme persistant des *Variétés historiques et littéraires*.

Il y a pourtant quelque chose que je préférerais peut-être à ces deux volumes, ce sont les *préfaces* que M. de Sacy a mises en tête des différents ouvrages qui composent sa *Bibliothèque spirituelle.*

Ne sortons point des *Débats*, et à côté de M. de Sacy, plaçons M. Cuvillier-Fleury. Critique purement littéraire d'abord, et voué particulièrement à la littérature ancienne, M. Cuvillier-Fleury prit insensiblement une teinte moderne et politique; il ne se constitua pas seulement le juge du goût, mais des mœurs. Au milieu de la tolérance générale pour les mauvais livres, il s'érigea, aux *Débats,* comme un tribunal où il appela et condamna les ouvrages corrupteurs, le roman surtout: il le poursuivit, le saisit, et le prit, pour ainsi parler, corps à corps. Les examens approfondis qu'il a faits des romans qui, de notre temps, ont été les plus fâcheusement célèbres, peuvent être considérés comme une des études les plus curieuses et les plus instructives des mœurs contemporaines: Rome eût fait de M. Cuvillier-Fleury un censeur. M. Cuvillier-Fleury est un des écrivains qui ont le plus de physionomie et de relief; son style est nerveux et incisif, sa pensée forte et souvent neuve; classique d'origine et pour de bonnes raisons, et un peu tendu au début, il est devenu, au courant de la plume, hardi dans ses tours, piquant et heureux dans ses expressions : il a de la verve et de l'originalité ; mais en lui, et nous sommes loin de lui en faire un reproche, le vieil homme se retrouve quelquefois : il aime encore à citer, et cite toujours à propos, Horace et Virgile.

M. Sainte-Beuve a eu pour successeur à l'Académie française M. J. Janin : bonne fortune qui lui donnait pour panégyriste un des rares écrivains qu'il ait respectés. On conçoit toutefois cet oubli ou cette déférence de M. Sainte-

Beuve à l'égard de J. Janin, la nature bienveillante de ce dernier ne lui ayant guère fait que des amis de ses confrères. Ils avaient d'ailleurs un trait commun, l'amour des lettres. L'un et l'autre y ont consacré leur vie; M. J. Janin avec plus de désintéressement. Du jour où il commenca ses *Lundis*, M. Sainte-Beuve visait autre chose que la critique littéraire ; J. Janin ne cultiva les lettres que pour elles-mêmes. Un moment, M. Bertin de Vaux l'essaya dans la politique. Il reconnut bientôt qu'il n'y convenait point, et lui fit dans le feuilleton de Geoffroy et de Duvicquet une place à part et où, pendant quarante ans, il a exécuté avec de merveilleuses variations un air toujours le même.

Le titre durable de J. Janin, c'est son *Cours de littérature dramatique.*

En comparant ce cours aux feuilletons de Geoffroy et de Duvicquet, on peut mesurer le chemin qu'avait fait, ou plutôt le changement qu'avait subi, la critique théâtrale. Duvicquet et Geoffroy avaient une règle assurée, et toujours la même, de leurs jugements : Horace et Boileau. La nouveauté de Janin et son succès fut de n'en point avoir; de suivre son inspiration ou sa fantaisie; de faire du compte rendu de la pièce qui, pour ses devanciers avait été le principal, l'accessoire ; la pièce pour lui ne fut plus que le prétexte du feuilleton. « On ne peut pas se douter aujourd'hui de l'effet que produisit Janin, quand il s'empara de la critique du théâtre. Ce fut une irruption, une invasion, une révolution; ce fut le feuilleton qui prit la place du théâtre. Il entrait sur la scène à la place des auteurs et des acteurs ; la tragédie, ou la comédie, ou le mélodrame ou la farce, c'était son feuilleton joué par une plume prime-sautière qui savait rire et pleurer comme un enfant et

comme une femme. Il n'en était pas moins, quand il le fallait et quand il le voulait, un vrai critique[1].

C'est un critique pur aussi, tout entier à son art, que M. de Pontmartin.

M. de Pontmartin est le contraste de Sainte-Beuve. D'une fécondité égale à celle de l'auteur des *Lundis*, il l'a, comme lui, il est vrai, portée et versée dans un grand nombre de journaux et revues; mais fidèle, dans ses pérégrinations diverses, à ses opinions et à ses convictions, bien opposées, on le sait, à celles de M. Sainte-Beuve, il n'a jamais eu à se rétracter ou à se démentir : sa vie de critique a une unité difficile à retenir dans ce flot mouvant de la presse; on aime à revenir avec lui sur les négations de M. Sainte-Beuve, à retrouver l'âme sous le scalpel, et la foi de l'homme dans la liberté de l'écrivain : les *Samedis* sont le contrôle obligé des *Lundis*.

M. Veuillot a une place à part, dans la controverse politique et religieuse; nous n'avons à examiner ici que le critique. M. Veuillot est le fils de son travail: il s'est fait lui-même ce qu'il est; il ne doit à personne son éducation littéraire et son apprentissage intellectuel. Ce qui l'avait arrêté d'abord, l'absence d'études premières, lui a ensuite tourné à bien : il a un cachet particulier. Toutefois, quelque soin qu'il ait pris de se polir lui-même, il n'a pu adoucir toutes les aspérités de sa nature première : il est resté un peu rude dans son élégance acquise : c'est là son trait distinctif. Mais par la volonté et l'instinct, il est devenu écrivain; il est arrivé au trait, à la finesse, à tous les secrets de l'art d'écrire. A la différence de bien d'autres, il y a, chez lui, plus de pensées que de mots : la verve su-

[1] John Lemoinne, *Débats*, 22 juin 1874.

rabonde, verve gauloise et populaire. Entre les ouvrages de M. Louis Veuillot, on remarque *les Libres penseurs;* les *Mélanges religieux, historiques et pittoresques; le Parfum de Rome* et *les Odeurs de Paris.*

La critique de l'art a sa place marquée à côté de la critique littéraire, et M. Vitet y a tenu un rang qui ne permet pas de l'oublier.

M. Vitet, comme bien d'autres, ne trouva pas d'abord sa voie. Il débuta par des travaux qui tenaient de la littérature, de l'histoire et de la science de l'archéologue. Il donna en 1836, d'abord *les Barricades*, puis *les États de Blois, la Mort de Henri III*, trois livres plus tard réunis ensemble sous le titre de *la Ligue;* et en 1849, *les États d'Orléans*, scènes historiques et dramatiques, dans le même genre que celles de *la Ligue*, mais inférieures. Ses *Études sur l'art* le tirèrent de pair. « Dans ces études, a dit M. Sainte-Beuve, il a mis dans l'expression du feu, de la lumière et une verve d'élégante abondance. » M. Guizot en fait cet éloge : « M. Vitet s'est fait remarquer par ce sentiment vif et ce goût pur du beau, par ces connaissances variées et précises dans l'histoire des arts, par cette finesse à la fois critique et sympathique dans l'appréciation de leurs œuvres, bien qu'il n'ait jamais pratiqué aucun art. » Ajoutons que M. Vitet est un fin et gracieux écrivain. « Dans cette séance (celle où il reçut M. Sandeau) et dans la précédente, où il avait à recevoir M. de la Prade, M. Vitet s'est montré un orateur académique accompli. » C'est la justice que lui rend M. Sainte-Beuve.

M. Raoul-Rochette fut un brillant devancier de M. Vitet. Archéologue, helléniste, historien, M. Raoul-Rochette était aussi un écrivain, en même temps qu'un improvisa-

teur brillant. Sa parole nette et colorée était soutenue, animée par une érudition variée et une voix doucement sonore ; il savait, tout en se renfermant dans le cercle archéologique, réunir autour de la chaire où il a précédé M. Beulé, un public d'élite, l'y retenir et le charmer.

M. Rio, auteur d'un ouvrage sur *l'Art chrétien*, ne doit pas être oublié, bien qu'il ait des idées particulières sur la peinture. Pour M. Rio, la décadence de l'école italienne commmence à Raphaël, au moment où, de religieuse qu'elle était, la peinture devient païenne.

Catholique fervent, M. Rio ramène à son point de vue, non-seulement la peinture, mais la littérature. Il a fait, pour prouver les croyances orthodoxes de Shakespeare, un volume qui vaut d'être consulté.

L'histoire de la littérature ancienne n'a pas été écrite avec moins de soin et de talent que celle de la littérature française et des littératures étrangères, et la critique n'y a pas fait preuve de moins de justesse et de moins de nouveauté. L'antiquité grecque et latine a été, pour ainsi dire, une seconde fois retrouvée et montrée à nos regards dans sa naïve et belle simplicité; elle a été expliquée, rajeunie par une connaissance plus profonde et plus vraie des mœurs, de la vie politique ou privée. Le seizième siècle l'avait exhumée et restaurée; le dix-septième, polie et ornée : le goût venait après l'érudition. Mais au lieu de reproduire l'antiquité, on l'avait souvent conçue et représentée à l'image des modernes. Racine est admirable ; sa *Phèdre* et son *Iphigénie* sont-elles bien grecques ? et le *Théâtre grec* du père Brumoy est-il bien le théâtre d'Eschyle et de Sophocle ? Ainsi, de presque toutes les parties de la littérature grecque. Le génie romain avait été mieux compris et mieux rendu; mais, là encore, on n'avait pas

pénétré bien profondément. Ç'a été, de nos jours, l'honneur de la critique érudite de pousser ses fouilles plus avant qu'on ne l'avait fait jusque-là, dans les institutions, les œuvres et le génie anciens. M. Patin a, plus que tout autre, marqué sa trace dans cette double investigation patiente, ingénieuse, féconde de l'antiquité grecque et latine.

M. Patin a, par ses ouvrages, conquis un juste renom de docte et charmant esprit ; ses *Mélanges de littérature ancienne et moderne*, ses *Études sur les tragiques grecs*, et, récemment, ses *Etudes sur la poésie latine* offrent une érudition choisie, une raison saine, un goût ingénieux et pur. Longtemps professeur, et professeur justement apprécié, M. Patin nous a livré, dans ce dernier ouvrage, une partie de son agréable et solide enseignement.

La littérature française, que ce soit là son mérite ou son défaut, n'est point une littérature spontanée : elle est fille des littératures grecque et latine. En quelle proportion ces deux littératures ont-elles contribué à la former, à la développer? c'est une question sur laquelle on peut être partagé; on y voit généralement plutôt l'empreinte de la littérature romaine que celle de la littérature grecque. Un savant helléniste, M. E. Egger, sans se prononcer à cet égard, a recherché avec un soin curieux, une grande exactitude, ce que nous devions particulièrement à la Grèce ; il a interrogé tous nos meilleurs auteurs, prosateurs et poëtes, et en a extrait avec une érudition judicieuse et ingénieuse souvent, signalé et rapproché tous les libres emprunts qu'ils ont faits à la Grèce : de là, le titre de son livre: *l'Hellénisme*, titre qui n'a rien à voir avec le même titre donné par M. E. Havet à la première partie de ses *Origines*.

Nommons encore de M. Egger ses *Mémoires de littérature ancienne*, recueil de dissertations savantes et de critique érudite.

Nous retrouvons M. D. Nisard parmi ceux qui ont bien mérité de la littérature ancienne. Les *Etudes de mœurs et de critique sur les poëtes latins de la décadence* ont été le début de M. Nisard dans la littérature, et il y révélait déjà plusieurs qualités par lesquelles il s'est distingué comme écrivain et comme critique. Mais l'ouvrage lui-même manquait de franchise ; l'antiquité n'y était pas étudiée pour elle-même. Ce n'était pas précisément les poëtes latins que visait M. Nisard; ils n'étaient destinés qu'à masquer son attaque contre les poëtes de nos jours ; c'était un manifeste indirect de la littérature difficile contre la littérature facile. Ce double but, qui parfois donne plus de piquant à l'ouvrage, lui ôte aussi de sa sincérité et de son intérêt ; il y a quelque chose qui jure dans cette physionomie moderne donnée à l'antiquité et déroute le goût sans toujours satisfaire l'esprit. « Rarement, dit M. Villemain de cet écrit, on a parmi nous cette critique savante, spirituelle, orthodoxe avec indépendance. Un vif intérêt qui naît de la sensibilité artistique de l'écrivain renouvelle sous sa plume bien des questions vieillies. » M. Sainte-Beuve sans contredire à ces éloges y glisse cependant une critique. « On y apprend beaucoup de détails piquants de mœurs et à connaître toute cette poésie du second âge. Mais j'eusse mieux aimé un livre plus historique, plus suivi, plus astreint à son sujet, moins conjectural en inductions sur le caractère des poëtes, moins plein de préoccupations très-modernes. »

Les Quatre grands Historiens latins, fruit de la maturité et de l'enseignement de M. D. Nisard, comme profes-

seur d'éloquence latine au Collége de France, sont des morceaux achevés de critique fine, ingénieuse en même temps que profonde ; M. Nisard y a mis la sévérité du goût et du style anciens.

Parmi les critiques qui particulièrement voués à la littérature française ont cependant laissé sur la littérature ancienne des travaux qui valent de n'être pas oubliés, il faut citer M. Prevost-Paradol et M. Taine.

M. Prevost-Paradol a donné sur Pétrone, sur Sénèque et sur Tacite des articles où, comme dans les *Etudes* de M. D. Nisard, la préoccupation moderne et surtout politique n'est pas absente, mais où elle n'enlève rien au piquant du style, au relief de l'expression, à la nouveauté tout ensemble et à la justesse de la pensée.

M. H. Taine a débuté par un *Essai sur Tite-Live,* ouvrage couronné par l'Académie française, non sans opposition, car, à côté des qualités supérieures d'écrivain qui y éclataient déjà, M. Taine n'avait point caché ce système, qui lui est particulier, d'expliquer un écrivain par son organisme et de déduire toute son œuvre d'une faculté dominante.

On a de M. Gandar, enlevé au professorat et aux lettres dans la maturité du talent et toute l'ardeur du travail, deux volumes publiés après sa mort: *Lettres et souvenirs d'enseignement.* M. Sainte-Beuve en a rendu compte dans ses *Lundis;* grâce à lui, M. Gandar ne périra pas tout entier : « posteritati narratus et traditus superstes erit. »

M. O. Gréard, dans un ouvrage couronné par l'Académie française, « a fait mieux connaître qu'elle ne l'avait été jusque-là la *Morale* de Plutarque, et tracé dans la vie même du philosophe de Chéronée et d'après ses œuvres

un tableau intéressant de la vie grecque sous la domination romaine [1]. »

M. Fustel de Coulanges, sous le titre de: *La cité antique*, « a, dans une histoire abstraite, en quelque sorte, de la première civilisation grecque et romaine, retrouvé et dépeint à la fois ce qui est si loin de nous. Il fait comprendre, et il met en action cette société plus religieuse encore que civile, qui n'était que la famille agrandie, la tribu croissante par l'affiliation[1]. »

M. G. Boissier s'est fait connaître par une étude sur Varron, couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et par un volume sur *Cicéron et ses amis,* tableau fidèle et animé des mœurs et de la vie politique des Romains aux derniers temps de la république. Peut-être M. G. Boissier a-t-il quelquefois sur ces figures antiques passé un vernis moderne, mais si bien fondu, si bien nuancé que l'on n'en voit que l'agrément sans remarquer ce que la couleur a de faux.

Dans un ordre plus sévère de travaux littéraires, nous ne devons pas oublier un homme d'un goût fin et délicat, de beaucoup d'esprit, qui eût pu être un écrivain remarquable et qui se contenta d'être un savant profond, M. C. Alexandre. Je ne parle point ici de l'auteur du Dictionnaire grec ; je veux seulement rappeler l'érudit ingénieux et le poëte latin, si facile et si élégant, qui a fait de la nouvelle édition des *Oracula sibyllina* et des *Excursus* qui l'accompagnent un durable monument de critique, ainsi que, dans la reproduction des fragments des *Lois* de Gémistus Pléthon, il s'est montré écrivain d'une grande distinction. M. Guigniaut a lu, à l'Académie des inscriptions,

[1] M. Villemain, *Rapport* de 1865.

comme secrétaire perpétuel, une docte et intéressante notice sur M. C. Alexandre.

Un ancien conseiller à la Cour de cassation, qui avait conservé pour les études littéraires un goût très-ardent, M. E. Henriot a laissé sous le titre de : *Mœurs juridiques et judiciaires de l'ancienne Rome d'après les poëtes latins*, un ouvrage où se montre, à côté de la science du jurisconsulte, la connaissance profonde des auteurs classiques. On sait quelle place le droit tenait dans les auteurs latins et dans ceux-même où on l'y attendrait le moins, les poëtes comiques. C'est là pourtant que M. Henriot l'est allé chercher et l'a trouvé ; c'est Plaute, c'est Térence qu'il a interrogés. Mais cette langue du droit, qui leur est si familière, pour la bien comprendre, il faut y être initié. M. Henriot est pour y pénétrer un guide aussi sûr qu'agréable.

Une science nouvelle, jusque-là secondaire, s'est, dans cette période, élevée à la hauteur de la critique et aspire même à la supplanter, je veux dire la philologie. La philologie ne prétend à rien moins qu'à expliquer par l'histoire et la comparaison des langues le mystère des origines de l'humanité et les rapports de filiation qui lient entre elles les différentes races : la grammaire comparée serait la clef même de notre berceau. Nous la prendrons ici de moins haut, et lui demanderons seulement de nous guider dans la formation de notre langue.

M. Raynouard, l'auteur des *Templiers*, est, avec J.-B. Roquefort, le premier en date de ceux qui, au commencement du siècle, s'occupèrent d'études sur notre vieille langue et littérature, bien oubliées depuis les travaux de La Curne de Sainte-Palaye. Les *Éléments de la grammaire romane*, les *Fragments d'un poëme en vers romans*,

d'après un manuscrit du onzième siècle, un *Choix de poésies originales des troubadours* et d'autres ouvrages de M. Raynouard contribuèrent beaucoup à ramener l'attention vers les origines de notre langue et à initier les philologues à des richesses littéraires que l'on soupçonnait peu alors. Ces études ont depuis été suivies et poussées fort loin.

Parmi ceux qui y ont le plus aidé, nul n'a plus fait que M. Littré, il est pour une grande part dans ce mouvement d'investigations savantes et curieuses.

Ses recherches sur les *Origines de la langue française*, si elles ne sont pas exemptes de ces conjectures hasardées auxquelles, parmi de véritables découvertes, se laissent trop facilement séduire les savants, éclairent toutefois d'une vive lumière ces temps obscurs de notre histoire littéraire et l'art confus de nos vieux écrivains, auteurs de fabliaux ou d'épopées, trop longtemps oubliés et aujourd'hui un peu surfaits peut-être.

M. J.-J. Ampère, que l'on retrouve dans toutes les voies littéraires : critique, historien, poëte même, a aussi porté sur ce sujet son active curiosité : son travail sur la *Formation de la langue française* montre qu'à tous les titres que nous venons d'énumérer, on lui peut ajouter celui de philologue.

Un homme d'esprit, mais d'un esprit un peu querelleur, un rude travailleur, du reste, M. F. Génin s'est fait aussi, en philologie, une place et un nom par son ouvrage : *Des variations historiques du langage français depuis le douzième siècle*. Les idées de M. Génin, comme en témoignent ses *lettres* à M. Paulin Paris, à M. Littré, furent contestées et il a dû les défendre. Nous n'avons pas à entrer dans ces débats.

Un souvenir aussi à M. Michel Francisque, à M. Jubinal, et plus qu'un souvenir à M. Paulin Paris, successeur de M. Raynouard à l'Académie des inscriptions et belles lettres, à qui nous devons de nombreuses et intéressantes publications relatives à nos romans du moyen âge. Ainsi plongé dans nos antiquités littéraires, on ne s'étonnera pas que M. Paulin Paris ait publié une *Apologie de l'école romantique.*

Nous ne terminerons pas cette revue de la prose sans parler d'un genre littéraire, modeste, mais qui pourtant, nous l'avons vu, ne fut pas sans quelque éclat sous le premier Empire et même sous la Restauration : la traduction ; elle a depuis bien perdu. Cette indifférence du public à son endroit se conçoit. Jadis la traduction était une œuvre de style, autant que de savoir. Quand Vaugelas traduisait Quinte-Curce, il travaillait à former, à polir notre langue en même temps qu'à la mettre en état de bien rendre son auteur. Même au dix-huitième siècle, il y avait encore lutte entre la traduction et l'original : J.-J.Rousseau s'exerçait, se fortifiait à jouter avec Tacite, Lagrange avec Sénèque, Guéroult avec Pline l'Ancien. Aujourd'hui, la difficulté n'existe plus, partant le mérite de la traduction. Notre langue assouplie, enrichie, façonnée à tous les tours et à toutes les inversions, est devenue une monnaie courante qui n'a plus de marque ; elle se prête donc sans peine à tous les artifices du style, à toutes les exigences d'un idiome étranger. Aussi, de nos jours, les bonnes traductions, les traductions magistrales, en vers comme en prose, n'ont-elles pas manqué ; et il est juste d'en rappeler quelques-unes :

Celle de M. Louis Ratisbonne d'abord, qui a traduit en vers la *Divine comédie* du Dante ; puis les traductions en

vers aussi d'Horace, de Camoens, et, en grande partie de l'Arioste et de Byron, par M. F. Ragon, ancien professeur de l'Université. Lié avec Baour-Lormian, M. Ragon qui avait vu en lui la traduction glorifiée s'était, je le crois, un peu imaginé que sur les pas de son maître et avec un bagage non moindre il pourrait, lui aussi, arriver à l'Académie. « Autre temps, autres mœurs. » En prose, nous nommerons la traduction remarquable du *Théâtre de Plaute*, par M. Naudet; du *De oratore*, par M. Théodore Gaillard; dans la littérature grecque, la traduction des œuvres complètes d'Aristote, par M. Barthélemy Saint-Hilaire; celle que nous a donnée des œuvres morales de Plutarque M. V. Bétolaud, déjà translateur heureux d'Apulée; les différentes versions, couronnées du reste par l'Académie, que nous devons à M. Pierron.

VIII.

Décadence du romantisme. — Théâtre: — MM. Legouvé, — Camille Doucet, — Émile Augier, — Ponsard. — Poésies diverses: — MM. de Laprade,—A. Barbier,— Brizeux,—Autran.— L'art pour l'art. — Les femmes poëtes.

« Le dernier terme du mouvement romantique, au théâtre, a dit M. Sainte-Beuve, s'arrête en 1843 : *Lucrèce* est le signal de la réaction. » *Lucrèce* était, en effet, un éclatant symptôme de la décadence romantique; il faut remonter à ses causes.

La première levée de boucliers des classiques contre les romantiques eut lieu dès 1820. En 1820, M. Laya s'éleva contre les factieux de la république des lettres. Auger, Baour-Lormian, de Jouy étaient venus se serrer autour de lui pour faire obstacle à l'invasion des barbares [1]. On fit, en faveur du classique, une démarche auprès de Charles X qui répondit avec esprit : « Je n'ai que ma place au parterre. » Ainsi repoussé, le classique n'en fit pas moins bonne contenance, et, jusqu'en 1830, il résista bravement. Mais en 1830, une brèche fut pratiquée au palais Mazarin. Lamartine y pénétra le premier ; les autres

[1] M. Jay, adversaire déclaré du romantisme, publia sous ce titre : *Conversion d'un romantique*, manuscrit de Jacques Delorme, un pamphlet mordant et spirituel contre le romantisme en général et M. Sainte-Beuve en particulier : pamphlet qui fut suivi de deux lettres sur la littérature du siècle.

restèrent longtemps sur le seuil du temple : V. Hugo attendit onze ans, Sainte-Beuve quinze ; Alfred de Vigny ne le franchit qu'en 1852. On peut dire que le romantisme, quand il se fit académicien, abdiqua ; comme ces oppositions politiques qu'abandonne le vent de la popularité, le jour où elles passent au gouvernement.

En entrant à l'Académie, le romantisme se fit modeste. M. de Lamartine disait dans son discours de réception : « La poésie, dont une sorte de profanation intellectuelle avait fait longtemps parmi nous une habile torture de la langue, un stérile jeu de l'esprit, se souvient de son origine et de sa fin. Elle renaît, fille de l'enthousiasme et de l'inspiration, expression idéale de ce qu'on a de plus éclairé et de plus inexprimable, sens harmonieux des douleurs ou des voluptés de l'esprit. Après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, elle s'élève de ses ailes plus fortes jusqu'à la vérité, aussi poétique que les songes, et cherche des images plus neuves pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité. »

M. V. Hugo lui-même ne fit pas trop de bruit. Visant particulièrement la tragédie, il dit : « Répandre largement ses encouragements et ses sympathies sur ces générations encore couvertes d'ombre, qui languissent faute d'air et d'espace, et que nous entendons heurter tumultueusement de leurs passions, de leurs souffrances et de leurs idées les portes profondes de l'avenir ; verser par le théâtre sur la foule, à travers les rires et les pleurs, à travers les solennelles leçons de l'histoire, à travers les hautes fantaisies de l'imagination, cette émotion tendre et poignante qui se sent dans l'âme des spectateurs, en pitié pour la femme, en vénération pour le vieillard ; faire pénétrer la nature dans l'art comme la séve même de Dieu,

en un mot, civiliser les hommes par le calme rayonnant de la pensée sur leur têtes, voilà, aujourd'hui, messieurs, la mission, la fonction, la gloire du poëte. » Ces déclarations, si on les compare aux morceaux que nous avons cités de la préface de *Cromwell,* paraîtront bien modestes.

Écoutons à son tour M. Alfred de Vigny : « Un esprit nouveau s'était levé du fond de nos âmes. Il apportait l'accomplissement d'une réforme déjà pressentie depuis des siècles, jetée en germe par le christianisme même sur le sol français de la poésie, dès le moyen âge, soulevée de siècle en siècle par des précurseurs toujours étouffés; remuée encore et à demi formée en théorie sous le règne de Louis XIII, annoncée depuis et dévoilée par de magnifiques lueurs sorties de quelques grandes œuvres de plus en plus rapprochées de la nature, de la vérité dans l'art et du génie réel de notre nation : c'était dans notre âge que cette réforme pacifique devait éclater. »

M. Sainte-Beuve, qui succède à Casimir Delavigne, garde, en parlant de l'école classique, une grande réserve. Sans nommer l'école romantique, il en définit ainsi le caractère dans le domaine de la poésie : « serrer davantage, à chaque instant, la pensée et le sentiment, l'exprimer plus à nu sans violer sans doute l'harmonie et encore moins la langue, mais en y trouvant des ressources mâles, franches, brusques parfois, grandioses et sublimes, si l'on peut, ou même simplement naïves ou pénétrantes. » Joseph Delorme, on le voit, s'est bien amendé. Donc le romantisme baissait, et quand M. Ponsard donna *Lucrèce*, il vint, réactionnaire heureux, à ce moment où l'inconstance du public désire la chute de ce qu'il adorait naguère.

« On était charmé d'entendre un langage ferme, élégant; un vers qui voulait être et était quelquefois cornélien; de voir se développer simplement des situations et des sentiments naturels; il n'était pas jusqu'au songe classique qu'on ne revît avec plaisir. On y relevait bien de graves défauts : ami du simple et du naturel, faisant effort pour y ramener sa pensée, l'auteur de la nouvelle tragédie prend quelquefois le soin minutieux des détails pour la peinture des caractères et des mœurs. Quelquefois même, à la reproduction exacte des usages antiques, il joint un anachronisme de sentiments et d'idées que ce contraste rend d'autant plus visible; enfin, son langage, animé, expressif, est trop souvent travaillé avec incorrection, et négligé, sans être facile. » Ainsi s'exprime M. Villemain dans le rapport présenté sur les concours de 1845, à l'Académie, qui couronnait le drame de M. Ponsard.

Agnès de Méranie qui vint après, bien que préférée par certains critiques à *Lucrèce*, n'eut pas le même succès.

M. Ponsard poursuivit cependant avec courage sa voie, et de l'antiquité, des limites du moyen âge, s'élança au cœur même de l'histoire contemporaine. Il mit sur la scène *Charlotte Corday ;* il retrouva dans cette pièce quelque chose de sa veine cornélienne. La scène des triumvirs, Robespierre, Danton, Marat, est écrite avec vigueur.

Les Girondins ne valent pas *Charlotte Corday;* ils manquent d'ensemble; ils offrent une suite de portraits et de dissertations politiques, et non une action tragique: c'est une galerie historique, et non un drame. Pourtant l'auteur « fait tenir aux Girondins un noble langage et revient, par la tradition cornélienne, à une sorte de vérité républicaine [1]. »

[1] Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 227.

Parlerai-je d'*Ulysse?* tragédie découpée dans Homère, sans invention, traduction infidèle, plus plate et prosaïque qu'elle n'est simple.

Ce n'est pas seulement dans *Ulysse* que M. Ponsard pèche par le style qui, élégant quelquefois et énergique, n'est souvent que de la prose rimée. M. Ponsard, à proprement parler, n'a pas qu'un style : il a plusieurs styles qui se mêlent et ne se fondent pas ensemble. S'il fait quelquefois songer à Corneille, le plus souvent il rappelle par ses périphrases les tirades impériales ; en un mot, il manque d'unité, ainsi que sa composition : « en somme, poëte qui n'en a pas moins un talent honnête, élevé, avec une force qui lui est propre. »

Nous retrouvons dans la tragédie un nom qui s'est présenté à nous avec honneur dans la première partie de cette histoire, le nom de M. Legouvé, dignement porté et redoré par son fils. Comme son père, M. Ernest Legouvé fut tenté de la tragédie, et composa pour mademoiselle Rachel une *Médée* que celle-ci, au dernier moment, refusa de jouer. Imitation libre d'Euripide, la *Médée* de M. Legouvé, si elle n'a pas les traits grandioses et un peu sauvages de la Médée antique, a des élans plus modernes de passion.

M. Ponsard est ceint du double laurier : il a cultivé Thalie comme Melpomène ; *l'Honneur et l'argent*, satire plutôt que comédie, début de l'auteur, n'est pas son titre le moins durable. *La Bourse* n'est pas indigne de *l'Honneur et l'Argent ;* nommerons-nous *Horace et Lesbie?* oui, en souvenir du poëte latin.

M. Legouvé a obtenu dans la comédie de brillants succès ; il nous suffira de nommer, entre autres pièces, *Louise de Lignerolles*, *Adrienne Lecouvreur*.

Voici un poëte d'une allure plus vive : plein de verve,

écrivant d'une façon abondante et spontanée; facile, élégant, maître du rhythme et de la rime, riche en heureux développements, en images gracieuses; mais inégal, se laissant aller à des négligences et quelquefois à des trivialités de style et offrant l'opposition désagréable de l'élégance et de la vulgarité ; plus heureux dans ses comédies de fantaisie, *la Ligue*, *l'Aventurière, le Joueur de flûte*, que dans *Un homme de bien*, *Gabrielle, Olympe*, et *le Fils de Giboyer*, satire politique plutôt que comédie ; avons-nous peint M. E. Augier?

M. Camille Doucet, lui, ne se permet pas la satire, bien que, comme tout poëte comique, il doive censurer les mœurs et les vices de son temps : il les atténue, il ne les égratigne pas. Sa *Considération* est un peu une seconde édition de *l'Honneur et l'argent*, mais qui ne manque pas encore de relief. Longtemps M. Doucet avait frappé vainement à la porte de l'Académie française ; sa réponse à M. Janin, lors de la réception de celui-ci, a fait voir qu'il méritait d'en être: il a, ce jour-là, fait ses preuves (il n'en avait pas besoin) d'homme de goût et d'esprit, de tact et de délicatesse : qualités qu'il a de nouveau montrées en répondant à M. X. Marmier.

Je surprendrai plus d'un lecteur en plaçant ici un nom, je ne dirai pas oublié, il ne fut jamais bien connu, le nom de M. Ozaneaux, homme à multiples talents: philosophe, historien, poëte. Un mot seulement sur le poëte. M. Ozaneaux est auteur de plusieurs pièces de théâtre : *le Dernier Jour de Missolonghi*, joué aux Français; *le Nègre*, une *Jeanne d'Arc*, *Chronique en vers*, en somme, trois volumes de poésies qu'il a intitulées : *Erreurs poétiques*, à tort selon nous ; il ne s'est pas beaucoup plus trompé que bien d'autres.

J. Janin a raconté comment il trouva dans *le Nègre*, de M. Ozaneaux, l'occasion de sa fortune littéraire : « J'allais voir les pièces nouvelles à la place de Duvicquet, et le hasard, qui n'est pas toujours un méchant dieu, fit justement qu'en l'absence du brave homme, un drame en vers, *le Nègre*, par M. Ozaneaux, fut présenté au Théâtre-Français. J'écrivis, à propos de cette pièce, un feuilleton de ma façon. Pour qui lit aujourd'hui de sang-froid cette ironie où la forme et le fond sont tout à fait à l'unisson d'une chose de mauvais goût, il est impossible de s'expliquer comment, dans un journal aussi grave, cette infraction n'a pas été immédiatement réprouvée ; il n'y eut qu'une voix pour approuver une hardiesse si nouvelle. Duvicquet lui-même ne fut pas le dernier à en rire : passant sa main sur ma tête coupable, il s'écria : *Tu Marcellus eris.*»

La tragédie, la comédie, inférieures à ce qu'elles avaient été à la précédente époque, n'ont pas cependant, on le voit, été négligées. Les autres genres de poésie ne le furent pas non plus ; et s'ils ne présentent pas des noms égaux, je ne dis pas à la première floraison poétique, ils se soutiennent encore avec honneur auprès de la seconde.

La poésie lyrique ou élégiaque a brillé d'un assez vif éclat : les noms de MM. de Laprade, Brizeux, A. Barbier et de quelques autres poëtes, du premier surtout, ne pâlissent point trop à côté du nom d'Alfred de Vigny, et pas trop à côté de celui d'Alfred de Musset.

Lucrèce avait été une réaction contre le romantisme ; la poésie de M. de Laprade fut une réaction contre les tendances matérialistes de certains poëtes. Imagination éprise des symboles et de hautes spéculations idéales, M. de Laprade se plaît à noter les symphonies des torrents et des vallées ; à faire parler les chênes qu'il appelle

« des frères;» à planer sur les cimes alpestres. De poëme en poëme il s'élève plus haut, et si son pied porte encore sur la terre, du front il touche aux sereines régions où, à la clarté divine, se dissipent tous les nuages : ainsi se montre-t-il dans *Frantz*, dans *Rosa Mystica,* dans *Herman*, dans *la Symphonie alpestre.*

Cependant le panthéisme est si voisin du mysticisme, qu'il est bien difficile de le côtoyer, et de n'y pas glisser un peu; M. de Laprade y a versé. Quoi qu'il fasse, le fond de sa nature poétique est une sorte de panthéisme spiritualiste; panthéiste, il est aussi un peu païen. Le poëme d'*Eleusis*, *le Cap de Sunium* sont des compositions grecques, et *Psyché* aussi. Nonobstant, M. de Laprade a de hautes facultés poétiques: « il a, dit Sainte-Beuve, l'abondance, l'harmonie, le fleuve de l'expression. » Plus près d'Alfred de Vigny que de V. Hugo, il a sa physionomie à part, et sa veine, profonde et pure.

M. de Laprade a fait aussi, mais moins heureusement, de la poésie politique et humanitaire: des *poëmes évangéliques*, en un temps où l'on voulait trouver dans l'Evangile le précepte de l'égalité sociale; des *poëmes civiques;* des satires sous forme d'épîtres; et en 1870-1871 de chaleureux appels, en vers, à un réveil patriotique [1].

[1] M. de Laprade, que nous avons déjà indiqué parmi les poètes qui ont été en même temps des prosateurs distingués, a traité des questions d'art et de littérature : *Du sentiment de la nature avant le christianisme; le Sentiment de la nature chez les modernes; De l'éducation.* Quoique romantique dans ses poésies, M. de Laprade tient dans cet ouvrage pour les classiques. Le style de M. de Laprade manque un peu de souplesse et de naturel, mais il y a de la noblesse dans la phrase, de l'élévation dans la pensée, et, sauf quelques points de vue très-contestables, des aperçus justes et nouveaux dans ses théories.

Peu de jours après la révolution de 1830 parut, sous le titre d'*Iambes*, un volume de poésies, dans lequel on remarquait, entre autres morceaux, *la Curée*[1], *l'Idole*, malédiction à Napoléon, *la Popularité*, trois pièces politiques. A côté de cette note mordante, on trouve une note opposée: *le Pianto. Les Iambes* appartiennent à la satire; *le Pianto* appartient à l'élégie : comme *les Iambes*, il comprend plusieurs pièces. Le *Campo santo* qui en forme la première partie rappelle, en plusieurs endroits, l'énergie virile des *Iambes* et se rattache par un lien étroit à *l'Idole* et à *Melpomène*, poëmes où M. Barbier flétrit les débauches dramatiques de notre temps. On y respire pourtant un air plus pur, le poëte chante sous un ciel plus chaud et dans une lumière plus transparente. Le *Campo Vaccino*, *Chiaia*, troisième chant du *Pianto*, *Bianco*, sont des élégies : l'Italie y soupire ses tristesses. Dans ces différentes pièces, nous avons tour à tour la manière de Dante, de Claude Gelée, de Théocrite et de Virgile.

Nous voici sous un plus rude climat: *Lazare*, recueil de pièces détachées, est la description de l'Angleterre, comme *Pianto* était l'image de l'Italie: l'Italie et l'Angleterre, deux grandes misères, l'une du passé, l'autre de l'industrie! On remarque dans *Lazare*, la pièce intitulée *Bedlam*, belle description des collines d'Irlande; mais *Lazare* est en somme inférieur au *Pianto*; la froide et sé-

[1] « *La Curée* a été un pur accident dans la vie d'Auguste Barbier; il n'a fait, dans cette pièce et dans celles d'à côté, qu'imiter et transporter de 1793 à 1830 l'iambe d'André Chénier, avec ses crudités, avec ses ardeurs, empruntant du même coup la forme et le style, y mettant plus de verve que de finesse, grossissant les traits, élargissant et épaississant les teintes, et tout cela a paru aux ignorants une originalité de son cru et une invention. » *Lundis*, p. 447. Et le reste de la note plus dur encore.

vère nature du nord a moins bien inspiré le poëte que le brillant soleil de l'Italie, qui allait mieux à la douce et mélancolique disposition de son esprit, à la pure et noble forme de son talent, plus ami du chaud coloris que des teintes sombres, d'un riant paysage que d'un sombre climat.

M. A. Barbier vivait un peu oublié et oublieux de sa gloire, quand tardivement, mais justement, l'Académie française est venue le tirer de son double silence, et l'a appelé dans son sein. Il a dû en être aussi heureux que surpris, car jamais il n'a retrouvé la veine qu'il avait rencontrée une fois ; poëte de hasard, mais poëte [1].

M. Brizeux, lui, n'a pas eu cette récompense. Poëte solitaire, il a vécu, il est mort, sans atteindre à toute sa gloire; les titres cependant ne lui manquent pas: *Marie, les Bretons*, *Primel et Nola*, *les Histoires poétiques*, quelle riche gerbe, que de douces senteurs, que de fraîches descriptions imprégnées de rosée et de parfums ! *Marie*, mélange de beauté et de tristesse, d'idéal et de passion, est une image fidèle de cette vieille Armorique, dont il reproduit merveilleusement le sévère et profond génie. Elle est là, cette persistante Bretagne, avec sa foi, ses paysages, ses costumes, ses solitudes des grèves, la mer et les îles sauvages, la barque du pêcheur, et, dans le lointain, le clocher du village et le presbytère.

Brizeux ne s'en sépare point, il la porte avec lui aux rivages lointains ; même en Italie, l'esprit de sa chère Bretagne le vient visiter; elle ne cesse pas d'être son idéal et son inspiration; elle a ses souvenirs et ses regrets: il la voit, il la pleure, aux bords du Tibre.

Falsi Simoentis ad undam.

[1] Sainte-Beuve, *Lettres à une princesse.*

Si plus tard, à voyager, sa foi s'affaiblit, *Marie* ranimera en son cœur les croyances de son enfance.

Marie, c'est la jeunesse de Brizeux ; les *Harmonies* poétiques en sont la maturité. « Entre les deux termes de cette noble carrière, placez quelques pièces exquises de *la Fleur d'or*, les suaves récits de *Primel et Nola*, les vigoureuses beautés des *Bretons;* rappelez enfin comme couronnement suprême l'*Élégie de la Bretagne*, et vous aurez toute l'œuvre et toute la physionomie de Brizeux [1]. »

Poëte breton et religieux d'abord, Brizeux n'échappa pas, sur la fin de sa vie, à des influences malsaines ; sensuel quelquefois , et poétiquement chrétien plus que pieux. Mais il est redevenu chrétien en ses dernières poésies : *Marie*, c'est-à-dire la Bretagne, a triomphé de l'Italie. « Il ne faut rien exagérer. Cette gentille *Marie*, dans son premier costume, n'était qu'une petite paysanne à l'usage et à la mesure de Paris ; ce n'est que plus tard que Brizeux a songé tout de bon à se faire Breton ; dans le poëme de lui qui porte ce titre, *les Bretons*, il a réussi dans deux ou trois grands et vigoureux tableaux : l'ensemble manque d'intérêt, et le tout est dénué de charme ; je ne parle pas des divers recueils qui ont suivi et qui, sauf quelques pièces assez rares, ne sont que des produits ingrats et de plus en plus saccadés d'une veine aride et tarie [2]. » En ôtant de ce jugement de M. Sainte-Beuve ce qu'il a de sévère dans le trait final, et de l'appréciation de M. de Pontmartin ce qu'elle a de trop bienveillant, on aura la juste mesure.

Après M. A. Barbier, après M. Brizeux, vient naturel-

[1] De Pontmartin, *Dernières Causeries*, pp. 236-237.
[2] *Lundis*, t. XV, p. 15.

lement se placer M. Autran. M. Autran débuta par un grand succès au théâtre, *la Fille d'Eschyle,* couronnée par l'Académie française. Sa voie semblait donc toute tracée ; il s'en détourna pourtant, et en prit ou plutôt en sonda une autre qu'il devait aussi quitter. Il fit d'abord de l'imitation alexandrine, du pastiche mythologique, de l'art païen. Mais bientôt il en revint à sa nature ; il chanta ce qu'il aimait, ce qui avait été le charme de son enfance et devait être sa véritable inspiration, la mer. Comment y fut-il amené ou ramené, il nous l'a dit lui-même : « La maison de mon père s'élevait autrefois, dans la partie la plus antique de Marseille, à l'extrémité même du rivage. Toutes les villes maritimes ont de ces quartiers voisins du flot, recherchés de préférence par d'anciens marins qui, désormais retirés à terre, aiment à avoir une fenêtre ouverte sur les espaces jadis parcourus. Non-seulement la mer occupait autour de moi toutes les pensées, résonnait dans toutes les paroles ; elle était aussi l'éternel et unique spectacle de mes yeux. J'en étais si rapproché que le moindre vent jetait jusque dans ma chambre la poussière saline de ses flots et que j'entendais, la nuit, de mon alcôve, même dans les plus grands calmes, le bruit de sa respiration haute et large. Sans cesse regardée, admirée, sous ses milles formes, la mer eut donc pour moi quelque chose d'assez semblable à une première passion de la vie [1].» Il était, on le voit, bien placé pour la peindre sous tous les aspects ; mais il n'y a pas mis cette mélancolie qui en fait le charme sans cesse renouvelé en même temps que l'éternelle rêverie ; il n'a pas le « Cunctæque profundum pontum aspectabant flentes » de Virgile : il n'est pas le Joseph Vernet de la poésie.

[1] Préface des *Poëmes de la mer.*

La mer ne le fascina pourtant pas tout entier ; les champs lui plurent aussi : *Laboureurs et Soldats*, *la Vie rurale*, *les Epîtres rustiques* témoignent de son goût pour la campagne. Là même ne se sont pas bornés ses chants : *Milianah*, épisode de la guerre d'Algérie, et surtout le *Poëme des beaux jours* prouvent la variété de ses inspirations, sinon la souplesse de sa versification. Poëte du midi, il a mis dans ses vers une chaleur naturelle; mais on lui reproche un peu de lourdeur et une forme un peu vieillie. Il frappe bien l'alexandrin, mais le frappe comme faisaient Méry et Barthélemy, ses compatriotes et amis : poëte remarquable, d'ailleurs, par la pureté des sentiments et des teintes chrétiennes.

M. Calemard de la Fayette a aussi chanté la vie rustique; il aime les grands bœufs qu'il élève et il a trouvé, pour nous peindre le taureau dans sa riche encolure, des couleurs dignes de Virgile.

Nous passons à une nouvelle école, à une quatrième génération poétique. De MM. de Laprade, Barbier, Brizeux, nous arrivons à M. Théophile Gautier, le Benvenuto Cellini des *Émaux et Camées;* à M. Maxime Ducamp, l'auteur des *Chants modernes* qui, depuis, a suivi une tout autre voie que la voie poétique et ne s'en est pas plus mal trouvé; enfin, à MM. Théodore de Banville et Le Conte de Lisle : école qu'on a particulièrement appelée l'école de *l'art pour l'art*, de la ciselure, du relief, du fouillé ; école alexandrine et païenne, sacrifiant le fond à la forme, l'idée à la couleur. École sensuelle aussi : « Un immense appétit de bonheur et d'espérance est au fond des âmes. Reconquérir la joie perdue, remonter d'un pas intrépide l'escalier d'azur qui mène aux cieux, telle est l'aspiration incessante de l'homme moderne, qui, de

jour en jour, comprend davantage la nécessité de croire à sa propre vertu et à l'incommensurable amour de Dieu pour ses créatures [1] !»

« Le caractère qu'on retrouve dans tous les débuts de ce temps-là est le débordement du lyrisme et la recherche de la passion : Développer librement tous les caprices de la pensée, dussent-ils choquer le goût, les convenances et les règles ; haïr et repousser, autant que possible, ce qu'Horace appelait le profane vulgaire, et ce que les rapins moustachus et chevelus nomment épiciers, philistins ou bourgeois ; célébrer l'amour avec une ardeur à brûler le papier ; le poser comme seul but et seul moyen de bonheur; sanctifier et déifier l'art regardé comme second créateur, telles sont les données du programme que chacun essaya de réaliser selon ses forces, l'idéal et les postulations secrètes de la jeunesse romantique [2].»

Je ferai une exception pour M. Auguste Lacaussade. Sa poésie est, il est vrai, jetée dans le moule de V. Hugo et de Lamartine ; mais le fond en est bien à lui. « Il sent profondément la nature tropicale, et il a mis sa muse tout entière au service et à la disposition de son pays bien-aimé. Il prend l'homme avec tous ses sentiments de père, de fils, d'époux, d'ami, et il le place dans le cadre éblouissant des tropiques. Cette seule nouveauté produit dans l'expression des sentiments naturels et simples, un véritable rajeunissement ; » c'est l'éloge que Sainte-Beuve fait de M. Lacaussade. Soit ; toutefois, il ne faut pas oublier que M. Lacaussade a été longtemps secrétaire de M. Sainte-Beuve. En 1822, l'Académie française accorda à M. La-

[1] De Banville, préface des *Stalactites*.
[2] Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme*.

caussade une récompense pour un volume en vers : *Poëmes et Paysages.*

Entre les poëtes plus jeunes, se montrent et se dessinent MM. André Lefèvre, auteur de la *Flûte de Pan;* Sully-Prudhomme, l'auteur du *Vase brisé;* M. F. Coppée et M. Manuel, les poëtes de l'ouvrier. Mais pourquoi, à l'exception de ces deux derniers, de M. Manuel surtout qui, dans ses *Poésies intimes*, ne tire que de l'âme ses inspirations, les autres vont-ils, fascinés par la nature, chercher dans le panthéisme une fausse et dangereuse ivresse poétique ?

Je ne terminerai point cette revue de la poésie sans parler de plusieurs muses couronnées par l'Académie française : mesdames Delphine Gay, Colet-Révoil, Blanchecotte, Drouet, Tastu, Anaïs Ségalas, et surtout sans saluer madame Desbordes-Valmore, si bien inspirée de ses malheurs et de son âme, et qui a trouvé dans M. Sainte-Beuve, cette fois-là ému, bienveillance et juste admiration. Qu'il me soit permis d'ajouter à ces noms le nom, aujourd'hui oublié, d'une femme qui, par la verve poétique, ne le cédait à nulle autre ; celle que J. Janin appelait : « la muse des combles de la Sorbonne, » où elle avait en effet son Parnasse, madame Céleste Guinard.

LES QUATRE ÉPOQUES.

LES QUATRE ÉPOQUES.

I.

L'Académie. — Les prix d'éloquence. — Les discours de réception. — Caractère nouveau de l'Académie.

Nous n'aurions pas donné, du mouvement intellectuel à cette époque, une idée complète, si nous ne parlions d'un corps qui, depuis sa naissance et de notre temps surtout, a exercé sur l'esprit littéraire une grande et heureuse influence : l'Académie française.

L'origine de l'Académie est petite. Établir un usage certain des mots, régler la langue, et, suivant l'expression des statuts, « la rendre plus éloquente, » c'était, dans la pensée de Richelieu, à quoi se devait borner l'Académie. Ce devait être, ainsi que le dit Bossuet, en 1671, dans son discours de réception : « un conseil réglé et perpétuel dont le crédit, établi sur l'approbation publique, pût réprimer les bizarreries de l'usage et tempérer les déréglements d'un empire trop populaire. » Le dictionnaire dut donc être son premier travail. Elle en eut bientôt un autre : « Le principal objet de l'Académie est de consacrer le nom de l'incomparable Louis à l'immortalité, » put dire, avec l'approbation de tous, l'évêque de Noyon, dans la séance où il déclara son dessein de fonder, à perpétuité,

le prix de ces compositions poétiques dont la louange du grand roi devait toujours être le sujet[1]. La prose partagea, avec la poésie, l'honneur de célébrer le grand roi. En 1681, on proposa pour le prix d'éloquence : « On voit le roi toujours tranquille ; » en 1746, on celébrait encore : « la clémence de Louis XIV perpétuée dans son successeur, » et Marmontel obtenait le prix. Balzac, fondateur des concours d'éloquence, avait désiré qu'on y traitât des sujets religieux. Les pièces présentées devaient avoir une approbation signée de deux docteurs, et se terminer par une prière à Jésus-Christ : c'étaient de véritables sermons.

Ce ne fut qu'en 1671 qu'on sortit de ce programme. Sur la proposition de Duclos, l'Académie substitua aux sujets donnés jusqu'alors l'*Éloge des hommes célèbres de la nation*. Ce fut Thomas qui inaugura cette éloquence nouvelle. L'Académie, dès lors, commença d'être infidèle à l'esprit de son institution : son pupitre devint une tribune élevée à la philosophie. M. Villemain a très-bien expliqué comment, dans ce silence du gouvernement monarchique, au milieu de cet esprit nouveau qui le jugeait, et lui faisait par les salons, par les livres, une opposition qui, pour être contenue encore, n'en était pas moins incessante, les grandes maximes de Thomas sur l'indépendance de l'homme de lettres, ses vœux voilés mais généreux pour des réformes qui étaient dans toutes les idées, et de l'esprit des grands, où elles trouvaient faveur, commençaient à descendre dans le peuple, devaient avoir un éclatant retentissement. Les succès oratoires de Thomas à l'Académie commencèrent par l'*Eloge du maréchal*

[1] *Histoire de l'Académie française* par M. Paul Mesnard, p. 31

de Saxe, qui fut mis au concours pour l'année 1759. On y saisit déjà le ton et l'ordre de sentiments où se montera et se maintiendra l'éloquence de Thomas : « Un corps de citoyens qui joint les vertus aux lumières invite aujourd'hui les orateurs de la patrie à célébrer le héros qui l'a vengée. Si je ne réussis point comme orateur, je m'applaudirai comme citoyen d'avoir honoré, autant qu'il était en moi, le défenseur de mon pays.» On l'a remarqué ; ces mots : citoyen, patrie, étaient nouveaux, surtout dans l'enceinte académique. Les *Éloges de Duguay-Trouin, de Sully* étaient conçus dans le même esprit. Dans ce dernier éloge, le panégyriste s'écriait : « Faibles orateurs, éloignés par nos constitutions modernes de tout ce qui a rapport au gouvernement et aux affaires, est-ce à nous à traiter les grands sujets qui embrassent le système politique des États ? » Les louanges qu'on donnait aux vertus des temps passés devenaient des allusions hardies contre les abus et les fautes du gouvernement présent et un appel à des réformes. L'Académie, prenant en quelque sorte à son compte et sous sa responsabilité ces harangues si libres de Thomas, les couronna de 1759 à 1765 ; elle les faisait lire publiquement : l'*Éloge de Marc-Aurèle* fut lu, à l'Académie, le jour de la Saint-Louis 1770. Ces démonstrations ne se faisaient, toutefois, pas sans protestation. Cette protestation éclata au sujet de l'*Éloge de Descartes*, et le parti opposé au parti philosophique obtint, non sans peine, mais obtint, que Gaillard partageât le prix avec Thomas. L'abbé Batteux et l'abbé d'Olivet étaient à la tête des opposants : il y eut les *philosophes* et les d'Olivets. La guerre, sourde d'abord, ne tarda pas à éclater.

Ce fut un jour mémorable dans les fastes de l'Académie, que celui où Lefranc de Pompignan succédant à Mau-

pertuis, et obligé de faire l'éloge de son prédécesseur, après avoir défini le véritable homme de lettres « qui est le savant instruit et rendu meilleur par les livres, » le véritable philosophe, « qui est le sage vertueux et chrétien », en vint à retracer par contraste le tableau de la fausse littérature et de la fausse philosophie. « S'il était vrai, s'écria-t-il, que dans le siècle où nous vivons, dans ce siècle enivré de l'esprit philosophique et de l'amour des arts, l'abus des talents, le mépris de la religion et la haine de l'autorité fussent le caractère dominant de nos productions, n'en doutez-pas, messieurs, la postérité, ce juge impartial des tous les siècles, prononcerait souverainement que nous n'avons eu qu'une fausse littérature et qu'une vaine philosophie...Quelles institutions donneraient au genre humain de prétendus philosophes, qui voudraient nous ôter jusqu'aux premières notions de la vertu ; s'élevant, avec une liberté cynique, contre ce que la naissance et les dignités ont de plus éminent ; faisant tout retentir de leurs cabales, de leurs jalousies et forçant enfin le public à regarder comme un problème si les lettres, les sciences et les arts ont plus contribué à épurer les mœurs qu'à les corrompre ! En vain ce siècle se vanterait-il d'être un siècle de lumières, de raison et de goût, ses propres monuments serviraient bientôt à le confondre... Ici ce serait une suite immense de libelles scandaleux, de vers insolents, d'écrits frivoles ou licencieux; là, dans la classe des philosophes, se verrait un long étalage d'opinions hasardées, de systèmes ouvertement impies, ou d'allusions indirectes contre la religion. Ailleurs l'historien nous présenterait des faits malignement déguisés, des traits satiriques contre les choses les plus saintes et contre les maximes les plus saines du gouvernement : tout, en un mot,

dans ces livres multipliés à l'infini, porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une philosophie altière qui sape également le trône et l'autel.» Mais ces coups de tonnerre troublent rarement le ciel serein de la coupole Mazarine. On sait comment Voltaire se vengea, ou crut se venger, lui et l'Académie, de l'irrévérence grande de Lefranc de Pompignan. Les *car*, les *si*, les *mais*, etc., furent les traits dont il accabla le malencontreux orateur. Pompignan a pourtant réussi dans le genre lyrique, où a échoué Voltaire, qui a dit de ces vers même : « Sacrés ils sont, car personne n'y touche. »

Après Thomas, l'éloquence académique changea : de militante en quelque sorte et presque politique qu'elle était, elle fut littéraire, sans cesser toutefois d'être philosophique. Écrivain d'une concision piquante, critique plein de finesse, Champfort déploya toutes ces qualités dans l'*Eloge de Molière*. Plusieurs fois lauréat de l'Académie, il ne s'en montra pas très-reconnaissant. Secrétaire de Mirabeau, il avait fait contre elle un discours que celui-ci devait prononcer en 1790, à la tribune de l'Assemblée constituante, en présentant un rapport sur les Académies. Mirabeau fut surpris par la mort et le discours ne fut pas prononcé.

Laharpe suivit, comme Champfort, la voie littéraire et y entra même plus avant, sans renoncer toutefois à y semer çà et là quelques traits philosphiques. Le sujet du prix d'éloquence proposé par l'Académie pour l'année 1771 était l'*Eloge de Fénelon*. Dénoncé au roi par l'archevêque de Paris, comme renfermant des propositions répréhensibles, le conseil en ordonna la suppression, en vertu de cette loi, non abrogée, qui exigeait l'approbation de deux docteurs de la faculté de théologie. « Le soufflet donné à

Laharpe et à l'Académie, écrivait Voltaire peu de temps après, est tout chaud sur ma joue. »

Garat fut le dernier de ces lauréats. De 1779 à 1784, il remporta trois prix à l'Académie, qui couronna les *Eloges de Suger*, *de Montausier* et *de Fontenelle*. Garat, c'est l'éloquence académique, dans sa pompe et son emphase, tempérées toutefois par le bon sens, le savoir et l'esprit. Garat a des qualités d'écrivain ; il a, dans l'expression, du bonheur et de l'éclat.

Cependant la révolution approchait et allait emporter l'Académie avec toutes les institutions de la royauté. L'œuvre de Richelieu ne devait pas lui survivre. Rétablie par la Constitution de l'an III, sous le nom de classe de littérature, elle fut longtemps vague et flottante ; reprenant toutefois autant qu'elle le pouvait, dans ses solennités, avec les traditions littéraires, le titre d'Académie française qui ne devait pas lui être rendu, même sous l'Empire. En 1806, elle proposa pour sujet d'éloquence : *le Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle*. Le prix, disputé par plusieurs concurrents qui depuis ont été des hommes distingués, fut remporté par Victorin Fabre. Cueillant avec la même facilité les lauriers de la poésie et les palmes de l'éloquence, Fabre fut couronné en 1807 pour son discours sur *les Voyages;* en 1811, pour ses vers sur *les Embellissements de Paris;* et successivement pour son *Éloge de Corneille*, son *Éloge de Labruyère*. Aussi, dès l'âge de vingt ans, avait-il un nom. Parny lui adressait des vers charmants; Ginguené le désignait comme un écrivain « dont le siècle qui commençait s'honorerait le plus; » Suard, au nom de l'Académie, qualifiait de *phénomène* ses succès, le désignait « comme appelé à soutenir, soit en prose, soit en vers, la gloire des lettres françaises.» Victorin

Fabre avait, dans l'*Eloge de Corneille*, défini l'œuvre du grand tragique : « ce théâtre où Corneille a peint les Romains de manière à expliquer la conquête du monde. » « Ce mot, disait M. de Fontanes, est digne de Corneille, et on le croirait de Montesquieu. »

Ainsi triomphait Victorin Fabre quand, dans le concours pour l'*Éloge de Montaigne*, il rencontra l'adversaire qui le devait vaincre, M. Villemain : M. Villemain eut le prix, Fabre l'accessit. Ce fut alors un grand sujet de controverse parmi les critiques. Fabre avait ses partisans, et mieux que des partisans, les grandes qualités de son discours, pour partager ou balancer les suffrages du public et de l'Académie. « L'auteur, disait M. Suard, ne paraît étranger à aucun des objets qui peuvent intéresser la raison humaine ; » et l'on remarquait que, dans ce discours, le style de Victorin Fabre, avec son élévation ordinaire, avait plus de souplesse, un coloris plus antique, une harmonie plus pénétrante. Pourquoi donc fut-il vaincu? Y eut-il faveur ? et fut-ce soutenu par la main puissante de M. de Fontanes, que M. Villemain saisit et enleva la couronne académique ? Non ; à proprement parler, ce ne fut pas Victorin Fabre, mais son genre qui fut vaincu ; Fabre était de l'école de Garat et l'emphase oratoire avait fait son temps. Le style de M. Villemain , relativement si naturel, si tempéré, si ingénieux, si simple, malgré ses artifices, fit sur les juges une vive et heureuse impression. Ils y sentirent un charme de fraîcheur et de grâce auquel n'étaient pas habitués les esprits : M. Villemain faisait une révolution dans l'éloquence académique.

Victorin Fabre ne se consola pas de sa défaite; il ne reparut plus dans ce champ clos où jusque-là il avait remporté tant et de si éclatantes victoires ; il s'exila de Pa-

ris[1], n'y revint que sous la Restauration, et fit un cours à l'Athénée sur *les Principes de la société civile*. Il ne put retrouver la faveur et la gloire de ses jeunes années. Cicéron a raison : les candidats à la réputation doivent, comme les candidats politiques, ne pas s'éloigner des regards du public.

L'empereur tenta vainement de remettre en présence l'un de l'autre ces deux rivaux, en chargeant M. Villemain de composer l'oraison funèbre du maréchal Bessières, et M. Fabre celle de Duroc. « M. Fabre refuse tout, dit, à cette occasion, Napoléon, mais il s'agit de réveiller le sentiment de la défense nationale, il ne refusera pas. » Il ne refusa pas sur-le-champ, il est vrai, mais il finit par s'excuser. Pourquoi n'accepta-t-il pas ? était-ce fierté républicaine se refusant au désir d'un maître, ou crainte d'une nouvelle défaite en face d'un rival une première fois vainqueur ? Quoi qu'il en soit, M. Villemain fut chargé de réunir dans un même éloge et Duroc et Bessières. Cet éloge devait être prononcé aux Invalides, dans une solennelle et nationale cérémonie. M. Villemain composa son discours, et en fit quelques lectures intimes. Entre autres morceaux brillants, on remarquait un tableau de Napoléon

[1] Victus abit longeque ignotis exsulat arvis,
Multa gemens ignominiam plagasque superbi
Victoris.

Géorgiques, lib. III, v. 225.

Ce vainqueur ne s'enorgueillit pas cependant de son triomphe. Nous nous rappelons avoir entendu M. Villemain, dans une de ses leçons qui se faisaient alors au collége du Plessis, lire avec de grands éloges un morceau sur l'amitié de Montaigne et de la Boétie, qui fut vivement et justement applaudi. La lecture achevée, il dit, non sans quelque secrète coquetterie d'amour-propre, je le veux bien : Ce morceau a d'autant plus de prix qu'il n'est pas de moi, il est de M. Victorin Fabre.

visitant un champ de bataille : souvenir sans doute de Tacite, quand il nous montre Germanicus visitant la plaine où gisaient les restes des légions de Varus. L'éloge ne fut pas prononcé.

Pour M. Villemain, ce ne fut que le premier pas de sa course. Son discours sur *les Avantages et les inconvénients de la critique*, son *Éloge de Montesquieu*, le placèrent au premier rang des critiques.

Bientôt, de justicier devenu juge, M. Villemain laissa le champ libre à d'autres athlètes. De jeunes disciples, dignes de lui, y parurent : MM. Patin, Saint-Marc-Girardin, Philarète Chasles ; Saint-Albin Berville, qui remporta le prix pour l'*Éloge de Rollin*, prix que l'Université n'aurait pas dû se laisser enlever. Ainsi, quand Achille se retire sous sa tente, paraissent pour le remplacer Ajax, Patrocle, Teucer et autres héros.

L'heureuse réforme faite par M. Villemain dans l'éloge académique, qu'il avait ramené au style tempéré et à une critique littéraire, solide et spirituelle, se maintint dans la voie meilleure qu'il avait montrée : M. Prosper Faugère, trois fois couronné pour ses discours sur *le Courage*, sur *Gerson*, sur *Pascal*, M. Gilbert pour son *Éloge de Vauvenargues* et de *Regnard* y marchèrent avec sagesse et non sans éclat. Un écrivain qui partagea avec M. Faugère le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Pascal*, M. Bordas-Demoulin, trancha cependant avec cette élégance un peu convenue. Penseur profond, écrivain vigoureux, initié à la controverse religieuse comme à la discussion philosophique, il a jugé avec une haute et impartiale éloquence le côté théologique des *Provinciales*. Jamais le fond de la dispute entre les jésuites et les jansénistes, la mystérieuse question de la grâce n'a

été mieux saisie et mieux exposée, et, il faut bien le dire, pas à l'avantage du jansénisme. Parmi les lauréats plus récents, nous nommerons MM. Gidel, deux fois couronné ; Joseph Michon, qui, dans l'*Éloge du cardinal de Retz*, annonçait un écrivain politique ; de Bornier, l'heureux auteur depuis de *la Fille de Roland.*

Les prix d'éloquence ont eu, de nos jours, comme un appendice dans les prix Montyon. Ces prix Montyon ne devaient dans le principe être donnés « *qu'aux ouvrages utiles aux mœurs.* » On finit par trouver cette destination un peu étroite ; on l'élargit. L'Académie se laissa facilement persuader qu'un livre où régnait le bon goût pouvait, comme un livre spécial de morale, être utile aux mœurs. « On ne s'étonnera pas que l'Académie, chargée par la munificence d'un généreux citoyen de distribuer des prix pour les ouvrages *les plus utiles aux mœurs*, étende insensiblement le cercle de cette expression, et y comprenne tous les nobles produits de la pensée [1]. »

D'autres citoyens, M. le baron Gobert entre autres, imitèrent la générosité de M. de Montyon. « Ami des études historiques, dit M. Villemain, enlevé jeune à la science, mourant, isolé, loin de sa patrie, obscur sous un nom qui s'était distingué dans les guerres de la République et de l'Empire, M. Gobert n'a songé qu'à la gloire de la France et à ceux qui pourraient la servir et la célébrer. » Pour la première fois ce prix fut donné, en 1840, à M. Augustin Thierry, et continué pendant plusieurs années lui constitua, selon l'heureuse expression de M. Villemain, un majorat littéraire.

Les ouvrages que, grâce à ces munificences diverses qui vont toujours s'augmentant, l'Académie peut chaque

[1] Villemain, *Rapports*, 1836.

année récompenser, ne font pas tort aux prix d'éloquence ; ils sont tout autres en effet : lentement élaborés par leurs auteurs, faits en dehors d'un cadre donné, ils ont une allure plus libre et un caractère plus sérieux ; moins brillants, mais plus durables que ces autres couronnes toujours recherchées, quoique si vite flétries quelquefois.

Si les prix Montyon ont été l'occasion de susciter, de récompenser en dehors des œuvres d'éloquence des ouvrages dignes d'encouragement, les prix de *vertu* ont aussi ouvert une nouvelle carrière aux orateurs. Entre les discours remarquables qui ont signalé à l'Académie les actes divers de dévouement, simples ou sublimes, qu'elle récompense chaque année, nous citerons ceux de M. de Salvandy, de M. de Falloux, de M. Prevost-Paradol.

Nous n'avons là qu'une partie de l'éloquence académique ; il en est une autre, je veux parler des discours de réception : discours de celui qui est reçu, discours de celui qui le reçoit. L'éloge en fait, comme dans les prix d'éloquence, le fond convenu ; avec cette différence toutefois que s'adressant surtout aux vivants au lieu de s'exercer sur les morts, ces deux discours ne contiennent guère que des éloges : c'est là le péché originel de l'éloquence académique. « La louange publique, signe éclatant du mérite, est une monnaie plus précieuse que l'or, mais qui perd son prix et même devient vile lorsqu'on la convertit en effet de commerce: subissant autant de déchet par le change, que le métal, signe de notre richesse, acquiert de valeur par la circulation, la louange réciproque, nécessairement exagérée, n'offre-t-elle pas un commerce entre particuliers, et peu digne d'une compagnie dans laquelle il doit suffire d'être admis pour être assez loué ? Pourquoi les voûtes de ce lycée ne forment-elles jamais que des échos multipliés

d'éloges retentissants ? Une couche antique d'encens brûlé revêt leurs parois et les rend sourds à cette parole divine qui ne frappe que l'âme[1]. »

Si l'éloquence académique était toujours telle que la représente Buffon, elle n'aurait pas beaucoup de saveur ; aussi a-t-on, de tout temps et de nos jours principalement, cherché à en relever la fadeur, en mêlant à l'encens une vapeur moins agréable, la critique dans l'éloge. Mais ce grain de sel où le placer? dans le discours du récipiendaire? On y n'y saurait songer. Le récipiendaire ne doit être qu'un panégyriste chargé de l'apothéose de celui qu'il remplace. Lui, au contraire, il n'est pas inviolable encore ; il n'a pas reçu le sceau de la consécration. Sur le seuil du temple, il est encore un profane ; on le peut donc encore mesurer ; ainsi l'on frappait du plat de l'épée les pages avant de les armer chevaliers.

« Laharpe vient, en 1776, prendre à l'Académie la place de Colardeau. Marmontel est chargé de le recevoir. Naturellement il fait l'éloge de Colardeau. Il le montre semblable à ses écrits, doux, sentimental, modeste, affligé de la critique et se promettant bien de ne l'exercer jamais contre personne ; « voilà, monsieur, dans un homme de lettres, un caractère intéressant. » Ce simple mot devint le signal de l'applaudissement universel, et à partir de là, tout le discours de Marmontel fut pris comme un persiflage et tourné contre le nouvel élu : « L'homme de lettres que vous remplacez, pacifique, indulgent, modeste, ou du moins attentif à ne point rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avait de lui-même, s'était annoncé par des talents

[1] Buffon, réponse à M. le chevalier de Chateleux le jour de sa réception à l'Académie française, le jeudi 27 avril 1775.

heureux....» A chacun de ces mots flatteurs pour le défunt, on interrompit Marmontel, qui devenait malin à son tour, plus malin encore sans doute qu'il n'avait pensé l'être, et qui, par ses pauses marquées, se laissait très-bien interrompre.» Laharpe cependant faisait bonne contenance, bien qu'il ait dit depuis qu'à un moment il fut tenté de prendre la parole et d'apostropher le public. La scène alors eût été complète. Telle qu'elle se passa, cette réception à l'Académie fut une espèce d'exécution, dit M. Sainte-Beuve auquel nous en avons emprunté le récit.

On n'a pas oublié non plus cette curieuse séance où M. le comte Molé reçut M. Alfred de Vigny. Dès le début, ce mot « monsieur » dit d'un certain air donna le ton, et le public, comme pour Marmontel, prêtant à l'orateur plus de malice qu'il ne voulait en mettre, témoignait sa joie par ses exclamations bruyamment ironiques.« M. Molé contrecarra sur tous les points de son discours le récipiendaire avec une si raide politesse, répondant à l'auteur de *Grandeur et servitude* par l'éloge de Napoléon, et faisant à l'occasion de *Stello* et de *Chatterton* une charge à fond contre le romantisme, reprochant à M. de Vigny les dédaigneuses rigueurs qu'il avait prodiguées à Racine dans sa préface, et la lettre qui précédait la traduction du *Maure* et du *Marchand de Venise*, que du même coup il exécuta le chantre d'*Eloa* et le romantisme. » Ces exécutions sont rares. En général tout se passe avec courtoisie.

Dans l'éloquence académique il y a donc maintenant deux parties : l'éloge et la critique: « Le directeur a pour mission principale de louer le récipiendaire, mais de le louer en le jugeant, de reprendre les principaux points de son discours qui prêtent à une réponse, d'en

rabattre légèrement ce qui excède, et de réparer ce qui a pu être oublié. M. Nisard s'est acquitté de ce devoir agréable (il recevait Ponsard succédant à Baour) avec cette vigueur de pensée et cette fermeté ingénieuse qu'il a en propre et qu'il développe de plus en plus. M. de Falloux a loué M. Molé. Il s'en est acquitté avec une bonne grâce et une dextérité de parole qui ne lui a pas fait défaut en d'autres circonstances plus graves et dans de vraies luttes[1]. »

L'éloquence académique est donc un genre à part: « elle prodigue l'ornement; il faut que l'art s'y montre toujours et qu'il brille devant un auditoire assemblé exprès pour en jouir. Son genre mixte ou fleuri sera donc abondant en métaphores; il offrira une composition soignée, des pensées gracieuses. Il coulera lentement comme une rivière limpide qu'ombragent de deux côtés de vertes forêts. » Qui définit ainsi l'éloquence académique? moi ? non; c'est le critique romain, c'est Quintilien[2]. Ne lui demandez donc pas les grands mouvements de l'éloquence politique; elle est l'éloquence tempérée: calme, gracieuse, élégante, spirituelle, un charme pour le goût, un repos pour l'esprit, une caresse pour l'imagination. Ajouterai-je que, comme l'oraison funèbre ou le panégyrique, elle offre quelquefois, au milieu de ses flatteries, de ses artifices, de ses mièvreries, des détails instructifs? non-seulement l'histoire littéraire, mais l'histoire proprement dite y peut puiser de curieux renseignements.

Dans ce genre tempéré, l'éloquence académique a su s'élever à de grandes beautés et a laissé de durables mo-

[1] *Lundis*, t. XV, p. 303.
[2] *Instit. orat.*, II, c. cx, VII, c. III.

numents. Sans parler du discours de Racine, de celui de Buffon, de Delille succédant à La Condamine, nous devons, dans la période où nous nous sommes renfermé, citer ceux de M. Royer-Collard, de M. Guizot, de M. Cousin, successeur de Fourier, de M. Villemain, remplaçant M. de Fontanes; et plusieurs autres qui, sans atteindre à cette élévation, se distinguent par des dons remarquables de style, de pensée, de finesse et de grâce; nous nommerons entre autres les discours prononcés, en qualité de directeurs, par M. Vitet, à la réception de M. Jules Sandeau, et par M. Camille Doucet, à celle de M. J. Janin.

Il nous serait facile de grossir cette liste, de signaler tel académicien qui par son discours a justifié le choix de l'Académie, que le public n'avait pas d'abord ratifié; tel autre qui, écrivain habituellement sans grâce, s'est, ce jour-là, montré panégyriste agréable; tel autre enfin qui, depuis longtemps appelé par l'opinion publique au fauteuil académique, ne donna pas, en y prenant la parole, tout ce qu'on attendait de lui. M. J. Janin, qui refusé une première fois par l'illustre aréopage semblait en avoir pris son parti et avait prononcé aux portes de l'Académie, « extra muros » le discours de sa fictive réception, ne fut pas aussi heureux quand, enfin reçu, il remercia ses collègues de leur choix sous la coupole Mazarine, « intra muros. »

On a dit que l'éloquence académique était un genre faux. « Je l'écrivais hier à Mérimée : j'ai vu rarement un aussi mauvais discours de réception, et j'en ai bien vu. Ce père Gratry n'a pas même su nous donner une faible esquisse de ce pâle M. de Barante, il s'est jeté dans l'abstraction et dans le mystique. Ce qui ne me révolte pas moins, c'est l'éloge que Vitet a fait de ce faux savant et de cet esprit si peu juste; oh! que le genre académique est donc un

genre faux et le contraire du vrai [1]. » On a répondu : « Quelques critiques assurent que le genre académique est un genre faux ; il n'y a de faux que ce qui ne touche pas et ce qui choque les esprits bien faits. Nous n'ignorons pas que le genre académique n'est bon que pour les séances de l'Académie, mais il y est merveilleusement à sa place, et c'est le seul qui puisse y réussir [2]. » Ceci était dit à propos du discours, peu académique, de M. de Viel-Castel.

Nous avons dit que l'éloquence académique, si éloignée qu'elle dût être par son institution et sa nature de l'éloquence politique, y convenait pourtant quelquefois et qu'en ces dernières années elle s'y était confondue. Combien en effet l'Académie est devenue différente d'elle-même ! Monarchique à son origine, et destinée, dans la pensée de son fondateur, à maintenir la pureté du langage, au dix-huitième siècle elle tourne à la philosophie, qui s'y installe, s'y fortifie, s'y concentre, s'en fait une tribune et un camp retranché. Après la Révolution, seule des royautés détrônées, elle se relève et reprend son prestige. Napoléon veut tenir sa place dans son cadre agrandi. Sous la Restauration, la protection d'un roi dont le suffrage honorait les lettres la réorganise, en la mutilant un peu, il est vrai, et lui rend son véritable nom.

Jusque-là, et sauf le discours de M. de Chateaubriand qui succédait à Joseph Chénier, et qui ne put être prononcé, l'Académie était restée littéraire ; à partir du gouvernement de Juillet, et sous le second Empire surtout, elle entre dans une ère nouvelle : de corps littéraire elle

[1] *Lettres à la princesse*, pp. 330-331.
[2] Francis Charmes, *Débats*.

devient presque un corps politique : de 1848 à 1870, l'opposition s'y donne rendez-vous. L'Académie tend à se recruter parmi les hommes politiques en disponibilité ; ils s'y consolent de leurs disgrâces par des regrets ou des allusions contre le pouvoir : semblables un peu à ces déclamateurs qui, sous les Césars, se dédommageaient, dans l'enceinte des écoles, de la liberté perdue, en maudissant à huis clos les tyrans; seulement l'Académie le faisait ouvertement, en pleine lumière, à ses grands jours. Aussi a-t-elle, en ces derniers temps, joué et joue-t-elle encore un grand rôle; nulle institution aussi modeste à son début n'a plus grandi. Quel changement ! humble et petite à son origine, aujourd'hui elle est souveraine ; tous lui font la cour. La littérature facile ambitionne, autant que la littérature difficile, ses suffrages ; elle veut entrer dans ses rangs, s'anoblir. Pourquoi l'Académie, que l'on disait si vieille, si surannée, est-elle ainsi recherchée? pourquoi la démocratie littéraire, si je puis ainsi parler, celle qui dans ses œuvres prétend ne relever que de sa fantaisie, en désire-t-elle, en sollicite-t-elle, humblement quelquefois, la consécration; pourquoi enfin veut-elle s'allier à cette aristocratie ? C'est que l'Académie est une institution nationale, en même temps qu'une assemblée littéraire, la seule institution qui ait survécu à nos naufrages, quand tout le reste s'y est abîmé. Aristocratie, il est vrai, mais aristocratie intellectuelle, elle est la seule supériorité que respecte notre fièvre d'égalité; si elle ne renferme pas dans son sein tous les talents, elle n'y a pas moins, en tout temps, appelé et réuni, à bien peu d'exceptions près, les plus grands esprits. Capricieuse quelquefois dans ses choix, semblable au nocher de l'enfer, elle reçoit dans sa barque tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là, repousse à jamais les autres.

En vain chaque ombre demande-t-elle à passer la première et tend les mains vers l'autre rive, objet de ses désirs; elle reste inflexible: toujours recherchée, quoique souvent raillée; toujours jeune, malgré ses années.

Aux discours de réception se rattachent naturellement les notices ou *éloges* qui, après leur mort, sont consacrés à quelques académiciens, genre où Fontenelle est resté maître. Après lui, d'Alembert a écrit la vie des académiciens depuis 1700 jusqu'à 1772 :

Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires !

a dit Gilbert; nonobstant, ces notices sont utiles pour l'histoire de la philosophie et de la littérature. De nos jours M. Cuvier, dans ses *Éloges des membres de l'Académie royale des sciences,* a montré la lucidité d'esprit, la profondeur de science, le talent d'écrivain qui lui sont particuliers. Le vrai titre littéraire de M. Flourens ce sont également ses deux volumes d'*Éloges historiques.* Nous avons déjà nommé les *Éloges lus à l'Académie des sciences morales et politiques* par M. Mignet. En dehors de l'Institut, M. Pariset a aussi laissé des *Éloges des membres de l'Académie de médecine,* où il se montre écrivain singulièrement agréable et habile. Il est difficile d'avoir le tour et le ton plus académiques et d'exposer aux profanes avec plus de clarté et de grâce les secrets d'Esculape.

II.

Éloquence politique. — Éloquence judiciaire : MM. Lainé, — de Serre, — Foy, — de Martignac, — Berryer, — Guizot, — Thiers, — Hennequin, — Dupin, — Chaix-d'Est-Ange, — Dufaure. — Le parquet : MM. Bellart, — de Marchangy, — de Vatimesnil, — de Cormenin, — O. Pinard, — Duvergier de Hauranne.

Nous n'avons pas épuisé la littérature française au dix-neuvième siècle : nous n'avons rien dit de l'éloquence politique, conquête et honneur de nos libertés ; de l'éloquence judiciaire, si voisine de l'éloquence de la tribune ; enfin de l'éloquence religieuse qui, de nos jours, a jeté un nouvel éclat. Nous allons tracer de ces genres différents une rapide esquisse.

L'éloquence politique inaugurée avec tant d'éclat, en 1789, par Mirabeau, Cazalès, Maury et d'autres orateurs, brillamment soutenue par Barnave et Vergniaud finit avec la République. Quelques voix libres se firent bien encore entendre au Tribunat, mais elles furent bientôt invitées au silence: sous l'Empire, on ne parlait pas. Comme Auguste, Napoléon avait pacifié l'éloquence. Aussi, quand, en 1814, la Restauration vint briser le sceau mis sur les lèvres de tous et relever la tribune politique, ce fut une grande nouveauté et un grand enthousiasme. Mais on était bien ignorant de cette vie nouvelle. Ainsi Pline le Jeune raconte que, quand Trajan eut rendu au sénat cette liberté

que Domitien et les mauvais princes lui avaient enlevée, on en avait oublié tous les usages et toutes les formules : « Quand elle revint, dit-il, la liberté nous trouva novices et inexpérimentés ; impatients d'en goûter les douceurs, nous étions forcés d'agir avant que d'apprendre[1]. »

Mais on s'y remit sans peine et promptement. Si, à la première Restauration, on tâtonna un peu, à la seconde, on s'était reconnu.

Le premier qui se fit remarquer dans cette nouvelle arène ouverte au talent et au courage civil fut un homme qui, aux derniers jours même de l'Empire, avait fait acte de patriotisme et de liberté. Président et rapporteur de la commission chargée, en 1813, par le Corps législatif de répondre à la demande que faisait Napoléon de nouvelles levées d'hommes et d'argent, il avait, en retour des nouveaux sacrifices que l'on exigeait de la France, fait entendre des vœux en faveur de la paix et demandé de maintenir entière la constante exécution des lois qui garantissaient aux Français la liberté, la sûreté, la propriété, et à la nation le libre exercice de ses droits politiques. Ce citoyen, cet orateur, c'était M. Lainé. En réponse à cette revendication hardie, l'empereur, par un décret du 31 décembre, ajourna le corps législatif, fit fermer les portes de la salle, et la session finit au moment même où elle allait s'ouvrir.

L'Empire tomba. A la Restauration, le Corps législatif ayant été rappelé par Louis XVIII, sous le nom de Chambre des députés, M. Lainé fut nommé par le roi président

[1] Reducta libertate, libertas rudes nos et imperitos deprehendit; cujus dulcedine accensi cogimur quædam facere ante quam nosse.

Lettres, liv. VIII, 14.

de cette assemblée. Ministre plus tard, il se fit remarquer par son double attachement à la royauté et à la liberté : indépendant et ferme à l'égard des emportements de la droite comme de ceux de l'opposition. « C'était une âme très-noble, facilement émue, triste, et dont les instincts, plus grands que les idées, s'élevaient, avec un touchant mélange de simplicité morale et de pompe oratoire, jusqu'à la vertu éloquente. Il avait dans l'esprit peu d'originalité, peu de vigueur, des aspirations hautes plutôt que des convictions claires, et son talent, qui manquait de précision au fond et de pureté dans la forme, ne laissait pas d'être toujours élevé, animé et sympathique: grand homme de bien, grand citoyen dans les jours de péril suprême et quelquefois grand orateur dans les débats politiques [1]. »

Elevé, le 23 décembre 1823, à la dignité de pair de France, M. Lainé se montra dans la haute Chambre ce qu'il avait été dans la Chambre des députés, partisan éclairé de la légalité et de la liberté constitutionnelle. Il plaida avec une éloquence entraînante la cause de l'affranchissement des Grecs : « Non, s'écria-t-il, on ne saurait s'excuser d'avoir immolé la Grèce en holocauste à la paix de l'Europe !.... Dans ma douleur, j'embrasse les autels, et y trouvant des pontifes qui n'invoquent qu'à voix basse en faveur des Grecs le Dieu des chrétiens, je m'attache à cette tribune retentissante par de vives prières que je désire voir se convertir en lois dans l'intérêt de l'humanité : je le souhaite surtout pour adoucir, s'il se peut, à l'égard des gouvernements, le murmure de la conscience du genre humain.»

M. Lainé est, et M. Sainte-Beuve a bien eu raison de le dire, « un des plus éloquents (éloquents dans le mode

[1] Guizot, *Mémoires*, t. III, p. 322.

antique) des orateurs de la Restauration. Il avait coutume, continue M. Sainte-Beuve, avant d'aller à la Chambre, et quand il devait y parler, de faire quelque lecture qui lui illustrât l'esprit et lui donnât la noble émotion du beau. Un jour qu'il avait lu le second livre de l'*Enéide*, il lui arriva d'être interrompu par la droite, qu'il était obligé de combattre, parce qu'il votait alors comme la gauche : « Est-ce ma faute à moi, dit-il tout à coup en désignant du geste les interrupteurs, si je rencontre des Troyens sous l'habit des Grecs ? » Il avait lu l'épisode de Corèbe et d'Androgée. » Ne se souvenait-il pas aussi de Tacite, quand il invoquait la conscience du genre humain « *conscientiam generis humani ?* »

C'est ainsi encore, qu'en 1816, dans la discussion relative au *milliard d'indemnité* proposé pour les émigrés, M. Lainé fit, en présence d'une majorité contre-révolutionnaire, une allusion éloquente à la harangue de Cicéron sur les enfants des proscrits. « Aussi cette parole grave, élevée, après avoir longtemps retenti dans les assemblées de la nation, se faisait-elle écouter avec un charme instructif dans les paisibles séances de l'Académie. Homme de bien et d'éloquence, qui fut respecté dans la retraite, et même dans le pouvoir. » C'est l'éloge que M. Villemain adressait à M. Lainé, et que l'histoire peut approuver.

Comme Cazalès qui devait être plus tard un si brillant orateur politique, M. de Serre semblait d'abord appelé à la carrière militaire : la Révolution le surprit à l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne. A quinze ans, il émigra et servit dans l'armée de Condé. Rentré en France, il étudia le droit et se fit recevoir avocat. En 1811, il avait déjà une réputation d'éloquence, et il était successivement avocat

général à Metz, président à la Cour impériale de Hambourg, et, en 1815, premier président de la Cour de Colmar. Élu député du Haut-Rhin, royaliste éclairé, sa ligne de conduite pratique fut, en plus d'un point, celle de M. Lainé : défendre le gouvernement contre les imprudences et les emportements de ses amis.

Souffrant déjà d'une maladie de poitrine, qui le devait emporter et contre laquelle il avait été demander un adoucissement, sinon un remède, à un ciel plus doux, il n'engagea pas moins avec une incomparable ardeur la lutte que soulevait la loi électorale présentée le 17 avril 1820. Pour la faire triompher, il lui fallait rompre avec les doctrinaires dont il était le chef, et combattre M. Royer-Collard : séparation douloureuse et qui ne se fit pas sans laisser des cicatrices dans son âme ; divorce regrettable qui, sans s'être fait avec cet éclat et cette éloquence qui signala le divorce de Burke et de Fox au sujet du bill de Québec, le rappelle pourtant. Ce fut là le triomphe incomparable de M. de Serre : trois fois, dans une même séance, il monta à la tribune, toujours puissant d'argumentation, de mouvement, de pathétique. Rentré ensuite dans le centre droit, il défendit contre le nouveau cabinet la compétence du jury en matière de délits de presse. Ce fut son dernier triomphe et son dernier bonheur. Nommé à l'ambassade de Naples, attristé de son inaction parlementaire, il mourut non loin de Naples, à Castellamare, le 21 juillet 1824, des suites de cette maladie de poitrine dont il était atteint. Grande et sympathique figure d'orateur qui fait songer à cet éloquent Crassus, mort, lui aussi, jeune et sous les tristes pressentiments que lui inspiraient les malheurs et les discordes de la république !

Jusqu'ici nous avons seulement esquissé la vie politique

de M. de Serre ; nous laisserons à une plume digne de lui le soin de peindre son éloquence :

« M. de Serre avait une éloquence singulièrement élevée et pratique à la fois. Il soutenait les principes généraux en magistrat qui les applique, non en philosophe qui les explique. Sa parole était profonde et point abstraite, colorée et point figurée ; son argumentation était de l'action. Il exposait, raisonnait, discutait, attaquait ou se défendait sans préméditation littéraire, ni même oratoire, élevant la force des raisons au niveau de la grandeur des questions, abondant sans luxe, précis sans sécheresse, passionné sans déclamation, trouvant toujours la plus solide réponse à ses adversaires, aussi puissant dans l'improvisation qu'après la méditation, et, quand il avait surmonté un peu d'hésitation et de lenteur au premier moment, marchant à son but d'un pas ferme et pressé, en homme ardemment sérieux qui ne recherche nullement un succès personnel, et ne se préoccupe que de faire triompher sa cause, en communiquant à ses auditeurs son sentiment avec sa conviction [1]. » Les discours de M. de Serre ont été recueillis et publiés : la flamme y est encore.

Je ne voudrais pas faire descendre le général Foy de ce rang d'orateur éloquent où l'ont élevé l'opinion, ou plutôt des préventions favorables qui étaient encore de nobles regrets patriotiques. Meurtris de nos défaites, déchus d'une gloire de vingt ans de conquêtes, comment ne pas applaudir à l'ancien soldat qui venait nous relever, nous consoler de nos désastres ; qui ne faisait jamais appel qu'à des sentiments généreux ; qui prenait en main la cause de tous ceux qui, dans l'armée, avaient été ou

[1] Guizot, *Mémoires*, t. I, p. 178.

s'étaient crus blessés dans leurs droits ou leur amour-propre! Oui, il y avait là des accents qui de la tribune allaient retentir au cœur de la France et, lors même que l'événement devait démentir les prophéties de l'orateur, faisaient applaudir ses paroles. Ainsi quand, se déclarant contre la guerre d'Espagne, le général s'écrie : « Plût à Dieu que j'eusse le droit de me complaire dans un avenir plus consolant! vieux soldat, je ne peux me défendre de faire des vœux pour l'honneur de nos armes, alors même que l'emploi de nos armes est désavoué par le sentiment national. Citoyen, je pleurerai sur une guerre de parti, sur une guerre où sont forcés de mentir à leur destinée mes anciens compagnons d'armes, et cette noble et jeune génération qui, nourrie dans l'amour de la liberté, était si digne de combattre un jour les véritables ennemis de la France » ; quand, dis-je, il parlait ainsi, le général remuait les fibres les plus vives et les plus nobles de l'âme nationale. Ajoutez à ces appels habilement mêlés à la gloire passée, à la liberté, à la gloire à venir, une voix sonore, un geste énergique, bien que mesuré, une diction facile, correcte, pittoresque quelquefois, et vous aurez devant les yeux l'image d'un grand orateur. Le général Foy ne l'était pas cependant, car il n'improvisait pas; il écrivait ses discours et les récitait; mais avec aisance, naturel, de manière à faire illusion : il n'avait ni cette promptitude, ni cette facilité soudaine qui est la condition de l'éloquence politique. C'est ainsi que Lamartine ne fut véritablement pas un orateur, malgré la facilité, l'éclat, le feu même de sa parole; il n'apprenait pas ses discours, mais les lisait dans sa mémoire, composés déjà. Et pourtant, s'il n'en eut l'élan, Foy eut de l'orateur la sensibilité, et, comme M. de Serre, il paya de la vie ses succès de tri-

bune. Une dernière réflexion : Un jour le général Foy arriva à la Sorbonne pendant une de ces brillantes leçons qui faisaient ressembler la chaire du professeur à une tribune. M. Villemain, moins surpris que charmé de cette visite, tourna adroitement de l'éloquence ancienne à l'éloquence moderne, et de Démosthène au général Foy. C'était une délicate courtoisie. Je ne veux rien rabattre des louanges que le professeur donna à l'orateur politique. Je dirai seulement ceci : Démosthène, quand il voulut relever les Athéniens, ne les flattait pas : ces conseils étaient de sévères censures, et, jusque dans ses éloges, il y avait une leçon.

Malgré les grands talents et les nobles caractères qui la défendaient, la Restauration, compromise par le zèle exagéré de ses amis et attaquée par les implacables préventions de ses ennemis, allait chaque jour perdant de son terrain. Charles X, malgré ses qualités personnelles, n'avait pas su continuer l'œuvre si habilement commencée par Louis XVIII. Averti du danger qui menaçait le trône, et cherchant les moyens de le prévenir, ou du moins de l'arrêter, il avait composé un ministère modéré et de conciliation. Dans ce ministère, se trouvait M. de Martignac : « caractère facile, aimable, généreux, esprit droit, prompt, fin, à la fois tranquille et libre, il avait une éloquence naturelle et habile, lumineuse, persuasive ; il plaisait à ceux-là même qu'il combattait. « J'ai, rapporte M. Guizot, entendu M. Dupont de l'Eure lui crier doucement de sa place : Tais-toi, sirène. » C'était, en un mot, bien définir l'éloquence de M. de Martignac.

De tous les monuments de l'éloquence, dirai-je politique ou judiciaire de cette époque, la défense de M. de Polignac, par M. de Martignac, est celui à qui le temps a

le moins enlevé. Mieux parlé, ou si l'on veut mieux écrit, que tous les discours politiques, ce plaidoyer avait en lui cette vie du style qui ne s'éteint pas. Que serait-ce si par l'imagination on se représente le lieu et les circonstances dans lesquels il fut prononcé ? Je crois encore entendre cette voix qui, ferme et vibrante, était, au besoin, une mélodie ravissante et allait tout à la fois à l'oreille et à l'âme. Oui, ce jour-là, la sirène eut des chants plus harmonieux que jamais ; c'était quelque chose de la péroraison de Cicéron pour Milon ; mais celle-ci a été refaite ; M. de Martignac avait tout d'abord trouvé la sienne.

Modéré, conciliant, sincèrement libéral, royaliste dévoué au pays, comme au roi, M. de Martignac aurait pu réconcilier deux choses ordinairement inconciliables, le pouvoir et la liberté « res dissociabiles libertatem et principatum » : il eût sauvé la monarchie, si elle avait pu ou voulu être sauvée :

Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Au moment où, avec le ministère Martignac, disparaissait la dernière chance de la monarchie des Bourbons, dans cette Chambre qui bientôt allait lui refuser son concours, débutait, jeune encore, dans la discussion des 221, un orateur qui apportait à la royauté le secours d'une parole qui lui devait rester fidèle, sous le gouvernement de Juillet, comme sous le second Empire ; cet orateur, c'était M. Berryer. « C'est plus qu'un talent, c'est une puissance, » dit Royer-Collard, entendant son premier discours ; mais la tribune se déroba pour ainsi dire sous lui, au moment où il venait d'en prendre possession. La révolution de 1830, qui emportait son roi, n'emporta pas

son dévouement. Cette légitimité lui resta un culte ; c'était en lui, en même temps qu'un principe, un attachement ; il ne la séparait pas de la France. C'est sur ce double sentiment de fidélité personnelle et de conviction patriotique qu'il établit en quelque sorte la base de son opposition aux différents règnes qu'il traversa, et qu'il combattit. Mal vu quelquefois même de ceux qui partageaient ses opinions monarchiques, il ne s'en départit jamais ; à côté de la royauté, il plaça toujours l'intérêt de la France; c'est ainsi que confondant dans ses ardeurs éloquentes la liberté et le droit, il élevait les débats de la tribune à une hauteur où les traits des partis ne le pouvaient atteindre. Son éloquence ample, magnifique, plus sonore quelquefois que pleine, mais pathétique, chaleureuse, expansive, agissait puissamment sur les âmes. Sous cette action oratoire, si habile et si noble, sous le souffle tour à tour doux et véhément de sa parole, les oppositions frémissaient, s'apaisaient, étonnées souvent des applaudissements qu'elles donnaient à des sentiments qu'elles ne partageaient pas.

De cette éloquence si vive, si brillante, si longtemps maîtresse de la tribune, que restera-il ? La flamme qui animait les discours de Berryer s'est-elle entièrement retirée de ces pages qui les ont recueillis ; l'impression en a-t-elle été l'écueil ? Sans doute, cette éloquence, le papier l'a refroidie, mais non figée : sous la cendre, on sent encore la lave. « On retrouve dans ces discours l'âme qui y a mis son souffle, l'art qui s'y cache, l'émotion qui les baigne et jusqu'à l'écho de la voix qui les a prononcés. Qu'un lettré, qu'un esprit amoureux de l'éloquence repasse ces discours ; qu'il les lise et qu'il les relise, il y verra, il y sentira, il y entendra presque un merveilleux orateur. Dépouillés de l'action, de cette ardeur, de cette attitude,

de cette figure qui parlaient et étaient déjà une première séduction, ils n'ont perdu ni tout leur éclat, ni leur vie. Ces larges formes oratoires sont encore pleines du souffle puissant qui les animait[1]. » Oui, la chaleur y est encore ; mais non la vie : c'est la fragilité de l'éloquence moderne, même la plus éclatante ; elle n'a été que parlée ; les anciens l'écrivaient, quand ils la voulaient consacrer ; ils lui infiltraient la vie impérissable du style.

En même temps que M. Berryer, et comme lui, M. Guizot fit son début à la tribune, dans la discussion de l'Adresse des 221.

M. Guizot n'était pas né orateur. Même à la Sorbonne, sa parole était loin d'avoir la facilité et l'éclat de M. Villemain, la verve de M. Cousin : il l'est devenu. L'éloquence que M. Guizot a déployée depuis à la tribune est assurément la justification la plus éclatante du mot de Quintilien : *Fiunt oratores.* « Quand à la Chambre M. Guizot se trouva au milieu des partis, quand il eut le pouvoir à défendre, l'opinion à persuader, sa parole devint par degrés plus nette, plus précise, plus puissante : il semblait que chaque jour amenât un progrès. Lorsqu'à la fin de 1840, devenu en réalité premier ministre, il eut tout le poids des affaires, et dut faire face à tous, repousser de tous les points les agressions d'adversaires aussi redoutables que MM. Berryer, Thiers, on vit avec une surprise que nous pouvons appeler de l'admiration l'orateur grandir chaque jour, gagner chaque jour un don, une qualité, et, au milieu des plus vives ardeurs de la lutte, arriver presque à la perfection ; » ainsi s'exprime M. E. Lerminier. M. Sainte-Beuve a dit que M. Guizot n'était pas

[1] *Moniteur universel*, 8 janvier 1874.

né écrivain ; qu'il avait aiguisé son style sur le marbre de l'éloquence ; il y a mieux encore aiguisé sa parole.

Orateur, cependant, l'est-il vraiment devenu ? L'orateur politique s'est-il jamais bien dégagé de son enveloppe première de professeur, solennelle, dogmatique, amie des axiomes et des lieux communs ? Je ne sais ; mais on peut dire qu'il a plutôt agrandi que transformé son éloquence. Il élève les questions, mais c'est le lieu commun qui souvent lui sert de point d'appui pour s'élancer dans les hauteurs où il emporte avec lui son auditoire : orateur puissant par la généralisation, quelquefois même par le mouvement, mais qui laisse quelquefois désirer la souplesse et la flamme.

Le rival parlementaire de M. Guizot, M. Thiers, en est aussi l'opposé. Autant l'un est toujours semblable à lui-même, imposant et majestueux, autant l'autre est souple, vif, ondoyant. Disert longtemps, orateur à la fin, M. Thiers a grandi à travers ses longues et diverses phases parlementaires. Au début, ce n'était guère qu'un esprit ouvert à toutes les questions, aux questions financières particulièrement, et longtemps son talent principal fut de les saisir avec promptitude, de les exposer avec netteté et précision. L'éloquence en lui ne se montra guère que le jour où, rejeté dans l'opposition, il prononça son discours sur les incompatibilités, à propos de ce mot de *corruption:* « Serions-nous donc réduits à n'avoir que la fiction du gouvernement représentatif, quand les autres en auront la réalité ? Ah ! il fallait nous le dire en 1830 ! » Il parla contre l'admission ; je l'entendis, et j'avoue que malgré l'enthousiasme qu'excitait sa parole dans les tribunes, si je l'appréciai, je n'en fus pas transporté.

Le second Empire ne trouva pas d'abord M. Thiers supérieur à ce qu'il avait été sous le gouvernement de Juillet ;

mais, libre alors d'ambition personnelle et guidé par le patriotisme, par le ressentiment peut-être aussi, il eut une clairvoyance politique qui donna à sa parole une autorité, un poids et une élévation qu'on avait jusque là désirés en lui. Pourtant, avec ces avantages nouveaux, il n'était pas encore véritablement éloquent ; son grand côté, c'était toujours sa science première, la science des budgets, des finances.

La fortune lui réservait une suprême consécration. M. Sainte-Beuve avait dit : « M. Thiers a élevé la causerie familière à la hauteur de l'éloquence ; » non, quand M. Sainte-Beuve parlait ainsi, cela n'était pas absolument vrai; depuis Bordeaux, depuis Versailles, cela l'est devenu. Il a été mieux qu'éloquent ; il a parlé avec la simplicité, le bon sens, l'impartialité d'un homme d'État, d'un grand citoyen, sauf quelque abus peut-être de sa personnalité. Il n'est pas mal que l'orateur se mette lui-même en scène, et c'est là un des moyens les plus puissants d'action sur les auditeurs ; mais il ne faut pas qu'il le prodigue : ça été là, dans les derniers temps, l'écueil de M. Thiers.

Si l'on compare M. Guizot à M. Thiers, on peut dire que M. Thiers s'est perfectionné, en se renouvelant ; qu'en donnant plus que M. Guizot à l'intérêt, aux passions du moment, il a plus que lui agi sur les esprits et obtenu plus de succès de tribune ; mais il a un peu escompté l'avenir de son éloquence. M. Guizot perdra moins que lui à être lu, par le soin qu'il a eu de tenir en réserve, comme faisaient Démosthène et Cicéron, et de placer dans ses discours certains morceaux de morale ou de considérations politiques, voisins du lieu commun, il est vrai, mais qui sont encore le fond le plus solide de l'éloquence.

Maintenant si, rapprochant ces trois orateurs, Thiers, Guizot, Berryer, nous voulons prononcer sur chacun d'eux un dernier jugement, nous dirons : M. Thiers s'est renouvelé, s'est perfectionné. Parleur disert d'abord, habile, souple et agréable, homme d'affaires autant qu'homme politique, entendant admirablement les finances, science où pourtant Berryer l'a égalé, il est, à la fin, devenu orateur; il est arrivé à l'éloquence par la simplicité de la parole; il a eu le grand sens, la clarté, l'émotion quelquefois; il a approché de ces hommes d'État anglais à qui la placidité et la hauteur des vues donnent quelque chose de supérieur à l'éloquence.

L'occasion a manqué à M. Guizot pour se transformer et s'assouplir. Son éloquence n'a pu « blanchir » à la tribune; elle n'a pas eu ce je ne sais quoi de doux, de pénétrant, d'affectueux que l'âge donne à la parole du vieillard.

Quant à M. Berryer, il a eu, sur sa fin, cette grâce et aussi cette puissance que les ans ajoutent à l'orateur; mais on peut dire, qu'à proprement parler, son éloquence n'a pas eu d'âge : toujours égal à lui-même et supérieur à M. Guizot et à M. Thiers.

De l'éloquence politique à l'éloquence judiciaire, M. Berryer est une transition naturelle : roi au barreau, comme à la tribune. Nous ne dirons pas les triomphes qu'il remporta au palais, où il déploya, dans la mesure que demandait la différence des causes et du lieu, ses grandes qualités d'avocat habile, et, quand il le fallait, pathétique.

A côté du nom de Berryer vient naturellement se placer le nom d'Hennequin. Attachés tous deux à la légitimité, mais amis tous deux de la liberté dans la loi, et croyant servir la royauté, alors même qu'ils venaient

s'opposer, dans le temple de la justice, à des sévérités qui ne leur paraissaient pas justes ou politiques. Ainsi fut Hennequin, avocat brillant et qui, dès 1817, avait, dans des causes civiles, fait preuve de science, de tact, d'une grande rectitude de sens et d'une logique puissante. Tel il se montra, sous la Restauration, dans les différentes causes qu'il plaida : ami de la royauté, et non moins ami des lois.

La Restauration était tombée. Fidèle, dans ses jours de malheur, à la légitimité, Hennequin entra plus avant dans la lutte des partis, mais sans y perdre sa modération et sa générosité. Il fut choisi par M. de Peyronnet pour son défenseur dans l'étrange procès intenté par la révolution de 1830 aux derniers ministres de Charles X. M. de Peyronnet se défendit d'abord lui-même avec une dignité de paroles et de pensées, une force de raisonnement (nous l'avons entendu) qui semblaient devoir laisser bien peu à dire à son avocat. M. Hennequin sut pourtant encore trouver une défense pleine de force.

Les plaidoyers de M. Hennequin méritent d'être cités comme des modèles de talent et de convenance. Avocat instruit, spirituel, pathétique, il manquait un peu de reins; il commençait mieux qu'il ne finissait. « Hennequin, dit M. de Cormenin, est quelquefois véritablement orateur, orateur de cette éloquence qui parle à la conscience ; orateur plein de substance, de science et de force, surtout lorsqu'il s'exerce sur des matières législatives. »

Comme MM. Berryer et Hennequin, M. Dupin appartient aux deux éloquences, politique et judiciaire, à la tribune et au barreau. Presque au début de sa carrière, il paraît dans le procès du maréchal Ney, à côté de M. Berryer père, et, à Lyon, il plaide pour les mânes du maréchal Brune. Mais c'est surtout dans les procès relatifs à la

presse qu'il se plaît et triomphe. Défenseur en titre des journaux, ce patronage lui valut d'être nommé à la Chambre des députés. Rapporteur habile, plutôt qu'éloquent orateur, il se distingua principalement dans les questions qui ressortissaient de la jurisprudence.

C'était là son terrain, et, à proprement parler, il n'a eu d'éloquence que quand il a développé quelque grande thèse juridique. Pour achever de le peindre, j'emprunterai quelques traits à l'esquisse si vive et si fidèle qu'a tracée de l'ancien procureur général M. le président Troplong : « Si, par l'autorité du talent, M. Dupin fut l'égal des plus autorisés, par le genre de talent, il fut sans modèle et sans rivaux. Ce n'était pas, par exemple, la gravité majestueuse, l'ampleur cicéronienne et l'élégance persuasive des plaidoyers de d'Aguesseau. C'était le simple bon sens usant de toutes les libertés de la forme : tantôt âpre, ou magistral, ou familier ; tantôt critique ou plaisant, toujours concis, toujours plein de chaleur, de clarté, de naturel et d'originalité. Des traits inattendus, d'heureux mots trouvés et non cherchés ; le sel surtout était l'assaisonnement de son bon sens : jurisconsulte par instinct avant de l'être par l'étude, orateur par saillies plutôt que par une perfection soutenue ; hardi sans être novateur et classique, quoique singulier. » Portrait vivement enlevé et d'une ressemblance frappante. Du reste, M. Troplong a montré ailleurs qu'il savait écrire. Son ouvrage de *l'Influence du christianisme sur la législation romaine* est un beau monument de style en même temps que d'érudition. M. Charles Giraud est de cette famille de jurisconsultes lettrés. Il y faut joindre M. le premier président Gilardin, esprit fin et délicat qui, dans son ouvrage sur *la Philosophie de l'histoire*, a montré qu'il savait écrire et penser.

M. Chaix-d'Est-Ange n'a rien de M. Dupin; il lui ressemble en ceci seulement que, bien jeune encore, il fit ses débuts à la Chambre des pairs, dans la conspiration du 19 août 1820, et le procès des sergents de la Rochelle, en 1821. Ce début, plus politique que judiciaire, le mit en vue. En 1829, il défendit M. Cauchois-Lemaire, poursuivi à l'occasion d'une lettre adressée par cet écrivain au duc d'Orléans : Cauchois fut condamné.

M. Chaix-d'Est-Ange n'était pas là précisément dans sa voie. Talent souple, nature vive, imagination émue, il lui fallait des causes qui prêtassent au pathétique, des faits dont il pût faire un drame. C'est ainsi que, dans le procès du parricide Benoît, plaidant pour la partie civile, il obtint un triomphe bien rare dans les annales judiciaires : l'aveu du coupable ; ainsi encore, dans le procès du jeune Donon-Cadot, accusé de parricide. Mais ses grandes et sympathiques facultés d'avocat se montrèrent surtout dans le procès de la Roncière où, ayant à lutter contre Berryer, il se montra, par sa prestesse, par sa vigueur, par des ressources infinies d'esprit et d'âme, digne de lutter contre un tel joûteur, qui ne lui arracha qu'à grand peine l'accusé. Il eût vaincu peut-être, si, au lieu de plaider pour M. de la Roncière, il eût plaidé pour mademoiselle Morell; car il a surtout le don des larmes, et son éloquence a de la femme le charme, avec la langueur pénétrante : elle persuade, quand elle ne convainc pas.

M. Chaix-d'Est-Ange est du petit nombre des avocats dont la parole peut s'imprimer. Ses plaidoyers recueillis et livrés à la publicité par les soins d'un avocat, qui est aussi un maître en fait de style et de bien dire, M. Rousse, se font lire avec intérêt.

Terminons cette rapide esquisse de l'éloquence politique

et judiciaire par le portrait d'un homme qui, avec quelques traits de M. Dupin, a pourtant une physionomie à lui et une éloquence vigoureuse sans être singulière. M. Dufaure a eu ce bonheur que, venu assez à temps pour connaître les grands orateurs et les grands avocats, il a cependant assez vécu pour leur survivre et s'élever par des succès soutenus et chaque jour plus éclatants, sinon peut-être au premier rang de la tribune et du barreau, du moins à un rang qui en est bien près.

Longtemps avocat éminent, 1870 en a fait un orateur. Ce n'était pas son début, toutefois, dans la vie politique ; ministre sous la République de 1848, le 2 décembre l'avait rendu au barreau. En reparaissant, en 1870, à l'Assemblée nationale, il révéla à la tribune de hautes qualités d'orateur, sachant d'ailleurs, là comme au palais, choisir ses causes. Esprit sensé, ferme, logique, souple pourtant et varié dans ses moyens, il joint à la puissance du raisonnement le piquant de l'ironie ; et par-dessus tout une franchise de langage et parfois une rudesse danubienne qui ajoutent à la persuasion, car il a pour lui ces *mœurs oratoires* qui disposent si favorablement une assemblée en faveur d'un orateur, quand cet orateur est en même temps un homme de bien.

La Restauration violemment attaquée ne restait pas sans défenseur, et le barreau trouvait dans le parquet à qui parler. Au nombre de ces défenseurs de la justice, se place en première ligne un homme que l'on a fait bien effrayant, que l'on aurait bien voulu faire ridicule, mais qui resta toujours honorable et éloquent, M. Bellart.

A côté de M. Bellart, digne de marcher à leur tête, nommons quelques avocats généraux qui, calomniés alors par les partis, ont droit à une réhabilitation oratoire : M. de

Marchangy, égaré dans le roman, mais à la parole éloquente et pure, au raisonnement serré ; impitoyable et passionné logicien ; M. de Vatimesnil, talent vigoureux, âme ardente et généreuse, que la magistrature donna à l'Université, qui ne l'a point oublié.

A côté de ces noms, évoquons les noms de quelques autres organes du ministère public, qui partagèrent la gloire de leur impopularité : M. Jacquinot-Pampelune, brillant avocat à ses débuts, plus tard procureur général, fidèle à son devoir et à ses convictions.

Un souvenir aussi à M. de Vaufreland et à M. Bérard des Glajeux qui soutinrent avec talent et courage le rôle, périlleux, et alors plus que jamais ingrat, du ministère public.

Il ne sera pas hors de propos de terminer cette esquisse de l'éloquence politique et judiciaire en disant quelques mots sur les auteurs qui en ont écrit l'histoire : MM. de Cormenin, M. O. Pinard, M. Duvergier de Hauranne.

M. de Cormenin a tracé d'un pinceau vif et coloré les portraits des orateurs politiques. Louable pour l'éclat du pinceau, il ne l'est pas toujours pour la fidélité du portrait ; car il a souvent du même modèle tiré deux copies différentes : ce qui ôte beaucoup de leur prix à ces *Études sur les orateurs parlementaires*. M. O. Pinard, en retraçant l'*Histoire du barreau de Paris*, a dans ses peintures trouvé le relief en même temps que la ressemblance, et su mêler, dans une juste proportion, la louange à la justesse des observations. M. Duvergier de Hauranne a écrit, avec une modération, une impartialité que la vivacité de ses anciennes opinions politiques ne promettait pas, l'*Histoire du gouvernement parlementaire en France*, en tête de laquelle il a mis une remarquable *introduction*.

III.

Éloquence de la chaire : MM l'abbé Frayssinous,— le P. de Ravignan, — le P. Lacordaire, — Mgr Dupanloup.

L'éloquence religieuse fut plus favorisée, au commencement de l'Empire, que l'éloquence politique : elle put prendre la parole. Mais on ne la lui laissa pas longtemps. M. l'abbé Frayssinous avait, vers 1801, fait dans l'église des Carmes des catéchismes raisonnés. Cette exposition des vérités de la religion chrétienne ayant eu un grand succès, il y substitua la forme du discours : telle fut l'origine des *conférences* qui, faites à Saint-Sulpice, fondèrent sa réputation. La jeunesse des écoles et la haute société parisienne se pressaient, pour l'entendre, dans l'enceinte de cette église, devenue trop étroite pour les contenir. Le succès de ces instructions chrétiennes allait toujours croissant, quand survinrent les démêlés de Pie VII et de Napoléon, qui, en 1809, fit suspendre ces conférences, commencées en 1803. Au mois d'octobre 1814, M. Frayssinous les reprit; les Cent-Jours vinrent de nouveau les interrompre. En février 1816, l'orateur chrétien reparut dans la chaire de Saint-Sulpice. « Un orateur, l'abbé Frayssinous, semble être suscité par la Providence pour confondre l'incrédulité, » disait l'abbé de Lamennais, au début d'un article dans le *Conservateur*, répondant sans doute un

peu à la politesse de l'abbé Frayssinous, qui, dans une de ses conférences, avait invité ses auditeurs à lire le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière religieuse*. Ces conférences, prêchées à deux époques différentes, eurent, avec un succès égal, un caractère différent. Quand, pour la première fois, M. Frayssinous prit la parole dans Saint-Sulpice, il y avait dans les âmes un sincère retour vers la religion, retour dont le *Génie du Christianisme* était moins la cause que l'expression, et auquel cependant il aida. M. Frayssinous profitait du succès de M. de Chateaubriand et de la disposition vraie des âmes; il n'en fut plus tout à fait ainsi à la reprise des conférences. Je ne dis pas qu'alors le sentiment qui ramenait dans Saint-Sulpice la haute société et les écoles ne fût pas un sentiment désintéressé ; mais il ne le paraissait plus autant. La politique semblait se mêler à la religion, et s'en couvrir. Quoi qu'il en soit, l'orateur se retrouva le même ; son éloquence persuasive sut de nouveau charmer les esprits et toucher les cœurs. Enlevé ensuite à la prédication chrétienne par de hautes fonctions, l'abbé Frayssinous reparut dans la basilique de Saint-Denis et y prononça l'oraison funèbre de Louis XVIII. On n'a pas oublié ce mouvement de l'orateur qui, après avoir peint l'état de la France si désolée, si bouleversée au dedans par la Révolution, au dehors triomphante par les armes, s'écriait : « Ainsi, pour notre malheureuse patrie, la gloire était partout, le bonheur nulle part. »

En 1825, sur les instances de Louis XVIII, l'abbé Frayssinous publia ses conférences sous le titre de *Défense du Christianisme*. C'est aussi une apologie comme le *Génie du Christianisme*, mais qui toutefois est bien loin de lui ressembler. M. de Chateaubriand s'adresse surtout à l'ima-

gination, M. Frayssinous à la raison. Logicien puissant, il prend corps à corps les doctrines anti-religieuses du dix-huitième siècle, et, pour les combattre, ne va chercher que dans la raison même ses arguments. Rien, en lui, d'impérieux d'ailleurs, rien d'imposé. C'est par une suite de preuves habilement enchaînées, par une déduction forte, quoique naturelle, que M. Frayssinous amène insensiblement ses auditeurs à son sentiment. Le maintien grave et serein de l'orateur, la franchise de son accent, l'onction qui se répandait sur ses lèvres, toute son action oratoire, achevaient ce qu'avaient si bien commencé sa parole, sa science et sa modération chrétienne.

L'abbé Frayssinous, nommé par Pie VII évêque d'Hermopolis, commença ses fonctions épiscopales en donnant la tonsure à un jeune homme qui, nouveau saint Ambroise, allait passer de la magistrature à l'Eglise, du barreau à la chaire chrétienne, c'était M. de Ravignan. Appelé par M. de Quélen à monter dans la chaire de Notre-Dame, M. de Ravignan y porta quelques-unes des habitudes de la magistrature. Son plan était dessiné, arrêté avec netteté et précision ; ses raisonnements serrés, ses déductions rigoureuses. Recueilli, calme, il portait sur ses traits amaigris et d'une rare distinction la trace de ses profondes et continuelles méditations. Son visage seul était déjà une impression sur l'auditoire. Cette parole, logique d'abord, nette et précise plutôt qu'éloquente, s'animait peu à peu et arrivait à une touchante émotion. Peut-être alors, dans ses mouvements, rappelait-elle un peu l'ancien avocat général ; mais le prédicateur chrétien reprenait bientôt le dessus, et les pieuses effusions de son langage laissaient dans l'âme de ses audi-

teurs, non le trait, mais cette disposition aux larmes, où Jérôme et Augustin voyaient le triomphe de la parole chrétienne.

De cette éloquence, il ne nous reste rien. Aurait-elle résisté à l'épreuve de l'impression? On en peut douter. Quoi qu'il en soit, le souvenir en est à conserver; combien d'autres orateurs n'ont pas d'autre immortalité !

Quand M. de Ravignan descendit de la chaire de Notre-Dame, l'archevêque de Paris désigna, non sans qu'on lui fît un peu violence, pour le remplacer, un prédicateur qui, en province, avait déjà fait ses preuves, le P. Lacordaire.

M. Lacordaire sortait aussi du barreau. Étudiant en droit d'abord à Dijon, avocat stagiaire à la cour royale de Paris, au mois de mai 1823, renonçant aux affaires contentieuses, il commençait à plaider et même avec succès, quand poussé d'un mouvement irrésistible, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, comme élève de théologie; il a lui-même expliqué ce changement. « A vingt-cinq ans, dit-il, une âme généreuse ne cherche qu'à donner sa vie; elle ne demande au ciel et à la terre qu'une grande cause à servir par un grand dévouement; l'amour y surabonde avec la force. » Il fut ordonné prêtre en 1827; mêlé d'abord à la rédaction de *l'Avenir* et aux débats que ce journal eut avec la cour de Rome, M. Lacordaire se soumit à la décision pontificale qui désapprouvait la publication de *l'Avenir*, et se sépara de l'abbé de Lamennais, qui avait pourtant été pour beaucoup dans sa conversion.

Il cherchait encore sa voie, quand, en 1834, il fit des conférences au collége Stanislas. Ce fut le succès qu'elles y obtinrent qui l'avait signalé au choix de l'archevêque de Paris, M. de Quelen qui, l'année suivante,

lui ouvrit la chaire de Notre-Dame. Ces conférences étaient particulièrement destinées aux hommes, comme l'avaient été celles de M. de Ravignan, et il y fit entendre une éloquence nouvelle qu'il a lui-même essayé de caractériser. « L'Église, a-t-il dit, dans les temps de mélange et de confusion, appelle à son secours une parole qu'il serait difficile de définir par des caractères constants, à cause de la variété des erreurs qu'elle doit combattre et des âmes qu'elle veut convaincre, mais qu'on peut appeler la prédication extérieure ou apostolique. L'antique serpent de l'erreur change de couleur au soleil de chaque siècle; aussi, tandis que la prédication de mœurs ne subit guère que les variétés du style, il faut que la prédication d'enseignement et de controverse, souple autant que l'ignorance, subtile autant que l'erreur, imite leur puissante versatilité, et les pousse, avec des armes sans cesse renouvelées, dans les bras de l'immuable vérité. » Cette éloquence, au milieu des variétés qu'elle annonce, aura cependant un caractère dominant: elle sera surtout historique.

Après deux années de succès dans la chaire de Notre-Dame, M. Lacordaire partit pour Rome; il en revint dominicain, et chef de l'ordre ressuscité. Sous son nouvel habit, il vint d'abord prêcher à Metz, et excita un grand enthousiasme dans la jeunesse militaire. Metz avait aussi été un des théâtres brillants de la jeunesse de Bossuet. Pour M. Lacordaire, la curiosité n'était peut-être pas étrangère au succès: la robe blanche du dominicain était une nouveauté et d'ailleurs semblait inspirer et excuser les hardiesses du nouveau prédicateur. Lyon, Grenoble, Nancy le virent et l'admirèrent successivement.

Un moment égaré, après la révolution de février 1848,

dans l'Assemblée constituante, comme plus tard à l'Académie, M. Lacordaire refit ses conférences à Notre-Dame, où il s'essaya dans l'homélie, et se chargea du prône à la petite église des Carmes à Paris.

« Dieu nous avait préparé à cette tâche, disait-il un jour, en permettant que nous vécussions d'assez longues années dans l'oubli de son amour, emporté sur ces mêmes voies qu'il nous destinait à reprendre un jour dans un sens opposé; en sorte qu'il ne nous a fallu pour parler comme nous l'avons fait qu'un peu de mémoire et d'oreille, et que nous tenir dans le lointain de nous-même, en unisson avec un siècle dont nous avons tout aimé. » Ce fut en effet là sa prise sur la jeunesse et sur les hommes de tout âge et de toutes conditions qui se pressaient autour de sa chaire. Son éloquence nouvelle et un peu romantique ajoutait à sa puissance, et la hardiesse de sa parole à l'enthousiasme. Ses doctrines, je ne dirai pas socialistes, mais hardiment chrétiennes, y aidaient également. Quant au fond même de sa prédication, le fond historique, « pour qui, dit M. Sainte-Beuve, lit de sang-froid ses conférences sur l'Eglise et sur sa constitution, sur son infaillibilité, etc., l'argumentation souvent est faible, la logique en paraît pleine de lacunes. M. Lacordaire franchit les intervalles plus qu'il ne les comble. Souvent l'orateur joue sur les mots; il se crée des définitions, et en conclut ensuite ce qui serait précisément à prouver; il se paye de comparaisons pittoresques et d'abstractions subtiles. Il se compose une histoire à vue de pays, à vol d'oiseau, comme le pourrait faire l'œil de la Providence. Son imagination trop forte rapproche des faits qui diffèrent, que mille circonstances séparent et distinguent. Voilà ses défauts; mais qu'importe à l'orateur qui croit, si, moyen-

nant ce procédé même, son auditoire le saisit mieux et lui accorde davantage, si lui-même il sent que la parole entre et pénètre? »

Elle pénétrait en effet, et profondément; M. Lacordaire avait de l'orateur le geste, l'action et la flamme. Ce qui, à la lecture, peut paraître en effet brusque et forcé, à l'entendre était vif, entraînant, se suivait et s'enchaînait.

Mgr Dupanloup n'a pas eu un renom de prédicateur égal à celui de MM. Frayssinous, de Ravignan, Lacordaire, bien qu'il ait prêché, à Paris, avec succès ; mais il a touché à toutes les éloquences, et y a excellé. Professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, il a vu des flots d'auditeurs accourir à son cours, où il les retenait par une parole vive, éclatante, des mouvements pathétiques, une action oratoire excessive quelquefois, et des hardiesses qui, non toujours approuvées par l'auditoire, ne lui déplaisaient pas pourtant. Evêque d'Orléans, il prononça, à l'occasion de la statue de Jeanne d'Arc érigée à Orléans, un panégyrique des plus remarquables; enfin, député, il a su, dans les questions qui intéressaient l'éducation et la religion, se faire écouter toujours et quelquefois triompher par l'élévation de ses sentiments. Son zèle d'évêque, son patriotisme de bon et grand citoyen, son ardeur se portent partout où il y a un droit à défendre. Avant de combattre à la tribune pour la papauté, il a combattu pour elle la plume à la main; on sait avec quelle ardeur il a défendu *la Souveraineté temporelle du Pape*. Polémiste habile, il a le mot incisif, le trait prompt et acéré, la riposte vive et directe; il a en lui, avec le zèle de la foi, la verve du journaliste.

Orateur, M. Dupanloup est en même temps un écrivain

très-distingué, un ami des hautes et fortes études. Successeur de M. Tissot à l'Académie française, il a, dans son discours de réception, fait un éloquent éloge des lettres, et dans son livre sur *l'Éducation,* dans ses *Lettres sur l'éducation particulière,* il a montré un grand sens, une sagesse pratique remarquable, et donné d'excellents conseils.

En considérant dans son ensemble cette éloquence chrétienne au dix-neuvième siècle, on voit que, sans s'élever à la hauteur de l'éloquence du dix-septième siècle, elle est cependant supérieure à celle du dix-huitième : elle prêche plus catholiquement; elle se rapproche davantage de l'Écriture et des Pères ; les considérations qu'elle développe sont des considérations chrétiennes et non morales, comme dans l'abbé Poulle et l'abbé de Boismont.

IV.

Les quatre époques comparées. — Résumé et caractère de la littérature française au dix-neuvième siècle.

Dans la littérature du premier Empire, il y a une distinction à faire entre ce qui ne relève pas de lui et ce qui lui appartient ; entre la nouvelle école représentée par M. de Chateaubriand et madame de Staël, et l'école de la tradition, beaucoup moins brillante que la première, mais plus honorable et plus distinguée qu'on n'est accoutumé de le dire. Mais si, en dehors des deux grands noms que nous avons réservés, l'Empire ne compte pas d'illustrations particulières, faut-il le lui imputer à tort ? Non, assurément : l'Empire a fait tout ce qu'il pouvait pour susciter des talents; il n'a épargné ni les honneurs, ni les récompenses. S'il n'a pas réussi, c'est que le génie ne se décrète pas.

La Restauration fut plus heureuse ; les écrivains y naissent et s'y pressent en foule : défenseurs éloquents du passé, ou amis généreux des institutions nouvelles, orateurs et poëtes, encouragés par un prince, homme d'esprit et de goût, et dont le nom, selon l'heureuse expression de M. Villemain, grandira dans la postérité. Ainsi par la protection bienveillante du monarque et sa sympathie éclairée, par l'influence féconde surtout de la liberté qui avait manqué à l'Empire, par la prospérité gé-

nérale, la Restauration est restée une grande époque littéraire. Sous ce rapport du moins, la réhabilitation a été complète. « Tout ce qui nous a le mieux, depuis un siècle, éclairés, dirigés et charmés, appartient à la Restauration. Tout ce qu'il y a maintenant encore parmi nous de plus vivace et de plus illustre vient de la Restauration. En parlant ainsi, j'essaye seulement d'exprimer le sentiment que j'en ai gardé par les réminiscences de ma jeunesse [1].» Et un autre : « Je me reportais avec une secrète émotion à ces années de poétique renaissance qui furent l'honneur de la Restauration, et, pour ainsi dire, le printemps du siècle. Malgré tant de promesses avortées, malgré tant d'espoir et de rêves déçus, je retrouvais dans ma mémoire le spectacle charmant des lettres ressuscitées ; je voyais passer dans les vives clartés du matin tout le cortége des enchanteurs et des maîtres de notre jeunesse. Belles années que le siècle n'a pas revues depuis, qu'il ne reverra pas ! Beaucoup de ceux qui les ont traversées en conservent jusqu'au déclin de l'âge un lumineux reflet : il en reste encore des couchers de soleil d'une splendeur incomparable [2]. » Enfin, un jeune écrivain, ému à ces paroles, s'écrie à son tour : « Il y a de l'écho à l'Académie française, lorsqu'on parle de la Restauration ! Il y a aussi de l'écho dans le public, car la Restauration a été, malgré ses erreurs et ses fautes, un beau temps pour la liberté. Age de confiance et d'espérance ! Les jeunes gens étaient plus jeunes qu'aujourd'hui ! Les cœurs étaient vaillants et généreux, la vie avait un but et l'on se croyait à la veille de l'atteindre. Pourquoi l'a-t-on si tristement

[1] X. Marmier, réponse à M. de Viel-Castel.
[2] Jules Sandeau, réponse à M. de Loménie.

manqué ? Que nos grands-pères soient indulgents pour nous ; ils nous le doivent bien [1]. »

Le gouvernement de Juillet ne présente pas un tel éclat, une telle fécondité littéraire ; il ne fut pas sans gloire cependant. La littérature y vécut, pour ainsi dire, et s'anima du mouvement qu'elle avait reçu de la Restauration ; les maîtres passèrent aux affaires, mais ils furent remplacés par des disciples dignes d'eux. D'ailleurs la royauté de Juillet, bien qu'elle fût une royauté bourgeoise, était encore amie des lettres.

Le second Empire n'a guère à réclamer, de son fait, en littérature ; à part même ce regain brillant qui lui vint de la Restauration, ce qui éclôt sous lui ne lui appartient réellement pas. Il penchait plus vers les sciences que vers les lettres. Les lettres pourtant ne furent pas alors inactives ; si elles ne présentent pas de grands noms, elles offrent, nous l'avons vu, en philosophie, en histoire, en critique surtout, des travaux remarquables ; et ce temps peut particulièrement revendiquer M. Sainte-Beuve.

Voilà la part de chaque époque dans l'œuvre commune ; cette œuvre elle-même qu'a-t-elle été ? Pour s'en bien rendre compte, il est à propos de jeter un regard rétrospectif sur ce que le dix-neuvième siècle avait reçu du siècle qui l'a précédé.

Le dix-huitième siècle, nous l'avons montré, nous avait légué, en philosophie, la sensation ; en politique, le *Contrat social ;* en histoire, l'esprit de système et de prévention ; en critique, une fidélité excessive à la tradition classique, ou des recherches malheureuses sur le *beau*.

[1] Francis Charmes, *Débats*, 27 novembre 1873.

Le dix-neuvième siècle a réagi contre ces diverses tendances. En philosophie, il a désavoué Condillac et surtout ses disciples ; il est revenu de l'idéologie au spiritualisme ; en politique, du *Contrat social* à *l'Esprit des lois*, de 93 à 89.

Il a, en histoire, redressé les erreurs de Mably et les préventions de Gibbon contre le christianisme ; et, sur le terrain ainsi déblayé et préparé, il a élevé d'impérissables monuments.

En critique, il n'a pas été moins novateur et moins heureux. M. Cousin, reprenant, à sa source, la théorie platonicienne du *beau* et la dégageant de l'élément étranger qu'y avaient mêlé Diderot et ses disciples, lui a rendu sa pureté et sa grandeur primitives. M. Villemain a fait de l'histoire littéraire une histoire nouvelle où le génie d'un peuple se trouve expliqué par ses mœurs et ses institutions.

Ainsi « histoire philosophique, raisonnée et savante ; critique littéraire sous toutes ses formes et sous celles même qui simulaient l'originalité et jouaient la création ; l'intelligence impartiale et presque passionnée des âges précédents ; une curiosité expansive et sympathique vers toute noble source, vers toute belle forme contemporaine étrangère [1], » tel a été, en notre siècle, le caractère des œuvres en prose.

La poésie n'a rien à lui envier. Sans doute le romantisme n'a pas été trouvé fidèle à toutes ses promesses, et dix ans ne s'étaient pas passés, que M. Sainte-Beuve en désespérait ; mais il n'en a pas moins été un rajeunisse-

[1] Sainte-Beuve, ouverture du cours de littérature, à Liége, en 1848.

ment, un épanouissement plein de fraîcheur et d'éclat. S'il a échoué dans sa réforme dramatique, il a créé une poésie lyrique qui lui survivra ; à côté et, pourquoi ne le dirai-je pas ? au-dessus de M. Victor Hugo, il y a M. de Lamartine, « descendu, a dit M. Sainte-Beuve, un matin on ne sait d'où » ; et comme couronnement à cette double et brillante floraison de la poésie et de la prose, ou plutôt, comme leur séve secrète et puissante, l'éloquence politique se développait avec un éclat, une variété, une grandeur incomparables.

Non-seulement la poésie et la prose ont brillé d'un nouvel et vif éclat, mais la langue elle-même s'est singulièrement enrichie. Nous avons vu quelles avaient été en poésie ses ressources nouvelles et ses magnificences ; en prose elle n'a pas de moindres hardiesses et de moindres bonnes fortunes ; V. Hugo, comme Lamartine, l'ont assouplie, étendue sans la briser et la corrompre. D'autres causes ont contribué à sa rénovation : « Les mœurs nouvelles, les relations plus fréquentes avec les peuples étrangers, soit par le fait de guerres longues et nombreuses, soit par la facilité et la fréquence des voyages, le développement extraordinaire de la science et de l'industrie, ont introduit une abondance de tours, une foule de mots jusque-là ignorés [1]. » Elle s'est affranchie, sans révolte, de la tradition classique, et en a retenu le bon goût, sinon la sobriété. Ce renouvellement toutefois n'a pas été sans quelque péril ; où les maîtres ont mis la force, le coloris, la grâce, les disciples ont mis l'exagération, l'enluminure et la mollesse. La presse a beaucoup contribué aussi à la dénaturer : elle ne se refuse pas

[1] *Histoire abrégée de la langue et de la littérature françaises*, par M. Auguste Noël.

les néologismes et, quelquefois, les barbarismes ; elle a un vocabulaire à part, et qui est rarement celui de l'Académie; quoi qu'il en soit, il y a eu, dans la langue, une rénovation heureuse et féconde.

Voilà la littérature française au dix-neuvième siècle. Cette médaille brillante a bien toutefois son revers. La philosophie ne s'est pas toujours tenue sur ces hauteurs sereines où elle était remontée : du spiritualisme, elle est quelquefois, en ces derniers temps, redescendue au panthéisme.

L'histoire, elle aussi, a oublié sa première impartialité. Si élevée d'abord, elle est devenue parfois un pamphlet, un acte d'accusation, une arme de parti.

Le roman a plutôt corrompu que peint la société.

La critique a tourné insensiblement à la physiologie.

La poésie elle-même, trop occupée de la forme, y a sacrifié la pensée. Elle s'est faite alexandrine et païenne ; elle s'est abaissée vers la terre, au lieu de s'élever vers le ciel ; elle a teint ses ailes des couleurs décevantes, mais mortelles, du panthéisme.

Ce sont là des tendances regrettables sans doute, mais qui ne peuvent rien enlever de leur grandeur à tant de monuments nouveaux et durables qu'a élevés la littérature du dix-neuvième siècle, en poésie, en philosophie, en histoire, dans la critique et dans l'éloquence, et qui feront de ce siècle une époque mémorable dans les annales de l'esprit humain. Assurément le siècle qui présente, dans les œuvres de l'imagination, Chateaubriand et madame de Staël ; en poésie, Delille, Lamartine, V. Hugo, Alfred de Vigny et Alfred de Musset ; en philosophie, Royer-Collard, Maine de Biran, Laromiguière, V. Cousin, Jouffroy ; et à côté d'eux, quoique différents de genre,

Bonald, de Maistre, Ballanche, Lamennais, Joubert; en histoire, Thiers et Guizot, Augustin Thierry et Michelet; dans le roman, Balzac et G. Sand; en critique, Villemain et Sainte-Beuve; dans l'éloquence, de Serre, Berryer, Guizot et Thiers; dans les sciences, Cuvier, Laplace et Fourier; et qui, derrière cette première et forte ligne, montre, réserve brillante, beaucoup d'autres noms qui suffiraient à l'honneur d'une littérature, ce siècle-là est et restera un grand siècle.

TABLE DES MATIERES.

Pages.

INTRODUCTION 1

L'EMPIRE.

I. — MM. de Chateaubriand, — Joubert, — de Fontanes. — Madame de Staël. — Bonaparte et les idéologues. — Réaction spiritualiste. — MM. Azaïs, — Laromiguière, — Royer-Collard, — Maine de Biran, — Ampère, — de Gérando 1

II. — Histoire : MM. de Lacretelle, — cardinal de Bausset, — comte Ferrand, — de Volney. — Critique : *Essai sur l'éloquence de la chaire ; les Débats*. — MM. Geoffroy, — de Féletz, — Hoffman, — Dussault, — *la Décade*, — Ginguené. — Les écrivains scientifiques. — Napoléon. — L'architrésorier Lebrun 22

III. — Coup d'œil sur la poésie aux dernières années du dix-huitième siècle. — Poésie dramatique : — Joseph Chénier, — Arnault, — Legouvé, — Laya, — Ducis, — Fabre d'Églantine, — Collin d'Harleville, — Andrieux, — Picard, — Roger 37

IV. — Poésie impériale. — Le théâtre : — Raynouard, — Delrieu, — Brifaut, — Luce de Lancival, — Alexandre Duval,

Pages.

— Étienne, — Népomucène Lemercier. — Delille et son école. — Veine poétique nouvelle. — André Chénier, — de Chênedollé, — Millevoye, — Baour-Lormian..... 47

LA RESTAURATION.

I. — MM. de Bonald, — de Maistre, — de Lamennais, — Ballanche, — Guizot, — Cousin, — Villemain. — La Sorbonne. 65

II. — Historiens : MM. Michaud, — de Barante, — de Sainte-Aulaire, — Jay, — Bazin, — Lemontey, — de Sismondi, — Monteil, — Mignet, — Thiers, — madame de Staël,— MM. de Ségur, — Daru, — Guizot, — Villemain, — Mazure, — de Chateaubriand..... 92

III. — Littérature politique : MM. Benjamin Constant, — de Montlosier, — Guizot, — de Rémusat, — de Chateaubriand, — de Salvandy, — Charles Loyson,— P.-L. Courier. — *La Minerve* et *le Conservateur*..... 106

IV. — Poésie dramatique : MM. Pierre Lebrun, — Soumet, — Guiraud, — Ancelot, — Casimir Delavigne. — La comédie : MM. C. Bonjour, — Empis, — Scribe..... 114

V. — Poésie lyrique : MM. Casimir Delavigne, — Béranger, — Charles Loyson,— Victor Hugo, — de Lamartine..... 124

LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

I. — Les disciples de M. Cousin :— MM. Jouffroy,— Damiron, — Bautain, — de Rémusat.— Les dissidents : MM. Adolphe Garnier, — F. Ravaisson, — Jules Simon, — E. Vacherot. — Philosophie religieuse : Le père Gratry, — l'abbé Gerbet, — M. de Lamennais, — M. Droz..... 135

II. — Historiens : MM. Augustin Thierry, — Michelet, — de Lamartine, — de Chateaubriand, — de Salvandy. — Publicistes : MM. Rossi, — de Tocqueville, — E. Lerminier, — Armand Carrel,— Proudhon..... 148

Pages.

III. — Le roman. — Ses différents caractères. — Confidences et récits. — Une hérésie littéraire..... 162

IV. — Poésie : Les origines du romantisme. — La préface de *Cromwell*. — M. Alfred de Vigny. — Les frères Deschamps. — Joseph Delorme. — Retour à Lamartine et à V. Hugo. — Alfred de Musset. — Le demi-romantisme. — M. C. Delavigne. — M. Viennet..... 174

LE SECOND EMPIRE.

I. — Retour aux écrivains de la Restauration : Le Consulat et l'Empire. — Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. — Mémoires d'outre-tombe. — Les Femmes du dix-septième siècle, par M. Cousin. — Souvenirs contemporains, de M. Villemain..... 195

II. — La philosophie dans l'Université et en dehors de l'Université. — Les moralistes. — MM. Paul Janet, — abbé Bautain, — madame Swetchine, — M. Prevost-Paradol..... 211

III. — Histoire moderne : MM. Henri Martin, — A. Trognon, — C. Dareste, — Guizot, — Nettement, — de Viel-Castel, — de Lamartine, — Vaulabelle, — A. Poirson, — Filon, — Wallon et divers..... 227

IV. — Histoire ancienne : MM. Michelet, — Mérimée, — de Champagny, — J.-J. Ampère, — Amédée Thierry, — de Broglie, de Montalembert, — F. Ozanam. — Critique religieuse : M. Renan et son école..... 235

V. — Histoire littéraire : MM. F. Ozanam, — J.-J. Ampère, — Daunou, — V. Le Clerc, — Fauriel, — Villemain, — Sainte-Beuve, — Ch. Sapey, — Walkenaër, — H. Rigault, — D. Nisard, — E. Gerusez, — Demogeot, — Paul Albert, — Nettement, — Sayous..... 253

VI. — La littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères. — Travaux de MM. de Sismondi, — Ozanam, — Mézières, — Antoine de La Tour, — de Puibusque, — H. Taine, — Philarète Chasles..... 269

VII. — Critique : MM. Sainte-Beuve, — G. Planche, — Saint-Marc Girardin, — de Sacy, — Cuvillier-Fleury, — Jules

Pages.

Janin, — de Pontmartin, — Louis Veuillot, — Vitet, — Patin, — E. Egger. — Un mot sur la philologie : MM. Raynouard, — Littré, — F. Génin, — Paulin Paris. — De quelques travaux sur la littérature ancienne..... 278

VIII. — Décadence du romantisme. — Théâtre : MM. Legouvé, Camille Doucet, — Émile Augier, — Ponsard. — Poésies diverses : MM. de Laprade, — A. Barbier, — Brizeux, — Autran. — L'art pour l'art. — Les femmes poètes..... 296

LES QUATRE ÉPOQUES.

I. — L'Académie. — Les prix d'éloquence. — Les discours de réception. — Caractère nouveau de l'Académie..... 315

II. — Eloquence politique. — Éloquence judiciaire : MM. Lainé, — de Serre, — Foy, — de Martignac, — Berryer, — Guizot, — Thiers, — Hennequin, — Dupin, — Chaix-d'Est-Ange, — Dufaure. — Le parquet : MM. Bellart, — de Marchangy, — de Vatimesnil, — de Cormenin, — O. Pinard, — Duvergier de Hauranne..... 333

III. — Éloquence de la chaire : MM. l'abbé Frayssinous, — le P. de Ravignan, — le P. Lacordaire, — Mgr Dupanloup..... 350

IV. — Les quatre époques comparées. — Résumé et caractère de la littérature française au dix-neuvième siècle..... 360

TABLE DES MATIÈRES..... 365

Clichy.—Imprimerie de Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12. (39-5-84.)